

Armoiries de Saint-Blaise

BLASONNEMENT

D'Azur, à la balance d'or accompagnée de sept cierges d'argent, allumés de gueules, placés dans des chandeliers argent, posés en orle.

Sur un listel sous l'écu, la devise: «Caesaris Caesari, Dei Deo».

L'écu est entouré de deux branches de feuilles d'étrable au naturel.

«Caesaris Caesari, Dei Deo» se traduit par «Rendez à César ce qui appartient à César et à Dieu ce qui appartient à Dieu» (Mathieu XXII).

La première partie de la devise de Saint-Blaise: «Rendez à César ce qui appartient à César», signifie l'intention de la municipalité de rendre justice à chacun. La seconde partie de la devise: «et à Dieu ce qui appartient à Dieu», signifie que les citoyens de Saint-Blaise entendent suivre les Lois Divines pour atteindre le but ultime que Dieu nous a assigné: rendre gloire à sa Divine Majesté.

L'idée de justice est rendue dans les armoiries de Saint-Blaise par la balance, symbole de la justice.

La couleur bleue qui forme le fond des armoiries représente Dieu en tant qu'Être Céleste, le bleu étant à nos yeux la couleur qui représente le ciel.

Les cierges représentent le patron de la paroisse, Saint-Blaise, évêque de Sébaste, martyrisé sous l'empereur Dioclétien. Deux cierges croisés au milieu et unis ensemble sont reconnus comme symbole de Saint-Blaise mais, étant donné qu'ils se représentent mal en héraldique, on a gardé ces cierges mais on les a disposés d'une façon plus artistique et plus en conformité avec les lois de l'héraldique.

Par leur symbolisme, les armoiries de Saint-Blaise forment ce qu'il est convenu d'appeler des armoiries de collectivité puisqu'elles représentent à la fois la Municipalité et la Paroisse.

Message

Notre maire



Le centième anniversaire de notre paroisse et de la municipalité nous donne l'occasion d'évoquer l'histoire de notre communauté et la satisfaction de découvrir le courage de nos ancêtres. Il y a maintenant un siècle que nos pionniers ont uni leurs efforts pour que Saint-Blaise puisse devenir cette belle communauté que l'on connaît aujourd'hui. Pour bâtir notre avenir, on ne peut oublier notre passé.

Je profite de ce moment privilégié pour adresser une invitation particulière à tous les citoyens, à tous ceux et celles qui y gardent un souvenir, à nos parents, amis et voisins, à venir participer en 1989 aux festivités qui marqueront le centenaire. Cette occasion nous permettra de célébrer dans la joie et dans une ambiance inoubliable.

Je tiens à remercier tous ceux et celles qui ont participé à la préparation de cet album de même que les nombreux autres qui auront à investir de longues heures pour assurer le succès des célébrations prochaines.

The one hundredth anniversary of our parish and municipality brings back to memory the history of our community and is an excellent opportunity to discover the dedication and spirit of our ancestors. For the last one hundred years, they have joined their efforts in order to make Saint-Blaise the community it is today. In building our future, we must remember their accomplishments.

I would like to take this unique opportunity to mention to all our fellow citizens, all those that have kept in mind good memories of the time they have spent here, our parents, friends and neighbours, that they are invited, in 1989, to participate in the celebration of the one hundredth birthday of Saint-Blaise.

I would also like to thank all those who participated in the preparation of this album as well as all those who will invest their time and efforts in making the coming celebrations a true success.

Urbain Grégoire maire

Urbain Grégoire, maire

Messages

Notre évêque



Frères et soeurs très chers,

Les changements survenus dans la société et l'Église bousculent la vie des familles et celle des communautés paroissiales. Je souhaite que la vitalité chrétienne de la paroisse Saint-Blaise subisse avec succès l'épreuve des bouleversements actuels.

Nul doute que l'héritage chrétien reçu des générations antérieures conserve toute sa pertinence dans la vie d'aujourd'hui. Puissiez-vous, à l'occasion des Fêtes du centième anniversaire de Saint-Blaise, mettre en lumière l'expérience généreuse et héroïque de vos ancêtres dans la foi et découvrir les valeurs riches et libératrices de la pratique chrétienne.

Au nom de mes prédécesseurs et en mon nom personnel, je remercie les membres de la communauté chrétienne de Saint-Blaise pour le témoignage offert dans la foi au Christ. J'invite les paroissiens d'aujourd'hui à se rassembler régulièrement pour écouter la Parole de Dieu, célébrer les moyens de salut, façonner la société selon les valeurs de l'Évangile et, ainsi, prendre leur place dans l'Église de Saint-Jean-Longueuil.

Bernard Hubert

Bernard Hubert
évêque de Saint-Jean-Longueuil

Notre curé



Chers paroissiens et paroissiennes de Saint-Blaise,

Pour nous tous, l'année 1987 est une année importante dans notre vie paroissiale. En effet, nous nous rappelons avec reconnaissance et action de grâce ce merveilleux projet de la demande de quelques catholiques convaincus et désireux de pouvoir entendre la Parole de Dieu et recevoir les sacrements, de construire une église.

Les débuts, comme nous le rapporte l'histoire, furent difficiles mais grâce à la foi, à la ténacité et au courage des paroissiens, on vit fleurir une solide vie chrétienne.

Voulant se rencontrer, municipalité et paroisse, nous célébrerons les fêtes du centenaire en 1989. Ce sera la fête de tous ces pionniers qui ont façonné le tissu de notre paroisse et, pour cette raison, nous re-
latons dans un album souvenir ce qui s'est vécu de beau, de vrai et de bon à Saint-Blaise depuis cent ans.

En attendant les célébrations de 1989, soyez heureux ici à Saint-Blaise et que Dieu vous protège.

Léo Godin, prêtre-curé

Léo Godin, prêtre-curé



Messages

Notre Gouverneur général



Il m'est agréable de m'associer à tous mes compatriotes qui célèbrent cette année le Centenaire de la Paroisse et de la Municipalité de Saint-Blaise.

L'occasion est belle de rappeler le souvenir et les vertus des fondateurs et des fondatrices de cette communauté dynamique dont on ne saurait trop mettre en valeur la contribution à la vie au Canada. Ils ont, dans cette partie de notre pays, mené une activité créatrice inspirée par des principes et des convictions solides. Leur courage et leur persévérance témoignent du grand dessein que nous avons le devoir de poursuivre.

J'offre à toutes les citoyennes et tous les citoyens de Saint-Blaise mes félicitations chaleureuses et formule à leur intention des vœux sincères de succès et de prospérité.



Jeanne Sauvé

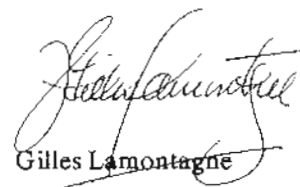
Notre Lieutenant-gouverneur



Permettez-moi, à l'occasion du centième anniversaire de la Paroisse et de la Municipalité de Saint-Blaise, de profiter de l'occasion qui m'est ici donnée d'offrir à chacun d'entre vous mes plus chaleureuses félicitations.

Que ce centenaire, qui marquera non sans une certaine nostalgie un retour dans le passé pour rendre un hommage bien mérité au dur labeur de ceux qui, avec foi, courage et détermination, ont bâti ce beau pays qui est le nôtre, soit aussi une occasion de faire le point, d'élaborer de nouvelles orientations et des projets pour l'avenir, et de continuer ainsi une oeuvre si bien commencée par ces valeureux pionniers.

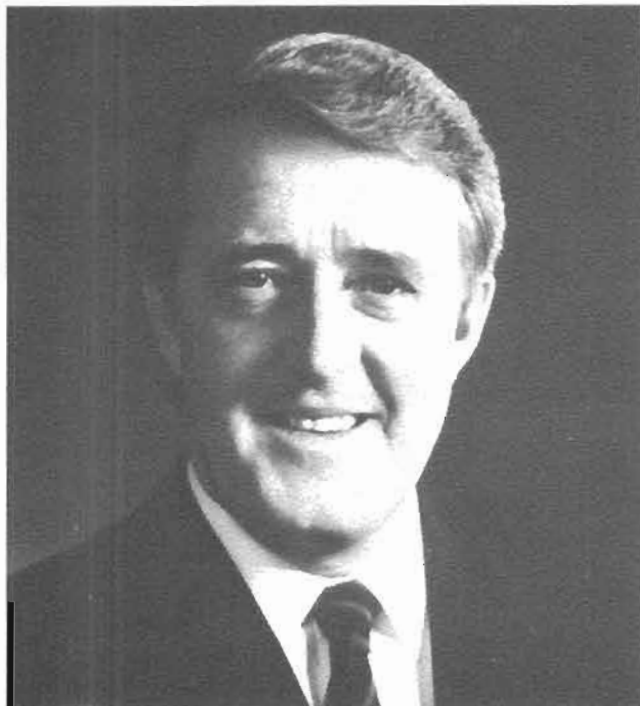
Aux autorités civiles et religieuses de la Paroisse et de la Municipalité de Saint-Blaise, j'offre mes meilleurs vœux et mes salutations distinguées, et à vous tous, chers amis réunis dans le souvenir d'un glorieux passé, je souhaite d'heureuses célébrations sous le signe de la fraternité et de l'amitié.



Gilles Lamontagne

Messages

Notre Premier ministre



Je désire vous faire part du plaisir que j'éprouve, en tant que Québécois et Canadien, à m'associer à la joie et à la fierté des citoyens de Saint-Blaise qui célèbrent le 100^e anniversaire de fondation de leur municipalité.

Chacun à votre manière, vous avez pris la relève de vos ancêtres et contribué pleinement à l'enrichissement social, culturel et économique de votre communauté et de toute la région. Puissent vos réjouissances offrir à tous les citoyens de Saint-Blaise l'occasion de se remémorer l'histoire unique de cette localité, et l'enthousiasme qu'elles suscitent se perpétuer bien au-delà des joyeuses manifestations de cet anniversaire.

Au nom du gouvernement du Canada, je vous rends hommage pour votre vitalité et votre dynamisme, et vous offre mes meilleurs souhaits de bonheur et de prospérité pour l'avenir.

Brian Mulroney

Notre Député fédéral



À l'occasion du 100^e anniversaire de la Paroisse de Saint-Blaise, j'ai l'honneur de rendre hommage aux pionniers de cette Paroisse.

Célébrer le centenaire d'une paroisse c'est finalement se rappeler la vie, les joies, et les peines de tous ceux qui l'ont fréquentée au cours de ce siècle.

Un tel événement, avec tout ce qu'il implique de fierté bien légitime et de resserrement des liens entre gens d'une même tradition, nous incite tout naturellement à témoigner notre plus vive reconnaissance envers les générations qui ont fait et vécu les événements passés.

C'est avec ardeur et acharnement que ces gens ont su démontrer leur volonté de réussir et le meilleur hommage que nous puissions maintenant leur rendre, c'est de poursuivre à notre tour l'oeuvre déjà si bien entreprise.

À toute la population de la Paroisse de Saint-Blaise, j'adresse mes cordiales salutations et souhaite les plus vibrantes célébrations.

Sincères félicitations pour le 100^e anniversaire de votre Paroisse.

André Bissonnette
Député du Comté de Saint-Jean



Messages

Notre Premier ministre



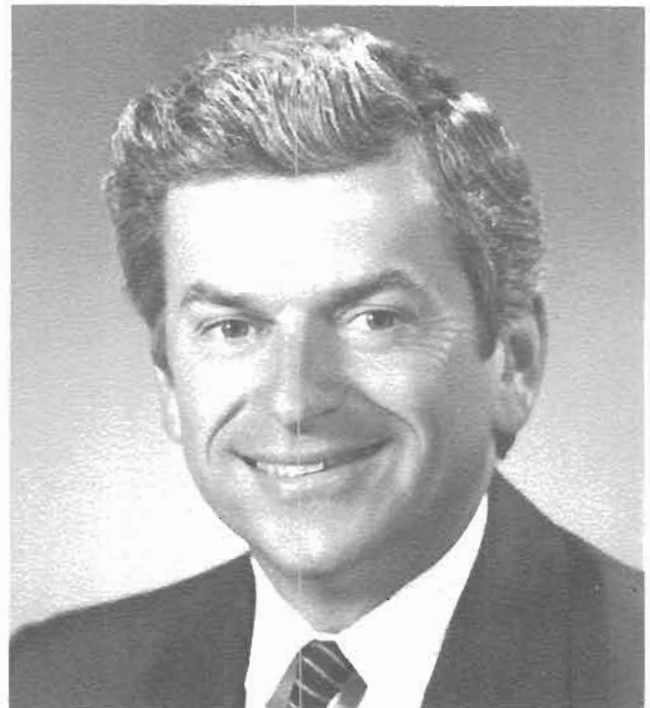
Depuis cent ans déjà, Saint-Blaise s'épanouit et rayonne au niveau régional grâce à la persévérance de ses citoyens et de ses citoyennes et à leur attachement à leur coin de pays. Leur profonde détermination à réussir témoigne de la vitalité du peuple québécois. Aujourd'hui, leurs efforts s'ajoutent à notre entreprise collective d'édification du Québec.

Au nom de tous les Québécois et Québécoises, je désire partager avec vous ce moment de fierté bien légitime et vous offrir mes vœux de prospérité et de succès.

A handwritten signature in cursive script, reading "Robert Bourassa".

Robert Bourassa

Notre Député provincial



Il me fait plaisir, au nom de l'Assemblée Nationale et à titre de député de la circonscription de Saint-Jean, de m'associer à toute la population de notre région pour célébrer le centenaire de la Paroisse et de la Municipalité de Saint-Blaise.

J'invite nos concitoyennes et concitoyens à participer avec enthousiasme aux diverses activités qui marqueront cet anniversaire et à continuer d'imprimer à Saint-Blaise le dynamisme qui l'a caractérisée depuis sa fondation.

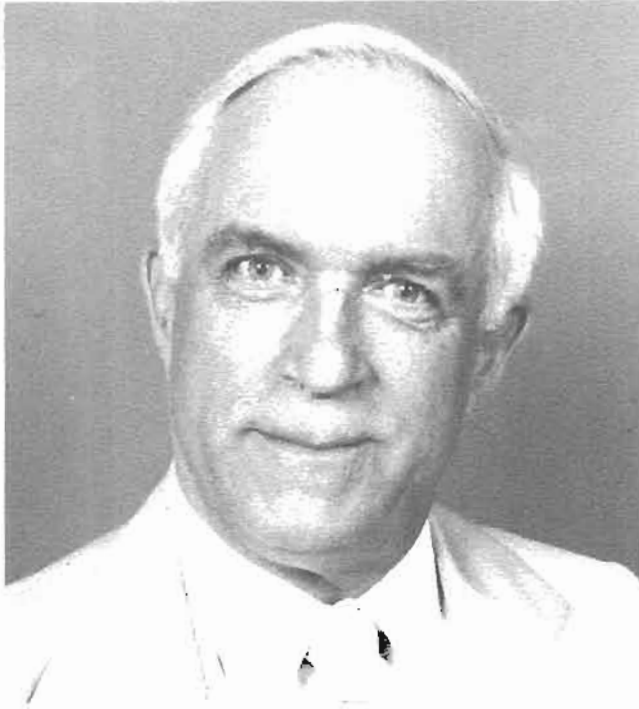
A handwritten signature in cursive script, reading "Pierre Lorrain".

Pierre Lorrain
Député de Saint-Jean

Saint-Blaise

Messages

Notre préfet de la MRC



Félicitations à la population de Saint-Blaise, d'hier et d'aujourd'hui. Cent ans de travail et de labeur ont contribué à faire de votre paroisse un endroit de fierté dont tous les citoyens de la M.R.C. du Haut-Richelieu sont fiers.

De la génération des défricheurs à celle d'agriculteurs, dont la renommée n'est plus à faire, vous avez contribué à bâtir un pays, ce qui démontre la valeur de votre population.

Votre patrimoine, votre culture et vos traditions sont l'âme d'un peuple dont vous devez tous être fiers.

Bon anniversaire et bravo à toute la population.

A handwritten signature in cursive script that reads "Jean-Paul Lasnier".

Le conseil de la Municipalité Régionale de Comté
du Haut-Richelieu
Jean-Paul Lasnier, Préfet

Notre Comité de l'album

L'avènement du centième anniversaire de la fondation de notre paroisse et de notre municipalité nous offre une occasion unique de souligner de façon particulière les événements qui ont marqué les cent dernières années.

Dans cette perspective, nous espérons que la lecture de ce volume saura vous apporter un éclairage particulier sur les gens et les événements vécus par ceux qui nous ont précédés à Saint-Blaise. Ainsi, nous l'espérons vous serez en mesure d'apprécier encore plus le courage et la ténacité de vos ancêtres trop souvent méconnus.

À tous ceux et celles qui ont dépensé leurs énergies dans ce projet, nous vous félicitons pour le courage, la patience et le dévouement dont vous avez fait preuve au cours des deux dernières années. Votre participation et votre implication furent grandement appréciées. De même, cette publication n'eut été possible sans les garanties et la participation financière très significative du conseil municipal et de la Fabrique. Nous ne voulons pas non plus passer sous silence la participation des familles qui, par leur soutien et leur présence dans cet album, rendent ce projet possible.

Puisse le centenaire devenir l'occasion de partager une fierté bien légitime et nous vous offrons nos meilleurs vœux de prospérité pour l'avenir.

Mme Pierrette Archambault
M. Jean Boisvert
M. Léo Godin
Mme Gertrude Grégoire
Mme Marie-Andrée Longpré
Mme Nicole Pepin



Introduction

C'est avec plaisir que nous vous présentons cet historique de Saint-Blaise. La paroisse et la municipalité ont maintenant leur siècle d'existence, mais il faut remonter encore plus avant pour y découvrir les débuts du peuplement de cette partie du Richelieu.

En fait les hommes et les femmes qui sont venus abattre les grands bois de chêne et de pin, pour y faire grandir leurs enfants sur des terres nouvelles, sont nés il y a deux siècles maintenant. Autant pour leur rendre hommage que pour satisfaire votre curiosité, cet historique révélera leurs noms. Mieux encore, notre rédaction empruntera le ton et la forme du récit en plusieurs occasions. En effet, en cours de préparation, plusieurs d'entre vous nous ont demandé de composer le texte de manière à créer une « histoire », un peu comme dans un roman. Cela n'a pas été de tout repos, mais nous l'avons tenté partout où cela nous a semblé possible de le réussir.

D'autres encore nous ont suggéré d'enrichir la présentation de photographies. Merci à tous ceux qui nous en ont fournies. Grâce à vous, des visages seront à jamais sauvés de l'oubli. D'autres encore nous ont mentionné qu'ils aimeraient connaître l'identité de ceux et celles qui ont vécu à tel ou tel endroit. Nous avons commencé le travail d'identification.

Pour la vie paroissiale et municipale, merci à ceux qui ont dépouillé les documents anciens. Nous y avons ajouté le travail accompli par ceux qui ont réalisé les brochures des 50^e et 75^e anniversaires.

Bien sûr cet historique n'est pas complet. Le plaisir de l'histoire pour ceux qui s'y adonnent, c'est de toujours pouvoir trouver autre chose. Ce que nous avons voulu, c'est broser un tableau. Un tableau rempli de pistes pour ceux qui aimeraient emprunter ensuite l'une ou l'autre d'entre elles et d'y partir à l'aventure à leur tour.

*Les auteurs
Marie-Andrée Longpré
Pierre Boissonneault*



*Au Temps
des
Arrivants*

1815



Le peuplement du territoire de Saint-Blaise prit l'allure d'une véritable ruée. Une ruée vers l'or vert. Une sorte d'or qui a la particularité de se transformer en un or blond et ondulant dans les soirées rousses du mois d'août. Un nouvel or blond et mouvant que l'on cueille et qui pourtant revient à tous les aoûts prochains.

LES ANNÉES FOLLES

(1815-1825)

ou: L'ARRIVÉE DES 300 FAMILLES

C'était au lendemain de ce que les manuels d'histoire ont déjà nommé « la guerre de 1812-1814 » mais qui n'a été qu'une poignée d'escarmouches entre États-Uniens plus dépenaillés que conquérants et Canadiens un peu joyeux de tirer sur du Goddam mais surtout ravis de louer leurs bras et leurs charrettes pour construire la route menant aux frontières, tailler une longue bande d'abattis pour bottes de sept lieues, le tout payé



Réunion de famille au mariage de Léon Pinsonneault et d'Esma Dubois en 1907, devant la maison de pierre de Narcisse Dubois, située au 836, 94^e Avenue

rubis sur l'ongle en espèces sonnantes par un gouvernement goddam lui aussi, mais qui avait peur pour l'occident de son empire.

On y alla d'abord par les extrémités: celle de la Petite rivière Montréal (rivière L'Acadie) dont les abords y étaient défrichés depuis plus d'une vingtaine d'années, et celle du Richelieu encore toutes disponibles.

Des fils de Cayens se jetèrent sur les terres du haut de la deuxième ligne: les Thibodeau, les Landry, les Boudreau, les Hébert, les Cyr, les Brault.



La maison David Roy, au bout de la Grande Ligne. Aujourd'hui, Michel Roy, 2554 Principale

(Photo. Hélène Gagnon)

Les fils et les filles des trois frères Roy de L'Acadie s'emparèrent des premières terres de la Grande Ligne. La famille de Constant Cartier aussi.

Le long du Richelieu, Lucien Gagnon eut les 336 arpents de la Pointe-à-la-Mule. Par sa femme Catherine Cartier, il était le cousin des autres et de Georges-Étienne, futur premier ministre du Canada.

Les Langlois, Samoizette et Chabot et Oligny prirent le bout sud du Grand Bernier.

Certains s'établirent si hâtivement, comme les Roy, que leurs maisons furent construites non pas sur la Grande Ligne - dont le chemin n'était même pas tracé - mais au fond, du côté de L'Acadie. Quelques années plus tard, ils déménagèrent leurs maisons à la Grande Ligne, ou bien la laissèrent là parce qu'elle était en pierre (celle de Laurent Roy), ou bien en construisirent une autre en pierre (David et Éloi Roy).

Des familles arrivèrent du bas du fleuve comme les Lévesque, les Bouchard et les Béchard. De Baie Saint-Paul comme Abraham Gagnon et les Tremblay. De la région de Québec et de Bellechasse comme les Giroux, les Boutin, les Boissonnault, les Grégoire, les Palin, les Fournier, les Rémillard, les Molleur, les Gauvin, les Paradis, les Ferland, les Laverrière, les Morin.

D'autres de la plaine du sud de Montréal comme les Piédalue dit Prairie, les Lussier, les Girardin, les Larault, les Brassard, les Perrier, les Lord, les Lamoureux, les Lanciault, les Ménard, les Gélineau, les Phaneuf, les Bissonnette.

Quelques « Anglais » réussirent à s'y établir: Dudley Flower, Brownrigg, Smith. C'était à peu près tout.



Famille Thibodeau vers 1898

DU PAYS CANADIEN PURE LAINE

Dix années plus tard, il ne restait plus rien à concéder.

Les terres ne se donnaient pas. On n'en était plus au temps de Louis XIV ou de Louis XV. La baronne de Longueuil et le seigneur Christie connaissaient la grande valeur de la plupart de leurs lots et ne se gênaient pas pour demander le gros prix. N'importe, on trouvait acheteur puisqu'il s'agissait là des dernières terres généreuses de la vallée laurentienne.

Louis-Henri Gauvin vendit une terre de 112 arpents 5000 livres à Augustin-Charles Morin de Saint-Pierre de Montmagny. C'était l'une des dernières de disponible: on était en 1825. Il s'agit de la terre située en face du château, dans la Première Ligne.

François Boissonnault - le père d'Antoine et de Nicolas - était venu construire l'église de L'Acadie en 1801 puis s'était établi au rang La Pigeonnière (aujourd'hui Saint-Michel-de-Napierville). Vers 1817, Antoine, Nicolas et Louis s'étaient faits engager chez Joseph Roy de L'Acadie - un des trois frères Roy, gros cultivateurs et propriétaires de grandes scieries. Antoine Boissonnault épousa Françoise Roy, l'une de ses quatre filles et ils s'installèrent à la Grande Ligne (terre du château). Joseph Roy avait acheté cette terre dès le 20 décembre 1815.

Antoine Boissonnault et son frère Nicolas étaient les hommes de confiance de Joseph Roy. Ce dernier n'avait qu'un fils, Jean-Baptiste, qui semble-t-il, ne s'intéressait pas tellement aux activités du vaste chantier de son père.

Monsieur Dyanis Thibodeau raconte que les Boissonnault d'autrefois étaient de véritables Hercules, comme un nommé Bourgeois et un Trudeau. Cette information est conforme à la tradition familiale. Selon cette dernière, il arrivait que son fils cadet Lucien-Isaïe s'amusait à porter le manteau de chat sauvage de son défunt père. Le gros Lucien avait un poitrail énorme, mesurait 1,80 m et pesait ses 110 kilos (6 pieds, 250 livres). Pourtant, il disparaissait dans la large pelisse du paternel, au point qu'on ne lui voyait plus les mains sortir des manches.

Monsieur Thibodeau est, d'une certaine manière, bien placé pour parler d'hommes forts: sa maison a été



Maison occupée par Dyanis Thibodeau au bout de la Grande-Ligne, au 2618 Principale



construite par l'arrière-grand-père d'Émile Bouchard, lui-même père de Pierre, l'ancien joueur de hockey du Canadien, deux hommes calmes, dignes mais doués d'une force peu commune.

Ajoutons, à ce chapitre, que le fameux Louis Cyr - qualifié d'homme le plus fort au monde - habitait dans la 2^e ligne.

En fait, toujours selon Monsieur Thibodeau, les hommes du Saint-Blaise d'avant la paroisse étaient généralement gratifiés d'une grande force physique. Leur secret? Une nourriture abondante et saine, l'obligation de travailler constamment à la limite des ressources musculaires et un climat, des conditions de vie rudes que l'homme devait affronter chaque jour.

Par contre, hommes et femmes d'autrefois étaient d'une grande civilité, respectaient scrupuleusement les lois (règle générale) tout en sachant en tirer le maximum et avaient une vie familiale sensible et intense. Le matamore était rapidement remis à sa place, souvent par son père ou sa mère.

DES JOURNALIERS

Mais la population de l'avant Saint-Blaise n'était pas composée uniquement de cultivateurs propriétaires.

De nombreux journaliers (souvent pères de famille) habitaient le territoire. Ces hommes n'avaient pas les moyens de devenir propriétaires mais ils trouvaient

facilement où s'engager. C'est qu'entre 1815 et 1825, voire jusqu'en 1840, les couples sont jeunes et leurs enfants en bas âge.

Comme le godendard se manie à deux et que les énormes billots à mener au moulin sont de pin ou de chêne très lourds, les bras vigoureux et nombreux restent de mise.

Il y aura longtemps des hommes engagés, bien que de moins en moins nombreux.

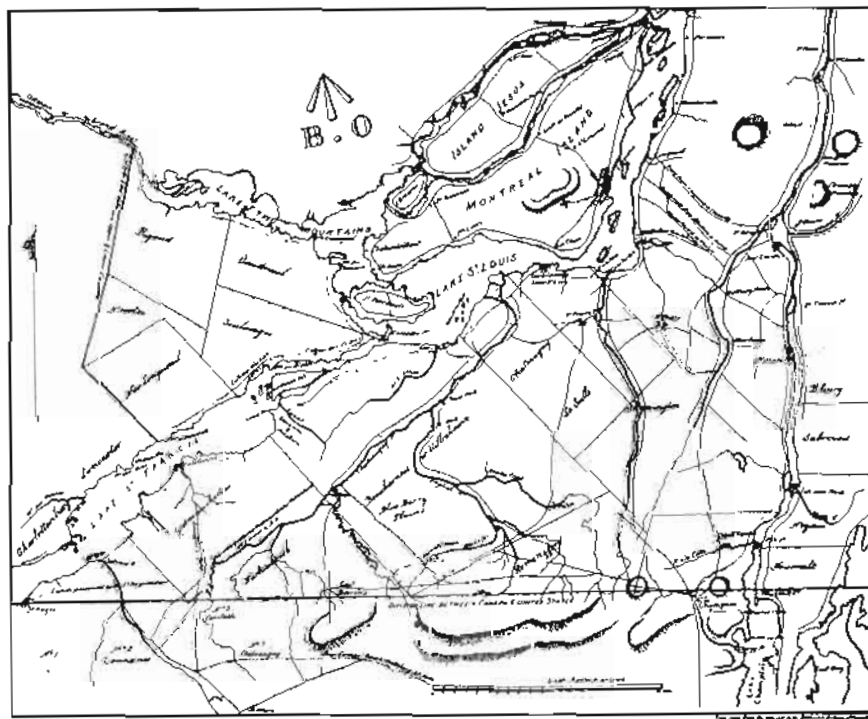
La femme est aussi active que l'homme. Souvent très forte aussi. La mère de Louis Cyr s'installait au grenier, dit-on, et soulevait d'une main les sacs de grain de 80 kg (200 livres) que lui tendaient ses enfants!

Elles aussi étaient de toutes les activités, même si la priorité allait aux choses plus domestiques.

Toutes ces conditions particulières expliquent la fierté et l'orgueil particuliers à Saint-Blaise.

UNE CARTE DE 1814

On y voit au sud du *Fort St-John* les tracés du chemin de la Grande Ligne (40^e, Principale), de la Deuxième Ligne (94^e), partiellement ouverte dans sa partie ouest. Le rang du Grand-Bernier est tracé. Sa jonction avec la Grande-Ligne ne se fera que bien des années plus tard. Les deux routes nord-sud menant à l'État de New York sont ouvertes.



Carte des Seigneuries du Bas-Canada en 1814. Réf. livre « L'avènement du premier chemin de fer du Canada ». Auteur: François Cinq-Mars

EN ATTENDANT SAINT-BLAISE

La petite chapelle de Saint-Blaise fut construite en 1886. L'église la remplaça en 1893.

Mais déjà en 1886, il y avait longtemps que la forêt du lieu avait été passée à la hache ou au godendard.

En fait - et sauf de rarissimes exceptions - ceux et celles qui avaient défriché le territoire étaient tous décédés quand Mgr Fabre décida d'ériger une desserte à la Grande Ligne.

Auparavant les paroissiens relevaient soit de L'Acadie, soit de Saint-Jean, soit de Saint-Valentin (à Saint-Paul-l'Île-aux-Noix), soit de Saint-Cyprien.

Quand on s'établit ici, seule la paroisse de Sainte-Marguerite-de-Blairfindie (L'Acadie) existait.

Mais la vente des terres disponibles se fit si rapidement que trois autres paroisses naissaient presque simultanément.

Mon oncle fut de ceux qui vécurent cette première période de fondation. Il s'installa à la Grande Ligne en 1822 avec son épouse Françoise Roy.

* * *

Quand Antoine Boissonnault et Françoise Roy emménagent à la Grande Ligne, c'est toujours dans la belle église de L'Acadie qu'ils assistent à l'office dominical comme aux cérémonies des grandes fêtes statutaires, célébrées par le gros, court, asthmatique et généreux curé Paquin.

À l'occasion, Antoine et Françoise prennent place dans le banc de Joseph Roy situé à gauche de l'allée de l'épître, quatrième rangée en avant. Devant eux, les familles David Hébert, Constant Cartier et Joseph Rouiller. Marie Boissonnault, la soeur d'Antoine, épouse de Pierre Ferdaï, occupe l'avant-dernier banc de la même rangée. Quant à son autre soeur, Marguerite, épouse de Jean-Baptiste Boudreau, elle est bien difficile à apercevoir puisque le banc de la famille est le quatrième de la seconde rangée, du côté de l'Évangile.

Mais la distance est grande et le parcours fort malaisé. Si le chemin de la petite Rivière Montréal est bien carrossable l'été, bien balisé l'hiver et construit sur sa longueur depuis belle lurette, il n'en va pas de même pour la longue Grande Ligne qui est à peine un sentier, sans fossé pour retenir les eaux qui y glissent et s'y attardent, battue par les vents d'hiver et encore pratiquement vierge de petites maisons si pratiques en cas d'ennui.

Pour éviter le tracé à travers bois de la Grande Ligne, tout en assistant à la messe, Antoine et Françoise n'ont d'autre choix que de prendre le chemin du Richelieu et de se rendre soit à l'église de Saint-Luc - il n'y en a pas encore à «Dorchester» - ou à celle de Saint-Athanase (Iberville). Pas nécessairement plus invitant.

SAINT-CYPRIEN (NAPIERVILLE)

Depuis ses origines, la paroisse de Sainte-Marguerite s'étendait jusqu'aux frontières américaines. Mais comme le peuplement allait en s'accroissant, surtout au lendemain de la fin des hostilités avec les voisins du sud, il devint évident qu'il fallait procéder à l'érection d'au moins une nouvelle paroisse, notamment dans la Seigneurie de Léry.

Des habitants firent une requête en ce sens à Mgr Plessis en juin 1817. Après quatre ans d'études et de plans, Monseigneur décréta l'érection d'une paroisse dans De Léry sous l'invocation de Saint-Cyprien.

À Sainte-Marguerite, l'on avait décidé de construire un nouveau presbytère, l'ancien menaçant ruines. Les quelques habitants de la Grande Ligne obtinrent de ne pas faire partie de la répartition des dépenses puisqu'ils allaient manifestement avoir à payer la construction des bâtiments de la nouvelle paroisse. En 1821, Antoine n'était pas encore propriétaire mais les travaux de construction de la maison, de la grange et de l'étable allaient bon train. Il dut faire défendre ses intérêts par l'influent beau-père

ANTOINE À L'ÉGLISE DE SAINT-CYPRIEN

Dès 1823, Antoine commença à fréquenter la chapelle de la mission de Saint-Cyprien. Il n'y avait pas de quoi se réjouir: c'était aussi loin que le village de Sainte-Marguerite, il fallait continuer de traverser sur toute sa longueur la pénible Grande Ligne, dans la consolation de pouvoir admirer les délicates dorures ouvragées par le suisse Finsterer. Ce n'était pas ce qu'on pouvait appeler du progrès.

Mais la loi étant la loi, Antoine fit contre mauvaise fortune à peu près bon coeur et fréquenta pendant sept années - sept longues années - les aires de la simple chapelle de bois de Saint-Cyprien. Et d'y faire baptiser Esther, Antoine, Henriette, Marcelline et Médard.

ÇA BOUGE À L'ÎLE-AUX-NOIX

Mais il ne faut pas croire que pendant tout ce temps-là on restait inactif le long du Richelieu.

L'intendant des casernes de Fort Lennox, un ardent catholique du nom de Thomas Jobson, décida qu'il fallait une église sur la rive en face de l'île. Dès 1822, il trouva le moyen d'assembler pas moins de 204 signatures appuyant une requête pour la construction d'une chapelle. Puis il se rend chez Edme Henry, l'agent du seigneur Napier Burton Christie, et se fait réserver un emplacement pour la construction d'une église.

Thomas Jobson, capitaine de milice, a de l'enthousiasme et de l'esprit d'entreprise. Sur les bords du Richelieu, il se construit une belle maison de pierre avec ... les matériaux du fort de Sa Majesté! Il se fait taper sur les doigts, ce qui ne l'arrête pas le moins du monde.

L'évêque prévoit la construction d'une chapelle en



bois. Jobson la préfère en pierre. L'évêque la prévoit petite, Jobson l'imagine à 75 pieds de longueur sur 40 de largeur - après tout, il faut penser à la population catholique de la garnison, tous les Anglais n'étant pas protestants - avec des murs de 20 pieds de hauteur. Pour emporter le morceau, Jobson annonce qu'il est disposé à avancer de ses deniers de quoi assurer une construction rapide.

Succès. Le 2 septembre 1823, Mgr Lartigue écrit - de la main de son secrétaire le jeune Ignace Bourget - son approbation. Les Syndics sont nommés et s'attendent à commencer les travaux. L'on construira - contigu à la chapelle - une maison à deux étages de 25" x 20" « mesure française ». Le premier étage servira de sacristie, le second de résidence pour le missionnaire. Tout autour, une clôture suffisamment grande pour y contenir aussi le cimetière.

Pourront la fréquenter, les citoyens des seigneuries de La Colle et de Léry « qui trouveront cette église à leur bienséance » à la condition d'avoir « la permission du curé de Saint-Cyprien dont ils sont paroissiens ».

Et l'évêque Lartigue d'ajouter: « Enfin la dite chapelle sera sous l'invocation de Saint Valentin, prêtre et martyr, dont la fête se célèbre le quatorze de février ».

En mars 1824, la construction de la chapelle était commencée.

À SAINT-JEAN DORCHESTER

Bouchette écrit en 1815: «Dorchester mérite à peine le nom de ville, contenant tout au plus 80 maisons, dont plusieurs servent de magasins. Mais probablement, sous peu d'années, il deviendra plus important: étant situé assez favorablement entre les deux pays, tant en été qu'en hiver, l'entrepôt des marchandises qui y passent par terre ou par eau. Pendant l'hiver, il y a une communication très active, par le moyen des traîneaux qui voyagent sur la surface glacée des lacs et des rivières.

Avant la guerre, on y faisait un commerce très étendu de bois de construction, et il est probable qu'il reprendra son activité avec le retour de la paix.

Une grande partie des habitants qui y résident sont des émigrés américains qui ont fait le serment d'allégeance au gouvernement britannique. Quelques-uns tiennent les meilleurs hôtels de l'endroit et sont propriétaires des voitures publiques qui partent régulièrement pour La Prairie d'un côté et les États du Vermont et de New York de l'autre ».

En 1828, la paroisse catholique était formée et l'église construite. À l'origine, ses limites sud confinèrent à la Grande Ligne. Mais en 1831 le grand propriétaire Louis-Henri Gauvin, ainsi que René Gauvin et Augustin-Charles Morin obtinrent la permission d'être rattachés à Saint-Valentin.

C'est ainsi qu'une quinzaine d'années après la con-

cession des premières terres du futur Saint-Blaise la situation s'était clarifiée: les uns et les autres allaient ou à Saint-Jean, ou à Sainte-Marguerite, ou à Saint-Valentin, ou à Saint-Cyprien.

Pour le reste, on était unanime: c'était bien loin pareil! Mais nos ancêtres étaient têtus.

LOUIS-HENRI GAUVIN

Le nom de Louis-Henri Gauvin est disparu des mémoires depuis bien des lunes le long du Richelieu, à la hauteur de la Grande Ligne et de la Pointe-à-la-Mule.

Mais pendant une dizaine d'années - il sera lui aussi - sans doute - l'une des victimes de l'affreux choléra de 1832 - il marquera l'histoire de cette partie de pays.

Le 30 janvier 1822 la baronne de Longueuil, dame Marie-Charles-Joseph Lemoine, concède une grande étendue de terre à Louis-Henri Gauvin au coin sud-ouest de sa grande baronie. Entre la rivière Richelieu et la Grande Ligne de séparation avec la seigneurie De Léry, elle lui concède pas moins de 40 arpents de front à partir de la Rivière et en suivant la Grande Ligne, sur 28 arpents de profondeur. Plus encore, elle lui en concède d'autres, sans doute celles qui donnent sur l'arrière des terres de la Grande Ligne.

Gauvin s'y établit aussitôt une maison située face à la Grande Ligne, non loin de la rivière.

Tout en s'occupant de vendre ses autres terres, il restera très actif notamment dans l'établissement des paroisses de Saint-Jean et de Saint-Valentin.

UN CÉLIBATAIRE EN 1828:

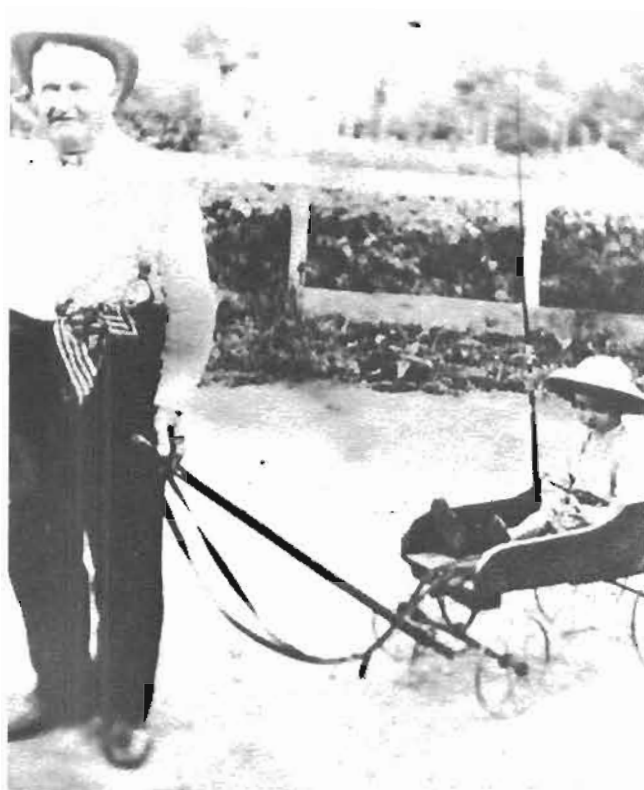
MICHEL BOISSONNAULT

Et si on allait écornifler un peu! Si on allait faire une petite tournée, histoire de s'asseoir un instant à la table de cuisine, de jeter un coup d'oeil dans les coffres et les armoires, de monter au grenier. Et pour les plus curieux, pourquoi ne pas aller visiter les bâtiments?

À ceux que cela intéresse, départ le 7 février ... 1828. Par une belle journée froide et bleue d'hiver, rendez-vous chez Paul Boissonnault dans la Deuxième Ligne. Ceux qui sont en traîneau, suivez les chemins: ils ne sont jamais si carrossables qu'en hiver. Ceux de la Première Ligne qui sont en raquettes, vous pouvez passer sur la terre d'Antoine Boissonnault ou celle de son voisin Charles Dupuis, c'est au bout.

Attachez les chevaux au piquet, enlevez vos raquettes et secouez vos bottes, il y a noces chez Paul Boissonnault - un cousin d'Antoine - qui vient d'épouser Louise Laverdière, une fille d'en bas de Québec - de Saint-Michel de Bellechasse - qui jusqu'à ce jour habitait chez son oncle Jacques à Sainte-Marguerite. Amusez-vous bien!

Si vous avez quelques minutes, allez donc piquer une jase avec Michel, le frère de Paul. Il vous expliquera en détails l'entente qu'il a prise avec son frère



Médard Boissonnault (1829-1914)

Paul. Une entente dont le contenu vous éclairera sur les besoins d'un célibataire qui a l'intention de le demeurer.

C'est que - voyez-vous - il y en a qui sont faits pour le mariage, d'autres pas. C'était comme ça à l'époque. Paul se marie, Michel ne se marie pas.

Deux frères et deux amis qui ont quitté ensemble leur Saint-Vallier de la Rivière du Sud pour refaire racines près du Richelieu. Et quand Paul a décidé de se marier, il n'a pas été question que Michel s'en aille de son côté. Paul et Michel ont décidé de continuer de vivre ensemble.

Mais - prudence oblige - les deux ont décidé d'établir très clairement les « paramètres » de leur cohabitation.

Allez voir le cousin Michel, il vous expliquera dans le détail la nature de l'entente qu'il a prise avec son frère.

ENTENTE DE PAUL ET MICHEL BOISSONNAULT (signée devant le notaire Bornais, 4 février 1828)

Dans un premier temps, Michel fait cession d'absolument tous ses biens à Paul: meubles, linges, hardes, animaux, effets d'agriculture, argent monnayé et non monnayé, enfin tout. Et il nomme son ami Toussaint Bourdeau exécuteur testamentaire.

En échange, Paul s'engage à « loger, coucher, chauffer, nourrir et entretenir le dit Michel Boissonnault et lui blanchir et raccommoder ses linges et hardes et enfin de vivre ensemble comme ils ont toujours vécu jusqu'à présent ».

Paul et Michel ne s'en tiennent pas à ces généralités. Paul s'oblige à lui « fournir et donner une chambre chaude », ce qui semble indiquer que les chambres ne l'étaient pas toujours. En fait, les petites maisons d'autrefois étaient souvent du même modèle: en pièce sur pièce, un étage (rez-de-chaussée, composé pour une grande moitié de la cuisine et dans la petite moitié, de deux chambres, celles-ci orientées de manière à éviter les vents d'ouest), et un second étage en pignon.

Michel aura à son usage un cheval attelé sur une voiture « convenable aux saisons de l'année ». Elle servira pour aller à la messe et « ailleurs » s'il le désire. En 1828, le réseau actuel des routes était en chemins de terre évidemment.

Michel pouvait aller à la messe soit à Saint-Valentin où la chapelle était en train d'être érigée, sous l'oeil vigilant du marguillier Antoine Boissonnault, son cousin; soit à la chapelle de Saint-Cyprien de Napierville ou encore à la belle église de pierre de Sainte-Marguerite de Blairindie (à L'Acadie).

Michel pourra aussi et « à chaque fois qu'il le requerra aller où il voudrait » pourvu qu'il n'excède pas 20 lieues de sa demeure ». Il s'agit ici d'un rayon assez impressionnant de 100 kilomètres. Cela menait aussi loin que Sorel et contenait amplement la région montréalaise. Cette information va à l'encontre de l'impression d'ancêtres qui n'allaient jamais plus loin qu'à l'église de la paroisse.

L'acte de donation nous fournit plusieurs données intéressantes sur la vie matérielle de Michel. Et il est bien évident que l'on peut imaginer que Paul, son frère, ses cousins Antoine et Nicolas ainsi que leurs concitoyens avaient sensiblement le même train de vie.

Voyons de plus près la garde-robe de Michel, sa consommation alimentaire, et les quelques petites commodités qui agrémentent sa vie.

A - Les vêtements

Les Canadiens étaient fiers de leur personne, les hommes autant que les femmes. Ils s'habillaient simplement mais efficacement, avec un rien de distinction. Voici donc la garde-robe de Michel.

1. Une redingote.

La redingote est une longue veste croisée, à basques. Faite de drap, elle servait pour les déplacements importants. Le mot vient de l'anglais Riding Coat et la mode avait traversé la Manche un siècle plus tôt. Il s'agit d'un vêtement qui pouvait durer longtemps. De sorte que Michel, qui en avait sans doute déjà une, avait convenu avec son frère que ce dernier lui remet-



trait une redingote de drap du prix de 9 francs l'aune « livrable une fois pour toutes au besoin ».

2. *Les vestes.*

À tous les deux ans, Michel recevait une veste d'étoffe et une veste de « drap noir commun ».

3. *Chemises, gilet et culottes.*

Un gilet et une paire de culotte d'étoffe.

Une paire de culotte de toile, chaque année.

Une chemise de toile et une chemise de flanelle, chaque année.

Une chemise de coton, tous les deux ans.

4. *Les chaussures.*

Une paire de bottes « livrable une fois pour toutes au besoin: pour les occasions importantes ».

Trois paires de souliers de boeuf, chaque année, avec une paire de jambes de bottes, livrables au besoin: les souliers de tous les jours.

5. *Le couvre-feu.*

Pour les occasions: un chapeau pluché, tous les deux ans.

Pour l'été: un chapeau de paille, chaque année.

Pour l'hiver: une tuque de laine, tous les trois ans.

6. *Pour les mains.*

Une paire de mitaines de cuir, chaque année.

Une paire de mitaines de « chevreux » bien doublées, à tous les trois ans.

7. *Pour les pieds.*

Deux paires de chaussures de laine, chaque année.

8. *Pour le confort.*

Un collet de soie noire, tous les trois ans (pour aller avec la chemise de toile, sans doute).

Un mouchoir de coton, chaque année.

B - La nourriture

1. *Le pain.*

Les Québécois mangeaient du pain de blé. Le blé « fait en farine » était vendu dans le grenier du dit acceptant ». Où était donc le grenier de Michel? Dans sa partie de l'étage en pignon sans doute. Michel en recevait 15 minots, livrable moitié le 29 septembre, moitié dans le cours de février suivant; Michel avait meilleur appétit l'hiver.

Un minot de blé pesant 60 livres fournit 48 livres de farine et 64 livres de pain. Michel disposait donc de 960 livres de pain par année, presque une demi-tonne! Un peu plus de 2 livres et demie par jour.

2. *La viande: le porc et le boeuf.*

À tous les ans, au 20 décembre, Michel se « fera livrer » un cochon gras faisant 150 livres. Il fallait tuer le cochon au commencement de l'hiver, quand le temps était assez froid pour qu'il puisse se refroidir en une nuit. Tué plus tard, le cochon gelait, la viande renflait et se remplissait d'air. Mise en baril dans ces conditions, la viande se gâtait.

Le même jour, Paul livrerait 25 livres « de bon et

beau boeuf ». Les chiffres nous apprennent donc que le porc était six fois plus populaire que le boeuf.

3. *Les légumes: patates, pois, oignons et choux.*

C'est le 29 septembre, fête de la Saint-Michel, que Michel recevait sa part de légumes.

Tout d'abord, 6 minots de patates. Les Boissonnault se sont mis « aux patates » au milieu du siècle précédent, quand le père et la mère de Michel étaient eux-mêmes de jeunes enfants.

Puis un minot de pois, légume dont la popularité était en perte de vitesse; un demi-minot d'oignons et 25 pommes de choux mais seulement « si le dit donateur en recueille » et - on n'est jamais trop prudent - « à choisir sur ceux de ce dernier » (Paul, en l'occurrence).

4. *Les condiments: sel et poivre.*

Pour donner du goût à ces viandes et légumes: une bonne réserve annuelle de sel (un minot, livrable le 20 décembre - avec la viande!) et de poivre (une livre, livrable le 29 septembre, avec les légumes!).

5. *Oeufs et beurre.*

Toujours à la Saint-Michel, Michel recevait 15 livres de bon beurre. Quant aux oeufs, il avait droit à 9 douzaines, bien exactement. 108 oeufs, ou deux par semaine. Il devait y avoir autre chose au menu du déjeuner.

6. *Une boisson: le thé.*

Michel se contentait d'une demi-livre de thé pour l'année. Là aussi, les habitudes de l'Anglais n'avaient pas encore trouvé preneur. Les Canadiens n'achetaient pas la bière du père Molson, le bureaucrate.

7. *Un dessert: le sucre du pays.*

Michel se réservait 12 livres de bon sucre du pays. Provenait-il de la terre de Paul? La date de remise: le 1^{er} mai.

Voilà ce que mentionne l'acte de donation. Qu'en est-il du lait? Des volailles? Des produits de la chasse et de la pêche?

C - Les petites commodités de la vie

1. *6 gallons de rhum.*

« Trois veltes de bon rhum livrables, trois gallons le 24 décembre et les trois autres gallons le quinze de février suivant ». L'eau-de-vie jamaïcaine provenant de la distillation du jus fermenté de la canne à sucre semble faire partie de « l'alimentation » de base, au même titre que le pain. Il doit s'agir d'une tradition bien établie dans la famille puisque Jean Talon avait organisé le commerce avec les Antilles au moment où Vincent Boissonneau épousait Anne Collin.

Ces six gallons annuels devaient permettre à Michel de tenir une moyenne quotidienne d'un peu plus de deux onces et demie. Mais s'il faut en croire les dates de remise, Michel comptait bien, entre Noël et le début du carême, s'assurer de neuf onces à tous les jours!

Sans doute une salutaire compensation pour les courtes mais froides journées d'hiver.

La *velte* est une ancienne mesure de capacité, de 7 à 8 litres selon les régions. Le mot vient de l'allemand *vertel*, qui signifie *quart*, gobelet utilisé par les soldats. Dans ce cas-ci, une *velte* équivaut à deux gallons.

2. 12 livres de tabac.

Les Boissonnault, comme tous les hommes de Saint-Blaise, adoraient la pipe. Michel s'assure annuellement de 12 livres de bon tabac à fumer « remis » au besoin. Si une livre fait bien 453 grammes, c'est donc de 5436 g dont disposait Michel. Le paquet de tabac que vous achetez aujourd'hui en contient 50. Michel pouvait en vider 108 comme ça. Presque trois par semaine; les anciens Canadiens prenaient le temps de vivre.

3. 2 livres de chandelles.

Nos ancêtres avaient beau se lever et se coucher avec le soleil, il leur fallait bien « veiller » jusque vers les 9 heures du soir. Paul s'engage donc à « éclairer » son frère en lui fournissant ce lot de chandelles. À Michel de bien planifier.

4. Un pot d'huile à brûler.

Michel bénéficie aussi d'un pot d'huile « à brûler » au besoin. Comme quoi, il devait y avoir des lampes à l'huile dans la maison.

5. L'argent de poche.

Paul s'engage à remettre 32 livres anciens cours, « livrables le 29 de septembre, c'est-à-dire après les récoltes ».

1831

UNE PETITE SOCIÉTÉ QUI S'ORGANISE

Le 9 juin 1831, Françoise Roy accouche d'un petit garçon. Pour la jeune femme de 28 ans, il s'agit d'un sixième enfant. Esther, l'aînée n'a pourtant que 7 ans. On faisait des enfants à l'époque. Celui-là sera baptisé au nom de Charles - le même prénom que son parrain Charles Hébert - quatrième voisin en allant vers le bord de l'eau. Petit Charles deviendra grand, prêtre et curé. En 1895, il sera inhumé sous l'église, à peine construite, de Saint-Blaise.

En 1831, il y a une moyenne de quatre enfants dans chaque famille. On en est encore aux tous débuts. Certaines maisons sont mieux nanties. Au sud de la Première Ligne, il y a 15 personnes chez Michel Lamoureux, 13 chez Nicolas Poirier, 12 chez François-Xavier Dubois, 11 chez Pierre Béchar, 10 chez Denis Monjeau et chez François Lanciau. Au bord de l'eau, 9 chez le journalier Michel Dupré.

À l'exception de la savane de la Seconde Ligne, tout le territoire est maintenant occupé. Des filées de petites maisons. Celles des cultivateurs sont augmentées de leurs bâtiments de ferme. Celles des journaliers - presque aussi nombreuses, sont joliment clôturées. De place en place, la forêt recule. Le beau bois est vendu à bon prix, acheminé à Québec puis en Angleterre.



Charles-Antoine Boissonnault (1831-1894).
Fils du capitaine Antoine Boissonnault
et de Françoise Roy

On y trouve trois petites auberges: celle de René Morin complètement en haut de la Grande Ligne, celle de Josette Naisé à la Pointe-à-la-Mule, celle de Michel Tremblay à la Deuxième Ligne. Aussi deux boutiques de forgeron: celle de Joseph Morin dans le haut de la Première Ligne et celle de Michel Latrimouille dans la Seconde Ligne. Trois menuisiers aussi: Joseph Fins-terer dans la Seconde Ligne, Charles Hébert à la Pointe-à-la-Mule et André Bruyart dans le haut de la Grande Ligne.

Chez Antoine Boissonnault, il ne reste que huit des 56 arpents en bois debout. La terre neuve produira généreusement cette année-là: 300 minots de blé, 100 minots d'avoine et 15 minots d'orge. Aussi 120 minots de patates et 60 minots de pois. Une récolte totale de 595 minots.

La famille est bien pourvue en bétail: 3 chevaux, 10 bêtes à cornes, 15 moutons et 4 cochons. Sans compter les poules, les coqs et les oies.

À la Pointe-à-la-Mule, le gros cultivateur Lucien Gagnon a maintenant 40 arpents de terre faite sur les 336 dont il est propriétaire. 482 minots de récoltes. Il se fait sans doute aider des deux journaliers installés sur ses propriétés: Michel Dupré et Roman Barson. François Gélinau et Godefroid Larreau, deux autres propriétaires du bord de l'eau, ont 7 et 8 arpents de défrichés. 114 et 62 minots.

C'est Hubert Lamoureux, avec ses 30 têtes de bétail, qui a le plus gros troupeau du côté sud de la Grande Ligne. Il habite immédiatement en haut du chemin de fer actuel. Sur le côteau, Dudley Flowers en a 15 pour sa part.

Dans la Seconde Ligne, Landry est propriétaire d'un troupeau de 18 têtes tandis qu'Antoine Boutin et Laurent Surprenant en ont 16 chacun.



Mais hélas! des années sombres s'annoncent. Les mauvaises récoltes s'accumulent bientôt, le terrible choléra frappera en 1832 et 1834 et des tensions politiques sans équivalent dans notre histoire ravageront le pays.

ROUTES ET DÉCHARGES

Parmi les travaux collectifs majeurs auxquels devaient s'atteler les pionniers d'un pays nouveau, la construction des routes et le creusage des fossés et des décharges rejoignaient en importance la construction de l'église.

Tout devait se faire à force de bras et de petite pelle. Parfois une paire de boeufs complétait le travail. On comprendra que les ruisseaux naturels obéissaient à d'autres lois que le drainage maximum et que leurs sympathiques fantaisies pouvaient compromettre indéfiniment le mûrissement des petits pois annuels.

Par ailleurs, la chaîne de nouveaux voisins que formaient les nouveaux rangs défrichés n'était pas toujours de mêmes chaînons. C'est comme aujourd'hui: il y en a qui sont plus « capables » que d'autres.

C'est pourquoi chaque paroisse avait ses inspecteurs des fossés et clôtures: cultivateurs comme les autres, ils avaient néanmoins le pouvoir de voir ensuite à leur exécution. Évidemment, cela se faisait quand même en collégialité un peu.

LA DÉCHARGE DE LA DEUXIÈME LIGNE

Vous voulez savoir quand, par qui et comment s'est fait le premier traçage de la décharge de la Deuxième Ligne vers le Richelieu?

Cela a été fait à l'automne de 1834. Après les récoltes et la boucherie.

La réunion a lieu chez Bruno Langlois le 11 novembre à dix heures du matin. Toussaint Provost se charge d'inviter Michel Choquette et Nicolas Boissonnault, les inspecteurs des fossés et clôtures.

Tous les cultivateurs de la Deuxième Ligne dont les terres doivent égoutter dans la rivière sont sur les lieux. De part et d'autres on fait connaître ses intentions.

Le reste de la journée se passe à l'extérieur, histoire de définir clairement la nature des travaux à exécuter. Sans trop de problème, on en arrive à l'entente suivante: la décharge aura 4 pieds de large et deux pieds et demi de profondeur. Il s'agit en fait d'un tracé déjà existant mais nettement insuffisant. Le creusage partira de chez Joseph Jourdonnais, passera ensuite sur les terres de Constant Giroux, Antoine Brais, Bruno Langlois, Hubert Paquet, François Brun, Jean-Baptiste Champenois et Pascal Seigneurie. Le fossé rejoint alors la décharge qui longe le chemin du Roy - le long de la rivière Richelieu - chez Augustin Bélanger. De bonnes perches ont été fichées dans le sol de proche en proche, selon l'usage.

Comme il y a de petits coteaux à couper, et qu'il faudra y travailler plus longuement, il est convenu que tous et chacun y mettront la main une fois leur portion terminée. Et vu aussi qu'il se trouve une descente à partir du chemin du Roy jusqu'à la coupe de la terre d'Augustin Bélanger, il est convenu que la descente sera creusée et par la suite entretenue par tous les membres du groupe. Nicolas Boissonnault et Michel Choquette ordonnent aussi qu'il sera défendu en tout temps d'y faire descendre du bois. Finalement, ils nomment Toussaint Provost comme syndic du groupe.

Le lendemain, les deux inspecteurs vont faire homologuer leurs décisions chez le notaire Bornais. Le dimanche suivant, le 16 novembre, Jean-Baptiste procède à la criée officielle, après la messe.

Comme il n'y a pas eu objection, le juge de Paix Jobson a officialisé le tout dès le lundi suivant. Nicolas a reçu 5 « chelins » pour ses frais d'officier.

LE RANG RICHELIEU

Parfois les choses se compliquent. Le chemin du bord de l'eau, par exemple, créa bien des problèmes surtout dans le secteur de la Pointe-à-la-Mule:

« Le 21 juillet 1833.

Requête des habitants de Saint-Valentin à Daniel Stott, commissaire des chemins et ponts de la dite paroisse, pour réparer ou remplacer le chemin de front qui conduit de l'église à la Pointe-à-la-Mule qui est continuellement inondé par les eaux du Richelieu. Signataires: François Fortin, Bruno Langlois, Antoine Boissonnault, Amable Dragon, François Lafont, Joseph Fournier, Marcel Tremblay, David Sayer, Augustin Bailly, Pierre Masse, Jérôme Lacroix, J.-B. St-Amant, Joseph Bonneau, Joseph Charron, Baptiste Sénécal, Antoine Thibault, Moïse Papineau, Joseph Goudreau, Paschal Lemoine, Jacob Blain, Charles Rhéaume, Charles Hébert, Alexis Boudreau, Pierre Paquette, Baptiste Gagnon, etc., etc. »

Mais deux ans plus tard, des adversaires du projet veulent répliquer. Et les autres de contre répliquer:

« 19 mai 1835.

Requête à Pierre-Louis Panet, grand-voyer du district de Montréal, de Lucien Gagnon, François Géli-neau, veuve Toussaint Géli-neau, Antoine Girard, François Giroux, Noël Ethier, veuve Th. Geddis, Al. Pinsonnault, Denis Boismenu, Alex. Brissette, Paul Martin, Louis Lefebvre, Robert Dent, John Wright, David Roy, Charles Scheffer, T. Vincelette, T. Boudreau, Prisque Cloutier, François Tremblay, Louis Sené, Ignace Robert, Raphaël Moquin, Toussaint Martin, Charles Roy, etc., tous habitants de Saint-Valentin, lesquels s'opposent énergiquement au changement projeté du chemin qui conduit de la Pointe-à-la-Mule à l'église de Saint-Valentin.

Même le notaire Pierre-Paul Demaray y va de sa déclaration, le 18 mai 1836.

« Je certifie qu'ayant passé plusieurs fois sur le chemin depuis la Pointe-à-la-Mule jusqu'à l'église de Saint-Valentin, j'ai trouvé ce chemin submergé par l'eau de la rivière si bien qu'il était dangereux d'y passer, l'eau entrant dans ma charrette ».

Le bon notaire de Saint-Jean connaîtra bien pire l'année suivante quand il sera arrêté injustement par les bureaucrates de la Montreal Volunteer Cavalry dirigés par J. R. Molson. Son arrestation sera la cause immédiate de la « rébellion de 1837 ».



Carte de 1831 représentant le réseau routier

Réf. livre « L'avènement du premier chemin de fer au Canada ». Auteur : François Cinq-Mars





Première école au 264, 40^e avenue

1829-1836

LA PREMIÈRE ÉCOLE

La toute première école date d'aussi loin que 1829. Elle était située sur la terre de Louis Carpentier (lot 147). Donc assez au début de la Grande-Ligne, du côté sud.

Le recensement de 1831 nous apprend qu'elle est fréquentée par 32 garçons et 24 filles. Il s'agit d'une école « élémentaire ». Le professeur était engagé à la condition d'être recommandé par le député. Elle ne relevait pas du curé de Saint-Valentin mais de représentants (syndics) élus par les propriétaires.

En 1836 les syndics Hubert Lamoureux et François Gélinau décident d'apporter des améliorations majeures à la petite école. Ils confient le travail au cultivateur Charles Dupuis (lot 149). Le contrat est conservé dans le greffe du notaire Bourais. Le contenu pourra intéresser celui qui veut en connaître un peu sur l'architecture des débuts de la Grande Ligne.

1836

AMÉLIORATION IMPORTANTES À L'ÉCOLE

Le 14 janvier - en plein hiver - le cultivateur Charles Dupuis s'engage - par marché notarié - à effectuer « les améliorations qu'il convient de faire à la maison d'école de l'arrondissement no 2 en la première grande ligne pour les syndics dûment élus Hubert Lamoureux et François Gélinau, cultivateurs.

1- Faire une cheminée de hauteur et épaisseur convenables faite entièrement semblable à la maison de William Southward.

2- De couper les pièces de la maison qui se trouve derrière la cheminée à la hauteur de la platebande et de poser des poteaux de bois de cèdre de l'épaisseur des pièces et bien chevillées.

3- De faire la masse de la cheminée de deux pieds de profondeur dans la terre et ensuite de deux pieds de hauteur au-dessus de la maison.

4- De fournir et poser le fouillier.

5- De faire un solage sous la maison de 12 pouces de hauteur compris les fondations qui auront quatre pouces de profondeur et 18 pouces d'épaisseur en pierre sec et de renchausser le dit solage de terre tout autour.

6- De lever la maison et l'appuyer aux quatre coins ainsi qu'au milieu de chaque part sur de bonnes pierres qui n'aient pas moins d'un pied carré.

7- De faire la masse de la cheminée assez large pour excéder d'un pied le derrière de la cheminée.

8- De lacter, crêper et enduire tout le dedans de la dite maison, le carreau des lattes ne devant avoir pas plus d'un pouce et demi carré et des lattes clouées avec de bons clous du pays.

9- De poser des Simènes et des appuis de chaise tout autour de la maison.

10- De creuser un puits sur le terrain de l'école qui aura quinze pieds de profondeur (...) et 7 pieds de largeur au moins dans le fond et de le pierroter de deux pieds d'épaisseur tout autour, de le ponter en bois de cèdre d'environ six pouces d'épaisseur et de poser un cadre sur le pontage de deux pieds de hauteur. De boucher les joints du pontage et mettre ensuite de la terre sur le pontage d'épaisseur convenable.

L'entrepreneur fournit les matériaux, la main-d'œuvre, mastic, clous, lattes, pierre et bois « et livrer le tout complètement fini à la fin de juin prochain ».

Les syndics se réservent le droit de visiter chaque jour si bon leur semble les dits ouvrages.

Le coût: 12 livres courant soit 6 livres comptant et la balance à la fin des travaux.

Simon Bissonnette, menuisier de Saint-Jean-L'Évangéliste, est présent et sert de caution.

LES VÊTEMENTS D'UNE JEUNE FEMME

EN 1836

J'ai trouvé dans de vieux papiers de famille l'inventaire des biens d'une jeune femme célibataire décédée prématurément en 1836.

Elle n'habitait pas à proprement parler le territoire de Saint-Blaise mais à L'Acadie, exactement au 777 Chemin des Vieux Moulins, dans une grosse maison de pierre qui existe toujours.

Louise Roy avait par contre beaucoup de « parenté », avec ses nombreux cousins établis le long de la Grande Ligne.

Le lecteur pourra être surpris de la qualité de sa garde-robe. Surpris aussi de l'aisance financière que cela supposait.

Le lecteur pourra aussi avoir l'impression qu'il s'agit là d'une exception, que la fille à Joseph Roy était d'une richesse au-delà du commun des mortels. Ceux de notre paroisse pour être précis.



Un jeune couple dans ses jolis atours : Frédéric Blais et son épouse

Mais l'image du pionnier pauvre et loqueteux, riche uniquement de son courage et de ses promesses d'avenir ne correspond peut-être pas exactement à ce qu'a été la réalité lors du défrichement de la forêt de Saint-Blaise.

Les Roy, les Cartier, les Girardin, les Thibodeau, Les Molleur, les Landry, Cyr, Gagnon, Pinsonnault, Hébert, Fortin et combien d'autres familles n'arrivaient pas sans moyens. De plus, le Haut-Richelieu n'était pas exactement le bout du monde.

Bien sûr, les chemins en certaines saisons laissaient à désirer, mais c'était vrai partout.

Le Richelieu n'avait rien à envier à la région montréalaise en richesse et perspectives d'avenir.

C'est ce qui me porte à penser que les effets de Louise Roy devaient ressembler à ceux de plusieurs femmes de la paroisse.

* * *

Si le document qui a servi de point de départ au texte que vous allez lire a été retrouvé dans les papiers de la famille, c'est que le beau-frère Antoine Boisson-

nault, époux de Françoise Roy, soeur de Louise, avait été nommé curateur de Jean-Baptiste Roy, le frère de Louise et de Françoise, parti s'installer à Détroit en 1835.

Voici donc la garde-robe d'une jeune femme de 1836, Louise Roy.

Les jupes

La jeune femme ne possédait pas moins de quatorze jupes. Certaines d'entre elles furent évaluées à 10 livres - l'une d'elles de « petite étoffe » - d'autres à une seule livre. Le notaire Bornais reste avare de détails sur la couleur et la coupe des dites jupes. Il y en a une qui est de flanelle et qui vaut trois livres.

Le jupon

Louise Roy n'avait qu'un seul jupon, ce qui est bien peu. Ne servait-il que pour les sorties? Ce jupon était en basin, une étoffe croisée dont la chaîne (à la verticale) est de fil et la trame (à l'horizontale) de coton.

Les robes

On a trouvé neuf robes chez elle. La femme de ce temps aimait la variété des couleurs: jaune, bleue, verte, brune, blanche, noire ou grise.

Six de ces robes sont des robes d'indienne, c'est-à-dire en toile de coton peinte ou imprimée. Ce type de robe se fabriquait primitivement aux Indes et repris par la suite par les européens. Il ne s'agit donc pas de robes amérindiennes. Louise en avait deux jaunes, une bleue, une brune, une verte et une autre à fond blanc. Notons aussi une robe de velours gris et une de coton noir.

Les mouchoirs

Le mouchoir avait son utilité autrefois: le rhume y était fréquent et les travaux quotidiens vigoureux demandaient que l'on essuyât le visage régulièrement. Louise en avait une véritable collection: 18!

Cinq mouchoirs sont en coton (trois jaunes et deux à fond blanc), trois d'entre eux sont en soie (dont un blanc et un autre noir), un en crêpe rouge, un en flanelle, un autre en indienne. Finalement deux mouchoirs blancs et deux « carottés ».

Les châles

Le châle est une grande pièce d'étoffe que les femmes drapent sur leurs épaules. D'origine persane, l'usage se répandit en Occident dès le début du XIX^e siècle. Il s'agit donc d'une pièce relativement « nouvelle mode ».

Louise Roy possédait huit châles. Le plus beau et le plus luxueux était un châle de laine de mérinos qui valait 12 livres. Le mérinos est un mouton de race espagnole à toison épaisse donnant une laine très fine.

Louise avait un second châle, en laine rouge celui-



là, estimé à 9 livres. Ces châles devaient être réservés pour les moments de grande fraîcheur et de sorties.

Pour l'ordinaire des jours, Louise devait se servir de son châle de coton fleuri, ou de celui d'indienne, ou celui de linon. On en retrouvera deux vieux, dont un était rouge.

Les chemises et les corsets

La chemise de femme d'autrefois était un sous-vêtement qui se mettait sous le corset. Louise en possédait douze en toile, une de coton et une de flanelle rouge. Les chemises de toile devaient être tissées avec le lin.

La femme canadienne de 1830, utilisait le corset puisque l'on en a dénombré quatre dans les effets de Louise.

Les tabliers

Un tablier taché ou maculé se lavait plus aisément qu'une jupe ou une robe. Il s'agissait d'un « survêtement » ménager de première importance. Louise avait le choix de six tabliers, dont un en coton bleu.

Les couvre-chefs

Quand il faisait frais, on se servait volontiers d'un châle et on a déjà vu que Louise en avait plusieurs. Mais elle avait un chapeau de paille aussi, ainsi que trois autres chapeaux que le notaire Bornais a oublié de nous décrire. Et pour les nuits fraîches et souvent humides de la maison paternelle du 777 Chemin des Vieux Moulins, trois bonnets de nuit.

Bas et souliers

La laine des moutons servait à la confection des bas. Louise Roy en avait quatorze paires au moment de son décès. Plus une paire de chaussons. Pour les grandes occasions, elle pouvait compter sur trois paires de coton blanc.

Chose étonnante, l'inventaire ne mentionne qu'une seule paire de souliers.

Louise Roy pouvait porter aussi: une jolie paire de gants de soie satinée; un voile noir, une coiffe de dentelle, un capuchon par temps froid.

Et encore une belle chape de soie noire ou un simple mantelet d'indienne verte (elle en avait d'ailleurs deux autres qu'elle ne portait plus guère). Et pourquoi pas, l'été, un simple spencer de soie rouge, une petite veste courte et sans manche popularisée par Lord Spencer.

Pour les temps moins cléments, quand Louise avait à voyager, elle pouvait compter sur deux redingotes (une d'étoffe et une de drap) ou sur un grand manteau « carotté », écrit le notaire.

Que contient encore l'inventaire? Trois livres de messe, une alliance, une petite boîte de linge de corps, une couchette et un lit garni.



Madame Feller. Jeune veuve, née Henriette Odin



Pasteur Louis Roussy

1836-1840

FONDATION COURAGEUSE DE LA MISSION DE LA GRANDE LIGNE

Par Henriette FELLER et Louis ROUSSY

Monsieur René Hardy, du Département des Sciences humaines de l'Université du Québec à Trois-Rivières, s'est intéressé à la question du protestantisme canadien-français. Il a fait paraître dans la Revue d'histoire de l'Amérique française (Vol. 29, no 2, 1975-76) un article intitulé *La rébellion de 1837-38 et l'essor du protestantisme canadien-français* dans lequel il consacre plusieurs pages aux débuts de la Mission de la Grande Ligne.

Ces pages tracent un tableau vivant des premières années de la présence « protestante » à Saint-Blaise, particulièrement sur le coteau de la Grande Ligne.

LES DÉBUTS DE LA STATION DE GRANDE-LIGNE

Le départ des Olivier laissa Madame Feller et Louis Roussy dans une situation précaire; les débuts de leurs missions n'étaient pas plus fructueux; Roussy qui avait accepté la succession de Dentan à l'école de L'Acadie réussit quelque temps à cacher au clergé la vraie nature de son travail. Après deux mois, celui-ci le força à quitter. Pour la même raison, Mme Feller abandonna sa classe à Montréal. Ils se tournèrent du côté de Saint-Jean où les méthodistes mirent une chapelle à leur disposition; même échec: « Priestly opposition could not be overcome », écrivait Roussy. L'école n'attirait personne et le colportage était de plus en plus difficile. On leur fermait les portes des maisons, les brutalisait parfois, et un jour, on tenta de tuer le cheval de Roussy.

54. Sur les premières années d'apostolat de Feller et Roussy, consulter J. M. Cramp, *A Memoir of Madame Feller. With an account of the origin and progress of the Grande Ligne Mission* (Londres, s.d.), 78-110.

Bref, incapables de se fixer, ils abandonnèrent trois classes en une année et demie de travail⁵⁴. C'est à ce moment qu'ils convertirent madame Lore de L'Acadie. Âgée d'environ soixante (60) ans, elle avait déjà pratiqué le protestantisme aux États-Unis, son pays natal, avant d'immigrer au Canada et de se marier à un catholique. Elle présenta Roussy aux nombreux membres de sa famille et particulièrement à la famille de son gendre, les Lévesque qui habitaient Grande-Ligne, à quelques milles au sud de Saint-Jean. Les évangélistes allèrent s'y établir à l'automne 1836 et formèrent une petite communauté constituée presque exclusivement, au début, de la progéniture de Madame Lore⁵⁵.

Ces deux premières années de travail furent riches en enseignements pour des missionnaires qui ignoraient tout de la mentalité et des coutumes des Canadiens-français. Par exemple, le décès de Madame Lore, en 1836, fut l'occasion d'observer les pressions ultimes faites au chevet de la malade, non pas par le curé avec qui elle n'avait plus de relations depuis un certain temps, mais par un ami, son émissaire, qui n'eut pas de succès. Quelques membres catholiques de la famille s'étaient associés pour la même fin, sans plus de résultat. Ils purent constater combien sa conversion avait perturbé son entourage; son refus de revenir au catholicisme lui valut l'ostracisme de la communauté paroissiale. Les paroissiens craignirent d'abord, puis souhaitèrent - car c'était une grande disgrâce - qu'elle fut enterrée dans un champ derrière sa ferme. En fait, elle fut inhumée dans le cimetière protestant de Saint-Jean, et au passage du cortège, les villageois attroupés ne virent que des Anglais. Rares furent les Canadiens-français qui vinrent s'y associer⁵⁶. Leçon à retenir pour quiconque s'avisait de se convertir au protestantisme.

La résistance des mentalités, observèrent les évangélistes, constituaient un puissant obstacle à leurs conquêtes. Rieul Duclos, un converti de cette époque, en trouvait l'explication dans l'influence d'un clergé autoritaire qui ne favorisait pas l'instruction du peuple⁵⁷. Mme Feller ne pensait pas différemment et, en dépit de ses déboires, elle conservait la conviction que l'é-

vangélisation des Canadiens-français devait commencer « par l'école »⁵⁸. Mais encore fallait-il trouver une population assez indépendante des exhortations du clergé. Par exemple, son école gratuite à Saint-Jean avait été désertée après les remontrances du curé⁵⁹. La ville leur était pratiquement fermée; dans les villages, il n'était pas facile de tromper la vigilance du curé bien informé des faits et gestes de chacun de ses paroissiens⁶⁰. Restaient les terres de colonisation visitées irrégulièrement par le clergé fort occupé dans les paroisses et les séminaires.

Grande-Ligne, où s'établirent Mme Feller et Roussy⁶¹ en septembre 1836, était précisément ce type de territoire où l'on ne faisait que commencer le défrichage. C'était « une longue route de chaque côté de laquelle étaient échelonnées les maisons des fermiers et partageant par une ligne droite longue de plusieurs lieues des concessions de terrains⁶² ». Il n'y avait évidemment pas encore d'école et cela fournit aux évangélistes un premier moyen d'apostolat. Mais la vie dure du défricheur et les échanges de services occasionnés par l'économie de subsistance qui est souvent la règle dans ces territoires difficiles d'accès provoquaient l'entraide et les bonnes relations de voisinage. Dans ce système communautaire, les évangélistes s'intégrèrent d'abord par l'intermédiaire de la famille Lévesque, puis par les parents des élèves auxquels ils s'efforçaient de rendre service. Ayant remarqué que les fermiers ne cultivaient qu'une moitié de leurs terres, laissant le reste en pâturage, Mme Feller convainquit un ami anglais du Bas-Canada de leur prêter l'argent nécessaire à l'achat de graines de semence. Elle pouvait ainsi écrire en 1838: « We have persuaded our people this year (...) to plough and sow all their land, the meadows only excepted, which produce abundant crops of hay. This is an innovation, and is regarded as a remarkable event.⁶³ »

Le soir, quelques membres de la petite communauté se réunissaient chez les évangélistes et assistaient à la lecture et à la rédaction de leur courrier personnel. La soirée se terminait toujours par la méditation d'une page de la Bible. Mme Feller accourait aussi au chevet

55. FR (10 mars 1844). Le choix de Grande-Ligne, comme nous le verrons plus loin, ne se justifiait pas seulement par la présence des descendants de Madame Lore. Cette présence amicale était cependant fondamentale. L'exemple de Grande-Ligne s'appliquerait-il aux paroisses de Saint-Jean et de L'Acadie où oeuvrèrent les évangélistes? Nous ne saurions conclure avec précision. Peut-être y avaient-ils en ces lieux des protecteurs anglais, des familles canadiennes-françaises sympathiques au protestantisme, ou encore des paroissiens en brouille avec le curé. Notons qu'avant 1839, c'est cette région qui, à notre connaissance, est considérée comme la plus prometteuse par les évangélistes.

56. J.M. Cramp, op. cit., 93.

57. R.-P. Duclos, op. cit., 114.

58. FR (13 janvier 1839).

59. Cramp, op. cit., 89.

60. Duclos, op. cit., 14, écrit: « dans les villages surtout, constamment parcourus par M. le curé, qui en arpente les rues, le bréviaire à la main, saluant avec dignité les parents, caressant les enfants, l'oeuvre est vraiment difficile ».

61. Le frère de Louis Roussy, Henri, vint rejoindre les évangélistes à Grande-Ligne en 1837 (peut-être au printemps). Il rendit quelques services à la communauté. A l'automne 1838, il tient un commerce à Napierville.

62. Ibid., 117.

63. J.M. Cramp, op. cit., 115, 125-126.



des malades et épargnait souvent au patient, par ses soins et médicaments personnels, les frais d'un médecin⁶⁴. Elle écrivit: «Une femme d'une méchanceté dont il n'y a pas, je crois, beaucoup d'exemples ailleurs (...), disait (...) qu'elle aimerait mieux mourir que de me demander ou de me rendre un service. Dans le courant de l'hiver, j'eus l'occasion de la voir avec un de ses enfants qui était faible et qui me paraissait demander des soins bien prompts (...) elle perdit toute espérance de le conserver; alors elle vint me supplier d'aller le voir et de lui être en aide (...) tous les remèdes ont produit le meilleur effet. L'enfant est très bien rétabli, et le père et la mère sont au nombre de nos amis (...). La Parole de Dieu est dans leur maison, leurs enfants à mon école, et nous espérons voir cette famille entière soumise au Seigneur Jésus-Christ.⁶⁵» Ainsi se pratiquait l'apostolat évangélique à Grande-Ligne.

Un tel succès, pourtant bien minime, contrastait singulièrement avec les déboires des débuts. Pour autant, tout n'allait pas sans heurts. La visite du prêtre desservant, en janvier 1837, fit craindre la désertion des membres. Une fois ce moment passé, le travail d'évangélisation fut maintes fois entravé par des méchancetés et des vexations de toutes sortes. On disait de ceux qui acceptaient de recevoir les pasteurs qu'ils étaient à «moitié revirés»⁶⁶. Les brimades et les persécutions augmentèrent avec l'approche des journées insurrectionnelles de 1837. En octobre, la communauté comptait seize membres, dix autres Canadiens-français étaient prêts à y entrer⁶⁷. Mais au prix de quelles humiliations! Les nouveaux convertis étaient sujets «aux malices (des) voisins» qui ravageaient leur jardin et, fait plus grave, coupaient la crinière et la queue de leurs chevaux en sorte qu'ils ne pouvaient aller nulle part sans être aussitôt reconnus et exposés aux moqueries et aux insultes.⁶⁸ «Il faut être, écrit Mme Feller, bien habitué à l'opprobre pour voyager avec eux au milieu d'un peuple ennemi.» Puis, au début de novembre, la révolution qu'ils n'avaient pu prévoir tant «les Canadiens paraissaient si peu mûrs», les obligea à quitter le territoire canadien⁶⁹.

À l'exception des néophytes évangélistes, presque tous les habitants de Grande-Ligne étaient patriotes. Au dire de Mme Feller, c'était «un des endroits du

pays réputés les plus mauvais». Ceux qui n'entraient pas dans le mouvement, suivant son témoignage, étaient soumis aux pires menaces:

Leurs expéditions avaient toujours lieu la nuit; ils se rendaient en masse de cent, deux cents, trois cents, et quelquefois bien davantage contre un seul individu; ils étaient tous masqués et munis de tous les instruments imaginables pour faire un charivari complet. Ils commençaient par là, mêlant à leur musique infernale des cris, des imprécations, des abominations plus infernales encore. Ceux qui ne se rendaient pas immédiatement avaient leurs maisons assaillies de pierres et menacées de feu. (Ils portent des brandons allumés.) Il y en a eu dont les maisons ont été renversées, et chez lesquels tout a été brisé, pillé. Tout ce que je pourrais vous raconter de ces malheureux ne vous donnerait jamais une idée de ce qu'ils sont: il faut les avoir vus et entendus; et encore en les voyant et les entendant, j'avais peine à me persuader que ce fussent des hommes.⁷⁰

On peut ainsi imaginer que le refus des convertis de participer à la rébellion aggrava aux yeux des patriotes une situation déjà passablement détériorée par leur conversion à la croyance de l'ennemi anglais. Du reste, tous savaient et amplifiaient au gré de leur imagination bien meublée par une campagne de dénigrement que des Anglais de Montréal pourvoaient aux besoins financiers de la petite communauté. Ils percevaient donc l'oeuvre des évangélistes suisses comme un moyen pris par les administrateurs britanniques pour «changer» non seulement «leurs moeurs mais aussi leur religion».⁷¹ Devant Mme Feller, ils arguaient ne plus vouloir «souffrir dans leur endroit que des gens professant leur bonne religion et qui fussent bons patriotes comme eux», et l'accusaient d'être venu «troubler le pays en y apportant une religion nouvelle»⁷². C'est donc paradoxalement en partie par attachement à leur religion et au risque de l'excommunication que les insurgés s'arrogeaient le droit de forcer les convertis à choisir entre abjurer le protestantisme ou quitter le pays.⁷³

Leur départ fut fixé au 1^{er} novembre; environ cinquante Canadiens traversèrent les frontières pour aller s'établir à Champlain. Dans une même charrette étaient

64. Le père de Mme Feller avait été directeur de l'hôpital cantonal de Lausanne. C'est dans ce milieu qu'elle acquerra quelques connaissances médicales.

65. FR (11 novembre 1838): 530.

66. FR (11 novembre 1838): 530.

67. FR (11 février 1838): 90.

68. FR (11 février 1838): 91.

69. FR (11 février 1838): 91-95. Les renseignements qui suivent ont été puisés dans une lettre de Madame Feller, datée du 18 novembre 1837, et reproduite dans ce numéro.

70. FR (11 février 1838): 92. Cramp, op. cit., 111.

71. Déposition d'un prévenu (Robillard), cité par F. Ouellet, «Les insurgés de 1837-38, un phénomène social», in *Éléments d'histoire sociale du Bas-Canada*, 365-366.

72. FR (11 février 1838): 93. Lettre de Mme Feller, 18 novembre 1837.

73. Époque de confusion, d'écrit Ouellet (op. cit., 366) où l'anticléricalisme de certains ruraux ne peut être interprété comme le signe de leur rupture avec les valeurs religieuses traditionnelles.

entassés dix enfants et deux femmes mal vêtus pour affronter les froids de l'automne: c'est la description pathétique faite par Mme Feller dans les journaux américains, anglais et suisses, qui leur valut les sympathies multiples du monde protestant et... un financement plus aisé⁷⁴; car l'exil ne mit pas fin à leur projet, au contraire, ils étaient bien décidés à revenir d'autant plus que les journées insurrectionnelles leur rapportaient l'espérance d'un plus grand succès. «Un des heureux contre-coups de cette guerre, écrivait Mme Feller, est d'avoir brisé le joug des prêtres; ils n'ont exercé aucune influence sur les rebelles, qu'ils essayaient de retenir par des menaces d'excommunication; mais personne n'en a tenu compte.»⁷⁵

ESPOIRS SUSCITÉS PAR LA RÉBELLION ET NÉCESSITÉ DU PROSÉLYTISME

La rébellion de 1837-38 marquait une étape importante de la progression du protestantisme au Canada français parce qu'elle apparaissait aux yeux des évangélistes anglais et suisses comme l'occasion de percer ce bouclier qu'était l'influence du clergé. Mme Feller le remarqua une première fois au moment de l'exode. De plus, les destructions et les dévastations consécutives à la rébellion ne seraient-elles pas causes de disettes et ne lui fourniraient-elles par les moyens pour établir son influence et se faire accepter d'une majorité de la population au premier abord hostile? Par exemple, à leur retour de Champlain, après deux mois d'exil, les évangélistes utilisèrent l'argent reçu de Suisse et des États-Unis pour acheter de la nourriture et des remèdes qui profitèrent à une cinquantaine de personnes⁷⁶. Ils annoncèrent aussi publiquement devant les intéressés réunis pour la circonstance qu'ils retireraient leur poursuite en justice contre tous ceux qui avaient pillé les maisons des protestants et les avaient forcés à l'exil⁷⁷. Mme Feller put alors écrire le 4 mai 1838: «En général, l'esprit du peuple est tellement changé envers nous, qu'il n'est, je crois, aucune maison de la Grande-Ligne dans laquelle je ne puisse entrer maintenant. On nous témoigne autant de respect et de confiance qu'on avait d'éloignement autrefois.»⁷⁸ Le nombre des membres de la communauté augmenta de soixante et quarante enfants assistaient à la classe. L'échec de la rébellion de 1838 fournit aussi à Mme Feller l'occasion de faire valoir son influence auprès d'amis anglais, dont Richard MacGinnis, chargé à Napierville, «de recevoir les dépositions et d'examiner les prévenus». Elle les pria

d'abandonner les accusations: «Tous ceux, dit-elle, desquels j'ai pu rendre le témoignage qu'ils n'avaient pas suivi volontairement les chefs insurgés, sont à l'abri de tout châtement.»⁷⁹ Puis elle ajouta: «Il faut avoir vu la scène de mon retour pour s'en faire une juste idée. La maison était remplie de monde; et tous de s'écrier: «Quelles nouvelles?» La joie, la reconnaissance furent grandes; tous furent consolés (...) Dès lors nous voyons à notre culte des hommes que la Parole de Dieu faisait fuir précédemment.»⁸⁰

Il était à prévoir que cette percée du protestantisme au gré d'une conjoncture matérielle et psychologique favorable ne résisterait pas à la riposte catholique des années 1840; mais, pour l'instant, elle provoquait de nombreux espoirs autant à Grande-Ligne que dans le reste du Bas-Canada. Des missionnaires furent donc à nouveau demandés aux sociétés suisses et françaises⁸¹. De leur côté, les sociétés bibliques anglaises et les diverses dénominations protestantes redoublèrent d'activité, car tous avaient fait la même observation que Louis Roussy, reproduite dans les journaux suisses et américains: «Et ce n'est pas à la Grande-Ligne seulement, c'est en général dans la contrée que l'influence du prêtre diminue. Depuis les derniers troubles surtout, les Canadiens ne craignent plus d'exprimer ouvertement les doutes dont à peine auparavant ils osaient parler en secret.»⁸² Ils pensaient comme Mme Feller: «Le temps est venu, le Canada est ouvert.»⁸³

Aux réunions de la Montreal Bible Society, à la fin de 1838, les membres des diverses dénominations religieuses présentes ne comptaient plus les heures passées à discuter des moyens à prendre pour évangéliser les Canadiens-français: échanges de correspondance avec Londres sur ce sujet, recherches de colporteurs canadiens-français, pourparlers avec les sociétés suisses, toutes recherches qui tendaient à donner au prosélytisme protestant un caractère français. Les succès relatifs de Mme Feller à Grande-Ligne comparés aux difficultés des colporteurs de langue anglaise de se faire entendre dans les familles canadiennes-françaises étaient certes une des raisons de cette réorientation.

JEAN-BAPTISTE LÉVESQUE

Jean-Baptiste Lévesque a épousé Isabelle Lord - une des filles d'Honoré - le 22 novembre 1819 dans la belle église de L'Acadie.

79. FR (13 janvier 1839): 24-25.

80. Ibid.

81. FR (11 novembre 1838 et 13 janvier 1839). Le 13 mars 1838, le rédacteur de la FR annonçait qu'une société formée en Écosse, avec société auxiliaire à Londres, avait comme but exclusif d'évangéliser les Canadiens-français. Elle recherchait des missionnaires en Suisse.

82. FR (16 août 1840).

83. FR (11 novembre 1838): 531. Lettre de Mme Feller, 4 mai 1838.

74. Cramp, op. cit., 115. De la Suisse, elle reçut «4000 francs (830 dollars)».

75. FR (11 février 1838): 95.

76. FR (11 novembre 1838. Lettre de Mme Feller, 4 mai 1838.

77. Ibid.

78. FR (11 novembre 1838). Lettre de Mme Feller, 4 mai 1838.





Maison de Jean-Baptiste Lévesque dans laquelle hébergea Henriette Feller au début de la Mission.

Jean-Baptiste était originaire du Bas-du-Fleuve, comme bien des Lévesque. Jeune homme, il quitte son pays natal de la Rivière Ouelle, son père Jean, sa mère Brigitte Plourde, et comme bien d'autres vient s'établir dans le Haut-Richelieu.

Installé sur le coteau de la Grande Ligne, illogé chez lui sa belle-mère Marie Lafaille. Cette dernière avait épousé Honoré Lord-Giroux le 10 août 1789 à L'Acadie. Neuf de leurs enfants se sont mariés à L'Acadie dont sept filles. Une vraie «talle» pour les missionnaires suisses!

MONSEIGNEUR LARTIGUE S'INQUIÈTE

Dès le 9 février 1836, le curé de Saint-Cyprien de Napierville avait informé Monseigneur Jean-Jacques Lartigue de la présence du prédicateur «calviniste» Louis Roussy. Le tout nouvel et premier évêque de Montréal ordonne aussitôt au curé de Saint-Valentin - Antoine-Joseph Guinguet à l'époque - de faire enquête et de lui faire rapport dès que possible, tout en étant très sévère à l'endroit des hérétiques.

Le 22 avril de l'année suivante, le curé Guinguet fait son rapport:

Saint-Valentin, le 22 avril 1837

Monseigneur,

Je prie votre Grandeur de me pardonner le retard que j'ai apporté à l'exécution de l'ordre qu'elle m'avait donné de lui envoyer les noms des Canadiens convertis au protestantisme dans ma paroisse. Comme je ne voulais pas leur donner occasion de se croire important en faisant publiquement enquête, je n'ai pu que difficilement me procurer les informations que j'ai l'honneur de vous envoyer.

1. Badalay (protestant anglais, mais dont deux filles avaient communiqué du vivant de leur mère et qui depuis sont retournées à l'hérésie).

2. N. Laboissière (3 enfants et une domestique).

3. Bénoni Lord (8 enfants et sa femme).

4. N. Charron (sa femme et 7 enfants).

5. Jean-Baptiste Lévesque (sa femme et 5 enfants. C'est l'auteur de la lettre qui me fut adressée, et le ministre et sa concubine logent chez lui).

6. Jérémie Babin (sa femme. Je les ai mariés avant les avants, et aussitôt après ils ont quitté le catholicisme).

7. Honoré Lord et sa femme.

8. Laurent Laboissière (sa femme et trois enfants).

9. Antoine Lord (sa femme et sa soeur).

10. De L'Acadie: Menaud Lord (sa femme et un enfant).

11. Un Lord, garçon.

Telles sont, Monseigneur les informations que j'ai pu me procurer. Il est inutile d'ajouter, qu'à part le scandale, la religion n'a rien perdu en perdant ces gens-là. Car avant d'être protestants, ils avaient cessé depuis longtemps d'être catholiques, et vivaient en impies, voire même en libertins.

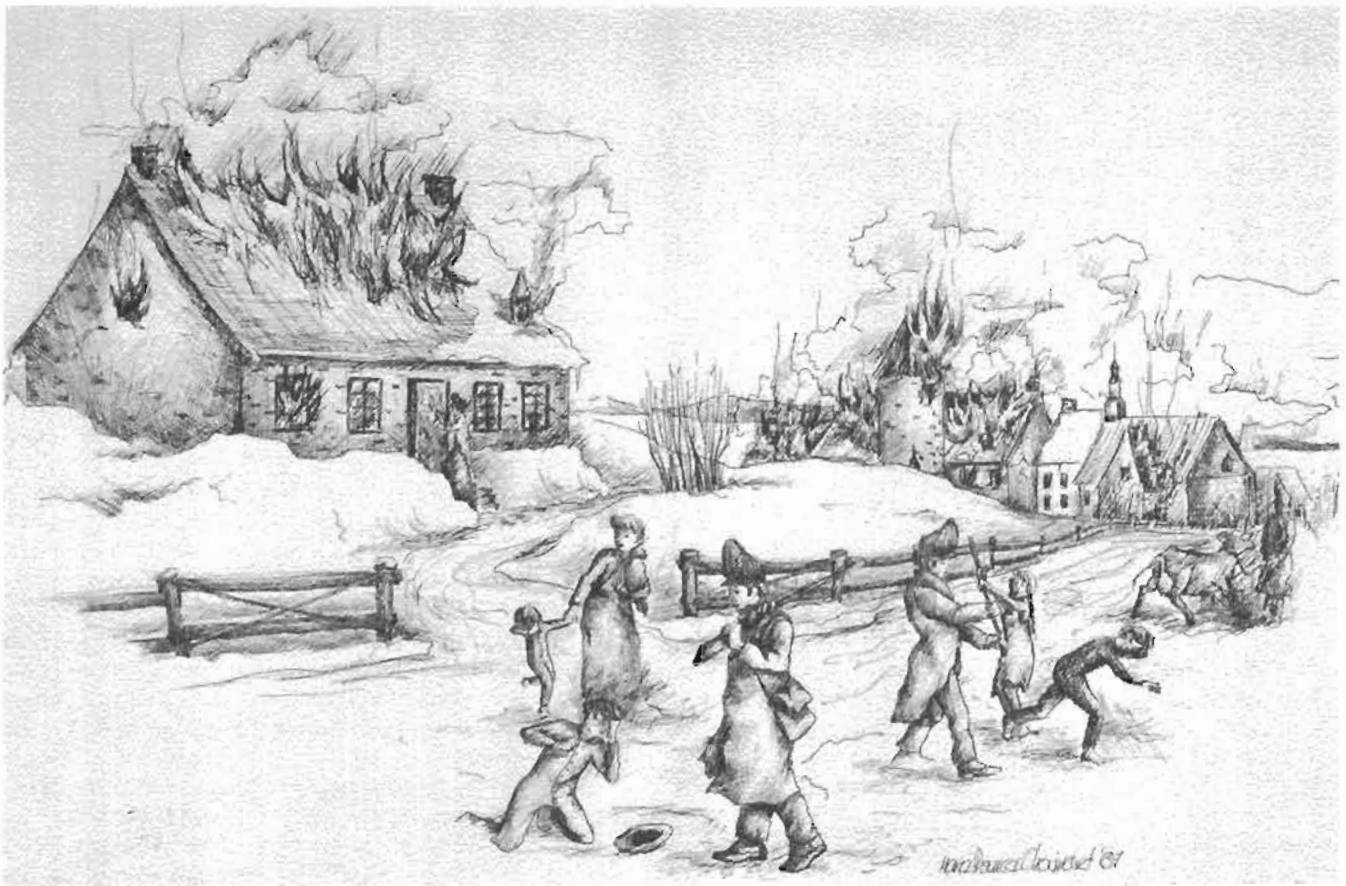
Il y a outre cela bien des gens qui fréquentent les clubs des ces hérétiques, quelques-uns assistent même à la prêche; mais d'avoués protestants il n'y a que ceux susmentionnés.

J'ai suivi vos ordres pour la fréquentation des écoles protestantes et j'ai eu la douleur de voir des parents préférer ne pas faire de pâques que d'en retirer leurs enfants. Je ne parle pas de ceux qui ne se sont pas présentés aux sacrements, et qui sont plus nombreux. Le ministre s'empresse trop de faire circuler et distribuer gratuitement les bibles de Sacy pour qu'il n'y trouve pas un grand profit pour son hérésie. (...)



La maison de Jean-Baptiste Lévesque, aujourd'hui.

(Photo: Hélène Gagnon)



Gravure originale de Marie-France Chouinard. Album Le vécu de Saint-Eustache de 1863 à 1972

Au Temps des Patriotes

1837



es Patriotes de 1837!
Leur courage et leur
générosité vibrent en-
core dans nos coeurs
comme une étonnante
présence. Leur sens de
la justice et l'honnê-
teté de leurs actions
traversent les âges
comme si le temps
n'existait pas pour eux. On ferme les yeux et
on est avec eux. On ouvre les yeux et ils sont
avec nous.

Le grand Louis-Joseph Papineau est leur porte-
parole. Si extraordinaire qu'on disait volontiers d'un
enfant dont l'intelligence était vive qu'il avait « la tête à
Papineau ». Et ces milliers d'hommes et de femmes
grâce à qui le pays a été reconquis, leurs énergies et
leurs convictions agissant encore bien après les années
terribles. Puis transmises à leurs descendants. Et en-
core de ceux-ci jusqu'à nous.

Les Patriotes de Saint-Blaise. Nulle part ailleurs
ont-ils été si nombreux, si constants, si déterminés. Sur
le bord de l'eau et dans les grandes lignes presque tout

le monde était patriote. Quand le temps fut à la démocratie, ils furent de tous les rassemblements. Quand le temps devint celui de la terreur armée, ils défendirent l'honneur du pays canadien avec la dernière énergie.

À la Pointe-à-la-Mule, c'était Lucien Gagnon et ses fils Lucien et Médard, François Lafond et son fils Hilaire, François Gélinau, Antoine Girard, Charles Hébert, Moïse Pinsonnault. Vers Saint-Jean, les Toussaint Dufresne - le père et le fils. Vers l'Île-aux-Noix, Joseph Cognac dit Léveillé, François Giroux, Eustache et Dominique Poissant.

Dans la seconde ligne, c'était Olivier Hébert, Nicolas Boissonnault, Pierre Beignet, Hubert et Joseph Landry, David Cyr, Pascal Signori, Louis Fournier, Joseph Palin, Julien Denis, Joseph Smith, François Brun, Euloge Tremblay, Louis Charbonneau, Joseph Étier, Alexandre Pinsonnault.

Dans la première ligne: Rémi Gauvin, Hubert Lamoureux, François Molleur, Médard Bouchard, Louis Laberge, Constant et Augustin Cartier, David et Éloi Roy, Julien Dupuis, Eusèbe et Charles Dupuis, François Surprenant, Pierre L'Heureux.

Dans le Grand Bernier: Samoizette, Chabot et Langlois.

C'est Madame Henriette Feller qui écrit: Presque tous les habitants de la Grande Ligne étaient des « patriotes ».

Voyons quelques faits qui ont été conservés de cette période tumultueuse.

LE CAMP PATRIOTE DE LA POINTE-À-LA-MULE (APRÈS LES ATTAQUES SUR SAINT-DENIS ET SAINT-CHARLES) Novembre 1837

« Le dernier centre de ralliement vers le sud était Saint-Valentin. L'organisateur en était Julien Gagnon, de la Grande-Ligne. Les Bureaucrates le craignaient et le surnommaient "la terreur de la paroisse". Le docteur Côté de L'Acadie était des plus ardents à le seconder. Comme les Patriotes affluaient autour d'eux, ils décidèrent d'établir un camp à la Pointe-à-la-Mule.

Fuyant les officiers de justice, plusieurs chefs montréalais vinrent se réfugier à La-Pointe-à-la-Mule, en particulier Rodier, Duvernay, le docteur Mailhot, de Boucherville. Quelques jours plus tard, ils furent rejoints par R.S.M. Bouchette et le docteur Boudreaux. Bouchette était de Québec où il dirigeait le Libéral. Il était de plus président du comité local de consultation et de surveillance. Dans les premiers jours de novembre, une bande de Bureaucrates armés avait fait irruption dans l'atelier du Libéral et avait tout démoli. Menacé d'arrestation, Bouchette quitta la ville pour le Richelieu. Il passa à Saint-Denis la veille du combat, descendit à Chambly où il rencontra le docteur Kimber. Il apprit à cet endroit qu'une batterie d'artillerie et un

détachement d'infanterie régulière se dirigeaient vers Saint-Jean tandis que les partisans de Côté et de Gagnon s'assemblaient à la Grande-Ligne. De concert avec Boudreau, il décida de se rendre à ce dernier endroit.

Ils tombèrent tous deux au milieu d'un conseil des chefs locaux, Mailhot, Côté, Rodier, Duvernay, Gagnon. On était à discuter un plan d'attaque contre Saint-Jean, projet que l'on se proposait d'exécuter le soir même. Bouchette essaya de les en dissuader en leur communiquant les renseignements qu'il avait obtenus à Chambly et leur fit remarquer que les autorités militaires avaient eu vent du projet et avaient pris leurs précautions. Mais il ne réussit pas à les convaincre. Vers quatre ou cinq heures, tous se rendirent au rendez-vous fixé. Gagnon les avait précédés et s'était déjà mis à la tête des Patriotes, au nombre d'une centaine environ. En les passant en revue, les chefs constatèrent qu'une trentaine à peine étaient armés de mauvais fusils, les autres n'avaient que des fourches et des faux emmanchées sur des bâtons. Malgré ce défaut d'armement, les Patriotes demandaient à grands cris de marcher à l'ennemi.

Les chefs se rendirent compte que c'était folie que de vouloir combattre avec si peu d'armes, les 250 hommes du colonel Jones que venaient de renforcer l'artillerie et l'infanterie régulière. On reconnut alors que Bouchette avait raison et il fut décidé de débâter la troupe. On réussit avec beaucoup de peine à convaincre les Patriotes de rentrer chez eux.

Une dernière réunion des chefs eut lieu ensuite. On reconnut que le manque d'armements était la pierre d'achoppement. Duvernay ou Gagnon fit remarquer que l'on pouvait se procurer des armes aux États-Unis, dont la frontière n'était qu'à cinq ou six lieues, au sud. Le projet fut adopté unanimement, et Gagnon qui connaissait tous les chemins et les sentiers se chargea de transporter ses compagnons, au cours de la nuit, à Swanton ou à Highgate. Sur le coup de minuit, la petite troupe traversa le Richelieu emportant armes et bagages. À Sabrevois, les conjurés se dissimulèrent dans deux charrettes de foin, car il fallait traverser le village de la Baie ou Philipsburg, dont la population était presque toute bureaucrate. Grâce à cette précaution la frontière fut atteinte sans encombre et, à l'aurore, la troupe arrivait à Swanton. » (Gérard Filteau, pp. 346-347, Histoire des Patriotes).

I. LUCIEN GAGNON DIT «JULIEN»

Lucien Gagnon, ou «Gagnon l'habitant», comme on l'appelait, était un cultivateur à l'aise de la Pointe-à-la-Mule, paroisse de Saint-Valentin.

À côté des chefs illustres dont le nom et le génie ont tant d'empire, il faut au peuple, dans les temps de troubles, pour l'entraîner, des hommes qui ont vécu avec



Lucien Gagnon

lui, et dont il a pu connaître et apprécier depuis longtemps la sincérité.

Gagnon a été, dans les paroisses du sud de Montréal l'un de ces hommes, de ces chefs populaires.

Lucien Gagnon prit part de bonne heure à l'agitation populaire. Il était à la grande assemblée de Saint-Charles, et il en revint plus ardent que jamais, et convaincu qu'il fallait pousser la résistance jusqu'à l'insurrection.

Il parcourut Saint-Valentin et les paroisses environnantes, répandit partout les sentiments qui l'animaient, et engagea la population à se préparer à la lutte.

Les chefs de l'insurrection s'enfuyant aux États-Unis après la bataille de Saint-Charles, s'arrêtèrent à la Pointe-à-la-Mule, virent Gagnon et l'engagèrent à les suivre pour éviter la vengeance des bureaucrates, et aviser aux moyens de prendre leur revanche. Arrivés à Swanton, état de Vermont, ils délibérèrent et décidèrent qu'il fallait rentrer au Canada, les armes à la main. Papineau et O'Collaghan, qu'ils avaient rencontrés, les avaient convaincus que Wolfred Nelson, le vainqueur de Saint-Charles, les attendait à Saint-Césaire, à la tête d'un corps considérable d'insurgés.

Comme les patriotes réfugiés à Swanton n'étaient pas assez nombreux pour faire une pareille incursion, Gagnon s'offrit d'aller au Canada faire une levée d'hommes. C'était une entreprise hardie, dangereuse. En traversant les lignes et en revenant à la tête d'une troupe aux États-Unis, il courait le risque d'être arrêté par les forces anglaises qui gardaient la frontière, ou par les autorités américaines, pour violation des lois de la neutralité.

Gagnon n'hésita pas pourtant; il partit, entra de nuit sur le sol canadien, parcourut la Pointe-à-la-Mule et les paroisses environnantes, souleva les gens, et parvint à organiser une troupe de cinquante hommes déterminés comme lui.

Nous avons déjà dit, en faisant le récit de la bataille de Moore's Corner, comment la vaillante troupe fit son

chemin au travers des sentinelles anglaises pour rejoindre les patriotes à Swanton, entra avec eux au Canada, et eut à lutter contre des forces dix fois plus considérables. Gagnon, qui avait reçu deux blessures sérieuses, put, avec beaucoup de peine, regarder la frontière.

Pendant ce temps-là, sa femme et ses enfants étaient victimes de la vengeance de ses ennemis.

Un soir que Mme Gagnon était seule avec ses enfants, des hommes armés entrent soudain dans sa maison, l'insultent, la menacent, lui annoncent qu'ils viennent au nom de la reine confisquer tous les biens de son mari, s'emparent en effet de tout, clouent les portes de toutes les chambres de la maison, des granges, bâtiments et dépendances, et donnent trois heures à Mme Gagnon pour sortir avec sa famille. La pauvre femme essaya en vain de toucher ces barbares en leur montrant ses huit enfants pressés autour d'elle, et sa vieille mère âgée de soixante-quinze ans; elle leur demanda même en vain la permission d'emporter des vêtements et des provisions.

Elle fut obligée de partir, dénuée de tout.

Et l'on vit cette pauvre femme sur le chemin, par une nuit noire et froide, aller de porte en porte, un enfant dans les bras, suivie d'une vieille dame de soixante-quinze ans, sa mère, et de sept enfants, tremblants de peur, grelottants de froid. Les bureaucrates avaient tellement effrayé le voisinage, qu'à plusieurs endroits on ne voulut pas recevoir la femme et les enfants de Gagnon. Les fugitifs furent donc obligés de faire une demi-lieue avant de trouver un refuge. Quelques jours après, Mme Gagnon et sa famille prenaient la route des États-Unis. Deux voitures portaient les hardes et les provisions qu'elle avait pu se procurer pour faire son triste voyage; elle s'en allait, le coeur serré, mais confiante et certaine qu'on la laisserait passer tranquille. Vain espoir! Elle était à peine partie, qu'une troupe de bureaucrates l'attaquait, pillait les voitures, s'emparait de tout, vêtements et provisions, et la laissait à peine vêtue sur le grand chemin.

Ces faits ne sont-ils pas plus odieux, plus barbares et plus impardonnables que la mort de Weir et de Chartrand et tout ce qu'on a reproché aux patriotes?

La pauvre femme réussit enfin à franchir la frontière et à rejoindre son mari.

Qu'on juge de la colère de Gagnon, lorsqu'il entendit raconter par sa femme et ses enfants les mauvais traitements dont ils avaient été victimes; qu'on se fasse une idée des sentiments de vengeance que ce récit fit germer dans cette âme fortement trempée!

Est-il étonnant qu'on le retrouve, le 28 février, au premier rang de la troupe que Robert Nelson avait organisée pour envahir le Canada, et se joindre aux insurgés qui l'attendaient à quelques milles de la frontière?

Ils étaient trois cents patriotes qu'animaient les mê-



mes sentiments de patriotisme, de liberté et de vengeance.

Mais leur projet ayant transpiré, le gouvernement canadien s'était concerté avec les autorités américaines pour le faire avorter. Ils avaient à peine franchi la frontière que leurs armes étaient saisies par les troupes des États-Unis, et les chefs faits prisonniers. Gagnon, malgré son énergie, ne put contenir le chagrin que lui causa cet échec; il pleura comme un enfant. Cette douleur profonde émut tous ceux qui en furent témoins.

Lucien Gagnon et Chamilly de Lorimier, deux des principaux organisateurs de cette expédition, furent arrêtés par les autorités américaines sous l'accusation d'avoir violé les lois des États-Unis, en y organisant une expédition à main armée contre le Canada. Ils furent acquittés après une enquête qui dura plusieurs jours, dans laquelle on prouva que les patriotes étaient entrés au Canada sans armes.

Mme Gagnon passa une partie de l'hiver avec son mari, à Corbeau, à quelques milles de la frontière. Au mois de mars, cette femme courageuse, voyant sa famille sans ressources, dénuée de tout, entreprit de retourner au Canada pour reprendre possession de leurs biens et essayer d'ensemencer leur terre. Elle réussit, avec l'aide de ses enfants et de quelques voisins, à semer quelques minots de grains.

Gagnon, bravant le danger qui le menaçait, allait voir sa famille, la nuit, à travers les bois. Plusieurs fois, il faillit être pris et n'échappa qu'à force de ruse et d'audace.

C'est dans une de ces visites, au commencement de juillet, qu'il lut dans un journal, la proclamation de Lord Durham qui l'excluait du bénéfice de l'amnistie. Sa femme et ses enfants, alarmés, le prièrent de ne plus s'exposer. « Ne craignez rien, répondit Gagnon, jamais un bureaucrate n'aura la prime offerte pour ma tête. »

Bientôt Gagnon commence à venir plus souvent que jamais au Canada, car on prépare un autre soulèvement, un mouvement combiné des Canadiens réfugiés aux États-Unis et des patriotes des comtés de Laprairie, de L'Acadie, de Chambly et de Beauharnois. Gagnon est l'homme de confiance de Robert Nelson, le porteur de ses messages; il se multiplie pour assurer le succès de la nouvelle insurrection; il croit que, cette fois, le triomphe est assuré; il ne recule devant aucun sacrifice, aucun danger.

Un soir, un courrier lui apprend que Nelson veut le voir à Napierville. Il part avec l'intention de revenir pendant la nuit. Il a été vu, un traître le dénonce. Vers onze heures, un grand bruit se fait autour de la maison; ce sont des dragons qui arrivent dans l'espérance de le surprendre. Ils enfoncent les portes, crient, jurent, menacent, cherchent, fouillent partout, et ne trouvant pas celui qu'ils cherchaient, veulent savoir où il est. Ils s'adressent à l'aîné des fils de M. Gagnon, et veulent le

faire parler; comme il refuse, ils se précipitent sur lui, le garottent et le soumettent à toutes sortes de mauvais traitements. Ils percent de plusieurs coups de baïonnette son frère Jules, et brisent, d'un coup de crosse de fusil, l'épaule de la mère de Mme Gagnon, une pauvre vieille femme de soixante-quinze ans. L'un des enfants, Médard, vient à bout de s'esquiver et va au-devant de son père pour l'avertir. Il le rencontre à quelques arpents, revenant à cheval de Napierville avec un de ses amis; il lui raconte ce qui se passe, et le supplie de se sauver. Gagnon refuse, il veut, dans sa colère, aller défendre sa famille. Son ami lui fait comprendre que c'est inutilement vouloir se faire tuer; il se laisse convaincre et rebrousse chemin, le désespoir dans l'âme.

Mme Gagnon, ne sachant ce qui se passe, est dans des angoisses mortelles; elle envoie l'aînée de ses filles, âgée de douze ans, guetter son père. La pauvre enfant passe le reste de la nuit blottie près de la clôture sur le bord du chemin.

Enfin, le jour arrivé, les dragons évacuent la maison, après avoir brisé une partie des meubles, et promettent de revenir bientôt.

Mme Gagnon, comprenant que sa vie et celle de ses enfants étaient en danger, reprenait, le lendemain, le chemin des États-Unis.

Quelques jours après, Robert Nelson entrait au Canada, à la tête de deux à trois cents réfugiés, et se rendait à Napierville pour donner le signal de l'insurrection et arborer l'étendard de l'indépendance. Gagnon avait été chargé, avec le Dr Côté, de tenir les communications libres entre Rouse's Pointe et Napierville, et de faire parvenir à Nelson des armes et des munitions.

Lucien Gagnon avait réussi à regagner les États-Unis après la bataille d'Odelltown. Les émotions violentes, les fatigues et les privations qu'il avait éprouvées avaient fini par ébranler sa santé.

La consommation le prit, et après avoir langué pendant deux ans, il mourut, le 7 janvier 1842, à Champlain, après avoir reçu tous les secours de la religion. Sa fin fut digne de sa vie; ses dernières paroles furent pour son Dieu et son pays. « Je meurs pour ma patrie, dit-il, qu'elle soit heureuse! »

C'était vrai, il mourut victime de sa nature ardente et généreuse, de son patriotisme.

Son corps fut transporté à Saint-Valentin, et l'on vint de tous côtés à ses funérailles. Les cultivateurs se firent un devoir de rendre un dernier hommage à celui qu'ils avaient si longtemps considéré comme l'un de leurs chefs, à cet homme de cœur qui avait tout sacrifié pour la cause populaire.

Il fut enterré, conformément au désir qu'il avait manifesté, avec la tuque bleue et l'habit d'étoffe du pays, qu'il portait toujours. M. Bourassa, député de Saint-Jean, était parmi ceux qui portèrent son corps en terre.

Lucien Gagnon était de moyenne taille, robuste, actif, impétueux, aussi prompt à exécuter un projet qu'à le concevoir, d'un esprit fertile en expédients, d'une audace et d'un courage à toute épreuve. Il fut aussi bon époux, bon père et bon chrétien.

Gagnon n'a pas laissé de fortune à ses enfants; il a tout sacrifié à la cause de la liberté, à sa patrie qu'il aimait tant; mais il leur a transmis un nom qu'ils ont droit de porter avec orgueil, un nom de véritable patriote.

II. LA BATAILLE DE MOORE'S CORNER

Après le désastre de Saint-Charles, Côté, Rodier, Duvernay, Bouchette, le Dr Beaudrault, le Dr Kimber et plusieurs autres, se dirigeant vers Swanton, rencontrèrent, sur la baie de Missisquoi, Papineau et O'Callaghan. On délibéra sur la situation et on fut d'opinion qu'il fallait lutter tant que le Nord ne serait pas soumis, et organiser sur le sol américain, une expédition.

Un homme se chargea de retourner au Canada pour enrôler des patriotes, pendant que ceux de Swanton et des environs feraient des préparatifs. Cet homme était un riche cultivateur de Saint-Valentin; on l'appelait « Gagnon l'habitant ». Son patriotisme, son intelligence et son courage étaient connus de tout le monde. Son offre fut acceptée; il parcourut les villages canadiens situés près de la frontière, et ranima tellement le courage et les espérances de ses compatriotes, qu'il se trouvait, au bout de quelques jours, à la tête d'une cinquantaine de braves.

Il part à la tête de cette vaillante cohorte, traverse à la Pointe-à-la-Mule à la faveur de la nuit, et se dirige vers la frontière. Trois corps de gardes lui barrent le chemin; il leur échappe par la ruse et l'audace. À un certain endroit, une sentinelle le couche en joue; il lui enlève son fusil, le brise et lui en jette les morceaux à la figure. La troupe arrive à Swanton, où elle est accueillie avec enthousiasme par les Canadiens réfugiés et par les Américains, qui faisaient en cet endroit tout ce qu'ils pouvaient pour aider l'insurrection. Jusqu'aux dames américaines qui, s'étant mises de la partie, avaient fait des souscriptions, organisé des démonstrations en faveur des insurgés, distribué même des drapeaux qu'elles avaient fabriqués et brodés de leurs propres mains. Il n'en fallait pas plus pour porter jusqu'à son comble l'enthousiasme chez des hommes déjà si bien disposés.

L'armée d'invasion se compta; elle se composait de 70 à 80 hommes. Papineau avait dit à ces patriotes qu'ils trouveraient à Saint-Césaire un camp considérable, sous le commandement de Nelson, le vainqueur de Saint-Denis.

Mailhot, un brave et hardi jeune homme, joli et grand garçon, qui venait de Saint-Pierre-les-Becquets, fut nommé général; Gagnon agissait comme son aide-

de-camp, et les autres officiers étaient: Bouchette, Duvernay, Rodier et Beaudrault.

Bouchette avait le commandement de l'avant-garde, qui se composait de 10 hommes. Les patriotes avaient deux canons. Le 6, ils franchirent la frontière sans être molestés et prirent le chemin du Canada. À trois quarts de mille environ de la frontière, à Moore's Corner, près de l'endroit où les chemins de Swanton et de Saint-Armand se croisent, ils aperçurent, rangés en ordre de bataille, sur une éminence, quatre cents volontaires qui les attendaient.

La lutte était impossible, mais les patriotes ne voulurent pas reculer sans avoir combattu. Les volontaires avaient l'avantage du nombre, de l'armement et surtout de la position; ils tiraient à bout portant sur les patriotes, qui étaient obligés de s'approcher et de s'exposer pour les atteindre. Les insurgés se battirent avec courage pendant quelque temps, mais ils s'aperçurent bientôt que la lutte était ridicule, et, pour ne pas être cernés, ils reprirent le chemin des États-Unis.

Julien Gagnon, au premier rang tout le temps, reçut deux blessures; il put fuir en s'appuyant sur les bras de deux amis. Un jeune Patenaude, cousin de M. Bourassa, député de Saint-Jean, fut tué; un nommé Constant Cartier fut blessé. M. Bouchette, qui avait reçu une balle à travers le pied, fut fait prisonnier dans la maison de M. Moore, où on l'avait transporté.

Les patriotes réfugiés aux États-Unis furent sensibles à cet échec, qui permettait aux autorités militaires de concentrer toutes leurs forces dans le Nord. En effet, quelques jours après, avaient lieu la bataille de Saint-Eustache et le sac de Saint-Benoît. (L.O. David, *Les Patriotes de 1837-1838*, Eusèbe Sénécal et Fils, Montréal, 1884.)

L'exécution de JOSEPH ARMAND DIT CHARTRAND le délateur et espion 27 novembre 1837

À Saint-Jean, le colonel Robert Jones avait réuni 250 anglophones loyalistes. Recrutés autant dans le château-fort bureaucrate de la ville même que dans le comté de Missisquoi dont il était le commandant de la milice. Bien informé par quelques espions et délateurs, Jones et sa troupe se mirent à arrêter les Patriotes des environs.

Parmi ces délateurs, il y avait Joseph Chartrand, maçon qui travaillait à l'érection de maisons de pierre. Probablement forcé de s'aligner d'un côté ou de l'autre, il avait finalement opté pour celui des Bureaucrates.

Des bruits couraient que Chartrand prendrait la tête d'une compagnie de Volontaires qui iraient brûler les maisons et les bâtiments dans la Grande Ligne. Le maître d'école François Nicholas, de L'Acadie, l'enten-





Les maisons David et Éloi Roy ont été le théâtre où s'est jouée la vie de Chartrand

dit ajouter qu'il savait « où il y avait des pourceaux et des animaux gras ».

Chartrand était effectivement très bien informé de tout ce qui se passait à la Grande Ligne puisqu'il travaillait à la maçonnerie d'une maison de pierre que David Roy érigeait depuis un an (la maison actuellement propriété de monsieur Michel Roy).

Le lundi 27 novembre - quelques heures après le cruel massacre de Saint-Charles - Chartrand eut la fatale idée de se rendre chez David Roy non pas pour y travailler, mais pour jaser avec son ouvrier et « demander de l'argent » au propriétaire.

Malheureusement pour le délateur, un groupe de Canadiens armés s'étaient réunis au bout de la Grande Ligne - sur le chemin allant de L'Acadie à Napierville - dans l'auberge de François-Jacques Surprenant.

David Roy avertit son voisin Eloi Roy - dont la maison de pierre était terminée - qui fit part au groupe de la présence de Chartrand.

Tous se rendirent - discrètement - chez Eloi Roy et attendirent.

Quand Chartrand sortit et prit la direction de Saint-Jean en longeant la terre de David Roy vers le fond, les Patriotes se mirent aussitôt à sa poursuite et le rejoignirent au bout.

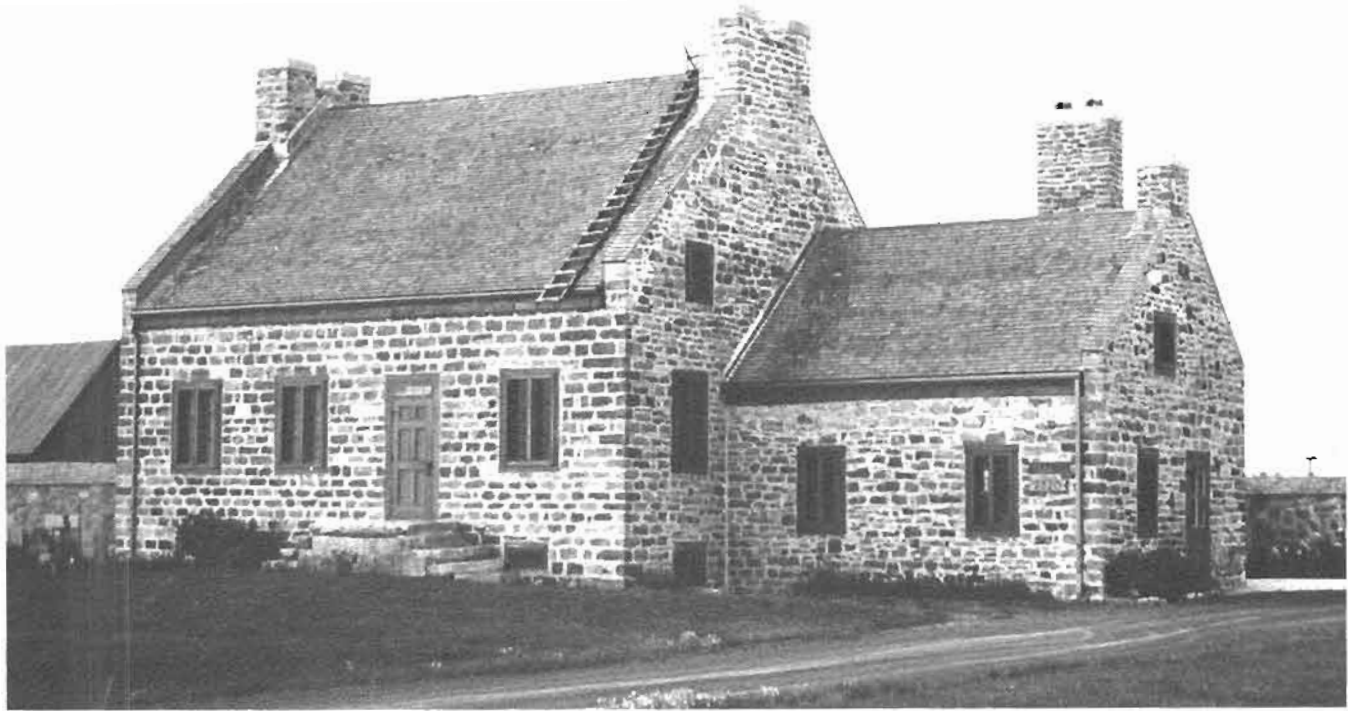
Laissons la parole au menuisier Jean-Baptiste Mailloux qui travaillait aussi chez David Roy ce jour-là et à

un jeune homme du nom d'Amable Daunais, de Saint-Cyprien, jeune Patriote qui sera particulièrement actif en 1838.

Jean-Baptiste Mailloux en dit le moins possible: son épouse Marguerite Roy - soeur de Françoise - est la cousine de David Roy.

Est comparu Jean-Baptiste Mailloux, menuisier de la paroisse de Sainte-Marguerite-de-Blainville

« ... Lundi le vingt-septième jour du mois de novembre il était après travailler de son métier dans une maison neuve appartenant à David Roy dans la Grande Ligne de L'Acadie un nommé Chartrand maçon est venu à la dite maison il a parlé quelque temps avec son homme qui était après faire les renduits. Vers une heure après midi une bande de monde frappa la porte parmi lesquels il a reconnu un nommé François Nicolas, maître d'école, qui portait un pavillon rouge. Ils ont arrêté chez le voisin Eloi Roy. Environ une heure après, quatre ou cinq de ce parti est venu dans la maison où le déposant travaillait. Ils ont rencontré David Roy, ils ont tiré David Roy à l'écart dans une chambre où ils ont consulté avec David Roy environ dix à quinze minutes ils ont parlé si bas que personnes n'ont pu comprendre ce qu'ils disaient le premier qui parla avec David Roy était un nommé Jacques Surprenant aubergiste il a reconnu un nommé Jean Beaulieu qui était



parmi le nombre qui ont parlé avec David Roy. Aussitôt que leur consultation fut faite il ont parti et se sont rendus chez le voisin Eloi Roy. Tout le temps Chartrand le maçon était dans la maison avec nous. Chartrand demanda de l'argent à David Roy. Roy a répondu qu'il n'avait pas d'argent dans ce moment là pour le satisfaire. Vers deux heures et demi de l'après-midi Chartrand parta et pris le champ de David Roy pour se rendre à Saint-Jean. Après que Chartrand fut parti il n'a pas vu aucune des personnes mentionnées plus haut que David Roy le déposant ne dit plus rien.

A. Christieville
 devant McGinnis J.P.
 18 décembre 1837

* * *

Amable Daunais doit y aller de détails plus précis: il était de l'expédition punitive.

L'examen volontaire de Amable Daunais, Journalier de la paroisse de St Cyprien, dans le District de Montréal, prise devant moi le Juge de Paix sousigné. Ledit Amable Daunais étant accusé devant moi sous serment d'avoir le vingt septième jour de Novembre dernier, en la Paroisse de St Jean dans le District de Montréal, conjointement, avec d'autres personnes, tué, assassiné et mis à mort le nommé Joseph Armand dit Chartrand,

volontairement et sans promesses ou menaces, dit et déclare ce qui suit:

- Je suis âgé de vingt deux ans, je suis garçon je ne sais ni lire ni écrire. Je réside chez mon père à St Cyprien ou j'ai été fait prisonnier il y a eu huit semaines mercredi dernier sous prévention d'avoir participé dans le meurtre du dit Chartrand qui eut lieu le lundi avant mon arrestation à St Jean. Le jour en question j'étais à battre chez un nommé Ambroise Thibodeau dans la Paroisse de Lacadie, ou le nommé René Garant, vingt à la grange me trouver armé d'un fusil et d'une bayonnette et accompagné de dix autres. Il me dit qu'il fallait marcher - il était alors sept ou huit heures du matin - je refusai de marcher disant que j'étais tranquille à battre. Il me fit réponse que si je ne marchais pas, il me passerait sa bayonnette à travers le corps et essaya de me darder avec - je jettai bas mon flau (flail) il gagnai la maison de mon Bourgeois avec eux. Garant dit alors à mon Bourgeois qu'il allait m'emmener avec lui, mon Bourgeois ne répondit point. Je partis alors avec eux à environ quatre vingt arpents de distance je voulus me retourner mais ils me saisirent et me forcèrent, avec menaces, de les suivre: Nous précédâmes alors jusque chez un nommé François Surprenant aubergiste, au chemin de la grande ligne ou nous prîmes un Coup. quand je voulus revirer nous rencontrâmes Etienne Langlois, à cheval, qui fut forcé de nous accompagner



par ledit René Garant, notre bande était composé de René Garant, Etienne Langlois, Joseph Pinsonnault, Jédéon Pinsonnault, Antoine Elie, Edouard Godfroy, Narcisse Monbleau dit Latulippe, Louis Monbleau, François Surprenant, Barthélémi Poissant, Henri Bourgeois, Isaac Ouimet & moi-même; ledit Surprenant et le nommé François Nicholas, Maître d'école, nous rejoignirent à l'auberge dudit Surprenant. Nous allâmes tous chez un nommé Eloi Roy, à environ quarante arpents de chez Surprenant ou il y avait quatre à cinq personnes que je ne connaissais pas. Pendant que nous étions là Surprenant et Nicholas, sortirent de la maison, avec d'autres que je ne connais pas, et se parlaient entr'eux à la porte. Ils firent ceci deux ou trois fois, jusqu'ici je ne savais pas ce que l'on entendaient faire. Nicholas rentra alors et dit il faut partir, il est temps - Nicholas partit alors en courant suivi de moi, Etienne Langlois, Isaac Ouimet, Edouard Godfroy, Antoine Elie, Barthelemy Poissant, Jean Beaulieu, Jédéon Pinsonnault, et Joseph Pinsonnault, tous armés de fusils excepté moi même, et Nicholas, chemin faisant Jédéon Pinsonnault, me donna son fusil disant qu'il était fatigué de courir, Poissant donna ensuite son fusil à Jédéon Pinsonnault, après avoir couru environ Cinquante à soixante arpents nous vîmes Nicholas, Godfroy et Ouimet, qui nous avaient devancés, qui s'en revenaient avec ledit Chartrand, Beaulieu dit alors à Chartrand qu'il fallait, qu'il passât dans une barrière qu'il y avait la pour gagner le bois, Nicholas et Beaulieu, dirent alors à Chartrand de faire son acte de contrition, rendu au bois Nicholas cria à Chartrand d'arrêter et lui dit qu'il était un mauvais homme, qu'il avait trahi le Sans Spirituel, et qu'il avait mérité la mort. Chartrand répondit alors qu'il n'avait jamais fait de mal à personne. Nicholas repondit ne dites pas cela, vous avez dit que vous saviez ou il y avait des pourceaux et des animaux gras. Chartrand dit aussi faites moi mourir si vous voulez, si vous le faites je serai bien débarrassé, il y a longtemps j'ai de la misère mais du moins faites le savoir à ma femme. Nicholas dit alors he! ho! tiré tous - si vous ne tirez pas on va vous faire mourir -

Tous tirèrent alors exceptés, Jédéon Pinsonnault, Barthelemy Poissant, Langlois et moi - de cette décharge Chartrand tomba sur le côté. Beaulieu vint alors à Langlois, en le poussant, et lui dit *tire donc, tire donc, en voilà un guerrier - tire parce que tu vas voir* Langlois tira alors son fusil en l'air. Chartrand s'était alors levé la tête du côté de Nicholas et lui dit: «le bon dieu est plus fort que le diable vous n'êtes pas capable de me tuer». et ajouta finissez moi donc vous me faites souffrir. Beaulieu et Nicholas commandèrent de faire une nouvelle décharge lorsque ledit Joseph Pinsonnault tira seul, et l'achèva -

Avant qu'on ait tiré Nicholas dit, je juge qu'il a mé-

rité la mort moi - Beaulieu et deux autres répondirent oui! oui! -

Après cela, nous revîmes tous chez ledit Eloi Roy, excepté Nicholas qui prit une autre route - Je partis presque aussitôt de chez Roy et m'en fut chez nous -» (Archives de la Province de Québec: *Événements de 1837-38, No 390.*)

Les Bureaucrates s'acharneront longtemps sur les auteurs de cet «assassinat», symbole de la «méchanceté» des Patriotes. Quant aux attaques sur Saint-Denis, Saint-Charles et Saint-Eustache, quant à tout le reste, il n'y verra que justice! Dieu et la reine étaient de leur côté.

Pour ce groupe de Patriotes, l'homme n'avait droit qu'au traitement réservé aux espions. À la guerre comme à la guerre.

Quelques jours plus tard, le 7 décembre, Lord Gosford offrait une récompense de 300 livres à ceux qui feraient l'arrestation des meurtriers de Joseph Chartrand.

CHARIVARI CHEZ DUDLEY FLOWERS

Dudley Flowers avait l'honneur d'être le seul cultivateur «Anglais» de la Grande Ligne (côté De Léry). Il habitait immédiatement passé l'église baptiste actuelle. Prospère, il avait, dès 1831, défriché la moitié des 112 arpents de sa terre ce qui lui avait permis une récolte de 340 minots, surtout en patates. Son troupeau de 16 bêtes ne le cédait en importance qu'à celui d'Hubert Lamoureux.

Le malheur voulut que Dudley Flowers fut à la fois «Anglais» et lieutenant de milice. De plus, il était assez lié avec Louis Roussy et Henriette Feller, qui, eux, étaient assez liés avec le bureaucrate Richard McGinnis, de Napierville.

«À l'exception des néophytes évangélistes, presque tous les habitants de Grande Ligne étaient patriotes. Au dire de Mme Feller, c'était «un des endroits du pays réputés les plus mauvais» (écrit René Hardy).

Et Henriette Feller de décrire avec des accents apocalyptiques les charivaris nocturnes qu'organisaient les Canadiens patriotes pour forcer Dudley Flowers à leur remettre sa commission de lieutenant de milice.

«Leurs expéditions avaient toujours lieu la nuit; ils se rendaient en masse de cent, deux cents, trois cents et quelquefois bien davantage contre un seul individu; ils étaient tous masqués et munis de tous les instruments imaginables pour faire un charivari complet. Ils commençaient par là, mêlant à leur musique infernale, des cris, des imprécations, des abominations plus infernales encore. Ceux qui ne se rendaient pas immédiatement avaient leurs maisons assaillies de pierres et menacées de feu. (Ils portent des brandons allumés.) Il y en a eu dont les maisons ont été renversées, et chez



Maison construite pour le Lieutenant de milice Dudley Flowers.
« Maison actuelle de la famille Gilles Caron au 1339, Grande-Ligne »

lesquels tout a été brisé, pillé. Tout ce que je pourrais vous raconter de ces malheureux ne vous donnerait jamais une idée de ce qu'ils sont: il faut les avoir vus et entendus; et encore en les voyant et les entendant, j'avais peine à me persuader que ce fussent des hommes.

À la suite de quelques charivaris bien menés, Dudley Flowers remit effectivement sa commission de lieutenant dans la milice.

Les Patriotes avaient décidé d'utiliser la même tactique que les Bureaucrates qui venaient de destituer 71 officiers judiciaires pour les remplacer par 23 partisans sûrs.

FRANÇOIS LAFOND ET SON FILS HILAIRE

François Lafond avait été fait prisonnier à la bataille de Moore's Corner et détenu dans les cachots de l'Île-aux-Noix avec plusieurs autres avant d'être conduits à Montréal.

Ces infortunés prisonniers furent dans ces cachots, obscurs et infects, sans feu et sans aucune couverture, et ne purent, malgré les plus vives instances, obtenir un peu de paille ou de foin pour se coucher. Il est impossible de dire ce qu'ils eurent à souffrir en cette occasion de mauvais traitements et de privations de tout genre. Le 11 décembre ils furent conduits à Saint-Jean, les bras liés derrière le dos, puis liés encore deux à deux par un long câble et si pressés qu'à peine ils pouvaient marcher. On leur fit passer une nuit affreuse au corps de garde de Saint-Jean sans les détacher. (...) Tout le monde connaît la manière brutale (...) et les mauvais traitements exercés sur un grand nombre de prisonniers, quelques canadiens portent encore la marque des fers dont la rage royale les ont inutilement chargés pour les conduire en prison (Girouard).

Âgé de 45 ans, marié et père de famille, François Lafond était cultivateur. Homme responsable, il était inspecteur de la voirie pour la paroisse de Saint-Valentin. Responsabilité qui demandait du tact, du jugement et du leadership puisque cela revenait au propriétaire d'entretenir sa portion de chemin.

On imagine alors le caractère infâme pour ces fiers Anciens Canadiens d'être traînés fers aux pieds, ligotés comme des animaux, et d'avoir, honte suprême, à passer devant sa propre maison, sur sa propre terre, et sur une route dont il avait assuré la construction et continuait de voir à l'entretien.

François Lafond habitait le bord de l'eau, une terre de 2 arpents, la seconde terre au nord de la Deuxième Ligne.

Le 12 décembre, il était à la prison du Pied du Courant (aujourd'hui angle Delorimier et Notre-Dame). Le contingent y avait été mené par le train du grand bureaucrate Molson.

Mais ni le pauvre François, ni sa famille, n'étaient au bout de leurs peines: des bandes d'anglophones « Volontaires » parcouraient les rangs brûlant, volant, pillant, brisant et intimidant avec violence et sans gêne. Grâce à la parfaite complicité des autorités militaires et civiles, les Canadiens étaient à la merci de ceux qui voulaient profiter de l'occasion pour exprimer soit un sadisme trop longtemps contenu soit - plus prosaïquement - pour se retrouver propriétaires d'un cheval, d'une vache, cochon, couvée ou de quelque jolie catalogue ou courtepoinette.

C'est ainsi qu'au début de janvier une de ces bandes décide de profiter de l'absence de Monsieur Lafond.

« Vers le mois de janvier dernier, une dizaine de Volontaires entrèrent dans sa maison à Saint-Valentin sous prétexte d'y chercher des armes. N'en trouvant point ils s'en prirent à Madame Lafond et à sa mère âgée de 77 ans, qu'ils insultèrent de la manière la plus grossière, se portant même à des violences sur les personnes de ces femmes que parce qu'elles voulaient s'opposer à ce que ces vandales emportassent les papiers qu'ils avaient trouvés en fouillant la maison, et parmi lesquels se trouvaient des titres de propriété et autres papiers, outre tous les procès, les baux de voirie dont M. Lafond était dépositaire comme inspecteur de la paroisse. Tous ces papiers furent déchirés. Madame Lafond fut porter ses plaintes à St Jean chez le juge de Paix McRae auquel elle montra les marques qu'elle portait encore sur les bras de la violence des Volontaires. Il se contenta de lui dire: « Votre mari est un rebelle; c'est bon pour vous » (Notaire Girouard).

François Lafond était accompagné de son fils Hilaire à l'engagement de Moore's Corner. Le jeune homme de 19 ans avait réussi à traverser la frontière comme plusieurs autres.



Inquiet du sort réservé à son père et à la famille, Hilaire décida de retraverser la frontière. Mais les Volontaires surveillaient les alentours. Ils connaissaient particulièrement bien les chemins et les bois d'Odelltown. En plein hiver, en pays hostile, le jeune Hilaire y fut bientôt capturé par des « Volontaires qui l'accablèrent de coups ». Le jeune Canadien avait un plan de rechange, à base de sang froid, de courage et talent de comédien: « Il se mit à faire le fou. Cependant ils (les Volontaires) lui mirent une corde au cou, le traînèrent à peu près trois arpents et furent près de l'étrangler ». Hilaire Lafond tint bon: « Ils le conduisirent à Richard McGinnis et au capitaine W. Fisher à Odellton qui le renvoyèrent comme fou ».

PIERRE L'HEUREUX

Patriote du haut de la Grande Ligne, Pierre L'Heureux participa au camp de Napierville en novembre 1838. Des soldats britanniques et une bande de Volontaires se rendirent chez lui, volèrent tous ses biens et incendièrent tous les bâtiments.

Cette famille ne fut pas la seule à subir le pillage et la ruine de leurs installations érigées de leurs maisons. Seulement sur le territoire de L'Acadie, pas moins de 70 édifices, maisons, granges et autres bâtiments furent livrés aux flammes par les Volontaires sous les ordres du colonel Wetherall en novembre 1838.

Poussés par l'appât d'un gain facile, ces colons anglais de la région soudainement déguisés en défenseurs de la patrie nouvellement britannique, s'enrichirent rapidement à même les biens des Canadiens qui les avaient reçus dans leur pays.

Pour donner un aperçu de l'ampleur du fléau, une commission d'enquête sur les dommages matériels subis au cours des années 1837-1838 par les Canadiens reçut pas moins de 2244 demandes d'indemnisation.

Pierre L'Heureux n'obtint rien puisqu'on se souvenait qu'il avait été du camp de Napierville. On ne lui fit jamais de procès, il ne fut jamais accusé, mais on ne lui redonna jamais ce qu'il avait perdu. Et on ne poursuivit jamais les auteurs du crime sur ses propriétés.

À Montréal, les bureaucrates applaudissaient. Adam Thom, dans son journal le *Herald*, écrit l'incroyable texte que voici:

« Hier soir, tout le pays en arrière de Laprairie présentait l'affreux spectacle d'une vaste nappe de flammes livides et l'on rapporte que pas une seule maison n'a été laissée debout... Il faut que la suprématie des lois soit maintenue inviolable, que l'intégrité de l'empire soit respectée, et que la paix et la prospérité soient assurées aux Anglais. (...) Dieu sait ce que vont devenir les Canadiens qui n'ont pas péri, leurs femmes et leurs familles, pendant l'hiver qui approche, puisqu'ils n'ont devant les yeux que les horreurs de la faim et du froid. Pour avoir la tranquillité, il faut que nous fassions la solitude, que nous balayons les Canadiens de la face de la terre. »

C'était on ne peut plus clair.

CONSTANT CARTIER

Jeune cultivateur encore célibataire âgé de 21 ans, Constant Cartier habitait dans le haut de la Grande Ligne, voisin d'Eloi Roy. Il accompagna son cousin Lucien Gagnon à Swanton. Sérieusement blessé à une main à la bataille de Moore's Corner le 6 décembre 1837, il fut détenu quelques jours au fort de l'Isle-aux-Noix et y endura des souffrances intolérables.

Dans le *North American* du 14 août 1839, sous le titre « Journal of a political prisoner », on lit ce qui suit:

« Of all the prisoners, young Cartier, who was wounded in the hand, inspired me with the most compassion. Like ourselves he was in a cold cell, tied very closely, without being allowed to have his wound dressed. His sufferings must have been intolerable. Yet he bore it all with true philosophical courage. »

À la pression de Montréal, Constant « n'éprouva aucune indulgence et fut fort négligé du chirurgien » écrit le notaire Girouard.

Il fut libéré sans procès le 3 mars 1838.



*Au Temps
de
L'enracinement*

1840



e visage de l'exploitation agricole a des traits changeants. D'une décennie à l'autre l'architecture des maisons familiales et la nature des différents bâtiments de ferme changent. Les équipements évoluent aussi, selon les découvertes technologiques et les besoins du marché.

1840

J'ai découvert dans de vieux papiers familiaux une description d'inventaire très exacte d'une terre en 1840. À partir de cette description et en l'étendant de part et d'autre des deux Grande Ligne, du Grand Bernier comme de la rive du Richelieu, on aura une bonne idée du paysage agricole d'alors.

En 1840, et pour toute la décennie, on vivra sous le choc de l'humiliation nationale mais le Canadien d'alors en avait vu d'autres: le grand-père d'Antoine et de Nicolas Boissonnault avait « fait » les Plaines d'Abraham et l'un de ses frères y avait été tué.



Ancienne petite maison de bois rénovée par Rénald Lebeuf et Claudette Parenteau, située au 504, rue Principale

(Photo: Hélène Gagnon)



Maison située au 290, route 223

(Photo: Hélène Gagnon)

Mais nous sommes en 1840 et Antoine vient de perdre son épouse Françoise Roy qui lui laisse 9 enfants. Il se prépare néanmoins à épouser la veuve d'en face qui va emménager avec ses cinq enfants (Guillaume, Nathalie, Théophile, Marie-Onésime et Marie Morin). Le couple aura 3 enfants supplémentaires: Jean (futur curé de Saint-Johnsbury), Célianire et Lucien qui un jour sera le premier maire de Saint-Blaise.

LES BÂTIMENTS

On était au temps où l'objectif de la famille était de s'autosuffire: terre, animaux, mains habiles et bras puissants produisaient tout.

Il fallait plusieurs bâtiments et installations pour assurer la bonne marche de ces PME d'autrefois: une maison, un four en brique, un hangar, une laiterie, une grange, une étable, une remise, une case (bergerie) pour les moutons, un puits.

LES MAISONS

La petite maison. La toute première maison à avoir été construite au 589 rue Principale, mesurait 24 pieds sur 20. Charpente de pièce sur pièce, cheminée de brique et four à pain « qui tient à la cheminée », donc en brique lui aussi. À l'intérieur, une grande cuisine d'un côté et une ou deux chambres de l'autre, le tout coiffé d'un grenier.

Voyons ce que contiennent ces pièces en 1840, après 18 années d'occupation donc. Nous sommes à quelques semaines du remariage d'Antoine Boissonnault.

Dans la chambre des parents, on y trouve « un lit garni consistant en un lit complet tel que d'usage à la campagne, une armoire peinte en bleu, un coffre peint en bleu, deux chaises et une petite table.

Dans la cuisine, la table, d'abord, peinte en rouge, entourée de six vieilles chaises. Près du mur, une grande

armoire. On y voit aussi une petite table et un banc, un petit miroir, trois chandeliers de cuivre.

Sur le banc, deux seaux ferrés; plus loin deux autres seaux et un baquet, deux chaudières de fer blanc, trois haches et une petite boîte. Deux fers à flasquer pour le repassage des vêtements. Aussi, bien sûr, une lèche-frite, deux saucepan, deux grandes poêles à frire, une marmite et un chaudron.

Dans l'armoire sont placées soigneusement une foule de choses: 14 assiettes de faïence; 16 bols et soucoupes avec la théière, le sucrier et le pot au lait; 6 petites terrines de fer blanc avec un grand plat - lui aussi de fer blanc -; des couteaux, des cuillères et des fourchettes, une paire de ciseaux, un lot de cuir et du savon. Y étaient aussi rangés: un coffre peint en blanc, un lit - et un pot de chambre! - et une horloge en bois de belle valeur (30 livres).

Quant au grenier, il servait d'entrepôt et... de dortoir. En ce 5 juin 1840, on y voit 50 livres de sucre, 300 livres - environ - de lard, une boîte remplie de sel, un lot de suif, un rouet et son dévidoir, 2 saloirs, un farinier, 6 paires de bajoues, une paire de balance et des poids, un lot de cuir, un lot de plume, deux canards de fonte, un gril, un seau, un sac.

Mais il y a là aussi un lit, trois couchettes et un ber.

LES LITS D'AUTREFOIS

Traditionnellement, les adultes dormaient dans un lit, les enfants dans une couchette et les bébés dans un ber.

On a vu que la chambre d'Antoine contient « un lit garni consistant en un lit complet tel que d'usage à la campagne ».

(*) Je tiens toutes ces informations d'un « Inventaire des biens d'Antoine Boissonnault et de feu Françoise Roy en date du 4 juin 1840 » rédigé par le notaire Jean-Baptiste Bornais.



Bâtiments de ferme disposés de manière à réduire les poudrennes d'hiver
(Photo: Hélène Gagnon)

Le lit placé dans l'armoire de la cuisine est mieux décrit: «... un lit consistant en une couchette, une paille, un lit de plume, deux draps, une couverture, un traversin, deux oreillers avec leurs couvertures». Sa valeur est estimée à 30 livres.

Dans le grenier se trouvent deux couchettes. La première est estimée à 24 livres et la seconde à 18 livres. La première est «une couchette à l'anglaise, une paille, un lit de plume, un drap, une catalogne, une couverture, un traversin»; la seconde, une couchette, une paille, un lit de plume, un drap de laine, une courtepointe, un traversin. On y voit aussi un vieux lit de plume évalué à 9 livres.

Finalement, un petit ber d'une valeur de 15 sols (il faut 20 sols pour faire une livre).

Ceux qui aimeraient découvrir par quelle combinaison on réussissait à caser tout le monde chaque nuit seront déçus d'apprendre que le notaire n'a pas cru bon de dépasser ses prérogatives et qu'il reste muet sur le sujet. Sachons toutefois qu'Antoine Boissonnault père a 42 ans, Esther 16 ans, Antoine fils 15 ans, Henriette 13 ans, Marcelline 12 ans, Médard 10 ans, Charles 9 ans (dans 5 jours), Poléon 7 ans, Adélaïde 5 ans et Philomène 3 ans.

Mais il devait y avoir une manière! Peut-être dans la remise?

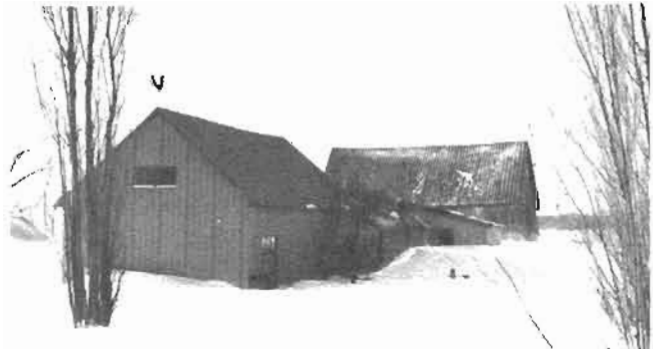
LE PUIITS

Le notaire Bornais note la présence d'un puits «pierroté et couvert». Ce puits peut bien être celui qui existait encore au début du siècle et qui était situé dans le prolongement du chemin d'entrée actuel, mais vers l'arrière, à l'extrémité des bâtiments formant la cour intérieure.

Traditionnellement, c'est un sourcier qui déterminait l'endroit où creuser. À l'aide d'une branche d'arbre fruitier comme du merisier, un bon sourcier pouvait annoncer avec exactitude l'endroit où coulait la source



(Photo: Hélène Gagnon)



Paysages d'hiver

(Photo: Hélène Gagnon)

souterraine, la profondeur comme le débit. Messieurs Albert Thibodeau, Fernand Thibodeau et Ubald Chabot ont été des sourciers fort réputés de la paroisse.

LE HANGAR

Le hangar, de pièces sur pièces, servait à entreposer une foule de choses. Le notaire n'indique pas ses dimensions mais on pourra toujours en estimer la taille de par ce qu'il contenait.

On y trouvait les attelages pour les chevaux: une selle et une bride (nos ancêtres voyageaient souvent à dos de cheval), deux harnais complets, un collier avec ses guides, un lot de traits de bois blanc.

Les instruments aratoires: deux faux, un godendard, quatre crochetons, une charrue complète, trois herses à dents de fer, trois fourches et deux flots, une fourche de fer, une chaîne à billots, une grande hache, un coutré (il s'agit d'un fer tranchant fixé à l'avant du soc de la charrue pour fendre la terre), une gratte, deux traînes, un crible, un van, un tombereau sans roues, une balance de type romaine, une varlope, une tarière, quatre pelles de bois. Plus des lots d'agrès et de ferailles.

Les voitures: deux grandes charrettes avec les roues, une charrette avec les roues ferrées, et une vieille charrette ainsi qu'une carriole.

Les grains: 50 minots d'avoine, 8 minots d'orge, 2 minots de pois, 20 minots de patates, un lot de blé



d'Inde en épi; 40 minots de blé, un lot de foin, un lot de bois, un lot de son. Rappelons que nous sommes au début de juin.

Ajoutons à cela une grande et une petite cuves, une autre qui est ferrée, trois quarts, trois lots de ferrailles, une peau de veau, une autre de boeuf.

Sans oublier un poêle de fer simple avec son tuyau (pour chauffer le hangar).

À la lecture de toute cette nomenclature d'objets, on peut en rester avec l'impression d'un hétéroclite marché aux puces. Mais tel n'en était pas le cas. Mon père me racontait qu'autrefois tout était propre et exactement rangé. Ce qui avait été utilisé était nettoyé avec soin puis remplacé proprement. C'était là une règle fondamentale de fonctionnement efficace.

L'ÉTABLE ET LES ANIMAUX

Le notaire Bornais n'indique pas les dimensions de l'étable. En 1822, elle était de 30 pieds sur 18. Ceux qui s'y connaissent en la matière pourront évaluer si de telles dimensions pouvaient suffire à loger les animaux qu'Antoine Boissonnault possédait en juin 1840.

A savoir: Trois truies avec leurs petits, quatre cochons, deux paires de boeufs adultes, trois boeufs de deux ans, une paire de boeufs d'un an, trois taures (trois, deux et un an), six vaches à lait, trois veaux, trois juments de poil noir, une jument de poil blanc, une vieille jument, un poulain d'un an. 36 poules et deux coqs, sept oies et quinze petits.

LA GRANGE

La grange est vaste: 67 pieds de longueur. Au moment de son mariage et de son installation à la Grande Ligne (en 1822), la grange fait 42 pieds sur 18. Est-ce la même qui a été agrandie de 25 pieds? Fort probable.

LA LAITERIE

Que trouvait-on dans la laiterie? Deux meules, une baratte (pour extraire le beurre de la crème), une cruche de grès, quatre tinettes dont deux contiennent de la graine (la tinette est un tonnelet dont le fond est plus large que le haut, et qui sert à conserver le beurre fondu), deux fariniers, deux barils, un lot de pots de terre, 19 plats de fer blanc, trois plats de faïence, enfin une foule de plats divers.

Cette laiterie était construite de pièces sur pièces.

LA BERGERIE

La bergerie ou case à moutons était construite également de pièces sur pièces. Elle existait toujours vers 1920. En 1840, on y trouve 20 moutons adultes et 14 petits moutons. De quoi filer la laine à son goût.

LA REMISE

Sans le mentionner directement, c'est sans doute

dans la remise qu'on a identifié un lot de bois, de chêne, une petite cuvette, 40 livres de laine, 26 livres d'étoffe, 26 livres de fil et... une roue de carriole.

Était-ce là, aussi, qu'étaient rangés un lot de pelotte pour catalogne, un drap, huit couvertes, trois catalognes et un traversin? Des enfants, des employés y couchaient-ils pendant la belle saison?

TERRAINS ET CLÔTURES

Derrière la petite maison blanchie à la chaux et son four de brique, derrière la grange, l'étable, le hangar, la laiterie, la case des moutons et la remise, s'étendaient sur 28 arpents les champs clôturés.

Parce que ce qui caractérise le plus le paysage agricole d'autrefois, c'est l'abondance des clôtures. Un propriétaire - même d'un simple emplacement pour maison, remise et jardin - devait tout clôturer. Et bien clôturer.

Il suffisait qu'un petit porc épris d'aventures trouvât une faiblesse dans une clôture et le potager de la voisine devenait aussitôt ruines et calamités. En un temps où le potager relevait plus de la nécessité alimentaire que d'une fantaisie de banlieusard, de tels incidents pouvaient rapidement faire dégénérer les rapports de bon voisinage.

Sur une terre de deux arpents de front sur 28 arpents de profondeur, il y avait, en 1840, pas moins de 85 arpents de clôtures!

Voyons le détail: 28 arpents de clôtures le long du fossé de son voisin Honoré Lord (côté village actuel). De l'autre côté (côté est, voisin Charles Hébert, future terre de la famille Perrier), un autre 28 arpents. Autour de la maison et des bâtiments: sept arpents clôturés en tout. À l'autre bout: deux arpents de clôtures.

Mais surtout, à partir du 9e arpent jusqu'au bout: 20 arpents de clôtures qui séparent le terrain en deux: un arpent de chaque côté.

Tout ce paysage de pièces de champs clôturés est à jamais disparu aujourd'hui. Mais si l'on veut penser aux pionniers de Saint-Blaise et voir hommes, femmes et enfants jouer et travailler, c'est dans un tel décor qu'il faut les imaginer.

LES PIÈCES DE TERRE

Le cultivateur des débuts abattait d'abord la forêt. Dix-huit années après son installation, Antoine Boissonnault n'avait laissé que les quelques arbres nécessaires pour donner de l'ombre.

Le champ était divisé maintenant en petites pièces, généralement de trois arpents. Quelques arpents restaient au repos avec la promesse de refaire leurs forces pour l'année 1841.

Voyons le détail: une pièce de trois arpents de terre en semence de blé et d'orge; quatre pièces de même surface ensemencées en blé; une autre pièce de trois



Ferme de Dyanis Thibodeau, au 2619 Principale

arpents en avoine; une pièce de quatre arpents en avoine; environ dix arpents de terre en foin.

32 arpents qui produisent, 24 qui se reposent. Du blé surtout, de l'avoine, du foin et un peu d'orge.

Les pois et les patates poussaient dans le potager à côté de la maison.

LES SEMENCES

Le cultivateur devait ensemer ses pièces de terre. Les minots de semence étaient précieusement conservés dans le hangar.

Pour ses récoltes de 1840, Antoine avait ensemené un quart de minot d'orge, 26 minots de patates, cinq minots et demi de pois, onze minots d'avoine et huit minots de blé.

LE BOIS DEBOUT

Le bois devenait rapidement une denrée rare à la Grande Ligne. Surtout là où les terres étaient de bonne qualité. Heureusement, Antoine avait hérité de son père en 1833, de son beau-père en 1834 et de sa belle-soeur Louise Roy en 1836. Ces héritages arrivaient à point nommé et il put acquérir huit arpents de Joseph Lareau - son voisin d'en arrière sur la deuxième ligne et une autre terre d'un arpent et demi de front sur 28 de profondeur à la deuxième ligne (lot 200 actuel).

Sur le premier morceau il restait encore quatre arpents en bois debout et sur le second, 28 arpents. En faisant bien attention, il y en aurait pour une vingtaine d'années de bois de chauffage.

De plus, avec son remariage imminent avec la veuve d'en face - et ses cinq enfants - Antoine pourra compter sur une terre vaste et relativement peu défrichée.

LA TRAVERSE DE LA POINTE-À-LA-MULE VERS 1850

Là où la Grande Ligne rejoint le Richelieu était le lieu dit Pointe-à-la-Mule. Déjà, en 1815, une carte mentionnait le toponyme. L'endroit a manifestement été baptisé ainsi par ceux qui voyageaient sur le Richelieu et le lac Champlain.

S'agissait-il de Pointe-à-la-Mule ou de Pointe-à-la-Meule. Tous les documents anciens que j'ai vus adop-



Les eaux du Richelieu

(Photo: Hélène Gagnon)



tent la première graphie. Une mule solitaire y aurait-elle élu domicile au XVIII^e siècle? C'est plausible.

Toutefois Monsieur Dyanis Thibodeau, dont la mémoire est très sûre, a toujours entendu parler de Pointe-à-la-Meule. À cet endroit donc, autrefois on y faisait sécher de grosses meules de foin. Gérard Filteau utilise aussi cette version dans son *Histoire des Patriotes* lorsqu'il raconte les prouesses aventureuses de Lucien Gagnon et de ses hommes.

Aujourd'hui, le lieu dit a été déplacé vers le nord, au début de la paroisse, près des limites de Saint-Jean.

Au XIX^e siècle, il y a toujours eu un service de traverse du 1^{er} mai au 1^{er} novembre.

En 1855, c'est Félix Carpentier qui obtient pour « un Louis » le permis d'opération du traversier. À l'époque, c'est la livre sterling anglaise qui sert de monnaie officielle. Il fallait 12 pences (ou pennies) pour former un shilling (on disait un « chelin ») et 20 de ces derniers pour obtenir une « livre ».

Voici donc la tarification de 1855:

1 piéton:	5 pences
1 homme à cheval:	7-1/2 pences
1 charrette et 1 cheval:	10 pences
1 waggon (!) simple et 1 cheval:	1 shilling
1 waggon double et 2 chevaux:	1 shilling et 8 pences

En 1857, le dollar remplace la livre sterling.

Et de faire une nouvelle tarification:

1 piéton:	(10 cennes) 0,10 \$
1 cheval et 1 charrette:	0,15 \$
1 cheval, son conducteur, sans voiture:	0,15 \$
1 cheval et 1 waggon simple:	0,20 \$
2 chevaux, 1 waggon:	0,25 \$
pour chaque vache:	0,10 \$

Évidemment, l'argent était plus rare qu'aujourd'hui.

Par contre, ce n'est plus Félix Carpentier mais Ambroise Dubé qui obtient le permis.

SEIZE FAMILLES AGRICOLES EN 1860

La famille canadienne d'autrefois vivait idéalement à la campagne. La ville n'attirait que très peu: le travail y était rare, peu valorisant et mal payé.

Le Québécois moyen habite maintenant la ville mais nombreux sont ceux qui ne sont pas encore de véritables citadins.

C'est que la terre a été bonne pour tant de générations de leurs ancêtres. Si bonne qu'il en est resté certainement quelques parcelles dans le sang de leurs descendants.

Assez de glaise dans la mémoire du corps pour recréer, un siècle plus tard, des fantômes suffisamment galbés pour susciter de tardives vocations de « retour à la terre » dont le succès laisse inévitablement à désirer.

Le Saint-Blaise de 1860, c'était plus de trois cents familles P.M.E. (Petites et moyennes entreprises). Hommes, femmes et enfants produisaient à peu près

tout ce qu'il fallait pour vivre confortablement. On y était, ensemble, de tous les métiers et de toutes les habiletés. Les talents de chacun étaient utilisés au maximum. Les connaissances étaient transmises rapidement des adultes aux enfants.

S'il avait fallu que le bassin des bonnes terres ait été plus vaste du double dans la vallée laurentienne, il y aurait eu bien des heureux!

Pour vous donner une idée exacte et complète de la production et de l'état des biens d'une famille agricole d'autrefois je vous présente le portrait précis de 16 familles agricoles en 1860.

Il s'agit de 16 familles (identifiées par le nom du père) situées de part et d'autre de la Grande Ligne en partant de la terre de Louis Perrier (625-645 et 693 rue Principale) et de celle de Rémi Gauvin (646 et 650 rue Principale) jusqu'au Richelieu, plus un peu du bord de l'eau, vers Saint-Jean.

J'ai relevé toutes ces données dans le microfilm du recensement agricole de 1861, bobine C-1321. Ces renseignements sont publics et disponibles aux Archives nationales du Canada. On peut en trouver des copies à la bibliothèque Aegidius-Fauteux à Montréal.

De mon côté, j'ai tenté, dans la mesure du possible, d'identifier les numéros du cadastre correspondants. Dans le cas des 16 familles qui nous concernent ici, tous les numéros sont du cadastre de Saint-Valentin.

LE CHEMIN DE FER (16 AOÛT 1851)

La construction d'un chemin de fer entre Saint-Jean et la frontière américaine jettera l'enthousiasme dans les rangs du futur Saint-Blaise.



Gare de la Grande-Ligne, hélas aujourd'hui disparue

La « Compagnie du Champlain et du Saint-Laurent » a profité de l'amélioration du climat politique entre l'Angleterre (nous sommes toujours une colonie) et les États-Unis pour tenter de s'accaparer du lucratif marché Montréal-État de New York.

Déjà les propriétaires de terre s'étaient empressés de couper le bois pour convertir le maximum d'acres en surplus de foin et de grain destinés à l'exportation.



Maison du chef de gare transportée sur la Route 223, au 411
(Photo Héléne Gagnon)

Le Richelieu permettait déjà d'atteindre le marché américain. Antoine Boissonnault fils deviendra en 1863 un important courtier en grain et foin. Propriétaire d'un navire amarré au bout de la 2^e ligne, les cultivateurs y achemineront de lourdes charrettes pendant toute la période de navigation.

Mais avec l'arrivée du chemin de fer, les marchés resteront ouverts à l'année. De plus, le transport du bétail en sera facilité. Rapidement, le chemin de fer s'imposera comme le moyen de transport le plus souple puisqu'un énorme réseau assurera bientôt la multiplicité des destinations.

S'ouvriront bientôt la Station de la Grande Ligne avec sa gare - une jolie maison de pierre - son bureau de poste, son épicerie, sa maison de pension et son quai d'embarquement (une modeste « switch » il est vrai).

Montréal devient facilement accessible, là où de la parenté s'installera de plus en plus.



« Carillon and Granville Railway Train », ancien train américain. Combien de résidents de Saint-Blaise l'ont-ils emprunté?

Plusieurs jeunes gens aspireront à trouver un emploi dans le domaine ferroviaire.

LES PROPRIÉTAIRES EN 1861

Le bord de l'eau (en partant des limites de Saint-Jean):

Veuve Abraham Demers, veuve Antoine Richard, Jean-Baptiste Poutré, veuve Pierre Lord, Jean-Baptiste Chabot, Pierre Ménard, Louis Meunier, Pierre Ménard, Nazaire Gabouriau, veuve Antoine Richard, Anselme Samoizette, Zacharie Ménard, héritiers Jean-Baptiste Dandurand, veuve et héritiers Joseph Lord, Anselme Samoizette, Antoine Meunier, veuve Lucien Gagnon, Pierre Gagnon, Luc Patenaude, Médard Gagnon, Geoffroy Lareau, Charles Hébert, Casimir Piédalu.

Le Grand Bernier (en partant des limites de Saint-Jean):

Étienne Poirier, Joseph Simard, Antoine Paradis, Jean-Baptiste Lebert, Antoine Paradis - fils d'Antoine, Louis Ferland, Antoine Lanciau, Eugène Simard, Jean-Baptiste Lebert, Hubert Thibodeau, Marguerite Lanoue veuve d'O. Simard, Anselme Samoizette père, Laurent Phaneuf, Joseph Hébert, Jean-Baptiste Oigny, Pierre Benoît, Charles Langlois, Joseph Langlois fils, Narcisse Roy et Anselme Samoizette.

La Grande Ligne côté nord (en partant du bout d'en haut jusqu'aux lots du bord de l'eau inclusivement):

Laurent Roy, héritiers Antoine Bissonnette, Charles Roy, David Roy, héritiers Eloi Roy, Constant Cartier, Médard Bouchard, Augustin Cartier, Narcisse Perron, David Roy, Laurent Poissant, Joseph Coupal, Charles Roy, Théodore Béchard, François Molleur, Toussaint Constantineau, Richard B. McGinnis, Julien Roy, Basile Larocque, Paul Piédalue, l'école de la Fabrique, Alexis Roy, Calixte Bouchard, Moïse Bourgeois, Pierre Roy fils de François, Pierre Cartier, veuve Pierre Surprenant, François Moller, Benoni Charest, Henri Lord, Julien Simard, Henri Desprinces, Paschal Brossard, héritiers Louis Racine, Pierre Duval, Jacques Lamarre, Moïse Trudeau, Richard Twamley, Épiphan Duchesne, Rose Audet veuve Joseph Lamoureux, Marie Lamoureux, Joseph Lamoureux, Hermine Lamoureux, Esther Lamoureux, Rose Lamoureux, Jean-Baptiste Molleur, Médard Lamoureux, Jean-Baptiste Lamoureux, Antoine Lussier, Médard Lussier, Napoléon Joubert, Jean-Baptiste Guénette, Jean Leclair, Robert Maggisson, Richard Brownrigg, Julien Tremblay, Joseph Lamoureux (et Marie, Hermine, Esther, Médard et Jean-Baptiste), Jean-Baptiste Molleur, Rose Lamoureux, Louis Laberge, Éloi-Zéphirin Roy, Mack Jos. Hinsley, Pierre-Louis Girardin, Joseph-Édouard Girardin, Rémi Gauvin, Antoine Boissonnault, André Roy, Louis Toupin, Pierre Dandurand, David Hébert, Pierre Hébert, Moïse Pinsonnault, Pierre Harbec, David Hé-



bert, Pierre Harbec, héritiers Abraham Demers, Joseph Gauvin, héritiers Abraham Demers.

La Grande Ligne côté sud (en partant de la limite des terres du bord de l'eau jusqu'en haut):

Moïse Pinsonnault, David Roy, Joseph Hébert, Félix Carpentier, Luc Patenaude, Théophile Morin, P.Z.H. Girardin, Théod Girardin, Antoine Boissonnault, Louis Perrier, François Hébert, Elzéar Laplante, Cyprien Lanciau, François Lanciau, Jean-Baptiste Senécal, Hubert Lamoureux, La Compagnie du chemin à lisses de Champlain et du Saint-Laurent, Hubert Lamoureux, Albert Patenaude, Hubert Lamoureux, Albert Patenaude, Jean-Baptiste Molleur, R.B. et Wm. McGinnis, Charles Roy, Bénoni Lord, Jean Baptiste Lévêque, Joseph Giguère, La Société Évangélique, L'église de la Grande Ligne, veuve Martin Flowers, R.B. et Wm. McGinnis, William Kempley, Alexis Dubuc, André Marcil, Hilaire Paquet, Pierre Breton, Alexis Tougas, Eusèbe Brassard, Isaïe Bissonet, Alexis Racine, David Roy, veuve Joseph Bruyère, François Molleur, François Brouillet, Henri Lord, Julien Couture, Hubert Marchessault, Bazile Larocque, M.D., Julien Couture, Marcel Poissant, veuve Pierre Surprenant, Jean-Baptiste Moreau, R.B. et Wm. McGinnis, Constant Cartier fils, R.B. et Wm. McGinnis, Moïse Bourgeois, Antoine Raymond, Frs. Molleur, Pierre L'Heureux, Joseph Roy, P. L'Heureux, Pierre Surprenant, Joseph Roy, Philippe Roy, Augustin Cartier, Marcel Poissant, David Roy, Louis Molleur, Paul Comette, Médard Bouchard, Louis Laberge, Constant Cartier, Louis Laberge, Laurent Lévi Roy, Théodore Bécharde, David Roy, Frs. Molleur, Julien Dupuis, Calixte Bouchard, Isaïe Bissonet, Amable Lamoureux.

La Deuxième Ligne, du côté nord (en partant des limites des terres du bord de l'eau):

Louis Toupin, Eusèbe Girard, Joseph Molleur, Augustin Begnet, Hubert Landry, Antoine Boissonnault, Euloge Tremblay, Pierre Moquin, Nicolas Demers, Constant Giroux, Louis Charbonneau, Nazaire Rémillard, Nicolas Boissonnault, Les Commissaires d'Écoles de Saint-Valentin, Nicolas Boissonnault, veuve Casimir Nolin, Moïse Landry, Charles Déjadon, Louis Tremblay, Paul Boissonnault, veuve David Cyr, Joseph Larault, Antoine Boissonnault, Julien Giroux, Paul Boissonnault, Hubert St-Denis, Toussaint Prévost, Pierre Lavoie, Joseph Fournier, René Comeau, Hilaire Lamoureux, Hilaire Leblanc, Hubert Lamoureux, Père Poissant, Constant Giroux, Antoine Cloutier, Joseph Valade, Dominique Laverrière, Jacques Plante, René Comeau, Michaël Berry, Joseph Étier, Jean-Baptiste Landry, Jean-Baptiste Oligny, Dominique Poissant, Représ, Amable Lamoureux, Bénoni Cyr, héritiers Jacques Cyr, Pierre Cyr fils, Marcel Smith, Pierre Oligny, Jean-Baptiste Grégoire, Jean-Baptiste Thibodeau, Yves Landry, Isaac Boutin, Joseph Duteau, Amable

Cyr, Joseph Cyr, Joseph Jourdonnais, R.B. et Wm. McGinnis, Joseph Cyr, veuve F. Bourgeois, Joseph Grégoire, Pierre Cyr fils, Narcisse Dozois, François Palin, Pierre Thibodeau, Pierre Bécharde, Pierre Hébert fils, Anselme Boivin, Narcisse Leduc, David Surprenant, Antoine Boutin, Célestin Lussier, Narcisse Grégoire, Pierre Cyr fils, Marcel Smith, Pierre Cyr fils, Célestin Lussier, Isaïe Hébert, Moïse Giroux, Louis Vital Bolduc, Isaïe Hébert, Pierre Hébert fils, Hilaire Hébert, Pierre Hébert fils, Hilaire Hébert, Hilaire Landry.

La Deuxième Ligne, du côté sud (en revenant du haut jusqu'au Richelieu):

Charles Boudreau, Hilaire Landry, Hilaire Hébert, Régis Hébert, Pierre Paul Cyr père, Michel Smith, Alfred Pinsonnault, Délima Landry, Cyprien Castonguay, Paul Boissonnault, Messire François Morrison, Joseph et Exupéry Smith, Joseph H. Surprenant, Bénoni Cyr, Narcisse Grégoire, Marcel Smith, Narcisse Grégoire, Denis Tremblay fils, Édouard Tremblay, François Brault, Joseph Larault fils, Joseph Larault père, Joseph Grégoire, Anselme Boivin, François Palin, Pierre Bécharde, Anselme Boivin, Pierre Bécharde, Hubert Duteau, François Brault, Jean-Baptiste Dozois père, Narcisse Dozois, François Bélanger, Joseph Grégoire, Jean-Baptiste Grégoire, R.B. et Wm. McGinnis, Jean Waburn, Laurent Dubois, Joseph Grégoire, François Désautels, veuve Antoine Girard, Jean-Baptiste Grégoire, fils de Laurent, Gédéon Guérin, Toussaint Prévost, Pierre Marchand, R.B. et Wm. McGinnis, Augustin, Cartier, Jean-Baptiste Landry, Augustin Cartier, François St-Denis, Augustin Cartier, Toussaint Surprenant, Eugène Gagnon, Joseph Plante, Hubert St-Denis, HJoseph Thuot dit Duval, Joseph Lacroix, Nazaire Rémillard, Anselme Boivin, Gabriel Landry, Albert Paquet, veuve Albert Paquet, Jean-Baptiste Plante, François Couture, Joseph Jourdonnais, Julien Giroux, François Thuot dit Duval, Jean-Baptiste Gagnon, Olivier Livernois, Hypolite Monet, Théophile Bélanger, Jean-Baptiste Gagnon père, Henri Girard, veuve Casimir Nolin, Louis Tremblay, Jean-Baptiste Tremblay, Joseph Landry, François-Xavier Lavoie, Euloge Tremblay, Hypolite Moquin et al., Joseph Molleur, Julien Bécharde, René Comeau, Julien Lanciau, Magloire Lemelin, Louis Fournier, Narcisse Roy, Théo et Amb. Nolin, Théo. Girard, Louis Molleur, veuve Antoine Raymond.



Louis (père), Sophie (mère)
et Joseph (fils) Brassard

PASCAL BRASSARD:
Mlle MATHILDE GRÉGOIRE:

- Louis
- Arthur
- Charles
- Méthilda

LOUIS BRASSARD:
SOPHIE BROUILLÉ:

- | | |
|-------------|---------------|
| - Joseph | - Simone |
| - Arthur | - Rosa |
| - Anita | - Alexandrine |
| - Émilienne | - Aimé |
| - Irène | - Dolorès |
| - Léopold | |

JOSEPH BRASSARD:
REINE RAYMOND:

- | | |
|-----------|------------|
| * - Roger | * - Carmen |
| - Gisèle | - Laurette |
| - Marcel | - Fernand |
| - Lucille | - Robert |
| - Thérèse | - Francine |
| * - Jean | |

ROGER BRASSARD:
GERTRUDE LESTAGE:

- Marielle
- Ghislaine
- Denise
- André
- * - Christian

CHRISTIAN BRASSARD:
GUYLAINE ÉTHIER:

- * - Simon
- * - Francis

*: demeurent ou sont demeurés à Saint-Blaise

Une famille originale de la région montréalaise
(rive sud)

LA FAMILLE DES BRASSARD (5 générations)

LIGNÉE GÉNÉALOGIQUE

Mathurin Brassard	I	Michelle Bibaut du Faubourg, Saint-Germain-de-La-Flèche, Anjou
Urbain Brassard	II	Urbaine Hodiau mariés à Montréal le 19 avril 1660
Claude Brassard	III	Barbe Hébert mariés à Montréal le 14 juin 1706
Claude Brassard	IV	M. Marguerite Bisailon Laprairie 16 mai 1740
Paul Brassard	V	M. Anne Lefebvre Laprairie 13 novembre 1773
Pascal Brassard	VI	Marie Boyer Laprairie 22 novembre 1808
Pascal Brassard	VII	Josephthe Bouteille Bonneville Longueuil 7 octobre 1834
Pascal Brassard	VIII	Domithilde (Mathilde) Grégoire Napierville 8 février 1864
Louis Brassard	IX	Sophie Brouillé Saint-Blaise-Iberville 31 mai 1897
Joseph Brassard	X	Reine Raymond Saint-Blaise-Iberville 22 avril 1922
Rober Brassard	XI	Gertrude Lestage Sherrington 21 août 1943
Christian Brassard	XII	Guylaine ÉThier Saint-Blaise 3 mars 1979
Simon Brassard Francis Brassard	XIII	



LIGNÉE GÉNÉALOGIQUE DE MONSIEUR DYANIS THIBODEAU D'ORIGINE ACADIENNE

1^{ère} Génération

Pierre Thibodeau (1631-1704), du Poitou en France, arrivé en Acadie en 1654 et marié vers 1662 à Jeanne Terriot, fille de Jean et de Perrine Bourg. Il fut meunier à La Prée Ronde près de Port-Royal. Il fut inhumé à Port-Royal le 26 décembre 1704 et son épouse 2 ans plus tard le 7 décembre 1706.

2^e Génération

Jean Thibodeau (1673-1746), fils de Pierre et de Jeanne Terriot, marié à Port-Royal le 17 février 1703 à Marguerite Hébert, fille d'Emmanuel et d'Andrée Brun. Il s'est établi à la rivière aux Canards à Grand-Pré où il fut inhumé à Saint-Charles-des-Mines, le 9 décembre 1746.

3^e Génération

Olivier Thibodeau, né en 1716, fils de Jean et de Marguerite Hébert, marié à Saint-Charles-des-Mines, le 23 novembre 1739 à Madeleine Melanson, fille de Jean et de Marguerite Dugas. Il fut déporté en Pennsylvanie et était à Québec en 1771.

4^e Génération

Pierre Thibodeau, fils d'Olivier Thibodeau et de Madeleine Melanson, veuf de feu Françoise Thibodeau, marié à L'Acadie Qué. le 9 novembre 1801 à Angélique Lapré, fille d'Augustin et de Marie Messier (Saint-Constant).

5^e Génération

Jean-Baptiste Thibodeau, fils de Pierre et d'Angélique Lapré, marié à Napierville, le 2 mars 1840 à M. Salomé Oigny, fille de Pierre et de Marie Poirier.

6^e Génération

Jean-Baptiste Thibodeau, fils de Jean-Baptiste et de Salomé Oigny (Napierville), marié à L'Acadie, le 27 janvier 1863, à Sophie Bourgeois, fille de Moïse et d'Élisabeth Leveau.

7^e Génération

Hector Napoléon Thibodeau (1873-1948), fils de Jean-Baptiste et de Sophie Bourgeois, marié à Napierville, le 5 février 1902, à Luc Evelina Trudeau, fille d'Onésime et d'Adeline Aubin (Saint-Valentin).

8^e Génération

Dyanis Thibodeau, fils d'Hector et d'Evelina Trudeau, marié à Saint-Valentin, le 30 mai 1934, à Jeanne Poirier, fille de Joseph et de Delphine Lavoie.

MISSION DE LA GRANDE LIGNE LA MOISSON S'ÉTEND (1840-1875)

Dernièrement, le docteur Nelson Thomson, pasteur du Centre d'études théologiques produisait une ESQUISSE HISTORIQUE DE L'ÉGLISE ROUSSY MEMORIAL À SAINT-BLAISE, QUÉBEC. AVEC QUELQUES NOTES SUR L'INSTITUT FELLER.

Nous en reproduisons l'abondante partie qui concerne la période 1840-1875.

LA GRANDE LIGNE: BERCEAU DES ÉGLISES BAPTISTES DE LANGUE FRANÇAISE AU CANADA par le Dr Nelson Thomson

(...) Pendant les années quarante, plusieurs événements significatifs se succédaient. Un médecin, le docteur C.H.O. Côte³, qui avait été exilé aux États-Unis pour sa part du côté des Patriotes lors de la rébellion, accepta la visite de monsieur Roussy à Swanton, Vermont, et embrassa la foi évangélique en 1841. Autant il avait été, comme beaucoup d'autres, foncièrement incrédule quant à la foi chrétienne⁴, autant lui et sa femme sont devenus des témoins ardents de la foi. Bénéfi-



L'ensemble du domaine Feller

3. Certaines sources utilisent l'orthographe Côté; mais les sources plus anciennes, en plus de la tradition orale, donnent l'orthographe que nous utilisons.

4. En 1851, le pasteur Théodore Lafleur a fait paraître dans *Le Semeur Canadien* une série d'articles intitulée «L'Incrédulité chez-nous». Nous y lisons notamment: «La religion comme un immense réseau enveloppe notre peuple tout entier et semble le préserver non seulement de ce fléau lui-même, mais encore de la frayeur que son approche pourrait éveiller. Voilà ce que découvre un coup d'oeil superficiel d'ensemble, mais si l'on s'approche et que l'on regarde à travers ce léger tissu, l'uniformité disparaît... Chez nous, l'incrédulité n'est nulle part, et elle est partout; nulle part franche et ouverte. Mais partout déguisée, cachée; nulle part on ne la voit, mais partout on la sent.» (Numéro du 30 octobre, 1851, pp. 173-174). «Au point de vue religieux, il n'y a guère que deux classes de personnes dans la partie française de notre pays. On est crédule ou incrédule, rarement on est croyant.» (Numéro du 27 novembre 1851, p. 188.)



Le collège pour garçons et filles « Feller Institute »

ciant d'une amnistie, il devint à son retour au pays un prédicateur très efficace, oeuvrant en particulier à Saint-Pie à partir de 1843, et à Sainte-Marie de Monnoir dès 1849. Il mourut en 1850 à l'âge de 42 ans.

Faisons maintenant le point sur le travail pédagogique qui s'était poursuivi pendant ces années. En 1848 on comptait à la Grande Ligne vingt-trois personnes se préparant sérieusement pour le travail de colportage biblique, ou comme professeurs. Les cours qui y étaient dispensés comprenaient l'exégèse biblique et la formation théologique, le latin, le grec, l'histoire, la philosophie naturelle, la chimie et la physiologie, le tout couronné par un examen public. Monsieur Normandeau, Monsieur Toussaint Riendeau et Monsieur J. N. Williams partageaient l'enseignement. Ce dernier (ancien élève de la Grande Ligne et parfaitement bilingue) était diplômé du Séminaire théologique de Rochester, N. Y. Une école élémentaire à la Grande Ligne fonctionnait sous la direction de Monsieur Jacob Dalpé. En d'autres villes et villages aussi, un peu partout où il y avait des francophones (y compris dans les états de New York et de Vermont) on ouvrait des postes d'évangélisation, ainsi que des écoles du jour pour environ 200 enfants en 1848. Une vingtaine de missionnaires et d'instituteurs et institutrices étaient au service de la Mission en 1848. Plusieurs d'entre eux avaient fait leurs études à la Mission, dont Narcisse Duval et Louis Auger. En principe, c'est ainsi - par le moyen de l'évangélisation liée à l'éducation - que se sont essaimées les églises baptistes françaises, et les autres églises évangéliques, à travers la province.

Pendant cette même décennie, deux jeunes gens de Napierville se sont convertis, Théodore Lafleur et Narcisse Cyr. Les deux ont subséquemment fait leurs études dans une école de théologie évangélique dirigée par le célèbre professeur d'Histoire ecclésiastique, Merle D'Aubigné - à Genève en Suisse. Lafleur devint un chef de file extraordinaire au sein de l'équipe des pasteurs de la Mission. Cyr fonda en 1850 le premier journal

protestant français en Amérique du Nord, *Le Semeur Canadien* - qui portait comme sous-titre « Journal des connaissances utiles en politique, éducation, littérature, morale et religion ».

Le 3 août 1849, Cyr devint co-pasteur de l'Église de la Grande Ligne avec Monsieur Roussy. (Les membres des Églises Baptistes choisissent leurs propres pasteurs parmi ceux que le Seigneur semble désigner). En cette même année 1849, l'Église de la Grande Ligne et les autres églises et écoles qui étaient nées du ministère de la Mission, se sont affiliées à la Société Missionnaire Baptiste Canadienne. En 1855 l'oeuvre s'incorpore sous le nom de la Société Évangélique de la Grande Ligne. Les Églises Baptistes ne baptisent que les croyants - et ce par immersion - c'est-à-dire ceux qui professent une foi personnelle en Jésus-Christ. Le procès-verbal de l'Église de la Grande Ligne, en date du 26 août 1849, contient la nouvelle constitution de l'Église, qui se nomme dès lors « L'Église Évangélique Baptiste de la Grande Ligne ».

C'est en janvier 1851 que Monsieur Roussy quitte la Grande Ligne pour accepter le ministère d'évangélisation, déjà amorcé par le docteur Côte, à Sainte-Marie de Monnoir. C'est là où il eut un débat public avec le prêtre Charles Chiniquy, bien connu comme « l'apôtre de la tempérance » et comme anti-protestant. Ce même prêtre devait se convertir plus tard au protestantisme⁵.



La maison de ferme « Hillcrest » où logent les responsables du domaine agricole

Il semble que Monsieur Roussy soit resté trois ou quatre ans à Sainte-Marie (aujourd'hui Marieville). C'est pendant son ministère qu'un beau temple y fut construit en 1852. En passant, rappelons que l'église de Marieville, qui se remplit toujours chaque dimanche, est le plus vieux temple protestant français encore utilisé comme

5. Lire « Récit de la discussion entre Chiniquy et Roussy » dans *Le Semeur Canadien*. Vol. 1, no. 2, Février 1851; ainsi que les numéros du 8 mai et du 26 mai 1851.



église, en Amérique du Nord. Ensuite Monsieur Roussy a travaillé à plusieurs autres endroits, entre autres Ely Sud et Roxton Pond comme évangéliste et implanteur d'églises.

Entretiens, le 16 janvier 1851, Monsieur Léon Normandeau fut reçu comme pasteur de l'Église de la Grande Ligne. L'année suivante, Normandeau a compilé un recueil de cantiques pour être utilisé dans les églises protestantes françaises. Il fut publié sous le nom de *Recueil des Cantiques Chrétiens à l'Usage des Églises du Canada*.

La Maison de Mission étant devenue trop petite pour les besoins d'une oeuvre en pleine expansion, la Mission a construit une école pour jeunes filles à Saint-Pie en 1850, sous la direction de Mademoiselle Sophie Jonte. Après qu'un incendie a détruit cette école en 1854, celle-ci fut transférée à un édifice plus grand qu'on acheta en novembre 1855, à Longueuil - sous la direction du pasteur et de Madame Lafleur.

À la demande de l'Église de la Grande Ligne, Monsieur Roussy revint en 1857, pour assumer le pastorat de l'Église, et pour aider au niveau de l'enseignement dans l'école pour garçons à la Grande Ligne. On peut lire dans les registres de l'Église pendant les années cinquante les noms de plusieurs familles qui se sont identifiées comme évangéliques en se ralliant à l'Église. On remarque les noms des familles suivantes: Bruneau, Vary, Péron, Pierrier, Molleur, Paradis, Hart, Brownrigg, Lord, Lévêque et Patenaude. Pendant les années suivantes d'autres familles s'unirent à l'Église. On voit les noms des familles Therrien, Picard et Blais. La famille St. James (à l'origine St-Gemme de Beauvais) de Saint-Constant reçut également le message Évangélique par l'entremise de l'Église de la Grande Ligne. L'Église Baptiste française de Saint-Constant est toujours très active.

Le 29 mars 1868, Madame Feller, dont la santé déclinait depuis quelques années, est morte, dans la joie de son Sauveur. Et cette même année à la Grande Ligne, le 8 juillet précisément, eut lieu le premier congrès annuel de l'Union des Églises Baptistes de langue française. (C'est ce même nom de l'Union qui a été adopté en 1969 lorsque cette association d'église s'est

incorporée). Les membres de ces églises se réunissent toujours en grand nombre, chaque année au mois de juin, pour entendre des conférences bibliques, pour jouer de la communion fraternelle, et pour trancher ensemble les questions relatives au progrès de l'oeuvre chrétienne que Dieu nous a confiée.

À l'automne de 1868, Monsieur Normandeau est devenu le directeur de l'école de la Grande Ligne. Deux ans plus tard, c'était le tour de Monsieur Treflé Brouillet, et ensuite celle de Monsieur Jean Daniel Rossier.



Monuments des fondateurs de la Mission Grande-Ligne



*Au Temps
du
Village*

1875



**e Delaware and
Hudson - 1875**

Grand brouhaha aux gares des deux lignes; dans l'avant-midi du 17 novembre passe le Delaware and Hudson c'est la première liaison ferroviaire New York - Montréal. Tout

le monde est aux oiseaux: plein de wagons à remplir de foin pour la région new-yorkaise en pleine expansion.

Au printemps, le 22 mai, Mgr Fabre avait ordonné le jeune Alfred Houle. Dans dix ans, il viendra desservir Saint-Blaise pour en devenir le curé fondateur. Mais auparavant, il devra être vicaire à Mascouche, Saint-Charles de Montréal, Saint-Gabriel-de-Brandon et à Verchères.

La petite école de Mme Feller est devenue un collège qui donne l'enseignement secondaire et qui reçoit près de deux cents élèves, tant filles que garçons.

Vers les années 1880, il y eut un assez fort mouvement d'adhésion à ce groupe protestant et en 1883, on bâtit l'église près de l'Institut Feller.



Gare Girard. (De g. à d.): Marcel Girard, Antonio Girard, Louis Girard, Antoinette Girard (Mme Donat Portin), Thérèse Girard (soeur), Léopold Girard, Blanche Girard (épouse de Léopold) et Alice Girard

Il est probable que ce sont ces événements qui incitèrent Mgr Fabre à organiser une paroisse dans la Grande Ligne en 1886. Voilà donc la cause indirecte de la fondation de Saint-Blaise.

Depuis 1879, le prosélytisme protestant s'enflamme tant en Europe qu'en Amérique entraînant une réaction catholique.

Au Québec, l'église catholique est en pleine remonte; le clergé est puissant, respecté et rempli d'initiatives.

En 1876, Monseigneur Fabre succède à Monseigneur Bourget comme évêque du diocèse de Montréal.

Les enfants des arrivants vont s'installer en Nouvelle-Angleterre, dans l'Ouest canadien et américain

et à Montréal. Les économies réalisées par les familles - le foin se vend bien - sont réparties aux enfants qui partent s'établir ailleurs.

Les vieux pionniers achèvent « leur règne » David Roy (1870), Nicolas Boissonnault (1881) et sa seconde épouse Marie Giroux (1876), André Roy dit Landry (1882), Catherine Côté, veuve Remi Gauvin (1876), le capitaine Antoine Boissonnault (1880) et Geneviève Létourneau son épouse (1881).

Ce sont leurs enfants qui réaliseront la paroisse longtemps désirée.



Le Château. Construit au début des années 1880, par Lucien Boissonault

POÈMES DE CHARLES-MARIE BOISSONNAULT

Le Roc

*Dans le castel joyeux que mes jours vont élire,
Le Roc m'a dit ceci que des mortels vont lire:
- Je n'étais qu'un rocher inutile, un granit
Obstruant les regards avides d'infini,
Quand un homme survint qui cisela mes schistes
Et sculpta du manoir les frontons fantaisistes
Et je devins l'asile intime de mes ans,
Mes morceaux réunis abritent ses enfants
Contre l'hiver aux mains polaires et glacées,
Contre l'été brûlant les campagnes gercées,
À l'époque où la neige irise l'horizon
Comme au temps où la pluie inonde les prés blonds;
C'est entre les parois que mes fragments composent
Que l'on naît, vit ou meurt dans le temps triste ou rose.
Je suis le vrai confort, la joie et la maison
Et je répands serein le bien-être à foison
Car mon âme de pierre est douce à vos tendresses
Et recueille souvent vos plus chaudes ivresses*

Le Frémissant Hiver

*Le frémissant hiver aussi blanc que le cygne,
Appuyé sur le jour, les toits et le jardin,
Tel un peintre devant la gloire d'un dessin,
Regarde émerveillé janvier qui lui fait signe.*

*Les givres éclatants ont constellé les arbres.
Le séduisant azur et les vergers pensifs
Grelottent dans la bise et pleurent l'été vif,
La nuit s'enneige et dort sur les parvis de marbre.*

*Les pentes des vallons sous la paix des étoiles
Offrent des bouquets blancs aux firmaments transis.
Ah! que le temps est gai, que loin sont les soucis.
Là-bas, tombe minuit. Les villages s'étoilent.*

L'Heure Chérie

*Beaucastel défaillant dans l'air tiède et limpide
Où les muguet fleuris épandaient leur parfum.
L'érable frémissait près des thym impavides,
Et les ramages clairs s'étaient tus, un à un.*

*Nous étions là, rêveurs sur la pelouse verte.
Seul, l'engoulevant preste amusait nos regards
De son fantasque vol et des chutes alertes
Qu'il faisait au-dessus des feuillages blasards.*

*Dans le silence obscur, immaculé, languide,
Le soir posait au front violet de la nuit
Le voile d'argent bleu des étoiles limpides;
Au loin, Vénus baisait le firmament séduit.*

*Non loin de nous, un chêne à l'écorce luisante
Berçait sur une branche, au gré du vent douillet,
Parfumé de lilas, de trèfles et de menthes,
Les nids chauds et mignons de deux chardonnerets.*

*Assis à tes côtés, regardant tes prunelles,
Je laissais mon amour se diffuser en toi.
Dans l'azur de tes yeux se reflétaient des ailes:
Ailes d'or ou d'émail du songe ou de l'émoi!*

*Las! le soir clair mourut et la nuit taciturne
Envahit le jardin où nous rêvions tous deux.
Ton visage indécis, que masquaient l'air nocturne
Et l'ombre de saphir, disparut à mes yeux.*

*Mais la lune, soudain, brilla dans la nuit mauve,
Et je revis ton front, tes lèvres et tes yeux,
Baignés de ses reflets étincelants et fauves,
Et mon coeur défailloit sous tes baisers joyeux.*





Le Elm Lodge de Monsieur G. Dutaud, au domaine Feller

LA MISSION DE LA GRANDE LIGNE S'ÉPANOUIT. L'ÉGLISE ROUSSY MEMORIAL ET L'INSTITUT FELLER.

«Et la vie continue!!!» Considérons en quelques lignes, les résultats du travail de Madame Feller pendant les 95 dernières années.

De 1870 à 1942, il y eut des succès et des revers. Quelques-uns demandaient si les résultats justifiaient les dépenses... Il ne faut jamais mesurer les fruits du travail par le nombre de membres des Églises. Un exemple - en 1916, 68 membres ont été ajoutés aux Églises de la Mission de la Grande Ligne par le baptême. Les rapports des années diffèrent sous bien des aspects: L'immigration constante des Canadiens-Français Protestants vers des endroits plus hospitaliers qui leur permettraient, en témoignant de leur foi en Jésus-Christ de mieux éduquer leur famille, le manque d'école de langue française pour les Protestants, la grande difficulté d'approcher les Canadiens-Français dans la période d'après-guerre (1914-18). Ceux-ci croyaient avec la plus grande sécurité, que le Protestantisme était exclusif au peuple de langue anglaise, tout contribuait à amoindrir, sinon à détruire, le travail ardu et la fidélité infatigable des pasteurs, évangélistes et instituteurs, qui consacraient leur vie pour annoncer l'Évangile et préparer les jeunes pour l'avenir.

Quelques événements - 1876: L'école des filles de Longueuil est fermée, celles-ci sont installées à la Maison de Mission qui prit alors le nom de Institut Feller. Une aile avait été construite pour les abriter. L'incendie de l'école en 1890 épargna cette aile. Pendant le même été, on reconstruisit l'édifice incendié, mais en 1902, des agrandissements furent faits et l'école telle qu'elle est aujourd'hui fut construite avec des facilités pour accommoder 190 personnes, salle à manger, cuisine, salle de classe, bibliothèque, deux étages au complet, étant affectés exclusivement pour les élèves, plus une salle de réception pour environ 350 personnes.

Une ferme de 250 acres, partiellement donnée par

M. Roussy environne l'école. L'Institut possède aussi à l'heure actuelle huit maisons d'habitation pour les familles du Directeur, des instituteurs et des autres employés. L'Église Roussy Memorial ainsi que le presbytère, quoique la congrégation étant autonome, ont aussi été construits sur le terrain de la ferme.

En 1922, la salle Massé fut construite comprenant gymnase, infirmerie et petits appartements pour les employés de l'école. Au rez-de-chaussée, furent installés la buanderie, la chaufferie ainsi que le laboratoire et un atelier de travaux manuels. En 1925, cet atelier fut complètement équipé ainsi que, bénévolement les deux infirmeries.

En 1910, pour être à la marche de l'époque (et le même programme avec amélioration est en vigueur aujourd'hui), l'enseignement devint bilingue de la première année jusqu'à l'Immatriculation universitaire. Aussi on commença l'enseignement de la musique et la dactylographie. Il y a aussi la couture pour les filles et tout ce qui concerne les travaux manuels pour les garçons sans oublier la culture physique.

Pour les activités récréatives, il y a le ballon au panier, la balle au camp et le football puis le tennis sans oublier le patinage et les récréations à l'intérieur.

Pour la nourriture de l'âme, il y a un culte quotidien à la chapelle avant l'heure des classes. Dès 1893, des Associations pour jeunes filles et jeunes gens chrétiens furent fondées. Si une disparaissait, une autre prenait la relève. Il ne faut pas perdre de vue, que le but principal de l'Institut Feller est la régénération et la consécration des jeunes placés sous sa protection et que si l'instruction fait partie du travail général, le point primaire est l'évangélisation.

En 1913, M. le pasteur E. Bosworth, secrétaire-général de la Mission de la Grande Ligne, écrivait dans son rapport annuel que, 4 000 des 7 000 jeunes qui ont passé à l'école se sont consacrés au Seigneur. Dans un autre de ses rapports, M. Bosworth écrivit qu'en 1911, le premier ministre de la Province de Québec s'est pro-



L'église Roussy Memorial

noncé en faveur de l'instruction accessible à toutes les classes de la société, et attribue cette action du Premier Ministre comme étant un des fruits découlant de l'oeuvre de Madame Feller. Quand elle posa les fondations de l'école chrétienne qui porte son nom, Madame Feller bâtit plus grand qu'elle ne le crût. L'école chrétienne accomplit pour l'avenir un travail plus solide et plus durable que n'accomplit même une dynastie, celle-ci s'élève et décline, tandis que l'école chrétienne dure. Il est impossible de nommer toutes les personnes qui ont consacré leur vie depuis la fondation jusqu'en 1942, ce témoignage appartient aux élèves qui ont bénéficié de toutes les bénédictions, que Dieu s'est plu à répandre sur l'oeuvre de la fondatrice et de ses successeurs.

Et la vie continue: L'école a été fermée pendant six ans à l'éducation des jeunes, par contre, elle fut employée par le Gouvernement Canadien pour loger les prisonniers allemands.

Je laisse la plume à M. le pasteur Émile Boisvert qui a été Directeur de l'Institut Feller pendant les années 1948-1963. Voici: «Quand nous sommes arrivés ici à l'Institut Feller, ma femme et moi, le premier avril 1948, les réparations n'étaient pas encore terminées à

l'intérieur de l'école. Il n'y avait rien des nécessités de la vie quotidienne, aucun meuble dans la cuisine, la salle à manger, les chambres à coucher, les salles de classes, etc., etc.

«C'était dans la première période d'après-guerre, et on ne pouvait pas trouver tout ce que l'on voulait. Il a donc fallu commander et attendre. Le jour de la rentrée des classes, nous sont arrivés les bancs de classe commandés quatre mois auparavant.

«L'Institut ayant été fermé depuis plus de cinq ans, les gens l'avaient oublié et nous n'eûmes que 90 élèves cette première année, mais aussi, cela nous a permis de terminer tous les travaux commencés pendant cette première année.»

(Tiré de J. M. Cramp, *Les mémoires de Madame Feller*, Institut Feller, Grande Ligne, P.Q. 1964, pp. 147-250.)

En 1886, Monseigneur Fabre devient archevêque de Montréal. Il décide aussi de créer une paroisse dans la Grande-Ligne.

FONDATION DE SAINT-BLAISE

31 mai 1886

À la demande de Sa Grandeur Mgr Édouard-Charles Fabre, archevêque de Montréal, qui se trouve ainsi le véritable fondateur de Saint-Blaise, dans la demeure de Dame veuve Alfred Girardin, occupée alors par Sieur Romuald Painchaud, le 31 mai 1886 se tient une assemblée, présidée par Messire Jean-Charles-Godefroy Gaudin, curé de Saint-Valentin, dans le but de connaître le nombre des habitants francs-tenanciers disposés à concourir à l'érection d'une chapelle destinée à desservir toutes les familles composant la Grande-Ligne. Vingt-huit francs-tenanciers approuvent le projet, deux cependant à condition que la paroisse en perspective soit plus étendue; huit signent leur opposition.²

Du 28 septembre au 27 octobre

Le 28 septembre se tient au même endroit une deuxième assemblée. Elle est présidée par M. l'abbé Alfred Houle qui, le 9 septembre précédent, avec résidence à Saint-Valentin, était nommé desservant de la future chapelle que Sa Grandeur désirait voir ériger près de la gare Grande-Ligne sous le vocable de Saint-Blaise. On envoie M. le curé Gaudin ainsi que Messieurs Lucien Boissonnault et Théophile Morin auprès de Mgr l'archevêque pour lui demander d'agrandir le territoire de la future desserte, alors seulement la Grande-Ligne de la Carrière à la rivière.

Le 6 octobre on se réunit pour apprendre que Mgr l'archevêque invite Monsieur le desservant à faire de la



Abbé Alfred Houle

PREMIER CURÉ

Houle (L'abbé Alfred), né à Berthierville, le 24 juin 1847, d'Antoine Houle, cultivateur, et de Marguerite Poirier. Fit ses études au collège de L'Assomption et fut ordonné à Montréal par Mgr Fabre, le 22 mai 1875. Vicaire à Mascouche (du 4 août au 13 octobre 1875), à Saint-Charles de Montréal (1875-1876), à Saint-Gabriel-de-Brandon (1876), à Verchères (1876-1886); curé-fondateur de Saint-Blaise (1886-1893); curé de Saint-Léonard-de-Port-Maurice (1893-1915), où en 1907 il a relevé de ses ruines l'église incendiée le 17 janvier de la même année. Prêtre d'une grande activité, il est décédé à Saint-Léonard-de-Port-Maurice le 8 avril 1915.

2. Georgiana Morin, fille de Théophile, est la veuve d'Alfred Girardin. Une donation du père et de la fille donc.



propagande pour la future paroisse de Saint-Blaise et à accepter tous ceux qui veulent y collaborer. On procède ensuite à l'élection de syndics en vue de la construction de la chapelle.

Le 20 octobre Mgr l'archevêque accepte les offres de terrains pour la chapelle; 1-1/4 arpent par 4 arpents de Mme veuve Alfred Girardin pour 300.00 \$ et 3/4 d'arpent par 4 arpents donné en pure libéralité par M. Théophile Morin. Le terrain de la future fabrique aura donc ainsi huit arpents de superficie.

Le 27 octobre on lance une souscription qui rapporte plus de 800.00 \$.



CULTE ENVERS SAINT BLAISE

« Il est vraiment merveilleux de constater l'immense popularité qu'a toujours eu le culte envers saint Blaise.

L'Église a placé saint Blaise parmi les quatorze grands saints appelés «secourables» et le peuple l'a surnommé le «faiseur de miracles».

Dans certains pays sa fête était de précepte et chômée. Des monnaies furent frappées à son effigie.

Un peu partout des églises lui furent dédiées: à Rome il y en avait cinq.

Une communauté religieuse portait le nom de saint Blaise. Plusieurs confréries furent érigées en son honneur. Deux ordres de chevalerie lui furent consacrés.

Les cardeurs de laine, les tailleurs de pierres, les ouvriers en bâtiments et certains laboureurs ont pris saint Blaise pour Patron.

On l'a toujours invoqué spécialement pour les enfants, les malades, les biens de la terre et la guérison des animaux.

Le jour de la saint Blaise, par des prières spéciales, les prêtres bénissaient du pain, du vin, des fruits, des semences, de l'huile, etc.

Un peu partout encore, à la fête de saint Blaise, le 3 février, se fait la bénédiction des gorges avec les cierges en «X» préparés pour cela. En les appliquant le prêtre dit: «Que par l'intercession de saint Blaise, évêque et martyr, Dieu te protège du mal de gorge et de tout autre mal. Ainsi soit-il».

En réponse à cette confiance mise en lui, saint Blaise maintient toujours sa réputation de «faiseur de miracles». Un vieux médecin grec, Aetius, affirmait, après l'énumération de nombreux médicaments, que le meilleur remède pour les maux de gorge était toujours la prière à saint Blaise. Aujourd'hui nombreuses encore sont les déclarations de grandes faveurs et de miracles obtenus à la suite de prières ferventes à saint Blaise.» (2)

NOËL 1886; PREMIÈRE MESSE PAROISSIALE DANS LA CHAPELLE NEUVE

«La première messe fut chantée le 25 décembre 1886 par un groupe de chantres aujourd'hui presque tous disparus, sauf le maître-chantre, M. Lucien Boissonault, toujours au lutrin depuis cette date». (1)

JOUR DE L'AN 1887: OUVERTURE DES REGISTRES

«Le premier janvier 1887 se fit le premier baptême: c'était Marie-Cornélie-Joséphine Toupin, fille de Philippe Toupin et de Cornélie Hébert». (1)

«Elle fut baptisée par M. l'abbé Alfred Houle, desservant de la chapelle.

Elle a épousé M. Alcide Castagner; ils ont une fille du nom de Jeanne-Laurette.

Depuis 25 ans, ils demeurent à North Surrey, Colombie canadienne». (2)

LA SAINT-VALENTIN DE 1887: PREMIER MARIAGE

«Le 14 février 1887, mariage de M. Wilfrid Brosard et de Joséphine Bombardier. C'était le premier». (1)

LE 30 JUILLET 1887: TROIS PREMIÈRES SÉPULTURES

«Le 30 juillet 1887, la première sépulture fut celle de l'enfant de Arsène Morin et de Sylvia Surprenant. Le même jour on a aussi inhumé deux autres enfants

(1) Fascicule du 50^e anniversaire

(2) Fascicule du 75^e anniversaire

dont un de deux mois et l'autre de 12 mois, tous deux enfants de F. X. Girard et de Denise Traban». (1)

LE 31 DÉCEMBRE 1887

« On a fait cette année-là 25 baptêmes, 5 sépultures, 5 mariages ».

JUILLET 1988

MONSIEUR LE MAÎTRE DE POSTE S'INQUIÈTE ET ÉCRIT À SON ÉVÊQUE (Acte I)

Il y a un siècle, Jean-Baptiste Sénécal était maître de poste à la Station Grande Ligne. C'était un beau centre de circulation d'idées et d'informations. Et l'on commençait très généralement à trouver que Monseigneur tergiversait pas mal dans le manche.

On était d'avis aussi qu'il écoutait un peu trop les avis du curé de Saint-Valentin qui ne voulait pas perdre de ses ouailles (et leur dîme) au profit d'une nouvelle paroisse.

Au train où allaient les choses, l'érection canonique de la paroisse ne serait pas pour demain.

Monsieur Sénécal - qui écrivait bien et savait tourner délicatement les choses - plongea donc sa plus belle plume dans l'encrier et coucha sur papier ses inquiétudes et celles de ses concitoyens.

Admirons au passage l'élégance du style:

*À sa Grandeur Monseigneur E. Fabre,
Archevêque de Montréal*

Monseigneur,

Le très humble soussigné prend la respectueuse liberté de venir dérober quelques instants de vos nombreuses occupations pour vous exposer les faits suivants relativement à la nouvelle paroisse de St. Blaise (Grande Ligne). Je me crois en conscience, et dans le plus grand intérêt de la foi et de la religion, dans l'obligation de porter à la connaissance de Votre Grandeur les bruits qui circulent dans notre localité et dans celle de Saint-Valentin au sujet de la paroisse nouvelle.

Les protestants sont dans la joie et proclament bien haut leur contentement de voir le retard de Votre Grandeur à ériger St. Blaise canoniquement, ils prétendent que cela est d'un bon augure pour leur religion laquelle, disent-ils hardiment, n'en sera que plus forte si, comme les apparences le permettent, St. Blaise tombe.

Les difficultés suscitées par le révérend Mr. Gaudin, curé de St. Valentin, pour l'érection de notre paroisse sont une grande cause de découragement pour les catholiques d'un côté et de réjouissances et de commentaires très désagréables et très préjudiciables à la religion pour nos frères séparés de l'autre. Et pourquoi cacher à Votre Grandeur ce que dame rumeur nous

apporte tous les jours: Monseigneur n'a pas d'autorité sur ses prêtres, car si Sa Grandeur avait pouvoir sur Mr. Gaudin, Elle n'aurait pas tant d'égard pour lui en lui laissant une si grande paroisse, tandis que la Grande Ligne seule ne peut le maintenir ni faire vivre un prêtre selon la condition; le révérend Mr. Gaudin n'agit en cette occasion que par intérêt personnel; c'est pour lui une question non de religion, mais d'argent, ses revenus diminués de 3 à 400 piastres ne l'empêcheraient pas de vivre honorablement loin de là, il lui en resterait encore très largement. On va même jusqu'à dire et si je me fais l'écho de ce triste rapport c'est dans le but de ne rien cacher à Votre Grandeur: Mr. Gaudin a acheté la paroisse de St. Valentin et Monseigneur ne peut faire que le démembrement que voudra Mr. Gaudin. C'est triste! bien triste! mais cela se dit bien haut, et les commentateurs vont leur chemin.

Je suis maître de poste et en cette qualité je ne me suis jamais mêlé d'affaires publiques; mais ayant occasion tous les jours d'entendre ces propos si propres à jeter le discrédit sur le clergé, à affaiblir la foi au sein de notre population catholique, à fournir aux protestants des prétextes pour jeter l'alarme et répandre les erreurs les plus grossières parmi les fidèles, mon cœur saigne et ma conscience me dicte la démarche que je fais aujourd'hui auprès de Votre Grandeur. Un fait positif: Si St. Blaise tombe, ce sera un grand triomphe pour les protestants et en ce cas, Mr. Gaudin en tête et tous les prêtres qui s'obstinent à entraver l'érection de cette paroisse auront fait plus pour la cause de nos frères séparés que leurs meilleurs prédicateurs. Il est pénible, et vraiment triste d'entendre ces hommes hors du sein de notre Église nous jeter à la face: Vos prêtres n'ont en vue que l'argent, ils ne travaillent que dans ce but, nous vous le disions dans le passé et aujourd'hui vous êtes obligés de vous rendre à l'évidence (triste, mais textuel)! J'aurais bien des choses à vous dire encore à ce sujet, entre autre chose Mr. Gaudin qui a dit que St. Blaise tomberait en poussière; mais je me borne là ne voulant pas abuser de votre temps précieux. Je suis satisfait car je viens de décharger ma conscience d'un fardeau bien lourd qui me pèse depuis longtemps.

Je prie Votre Grandeur, d'être bien persuadée que je n'avance que des faits véridiques, que je n'exagère rien, et que mes paroles ne sont que l'exacte réalité de ce qui se dit.

J'ai l'honneur d'être,

Monseigneur,

de votre Grandeur,

le très humble et très obéissant serviteur

Jean-Baptiste Sénécal

Maître de Poste

Grande Ligne, 3 juillet 1888.



TRISTE ACCIDENT

Le Franco-Canadien
Vendredi, 25 janvier 1889

Un terrible accident est arrivé mardi dernier à la Pointe Saint-Charles, Montréal.

C'est à deux pas du pont du canal Lachine, du côté du pont Victoria, qu'est arrivé l'accident.

En quittant le pont du canal la voie ferrée se bifurque. Le train du Delaware et Hudson prit à gauche pour gagner le pont Victoria. Au même instant la locomotive du train St-Laurent, conduite par l'ingénieur John Atkinson venait en sens inverse sur la bifurcation de droite marchant vapeur en arrière.

Tous les trains sont obligés de faire halte avant de traverser le pont du canal et il y a, en conséquence, un sémaphore à environ un arpent du pont. Au moment de l'accident, le signal du sémaphore était « danger »; cependant Atkinson avait passé outre et c'est ce qui fut la cause de la collision. Atkinson dit qu'il s'est efforcé de stopper; qu'il a même renversé la vapeur; mais que la locomotive s'est mise à glisser et qu'il a été impossible de la faire stopper à temps. C'est le sentiment général que cette locomotive avait d'abord une allure trop vive et que la conduite de Atkinson n'est pas à l'abri de la censure.

Le char qui a été frappé était l'avant-dernier; c'était un char de première classe, occupé par 25 ou 30 personnes; tout un côté de ce char a été complètement emporté; toute une rangée de sièges culbutés et démolis.

Nous avons ici la douleur d'enregistrer la mort de mademoiselle Henriette Boissonnault. La défunte était la soeur de M. C. A. Boissonnault, ancien curé de Sainte-Marthe, de M. J. A. Boissonnault, curé actuel de St. Johnsbury, Vt, ainsi que de M. Lucien Boissonnault, de la Grande Ligne, et par affinité, soeur de M. Théophile Morin aussi de la Grande Ligne, et cousine germaine de M. J. Boissonnault, de la Banque de Saint-Jean.

Mlle Boissonnault était depuis quelque temps en promenade chez son beau-frère, M. Antoine Bissonnette qui demeure à Montréal.

Le « tender » de la locomotive de Atkinson a frappé ce char juste dans la fenêtre de son siège et elle a été écrasée à mort sous la pression de ce tender que la collision souleva et qui se rabattit sur elle. Elle expira environ dix minutes après la collision. Le choc dû être terrible, si on en juge par les pièces énormes de fer et de bois qui ont été fracassées et mises en aiguillettes.

Nos condoléances à la famille Boissonnault pour le malheur qui vient de la frapper.

Les funérailles de la regrettée défunte auront lieu demain samedi à l'église Saint-Blaise.

NOTRE-DAME DES VICTOIRES

Le Franco-Canadien
Vendredi, 1^{er} février 1889

Nous traduisons du *Républicain*, de St. Johnsbury, l'extrait suivant:

La nouvelle église catholique romaine de Notre-Dame des Victoires a été consacrée dimanche dernier et les pieux fidèles conserveront longtemps le souvenir de cette belle fête.

L'église était littéralement comble, au delà de 1500 personnes y assistaient.

L'évêque de Burlington, Mgr de Goesbriand officiait et la cérémonie de la consécration fut faite par le vénérable curé de la paroisse, le Rév. J. A. Boissonnault, assisté par le Rév. Père Marceau de St. Johnsbury et le Rév. Père Roy, supérieur du collège de Sherbrooke. La cérémonie avait un caractère important.

À la suite de la consécration eut lieu la grand'messe chantée par le Rév. M. Roy ayant M. le curé Boissonnault comme diacre et le Rév. M. Marceau comme sous-diacre. Mgr de Goesbriand fit le sermon et après avoir félicité la paroisse sur le bel édifice que leur piété venait d'élever au Tout-Puissant, il leur démontra l'église comme étant la maison de Dieu, le lieu où ils devaient aller demander des consolations dans leurs chagrins et les troubles de la vie.

C'est dans l'église, s'écrit le respectable évêque, que votre âme est lavée, dans votre enfance, dans l'eau régénératrice du baptême; c'est dans l'église que, plus avancés dans la vie, vous venez à la sainte table, vous nourrir du pain des forts, enfin, c'est dans l'église, qu'à l'heure de la mort les dernières bénédictions et les dernières prières vous sont données.

Le chant mérite une mention spéciale, et mademoiselle Provost, madame Roach, le Dr Paquet, et MM. T. Gagnon et autres se sont distingués; l'acoustique de la nouvelle église s'est trouvé parfait.

Les vêpres de l'après-midi attirèrent un nombre inaccoutumé de fidèles.

L'église de Notre-Dame des Victoires est un des plus beaux édifices de l'état du Vermont.

Le site d'abord n'est ni plus ni moins que magnifique.

Bâti sur la colline qui monte de la rivière, la vue embrasse toute la vallée de la rivière Moose et découvre vers le nord et le sud le Pasumpsic sur une grande distance, et les collines boisées, les sinueux détours des rivières et la verdure des champs produisent un coup d'oeil d'une beauté qui ne peut être surpassée. L'architecture de l'église est imposante.

Elle a 65 pieds de largeur sur 140 de longueur, avec une sacristie de 26 pieds par 36.

Le clocher de l'église a 196 pieds de hauteur avec deux petits clochers de chaque côté.

L'intérieur est imposant. De fresques magnifiques décorant la voûte et les châssis aux verres colorés répandent une douce lumière du plus bel effet.

L'église peut contenir facilement 1200 personnes.

L'architecte de l'église M. George H. Guernsey de Montpellier et les contracteurs MM. Dubuc et Delisle ont droit aux plus grands éloges; la charpenterie était entre les mains de M. A. Provost, les plâtres des murs de M. Aunis de Pasumpsic et les fresques de M. Henay de Boston.

Avant l'érection de ce diocèse en 1953, la population catholique de St. Johnsbury était visitée occasionnellement par des missionnaires de Boston et du Canada et de 1853 à 1858 les Rév. Pères Drolet de Montpellier, Maloney, maintenant du Texas et O'Reilly de West Rutland l'administrèrent.

En 1858, le premier pasteur de la paroisse fut le Rév. Père Danielyou maintenant de New Jersey.

Il eut pour successeur en 1874 le curé actuel, le Rév. J. A. Boissonnault, arrivant de Fairhaven et c'est sous ses soins zélés que l'église de St. Johnsbury est parvenue au haut degré qu'elle occupe aujourd'hui.

Matériellement et moralement, il a accompli de grandes oeuvres et son nom sera longtemps prononcé avec respect.

La paroisse a augmenté de 220 familles à 340 (suivant le recensement d'octobre 1888); et sous l'administration du Rév. M. Boissonnault et de ses prédécesseurs il y a eu 2976 baptêmes, 527 mariages et 1155 sépultures.

Avec sa nouvelle église, nul doute que la paroisse de St. Johnsbury va entrer dans une nouvelle voie de prospérité.

UN PRÊTRE D'AUTREFOIS: CYRILLE SAMOISSETTE

La famille Samoïsette est établie depuis fort longtemps dans le Grand Bernier. Là y naquit au milieu du siècle dernier le jeune Cyrille Samoïsette; devenu prêtre, il oeuvra au Manitoba.

Monsieur Marc Pinsonneault nous a remis le texte d'une intéressante causerie portant sur la vie de Cyrille Samoïsette.

Cette causerie a été écrite sous forme de lettre par Cyrille-Achille Poissant, fils de l'instituteur Julien Poissant et de Léocadie Samoïsette, soeur de Cyrille.

Cyrille-Achille Samoïsette a été pendant près d'un demi-siècle curé de la paroisse canadienne de Saint-Joseph de Chicago.

* * *

Chère cousine Gertrude:

Le 16 avril prochain sera le centenaire de naissance de feu l'abbé Cyrille Samoïsette, notre oncle et l'ancien curé de Sainte-Agathe, Manitoba. C'est une occasion

favorable, je crois, de me rendre à tes désirs en te rappelant son souvenir.

Sous forme de causerie, et pour aider à la clarté de la narration, je te raconterai ce que j'ai vu, entendu, observé et compris de l'oncle dans les quatre circonstances où je l'ai personnellement rencontré.

La première rencontre eut lieu en l'été 1872. Elle est assez originale. J'avais à peine six ans.

Papa m'a toujours fait son petit compagnon de route. Cette fois nous étions en frais de charger un voyage de foin au bas de notre terre au rang du Richelieu. Tu connais l'endroit. Voilà qu'apparaît mon oncle revêtu de sa soutane, venant à pieds à travers le champ. - « Qui vient? » dis-je à papa. - « C'est ton oncle Cyrille ». - « Mon oncle n'a pas de robe » - « C'est une soutane ». - « Mon oncle a-t-il des culottes? » - Ce fut une question de trop, qui fut relevée et qui fit rire et le père et l'oncle.

Je me suis demandé depuis pourquoi cette visite pressée. Je l'ai compris depuis longtemps.

En cette année de théologie 1872-73, l'oncle devait passer au collège de St-Joseph de Memramcook, N.B. L'oncle avait besoin d'argent; il n'y eut que mon père qui lui donna le \$100.00 nécessaire. Naturellement à son retour, aux vacances, l'oncle mû par la reconnaissance s'empressait de venir saluer son bienfaiteur.

Mais le grand-père Samoïsette était-il dans la gêne? ... ne pouvait-il pas subvenir aux besoins de son fils?...

Chose à se rappeler, c'est que les troubles de 1837 étaient bien frais à la mémoire des canadiens-français de 1872. Les patriotes, qui avaient la sympathie de grand-père, se rappelaient la déloyauté des bureaucrates canadiens qui, pour l'amour du lucre, avaient tourné le dos à leurs frères de race, qui luttaient pour la juste revendication du droit de pratiquer leur religion et de parler leur langue française. Souvent nos vieux ancêtres manifestaient du dédain pour ces bureaucrates, ces prétendus instruits et partant pour l'instruction. Or il y avait dans le temps un nommé Langlois (grand-grand-mère Samoïsette était mariée en secondes noces à un nommé Langlois, de là maman parlait de « ma grand-mère Langlois ») un ami intime de grand-père. Il détestait souverainement l'instruction. Souvent il disait à grand-père: « Pourquoi faire instruire ton garçon? pour en faire un vaurien? un bureaucrate?... » Et, le grand-père... aurait pu... se laisser influencer par l'ami...? Cette année-là papa, le beau-frère, remplaça le père.

Ma deuxième rencontre avec l'oncle Cyrille eut lieu à la fin d'août 1873. C'était à la maison d'école où papa enseignait, et où quand un enfant, il avait lui-même appris son abécédaire. Cette école est située dans le rang de la « Première Ligne », au milieu des familles Comeau, Bourgeois, LeMoynes, Roy, Poissant, etc. C'était à la résidence de l'instituteur.



Or, c'est bien là où eut lieu ma deuxième rencontre.

C'était par une belle journée ensoleillée de fin d'août. L'oncle Cyrille était accompagné de son grand ami l'abbé J. B. Filion, prêtre depuis deux ans. L'abbé était causeur. Tout autant l'était l'oncle. Tous deux étaient en verve. Papa de son côté ne leur cédait en rien. La conversation était enjouée, animée. Maman avait préparé une attrayante et bonne table. Le petit coup d'appétit ne manquait pas. La visite se prolongea jusqu'à une heure avancée dans la soirée. Et pourtant cette visite, faite avec tant de brio, était une visite d'adieu. Cette fois l'oncle parlait pour l'ouest, pour le diocèse de St-Boniface, dont Mgr A. A. Taché était l'Ordinaire. Tout simple ecclésiastique encore, il se consacrait au service des missions manitobaines. Son ami, l'abbé Filion, s'engageait avec lui dans la même oeuvre.

Ce bon Monsieur Filion, quand je fus prêtre du même diocèse, me dit: «J'aimais Samoisette, et je ne voulais pas me séparer de lui». Dieu sait que tous deux ont été unis d'esprit et de coeur jusqu'à la mort. Mon oncle était si bon compagnon qu'il ne comptait que des amis dans les membres du clergé.

Puis huit ans s'écoulèrent; c'était durant l'hiver 1881. Mon oncle vint cette fois au collège de Sainte-Thérèse, pour visiter son «Alma Mater» et aussi son filleul et neveu. J'étais alors en «éléments-latins», début du cours classique.

Monsieur Antonin Nantel, supérieur, qui avait le culte de la famille, n'attendit pas que mon oncle me fit demander au parloir; mais il s'empressa de me faire venir à la salle de récréation des prêtres, avec lesquels mon oncle formait un cercle. L'oncle me fit bon accueil, me posa quelques questions personnelles, me donna des nouvelles concernant ma famille et les autres parents. On me fit asseoir près de lui. Puis graduellement la conversation s'engagea entre les prêtres sur des sujets d'actualités. C'était intéressant, mais je n'étais pas accoutumé à ce genre de vie de sénateurs. Quand le temps de la récréation fut terminé j'étais content de retourner avec les confrères. Le lendemain à son départ, l'oncle me salua bien amicalement.

Comme tout ancien élève notre oncle satisfaisait au besoin du coeur, en visitant le collège de sa jeunesse. Les murs, les classes, la chapelle évoquent de nombreux et précieux souvenirs qu'on aime à revivre. En plus l'oncle avait le plaisir de revoir son ancien supérieur, notre supérieur Monsieur Nantel. Il rencontrait son ancien compagnon de mission dans la personne de Monsieur Jean-Baptiste Proulx, maintenant professeur. Il pressait la main de son ancien confrère de classe dans la personne du directeur Monsieur Anthime Corbeil.

Et l'oncle se rappelait que les autorités à cause de son âge, 22 ans, quand il commença son cours classi-

que, lui firent sauter une année et lui permirent d'étudier privément pendant les jours de congé. C'étaient de grandes faveurs que l'oncle appréciait d'une part. Mais son expérience personnelle lui fit dire souvent que ses études étaient «un cours tronqué». Néanmoins chaque année de son cours il a décroché quelques prix.

Enfin neuf autres années s'écoulèrent. Dans l'intervalle j'avais terminé mes études classiques, je finissais ma deuxième année de théologie, comme clerc-ecclésiastique. Je professais au collège de Sainte-Thérèse, 1890.

Pendant toutes ces années, je me suis fait un devoir d'écrire au jour de l'an à mon oncle et parrain. Quelques fois après des mois, je recevais une réponse, d'autre fois plus d'une année s'écoulait avant d'en recevoir une. Je n'ai jamais bien compris cette irrégularité. Aussi qu'elle ne fut pas ma surprise quand à la fin de juin, au terme de ma seconde année de cléricature, je reçus une lettre venant de l'archevêché de Montréal. Mgr Fabre m'adressait la lettre d'oncle Cyrille, dans laquelle il lui demandait de me permettre d'aller le visiter pendant les vacances. Monseigneur Fabre avait tout simplement écrit au bas de la lettre: «La faveur sollicitée est accordée».

Comme je connaissais le Manitoba passablement, comme j'admirais Mgr A. A. Taché, l'archevêque, et puis... considérant l'extraordinaire de cette invitation, je crus y voir le doigt de la Providence. La décision fut prompte. J'économisai les quelques piastres qui me restaient de mon gros salaire de professeur, à savoir \$40.00 par an, et quand je fus retourné à la maison, j'empruntai quelques autres piastres de maman, je m'achetai une blouse grise d'été pour me laïciser, et au milieu de juillet je partis pour Winnipeg, pour Sainte-Agathe.

Après avoir franchi par voies ferrées 1460 milles en 66 heures, j'arrivais à Winnipeg et à Sainte-Agathe au milieu de la semaine et en plein jour au presbytère de Sainte-Agathe. Mon oncle Cyrille m'accueillit avec un bon sourire. Tante Zéphirine, ménagère, oncle Hormidas, rentier, cousin Cyrille Nolette, homme de confiance, furent tous bien aimables. J'étais loin de ma famille, mais j'étais avec des parents. J'allai voir le lendemain tante Alfred Pinsonnault et ses enfants. Ils demeuraient dans leur maison située sur le bord de la rivière Rouge, à une couple d'arpents du presbytère.

Je suis resté trois semaines au presbytère de Sainte-Agathe. Entre temps je n'ai pas été toujours sur les talons de l'oncle curé. Parfois j'ai accompagné l'abbé Dumesnil, alors supérieur du collège de Saint-Hyacinthe, P.Q., dans des excursions de pêche.

Mon oncle cependant m'a conduit chez des confrères, surtout chez son ami de coeur, l'abbé Filion, curé de Saint-Jean-Baptiste. Il m'a aussi introduit à Mgr Alex. A. Taché, à Saint-Boniface.

Il existait alors une admirable coutume chez les prêtres de la vallée de la Rouge. Une fois chaque mois on se visitait à tour de rôle. Or c'était le tour du curé de Sainte-Agathe de recevoir. Dans l'avant-midi, par un beau jeudi, les bons curés frais et dispos arrivent pour dîner. Ils avaient le coeur en bouche. L'oncle leur fit un bon accueil. On aimait à visiter Samoïsette, on se sentait si à l'aise et si en sécurité chez lui. Pas de formalité dans sa maison, et lui-même était si avenant, si hospitalier et discret. Puis sa table sans être riche était toujours suffisamment bonne. Dans ces agapes sacerdotales on discutait théologie, administration paroissiale, rubriques, et même politique. On s'instruisait, on s'encourageait. Puis aussi on se récréait, on s'amusait tout en fumant une bonne pipée. Les réparties vives, les calembours pleuvaient, on fraternisait. Pendant tout ce temps l'oncle était toujours attentif à la conversation. Il écoutait plutôt. Mais il ne perdait pas l'occasion d'insérer son observation en temps propice, ni de lancer son grain de sel quand il en avait la chance. Quand les confrères s'exclamaient, riaient aux éclats, lui se contentait de sourire sereinement, et avec un petit tic de la lèvre et du nez, sa main se portait à sa barbe qu'il serrait, pour la relâcher aussitôt et la répandre délicatement du bout de ses doigts. Eh! quelle admirable solidarité existait parmi ces bons prêtres de la Rouge. Quand plus tard je fus incardiné dans le diocèse de Saint-Boniface je remarquai qu'elle existait partout dans le clergé. C'est précisément cette remarquable solidarité qui m'a définitivement décidé de passer au diocèse de Saint-Boniface en 1891.

Outre les confrères, presque chaque jour il venait du monde au presbytère, parfois plusieurs personnes ensemble. On y venait et pour fins religieuses et pour fins civiles. Plus de personnes venaient pour fins civiles. Quelques-uns s'informaient où il y avait des lots de terre à vendre, d'autres venaient pour rédiger un contrat de vente ou pour donner une quittance, d'autres s'informaient s'il y aurait possibilité d'avoir un permis pour récolter du foin sur certains lots de terre, etc. etc. Quelques paroissiens venaient mettre les bancs à l'église, d'autres présentaient des articles religieux à bénir, d'autres le réclamaient pour administrer le baptême, aller aux malades, etc. etc.

D'autre part, le curé avait à traiter avec son personnel d'affaires domestiques.

Alors comment se comportait le curé Samoïsette avec tout ce monde. Toujours imperturbablement de la même manière, avec patience, douceur, générosité. Il en était de même, quand quelqu'un de ses paroissiens venait emprunter ou sa voiture, ou son harnais, ou son cheval, ou tout l'attelage, sans même lui souffler mot. Alors le curé se contentait d'observer: «C'est cela, on se sert sans même s'informer si je n'aurais pas besoin de sortir». Il n'était pas bonasse, mais il ne savait pas

refuser. L'oncle Cyrille fut le premier homme que je connus, doué d'une humeur si égale. J'en ai rencontré bien peu depuis. Pour pouvoir se contrôler si parfaitement, il faut être doué bien d'une grande vertu chrétienne, il faut avoir atteint un haut degré de perfection.

Dans cette dernière entrevue cette fois dans sa maison, j'ai déjà beaucoup dit concernant oncle Cyrille. Comme j'ai été en sa présence non pas quelques heures, mais plusieurs jours, j'ai beaucoup plus à dire concernant sa personne et sa personnalité. Il serait bon de se le représenter selon sa photo. De mon côté, je vais essayer d'esquisser une peinture littéraire de sa personne; puis je continuerai à expliquer la cause de sa vie besogneuse, et comment il s'en est tiré comme missionnaire puis comme prêtre pionnier et pasteur.

Cyrille Samoïsette avait une prestance imposante. Haut de près de six pieds de taille, droit et de carrure proportionnée, il avait un chef avenant avec large front, nez pincé et haut, bouche souriante, yeux gris et doux. Généralement, il avait longue chevelure, qu'il taillait lui-même une couple de fois l'an. Il portait presque toujours longue barbe, au teint châtain, bien fournie et ondulée, dans laquelle folâtraient ses doigts, surtout pendant une conversation. Il avait une main classique. Sa voix était celle d'un deuxième ténor. Il était rangé dans ses habits. Il avait l'esprit d'ordre à son bureau, dans ses appartements, à la sacristie, à l'église, mais tout cela sans ostentation. Il était homme de plusieurs métiers. Sa mère, après le mariage de ses deux filles aînées à la même messe, se trouvait bien seule pour avoir soin de jeunes enfants et d'une grosse besogne. Elle s'adjoignit Cyrille. Elle l'initia aux travaux domestiques. En peu de temps Cyrille devint un maître cuisinier, pâtissier et couturier. Puis comme le père était cultivateur, Cyrille allait au champ, réparait les outils, les bâtiments, alors il acquit la science de la culture et de la menuiserie.

Ces connaissances lui furent bien utiles surtout aux premières années de son ministère, quand il était missionnaire et seul dans ses quartiers. Alors il savait se nourrir, se soigner et se raccommode. C'était alors vers 1876. Le territoire de sa mission formait une superficie d'environ 400 milles carrés.

C'est aussi à cette époque que commença l'oeuvre de la colonisation au Manitoba. Les terrains de la vallée de la rivière Rouge sont d'une grande fertilité, et à proximité de Saint-Boniface et de Winnipeg, alors une bourgade près de Fort Gary, aujourd'hui une florissante ville de près de 204,000 habitants.

On parlait alors en haut lieu de la construction d'un chemin de fer qui traverserait la Puissance du Canada, surtout de Montréal, Winnipeg à Vancouver. Le gouvernement faisait arpenter en lots tout cet immense territoire, à partir de l'Ontario jusqu'aux Rocheuses. Le vent des affaires était levé. Les spéculateurs surgi-



rent pour se tailler des fortunes. On fit de la réclame par le Canada et les États-Unis. Les colons ne tardèrent pas à venir.

De leur côté, les autorités religieuses, toujours soucieuses du salut des âmes, ne furent pas lentes à comprendre la nécessité de se mêler à l'oeuvre de la colonisation. La vallée de la rivière Rouge fut naturellement la première exploitée. Alors l'oncle curé de Sainte-Agathe, tout en étant pasteur, devint prêtre colonisateur. Depuis lors jusqu'à sa mort en 1891, son presbytère fut ouvert à ses paroissiens, anciens et récents, aux colons explorateurs. Pendant un certain temps, à défaut de médecin et de maître-de-poste, ce presbytère fut une salle de consultation et un bureau de poste.

Puis quand sa paroisse eut pris une si grande proportion que le presbytère-chapelle devint insuffisant, l'oncle devint architecte et contremaître. Ce furent ses dernières attributions. Vers 1866 il bâtit une jolie petite église d'environ 45 pieds par 80 et de style mission espagnole. Puis il construisit son presbytère, environ 40 pieds par 40 et d'un étage et demi du genre « cottage ». Ces bâtisses, en bois, ne furent pas changées de son vivant.

La vie du curé Samoisette à Sainte-Agathe fut une vie besogneuse, composée d'oeuvres civiles et religieuses. Les oeuvres religieuses néanmoins eurent priorité. Chaque jour et à l'heure fixe il célébrait les saints mystères toujours précédés ou suivis par les prières de rubrique; les prières des heures canoniques étaient tellement religieusement récitées; il faisait sa méditation, ses lectures spirituelles, préparait ses instructions. Le dimanche, il était au confessionnal, chantait la messe avec dignité, instruisait son peuple plutôt sous forme catéchistique. Il parlait facilement et agréablement. Il était intéressant. Il avait bon soin des malades. Il savait catéchiser les enfants. Le curé Samoisette ne fut ni un acète ni un contemplatif; l'aurait-il voulu il ne l'aurait pu, ses occupations ne le lui auraient pas permis de l'être. Il fut simplement un bon prêtre ordinaire, donnant l'exemple de la piété, de la sobriété, de la prudence, de la charité, de la parfaite soumission à la sainte volonté de Dieu.

Voici un témoignage que lui rend tout dernièrement l'auteur de l'histoire de la paroisse de Saint-Malo qui était autrefois une mission dépendante de la mission Saint-Pierre Jolys, toutes deux ayant été les missions desservies par l'abbé Samoisette. Ces missions sont devenues deux paroisses florissantes de l'est de la rivière Rouge: « L'abbé Samoisette, curé de Sainte-Agathe et premier desservant de la mission grandissante de Saint-Pierre (dont est détaché Saint-Malo en 1891) viendra rendre une visite à nos colons, et la première messe à Saint-Malo sera célébrée par ce saint missionnaire dans la demeure de Louis Malo ». (Saint-Malo, histoire éditée en 1940, par la société historique de Saint-Boniface).

Résumons et précisons. Cyrille Samoisette, fils d'Anselme Samoisette et d'Archange Paradis, le quatrième d'une famille de treize enfants, naquit de parents cultivateurs, notamment remarquables par leur esprit de foi et leur charité légendaire. Il fit ses études classiques au Petit Séminaire de Sainte-Thérèse, Comté de Terrebonne, P.Q., de 1865-72, - commença sa théologie au collège de Saint-Joseph de Memramcook, N.B. en 1872, - fut tonsuré le 2 août 1874 et ordonné prêtre le 8 janvier 1875 par Son Excellence Mgr Alexandre A. Taché, archevêque de Saint-Boniface, Manitoba. Il fut nommé curé de Sainte-Agathe, Manitoba, en 1877, et décéda le 1^{er} août 1891 dans la même paroisse. Il est inhumé sous un autel latéral de l'église Sainte-Agathe, où reposent encore ses restes en cette année 1943.

L'abbé Samoisette a passé ici-bas en faisant le bien. Sa mémoire est demeurée vivace jusqu'à nos jours. Son nom est en bénédiction.

Donné ce 9 février 1943,

fête de Saint-Cyrille d'Alexandrie

par le Rév. C. A. Poissant, prêtre, chapelain

1890

L'impatience gagnait la population de Saint-Blaise devant la valse hésitation de Monseigneur l'archevêque.

Le 23 février se tient une grande assemblée chez Romuald Painchaud. On y soutient que « rien de ce que nous avons droit d'attendre n'a été accompli. Il règne donc parmi nous un malaise facile à comprendre, et il est devenu urgent que des démarches énergiques soient prises pour obvier à cet état de choses », écrit le secrétaire Lucien Gagnon.

Ensuite, l'assemblée des « francs-tenanciers » vote la création d'un comité dont les membres auront le mandat « de faire toute démarche auprès des autorités religieuses du diocèse, et même s'il le faut, de porter la cause auprès du Saint-Siège, aux fins d'arriver à faire ériger canoniquement la dite paroisse Saint-Blaise ».

Sont nommés: Auguste Bégnoche, Narcisse Brassard, Lucien Roy, Eusèbe Brassard et Alfred Roy.

Le 16 mars, seconde assemblée. Lucien Roy fait rapport de la rencontre du comité avec Mgr Fabre. On y apprend « que Sa Grandeur a répondu qu'elle n'était pas prête à accorder le décret et qu'elle désirait attendre le retour du Révérend Mgr Gaudin, curé de Saint-Valentin, qui est présentement à voyager en Europe ».

L'assemblée décide alors de procéder à une ultime tentative en brandissant la menace non moins ultime d'écrire au pape pour faire valoir leurs droits auprès du Saint-Siège.

L'approche est la bonne: Mgr Fabre accordera la paroisse de Saint-Blaise à ses citoyens dès le début d'octobre.

QUAND UN CITOYEN ÉCRIT À SON ARCHEVÊQUE (Acte II)

Au même moment où les citoyens de Saint-Blaise acceptent le principe de recourir à Rome pour mettre fin aux attermolements de l'archevêque de Montréal, ils chargent Lucien Isaïe Boissonnault d'écrire une lettre bien sentie au dit archevêque dans laquelle l'auteur résumerait toute la « problématique ».

Nous avons retrouvé cette lettre majeure dans les archives du diocèse de Saint-Jean.

Tant par le ton, le fond que l'écriture, cette missive nous semble un morceau de choix de l'écriture argumentative au dix-neuvième siècle.

L'argumentation y est serrée, fondée, psychologiquement habile et teintée d'un humour non dénué de sarcasme.

*À Sa Grandeur Monseigneur Fabre
Archevêque de Montréal*

Monseigneur,

Il y a au-delà de quatre ans, on me demandait de faire partie d'un comité chargé de faire des démarches auprès de Votre Grandeur, dans le but de lui demander un prêtre pour desservir la Grande Ligne sous le vocable qu'il plairait à Votre Grandeur de lui donner, afin de former une paroisse plus tard; ce que je refusai d'une manière péremptoire, sans en donner même les raisons; jugeant qu'il appartenait à Votre Grandeur de prendre l'initiative d'une démarche aussi sublime.

En effet, cette population de la Grande Ligne condamnée à cette famine de la parole de Dieu, comme 50 ans de combats, ne parle-t-elle pas plus éloquemment qu'un comité marchant sans succès comme sans espoir; comme cela s'est vu autrefois. Ceci n'a pas empêché que des citoyens au nombre de cinq je crois sont allés auprès de Votre Grandeur lui demander un prêtre; ce que vous avez bien voulu accorder en envoyant à Saint-Valentin le Révérend Monsieur Houle avec mission de s'entendre avec des habitants de la paroisse projetée, Saint-Blaise, pour s'assurer des fonds suffisants pour acheter un terrain; afin d'y construire une chapelle convenable au culte, cimetière, etc.

Un dimanche après la messe, on me fit demander ainsi que quelqu'autres personnes d'entrer au presbytère de Saint-Valentin; qu'on avait quelques choses à nous communiquer. Je me suis rendu à l'invitation.

Alors Monsieur Houle déclara en peu de mots l'intention de Votre Grandeur de former une nouvelle paroisse; qu'il s'agissait de trouver huit arpents de terre en superficie, et ce dans le voisinage de la Station de chemin de fer de la Grande Ligne.

Je vous avoue que jusqu'à cette époque, je n'ai pas voulu prendre aucune part à cette oeuvre à cause des injustices faites à nos pères en jetant au panier des re-

quêtes qui, si elles avaient été prises en considération, on aurait pas à déplorer plusieurs mariages entre catholiques et protestants, dont les enfants sans exception ont été élevés dans la religion protestante.

Je ne crains pas de dire que ce manque de vigilance de la part de nos évêques, porte en soi un caractère grave, et des conséquences irréparables.

Ces quelques familles feront plus tard une population plus nombreuses et plus redoutable.

Voyant que Votre Grandeur était à la tête d'une oeuvre aussi magnifique et surtout croyant pouvoir compter sur la fermeté comme sur l'énergie de Votre Grandeur, je n'ai pu refuser mon concours à une oeuvre aussi méritoire.

Dès lors je me suis mis à la tête du mouvement; aidé par plusieurs personnes bien disposées nous avons pu acheter un terrain, d'après le choix de Votre Grandeur, le bâtir d'une manière convenable, etc.

Plus tard je faisais partie d'une délégation auprès de Votre Grandeur lui demandant de travailler au démembrement, tout en se soumettant aux exigences de la loi, ce qui nous a été accordé, plus que cela; vous nous avez poussés à marcher, c'est-à-dire à travailler au démembrement le plus vite possible sans nous assigner les limites.

Nous avons marché dans de justes limites puisqu'on n'éloigne personne; ce qui a été bon puisque l'Archidiacre, le jour de l'enquête, a accepté de nouvelles signatures, sans donner d'autres conditions que celles mentionnées dans la requête. Donc la circonscription, mentionnée dans la requête demandant le décret canonique, était acceptée puisque l'Archidiacre n'a pas mis de nouvelles conditions pour obtenir de nouvelles signatures.

Il me semble que d'après les procédés exigés par la loi, nous étions en droit d'exiger de Votre Grandeur la conclusion de votre demande. Aussi plusieurs démarches ont été faites auprès de Votre Grandeur. Tout a été inutile.

Je ne puis attribuer cela qu'à une influence condamnable. On a eu recours à des moyens venatoires, réprouvés par la justice et le bon sens. Des personnes indignes du nom comme du caractère qu'ils portent provoquent les gens et l'union est impossible.

Alors j'ai pris sur moi de prévenir Votre Grandeur, j'ai fait beaucoup de démarches, des dépenses mêmes, et toujours sans succès.

Malheureusement je n'ai pas été compris! Ah que souvent j'ai été tenté de dire avec les gens: Monseigneur n'a pas été fait pour les besoins de la campagne. Mais ne voulant pas approuver publiquement de pareilles accusations, j'ai cru qu'il était plus sage de vous en réserver les premiers mots.

En effet Votre Grandeur n'a-t-elle pas été avertie par une délégation dont je faisais partie moi-même que



des prêtres poussés par la cupidité la plus éhontée ne craignaient pas de parler d'une manière à empêcher d'une oeuvre qui est d'autant plus utile que cinquante ans de combats l'attestent. Malgré toutes ces informations Votre Grandeur a laissé faire.

Il est temps qu'on y porte remède, car notre mission tombera infailliblement puisque notre majorité a déjà diminué beaucoup: tristes conséquences que vous pourriez empêcher; c'est autant de griefs contre Votre Grandeur qui ont déterminé les habitants de Saint-Blaise à porter leur cause devant le Saint-Père.

Ce qui révolte davantage, c'est que Votre Grandeur aurait négocié d'affaires avec les chicaniers de Saint-Valentin, dans la personne de leur digne chef, le curé, sans en donner connaissance aux intéressés, les traitant en cela comme des enfants; ce qui a fait dire à plusieurs si les choses tournent ainsi, nous nous rangerons à la Mission protestante. Ceci s'est dit devant moi. « Que l'évêque prenne tous les moyens qu'il jugera nécessaires pour qu'il y ait entente entre nous: très bien; mais s'entendre avec nos adversaires pour nous lier les mains, pour nous exempter de payer une misérable somme qu'on ne croit pas devoir, compromettant en cela l'avenir de notre paroisse, serait une grande injustice à nous faire, car ceci ne concerne en rien le décret canonique.

Oubliant tout sentiment à notre égard, on va jusqu'à dire qu'on a obtenu de Votre Grandeur un arrangement en la menaçant de lui faire rembourser les \$1950 piastres qui ont été données pour la dette de l'évêché. Ceci veut dire ni plus ni moins que pour un peu d'argent, Votre Grandeur serait prête à nous mettre dans la presque impossibilité de lutter avec les protestants dans nos affaires municipales en créant une paroisse tellement petite que les protestants pourront nous causer beaucoup d'embarras, lorsqu'il s'agira d'ouvrir de nouvelles routes pour arriver à notre église. Voyez où les gens en sont rendus.

Voilà comment les gens de Saint-Valentin vous sont reconnaissant pour avoir voulu les écouter. Cependant Votre Grandeur n'a rien à dire, car elle a été avertie charitablement.

Lors de notre dernière entrevue j'ai cru comprendre que Votre Grandeur n'avait pas foi en mes paroles. C'est pourquoi je n'ai pas voulu faire partie de la dernière délégation; cependant je crois qu'il est de mon devoir de vous dire ce que nous voulons: ce n'est pas une faveur, car elle vous offenserait; mais nous vous demandons votre décret tel que mentionné dans la requête demandant notre érection. Ce que vous nous devez en droit, comme en justice; c'est ce qu'on a droit d'attendre de Votre Grandeur, ceci ne regarde en rien la dette de Saint-Valentin, cette dette est de la compétence de la commission civile, c'est là que se règlera cette affaire qui occupe tant le monde.

En nous érigeant en paroisse, c'est le moyen de

régler plus vite des difficultés qui ne peuvent que se compliquer davantage. Si au contraire Votre Grandeur se refusait d'ériger Saint-Blaise, il faudra que les habitants de Saint-Valentin aient recours à une répartition pour pouvoir payer leur dette. Votre Grandeur n'ignore pas que lorsqu'il s'agit de faire une répartition où il y a contestation, ceci amène de grandes difficultés. Tout en supposant que les gens obtiendraient une majorité leur permettant de prélever sur la paroisse de Saint-Valentin par voie de répartition il leur faudra l'approbation de Votre Grandeur pour pouvoir se présenter devant les commissaires civils; ce qu'en justice Votre Grandeur ne peut faire que difficilement puisqu'elle nous a promis sa protection; c'est encore devant les commissaires civils que se fera toute contestation.

J'ai donc raison de dire que dans le cas actuel la dette de Saint-Valentin ne peut se régler ailleurs que devant la commission civile.

Il me semble que le décret trancherait la question beaucoup plus vite, et les gens le comprendraient aussi; d'autant plus que personne ne pourra blâmer Votre Grandeur en quoi que ce soit puisque cette difficulté se règlera entre citoyens. Alors si nous sommes condamnés à payer notre part de dette pour obtenir notre érection civile, nous la paierons. Mais pas avant cela. De cette manière tous seront contents, puisque cette difficulté se trouvera réglée par la force des choses, ceci est bien naturel; mais vouloir traiter d'affaires avec les gens de Saint-Valentin, sans avoir la protection d'un tribunal compétent c'est chose impossible.

Ne pouvant refuser mon concours d'un appel de notre cause à Rome et surtout ne voulant pas assumer la responsabilité d'un précédent qui pourrait être invoqué plus tard par des personnes mal disposées; prévoyant que le mal serait plus grand en retardant nos démarches auprès du Saint-Siège et compromettant en cela une oeuvre qui ne réussirait qu'à demi, je me croirais en conscience incapable de différer davantage. Votre Grandeur n'est pas moins responsable de toutes ces misères puisqu'étant avertie par délégation et autrement elle n'a pas pris tous les moyens qui étaient en son pouvoir pour arrêter un pareil état de choses en condamnant au silence des prêtres qui faisaient tous leurs efforts pour empêcher les gens de se soumettre.

À la vue d'un pareil dénouement, je serais tombé des nues; si je n'eus été averti par un prêtre éminemment capable et très réservé me disant les larmes dans les yeux « Démembrer sous Monseigneur Fabre, je vous plains ». Ici ma plume se refuse à travers toutes les paroles que ce bon prêtre m'avaient confiées sous le sceau du secret; paroles pleines de discernement puisque la prophétie fut vérifiée dans toute sa plénitude.

Si je me permets autant de détails ce n'est pas que je veuille arracher un décret que Votre Grandeur ne veut pas donner; mais bien pour faire connaître à Votre

Grandeur qu'il est encore temps d'y apporter remède, cela nous épargnerait beaucoup de misère et d'ennui.

Ayant été rebuté tant de fois par Votre Grandeur, j'avais promis de ne plus me mêler de cette affaire; mais prévoyant les conséquences qui résulteraient d'une pareille détermination, en laissant inconnus des moyens que je croirais efficaces pour régler tant de difficultés, j'ai cru qu'il était de mon devoir de tenter un dernier effort auprès de Votre Grandeur avant que de prendre des moyens plus énergiques.

Subissant le sort de ceux qui ont marché avant moi en devenant victime de mon dévouement, pour avoir voulu défendre de mon mieux une oeuvre qui était la vôtre puisque ce n'est qu'à ce titre que je me suis dé-cidé à faire de nombreux sacrifices; pour assurer le couronnement d'une oeuvre dont la gloire devait retomber sur Vous.

*Avec considération Monseigneur
de Votre Grandeur
le très humble et dévoué serviteur
Lucien I. Boissonnault*

Grande Ligne, 18 mars 1890.

LE 8 OCTOBRE 1890: LA DESSERTÉ DE SAINT-BLAISE DEVIENT PAROISSE CANONIQUE

Le 8 octobre 1890, la desserte de Saint-Blaise devenait paroisse canonique et son premier desservant, M. l'abbé Alfred Houle, en devenait le premier curé. Cette nouvelle paroisse groupait environ 150 familles et 750 âmes. C'était un détachement de Saint-Valentin, L'Acadie et Saint-Jean.

Quelques jours plus tard, ne voulant pas être démembrés de Saint-Jean, seize paroissiens intentent un procès à la nouvelle paroisse.

DÉCRET D'ÉRECTION DE LA PAROISSE SAINT-BLAISE

Louis Delphis Adolphe Maréchal, Vicaire Général de Monseigneur Édouard Charles Fabre, Archevêque de Montréal et Administrateur du diocèse de Montréal.

Tous ceux présents verront :

1- La requête en date du quatorze mars mil huit cent quatre-vingt-huit, présentée à Sa Grandeur Monseigneur l'Archevêque de Montréal, au nom et de la part de la majorité des habitants francs-tenanciers d'une partie ci-après désignée des paroisses de Saint-Valentin, de Saint-Jean l'Évangéliste et de Sainte-Marguerite-de-Blairfindie, dans le diocèse de Montréal, ladite requête demandant l'érection dudit territoire en paroisse, pour les raisons y énoncées;

2- La commission de Monseigneur l'Archevêque de Montréal, en date du vingt-et-un mars mil huit cent

quatre-vingt-huit, chargeant Monsieur Joseph Alfred Vaillant l'un des prêtres de la Cathédrale de se transporter sur les lieux, après avis préalable de vérifier les allégations de la requête, et d'en dresser un procès-verbal de commodo et incommodo;

3- Les certificats signés des Sieurs F.X. Lanier H.C.G., Frs Lienard Instituteur, I.H. Roy fils crieur public et E.M. Lafond, d'un avis lu publiquement et affiché dimanche le vingt-cinq mars et dimanche le vingt-huit, à l'issue du Service Divin du matin, à la porte des églises de Saint-Jean l'Évangéliste, de Saint-Valentin, de Sainte-Marguerite-de-Blairfindie et de la chapelle de la desserte de Saint-Blaise, ledit avis convoquant les intéressés pour ou contre ladite requête d'une assemblée pour le cinquième jour du mois d'avril de l'année mil huit cent quatre-vingt-huit, à dix heures du matin auprès de la chapelle de Saint-Blaise.

4- Le procès-verbal de commodo et incommodo dudit Monsieur Joseph Alfred Vaillant, en date du cinq avril mil huit cent quatre-vingt-huit, constatant et vérifiant ladite requête adressée audit Seigneur Archevêque, en date du quatorze mars mil huit cent quatre-vingt-huit;

5- Et malgré l'opposition présentée audit député de Sa Grandeur Monseigneur l'Archevêque, de la part des francs-tenanciers des rangs, dits « Bernier » de la paroisse de Saint-Jean l'Évangéliste, des rangs du bord de l'eau et de la seconde ligne de la paroisse de Saint-Valentin, et de l'extrémité de la première ligne de la paroisse de Sainte-Marguerite-de-Blairfindie, lesquels ne veulent pas appartenir à la paroisse demandée pour les raisons mentionnées dans ladite opposition;

En conséquence, nous avons érigé et érigeons par les présente en titre de cure et de paroisse, sous l'invocation de Saint-Blaise, dont la fête se célèbre le trois février, les susdites parties des paroisses de Saint-Jean l'Évangéliste, de Saint-Valentin et de Sainte-Marguerite-de-Blairfindie, comprenant une étendue irrégulière de territoire d'environ six milles de front sur six milles de profondeur, bornée comme suit: savoir:

1- Pour la partie de Saint-Jean l'Évangéliste; au sud-est par la Rivière Richelieu, au sud-ouest par la ligne limitative entre ladite paroisse de Saint-Jean et la paroisse de Saint-Valentin, et par la ligne limitative entre la paroisse de Sainte-Marguerite-de-Blairfindie et ladite paroisse de Saint-Jean, au nord-ouest par le trait carré des terres entre la deuxième et la troisième concession de la Rivière Richelieu, en ladite paroisse de Saint-Jean, savoir le trait carré des terres « Grand Bernier » et « Petit Bernier », en ladite paroisse de Saint-Jean, au nord-est par le numéro cent trente huit du cadastre officiel de ladite paroisse de Saint-Jean appartenant au Sieur Octave Bourgeois inclusivement, et de là en allant ladite borne vers le sud jusqu'au numéro dix neuf du même cadastre, appartenant au Sieur Alexis



Dubois exclusivement, finissant la ligne nord-est depuis le rang « Grand Bernier » susdit jusqu'à la Rivière Richelieu.

2- Pour la paroisse de Saint-Valentin, au sud-est par la Rivière Richelieu, au sud-ouest, partie par le numéro cent vingt-quatre, appartenant à I.B. Clément, exclusivement, et de là allant vers l'ouest en prenant les numéros deux cent et deux cent seize du même cadastre, appartenant à Médard Boissonnault et à Théophile Nolin, et audit côté sud le chemin du Petit Rang, au nord-est la ligne limitative entre la paroisse de Saint-Cyprien et celle de Saint-Valentin et la ligne limitative entre les paroisses susdites de Saint-Valentin et de Sainte-Marguerite-de-Blairfindie, et de là suivant le chemin de la première Grande Ligne, vers l'est jusqu'à la limite entre les deux dites paroisses qui forme la ligne nord-ouest et au nord-est par la ligne limitative entre lesdites paroisses de Saint-Jean l'Évangéliste et de Saint-Valentin;

3- Pour la paroisse de Sainte-Marguerite-de-Blairfindie, au sud-est la ligne limitative entre lesdites paroisses de Saint-Valentin et de Sainte-Marguerite-de-Blairfindie, et de là allant vers l'ouest jusqu'à la ligne limitative entre les deux mêmes paroisses qui termine la borne sud-est, au sud-ouest jusqu'à la ligne limitative entre ladite paroisse de Sainte-Marguerite-de-Blairfindie et celle de Saint-Cyprien, au nord-ouest par les numéros quarante et trois cent douze et deux cent quatre-vingt-dix-neuf du même cadastre appartenant aux héritiers Laurent Roy tous deux inclusivement, au nord-est partie par les terres entre lesdites paroisses de Saint-Jean et de Sainte-Marguerite-de-Blairfindie.

Je soussigné prêtre Curé de la paroisse de Saint-Blaise certifie avoir lu et publié le décret des autres parts au prône de la messe principale de la desserte de Saint-Blaise dimanche le douze octobre, dimanche le dix-neuf octobre et dimanche le vingt-six octobre courant.

En foi de quoi, j'ai signé le présent certificat audit lieu de Saint-Blaise le vingt-six octobre mil huit cent quatre-vingt-dix.

Alfred Houle, Curé de Saint-Blaise

1891

MARCELLIN ROBERT (1846-1925) D'ALBANY À SAINT-BLAISE

L'année 1891 est marquée par l'arrivée à Saint-Blaise de Marcellin Robert et de sa famille : son épouse Alexandrine Brosseau, son garçon Joseph et ses filles Lizzie, Grace, Emma et Rose. Marcellin Robert deviendra rapidement une figure dominante de Saint-Blaise et du comté de Saint-Jean, comme maire et député notamment.



La maison des Pinsonnault, située sur la Route 223, face à la Grande Ligne
(Photo : Hélène Gagnon)

En cette année 1891, il achète les biens de François Pinsonnault et de Théotiste Gagnon tous deux décédés prématurément l'année précédente.

Pour 27,590 \$ (une somme considérable pour l'époque) il achète la grosse maison de brique du Richelieu au bout de la première ligne, la briqueterie opérée jusque là par la famille Pinsonnault - dont les briques servaient surtout à la fabrication de fours à pain - et plusieurs terres : les lots 125, 129 à 132 et 144, et trois autres terres en face sur l'autre rive du Richelieu (lots 97, 98 et 99).

Né en 1846 à Saint-Édouard de Napierville, il décide vers l'âge de 18 ans, d'aller tenter sa chance aux États-Unis. Avec l'intention bien arrêtée de revenir au pays un jour.

Pour entrer aux États-unis, il utilise un subterfuge à la mode : il se fait engager comme surveillant dans un wagon affecté au transport des animaux et « oublie » de revenir au Canada.

Installé à Albany il travaille à quelques emplois, réussit un cours commercial, est engagé dans une briqueterie qu'il achète bientôt.

En 1891, il vend tout et devient un gros propriétaire terrien à Saint-Blaise.

Insatisfait de la qualité de la brique, il abandonne bientôt la production et se concentre sur l'agriculture.

Doué d'une santé de fer, résistant comme pas un, Marcellin n'engage que des hommes de même trempe ... ou presque.

Une anecdote : la jument maternelle

Pour assurer les communications avec ses terres situées sur l'autre rive du Richelieu, Marcellin Robert utilisait une grosse barque dont les fortes rames étaient actionnées chacune par un homme. On y transportait chevaux et charrettes à foin.



Et la vaillante jument nagea, nagea jusqu'à l'aube (Photo: Héléne Gagnon)

Un soir, Marcellin décide de laisser de l'autre bord une jument. Mais voilà la jument était mère d'un tout jeune poulain. Après avoir mis un certain temps à comprendre la situation elle décida, en pleine nuit, de traverser la rivière à la nage.

C'est avec étonnement qu'on la retrouva, le matin, de ce côté-ci du Richelieu, en compagnie de son rejeton.

Marcellin Robert s'implique dans son milieu: en 1896, il est élu marguillier. Deux ans plus tard, il devient le troisième maire de la municipalité. De 1901 à 1906, il est directeur de la Société d'agriculture de Saint-Jean. De 1896 à 1908, directeur de la Banque de Saint-Jean. En 1902 et 1903, directeur de la Compagnie d'exposition de Saint-Jean. En 1906, il est lauréat du Mérite agricole de la province de Québec.

Préfet du comté de Saint-Jean en 1913, il avait été élu député provincial en 1910 (une élection partielle). Il ne se représente pas en 1912 mais est élu en 1913 et 1916.

En 1917, il abandonne la mairie et ne se représente pas comme député en 1919.

Une anecdote sur la prohibition

La prohibition de la vente d'alcool aux États-Unis avait créé tout un réseau de distributeurs canadiens improvisés. Le traditionnel sens de l'invention des Québécois peut alors servir à humecter des gosiers asséchés d'Américains.

Avec deux associés, Marcellin Robert eut vite fait d'établir sa propre organisation clandestine. Le truc était émouvant de simplicité... et d'efficacité. Depuis plusieurs années, Marcellin chargeait de grandes barges et de nombreux wagons de foin pour les États-Unis, comme le faisaient d'ailleurs tous les cultivateurs de Saint-Blaise. Le foin était lié en énormes balles de 250 livres.

Bientôt le bon peuple new-yorkais put ainsi déballer ces énormes cadeaux et y découvrir, comme dans un sac, et dans chacune, une demi-douzaine de belles bouteilles de whisky de la marque réputée Whitehorse. Une vraie joie!

Cette générosité (un peu commerciale, il est vrai) dura assez longtemps. Jusqu'au jour où de sombres agents fédéraux américains s'interrogèrent sur le fait qu'à périodes régulières d'énormes quantités de foin se mettaient à brûler sans cause apparente: il s'agissait évidemment des « sacs » devenus inutiles.

L'idée astucieuse s'envola ainsi en fumée!

Marcellin Robert mourut le 14 janvier 1925 et fut inhumé dans le cimetière de Saint-Blaise cinq jours plus tard.

SAINTE-BLAISE, UNE MUNICIPALITÉ

Le 3 février 1892, fête de Saint-Blaise, inauguration des pèlerinages par environ 300 personnes de Saint-Jean guidées par M. le curé Aubry.

27 septembre, arrivée d'un nouveau curé, Monsieur Régis Bonin. Monsieur Houle quitte à regret une paroisse qui l'aimait beaucoup. Son successeur - ancien curé de Saint-Côme - est rempli d'enthousiasme.

6 octobre, érection de Saint-Blaise en municipalité. Fin octobre, huit des opposants se réconcilient.

4 novembre, élection générale des conseillers sous la présidence de Théophile Morin. Joseph Brault, Moïse Brassard, Lucien-Isaïe Boissonnault, Narcisse Dubois, Christophe Mongeau, Jean-Baptiste Oligny et Alfred (à Zéphirin Roy) sont élus.

5 décembre, première assemblée du conseil. Sous la présidence d'Alfred Roy en la maison de Romuald Painchaud située près du chemin de fer. Lucien Boissonnault est nommé maire à l'unanimité et prend la présidence. Tour d'horizon des problèmes de la municipalité.

19 décembre, Joseph-Hilaire Roy fils devient secrétaire-trésorier au salaire annuel de 87 \$. Antoine Boissonnault est nommé assistant secrétaire-trésorier. Sa maison (maison de la boulangerie, actuellement) servira de lieu de dépôt des livres, registres, documents et archives du conseil municipal.

Le conseil loue de Romuald Painchaud la salle dans le haut de sa maison (du côté ouest du chemin de fer) au tarif de 2 \$ par mois à la condition d'y installer table et chaises, de la chauffer convenablement et de l'éclairer au besoin.

Monsieur E.M. Lafond est engagé comme « crieur public ». Tarif: 0,25 \$ à chaque fois et 0,75 \$ pour la publication de chaque avis public.

25 décembre, jour de Noël: Fondation de la Fabrique et élection des trois premiers marguilliers; Thomas Girard, Narcisse Brassard et Jean-Baptiste Oligny (ce dernier est également conseiller municipal). La tâche



s'annonce ardue: une église et un presbytère à construire.

1893

CONSTRUCTION DE L'ÉGLISE ET DU PRESBYTÈRE

Dès le 23 janvier, la Fabrique prend la décision de bâtir l'église et pour cela d'emprunter 25,000 \$.

Le 31 janvier, M. Casimir Saint-Jean est choisi comme architecte.

Le 3 mars, Philéas Boileau et Frère signent le contrat pour la construction de l'église et du presbytère au coût de 23,000 \$.

Le 4 mars (le lendemain!), Monsieur Lucien Boissonnault apporte le premier voyage de pierres inaugurant ainsi l'imposant chantier qui durera toute l'année.

Le 6 mars, le conseil municipal distribue les responsabilités annuelles:

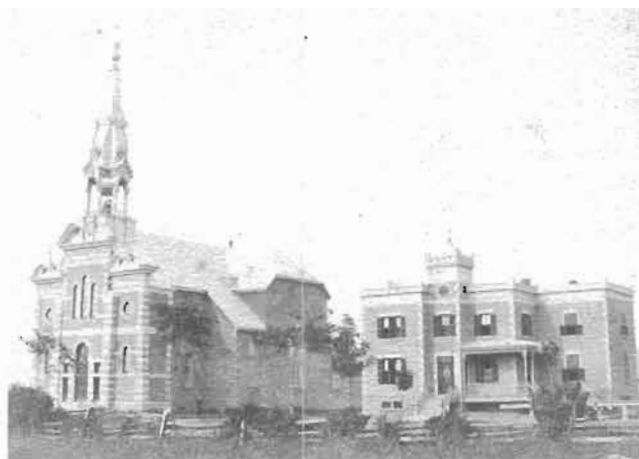
- à la vérification des livres: Édouard Lafond et Napoléon Tremblay fils;
- les évaluateurs et estimateurs: Auguste Beignoche, Delphis Brassard et Lucien Roy;
- comme inspecteurs agraires: Honorius Girardin, Léon Samoisette et Édouard Comeau;
- et les inspecteurs de voirie: Sinai Perrier, Octave



Abbé François-Régis Bonin

DEUXIÈME CURÉ (1892-1899)

Bonin (L'abbé François-Régis), né à Lanoraie, comté de Berthier, le 14 mars 1851, de Basile Bonin, cultivateur, et de Geneviève Marion. Fit ses études à Joliette et au séminaire de Montréal, où il fut ordonné par Mgr Fabre, le 18 décembre 1875. Vicaire à Saint-Jean-Baptiste de Montréal (1875-1885), à Sainte-Brigide de Montréal (1885-1887); curé de Saint-Côme (1887-1892), où il a terminé l'église; curé de Saint-Blaise (1892-1899), où en 1893, il a construit une église et un presbytère.



L'église, le presbytère, la clôture de perche et les arbres qui viennent d'être plantés. Une nouvelle paroisse vient de naître

Brassard, Maximim Alexandre, Julien Depelteau et Ismaël Thibodeau.

En avril et mai, Messieurs Romuald Painchaud et Godard Rouleau construisent les dépendances, hangar, remises, étable et grange derrière le presbytère: le « complexe » paroissial prend forme.

Le 5 juillet, Mgr Édouard-Charles Fabre, accompagné de seize prêtres, procède à la cérémonie de la bénédiction de la première pierre. Généralement, l'archevêque logeait au château quand il venait à Saint-Blaise.

Le 21 octobre, M. le curé Régis Bonin peut s'installer au presbytère.

1894

Le 6 janvier, bénédiction de la nouvelle église par M. le curé Bonin qui y chante la première messe.

On lit dans le fascicule des fêtes du 75^e: « M. Lucien Tremblay, âgé de 87 ans, est l'un des rares survivants des jeunes gens qui, au temps du curé Bonin, sont allés chercher dans les bois et ont planté les arbres qui aujourd'hui ombragent l'église et le presbytère.

Ce sont ces mêmes jeunes qui ont donné le lustre de l'église: en retour de leur don, M. le curé Bonin leur avait promis d'illuminer gratuitement ce lustre à leur cérémonie de mariage ».

Le 5 septembre, Mgr Fabre est de passage. Il procède à l'installation d'une superbe relique de Saint-Blaise. Elle est le don du jeune séminariste originaire de Saint-Blaise, Émile Roy.

Émile Roy est le fils de Philippe Roy et de Joséphine Roy. Ordonné par Mgr Fabre (après ses études au Séminaire de Montréal) le 16 juillet de l'année précédente, il vient aussitôt célébrer dans la chapelle sa première grand'messe. Puis il part étudier à Rome en Italie où il prépare un doctorat en droit canonique.

C'est pendant sa présence à Rome qu'il se procure la précieuse relique et qu'il la fait parvenir aux paroissiens de Saint-Blaise. Il deviendra bientôt chancelier de l'archevêché de Montréal.

Plus modestement, en septembre, Godard Rouleau a terminé la construction d'une petite tribune en bois placée à la porte de l'église. Cette tribune sert au « crieur public » Édouard Lafond.

De son côté, Médard Boissonnault vient de réparer le pont qui enjambe la décharge de la première ligne (rue Principale) dans le rang Richelieu. Comme le pont n'est pas fini, Médard obtient pour 124 « piastres » le contrat de reconstruction.

Le 17 décembre, décès du vieux forgeron Hubert Marchessault âgé de 83 ans.

C'est son fils Joseph qui achète le bois de la petite chapelle maintenant inutile. Joseph Marchessault, son épouse Julienne Brassard - une institutrice et leurs six enfants viennent de revenir de Chicago. Joseph y travaillait dans des briqueteries. Devenu citoyen américain, il redemandera sa citoyenneté « britannique » en 1896 - trois années après son retour.

Nous entendrons parler de son garçon Hormisdas vers 1924 et de sa fille Anna.

VISAGES DES DÉBUTS DE LA PAROISSE



L'une des filles de Gédéon Gagnon et de Valérie Rémillard



Charles-Henri Boissonnault deviendra poète et journaliste comme sa mère Marie Dumais



Deux jeunes filles dont une demoiselle Prévost et sa cousine Marie-Louise Gagnon, née en 1884



Lucien Boissonnault (1844-1913), Maire de Saint-Valentin (1882-1884), puis de Saint-Blaise (1892-1895)



Marie-Louise Bissonnette (1848-1884), fille d'Isaie Bissonnette

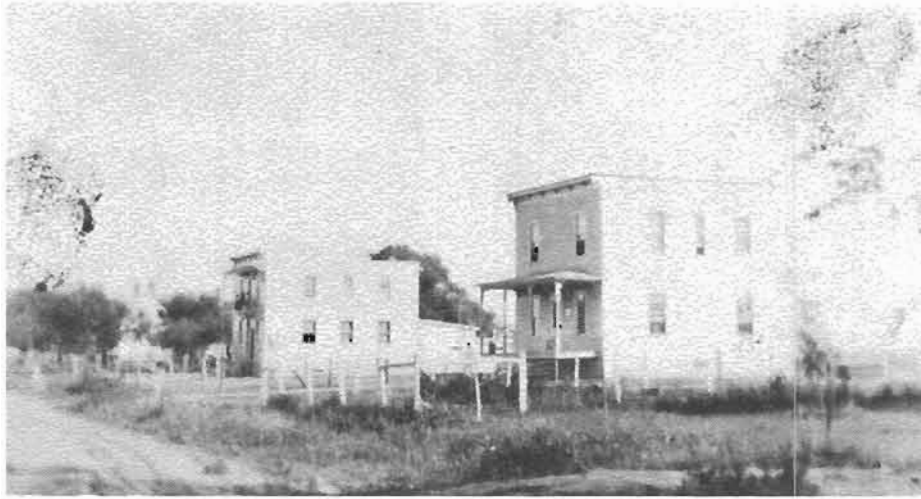


Jean Boissonnault, né en 1873, fils de Lucien Boissonnault et de Marie-Louise Marcelline Bissonnette



Jean-Antoine Boissonnault (1841-1909) est le fils du capitaine Antoine Boissonnault et de Geneviève Létourneau





Maison de Mme Adrienne Poissant et son voisin au 801 Grande-Ligne

1895

UN PRÊTRE INHUMÉ DANS L'ÉGLISE

Le 3 janvier, inhumation dans l'église, sous le chœur, du côté droit de l'autel, du corps de Charles Boissonnault, ancien curé de Sainte-Marthe - diocèse actuel de Valleyfield - décédé le 30 décembre dernier. C'est le premier prêtre originaire de Saint-Blaise (né en 1831). Il résidait au château - que ses deniers avaient contribué à construire - depuis novembre 1888. Il était paralysé du côté droit et avait perdu l'usage de la parole.

C'est son frère Jean Boissonnault, curé de St. Johnsbury, qui officia les cérémonies funèbres, accompagné de onze prêtres.

VICTOIRE À LONDRES

En janvier, gain par la Paroisse au Conseil Privé d'Angleterre d'un procès, déjà précédemment gagné en Cour Supérieure et en Cour du Banc de la Reine, pour le maintien des limites déterminées par Mgr l'Archevêque.

RÉPARTITION DES DÉPENSES PAROISSIALES

Le 27 février, assemblée des marguilliers pour établir une Répartition (rembourser l'emprunt).

LE TÉLÉPHONE

Le 1^{er} mars, la Compagnie de Téléphone de Granby Paré et Paré demande la permission de planter des poteaux le long des chemins. La compagnie veut relier la région Saint-Jean, Napierville, Sherrington, Saint-Michel et Saint-Rémi. Elle veut placer 25 poteaux au mille.

Le conseil municipal, soucieux à la fois de progrès et d'environnement, accepte à la condition que les po-

teaux soient posés entre les fossés et les clôtures et non sur les bords des chemins.

NON À LA RÉPARTITION

Le 11 mars, nouveau procès intenté à la Fabrique pour empêcher la Répartition.

1^{er} MAI: «VIE DE SAINT-BLAISE»

Parution par M. le Curé Bonin d'un petit livre de 72 pages contenant la vie de Saint-Blaise, une notice sur le nouveau lieu de pèlerinage ainsi que des prières et des cantiques à l'usage des pèlerins.

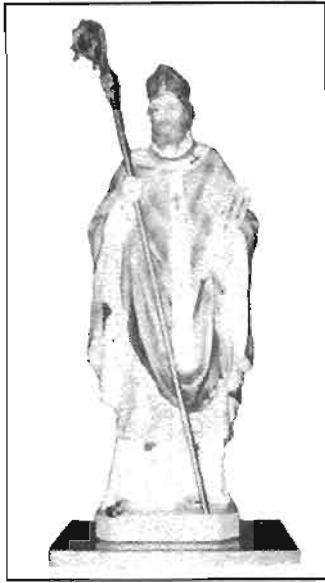
VIE DE SAINT-BLAISE

La date et le lieu de la naissance de saint Blaise restent inconnus. On sait cependant que sa jeunesse se passa loin des plaisirs mondains, qu'il était d'un naturel doux et facile, qu'il aimait la solitude et la prière.

Arrivé à l'âge mûr, il se livra à l'étude de la médecine et, comme médecin, il sut gagner par sa science et ses vertus l'affection de ses compatriotes qui le choisirent pour leur évêque. Il devint donc évêque de Sébaste en Arménie.

À cette époque, l'empereur Licinius se mit à persécuter les chrétiens. Tous devaient fuir et se cacher. Blaise se réfugia dans une grotte du mont Argée. Vivant dans le jeûne et la prière, il fut favorisé d'apparitions merveilleuses et du pouvoir d'adoucir les bêtes fauves, ours, tigres, lions, qui venaient le caresser et recevoir la guérison de leurs maladies. Si le Saint était en prière, ces bêtes attendaient patiemment la fin de son oraison.

Des chasseurs furent envoyés par le gouverneur Agricole à la recherche de bêtes fauves destinées à dévorer les chrétiens. Ils aperçurent Blaise entouré de ces terribles animaux qui lui servaient de garde. Ils couru-



rent prévenir le gouverneur qui envoie aussitôt des soldats s'emparer de l'illustre personnage.

À leur sommation, Blaise répond joyeusement : « Je vous suis. Il y a longtemps que je soupire après votre venue. Au nom de Dieu, partons ». L'escorte se met en marche. Au passage du saint évêque, on se jette à genoux, on demande sa bénédiction. On lui présente les malades : il leur impose les mains et les guérit.

Une pauvre veuve, n'ayant pour tout bien qu'un petit cochon, venait de se le faire voler par un loup. Elle supplie saint Blaise qui lui répond : « Ne vous attristez pas, l'animal vous sera rendu ». Aussitôt le loup ravisseur revient sur ses pas, s'arrête tout haletant, dépose la proie intacte aux pieds de la femme et regagne la forêt.

Arrivé à Sébaste, Blaise est jeté en prison. Le lendemain, on l'amène au gouverneur qui le trouve inaccessible aux promesses comme aux menaces. Alors il est attaché au chevalet et frappé à coups de bâtons pendant une couple d'heures. Puis les bourreaux lui déchirent le corps avec des peignes de fer de sorte qu'il n'est qu'une plaie et que sa chair pend en lambeaux.

On le ramène à demi-mort dans sa prison. La pauvre veuve, à qui saint Blaise avait fait retrouver le petit cochon, tue le petit animal, l'apprête et vient le lui porter à manger. Très touché, le Saint lui promet les bénédictions de Dieu ; pour que ces bénédictions se continuent, il l'invite à continuer ses charités et plus tard à faire brûler des cierges en souvenir de lui.

C'est ensuite une procession de malades qui viennent implorer ses bénédictions. Parmi eux se trouve un jeune enfant qui en mangeant du poisson a avalé une arête qui l'étrangle : il est mourant. Avec confiance, sa mère le dépose aux pieds du Saint qui prie Notre-Sei-

gneur de rendre la santé à cet enfant ainsi qu'à tous ceux qui, étant pris de maux semblables, se recommanderaient à lui. L'enfant est aussitôt guéri.

À quelques jours de là, le gouverneur fait de nouveau comparaître son prisonnier. Ne pouvant vaincre sa fermeté, il le fait attacher à un poteau et le fait fouetter avec une violence inouïe. Le Saint persévère dans la prière. Tout ensanglanté, il est ramené dans sa prison. Sept pieuses femmes le suivent, ramassent des gouttes de son sang et s'en frottent comme d'un baume précieux. Arrêtées et menées au gouverneur, elles sont condamnées à avoir la tête tranchée.

Blaise est ensuite jeté dans un lac. Il fait le signe de la croix et sans enfoncer il marche sur les flots. Le Saint s'installe au milieu du lac et invite ses bourreaux à le rejoindre. Soixante-dix-huit infidèles, dit-on, essayèrent et aussitôt se noyèrent.

Tout rayonnant d'une lumière céleste, le saint prélat revint au rivage. Agricola donna l'ordre qu'on lui tranchât la tête.

Près de tendre le cou au bourreau, saint Blaise pria le Seigneur pour tous ceux qui l'avaient aidé et pour tous ceux qui dans la suite imploreraient son secours. Notre-Seigneur lui apparut et tous entendirent cette parole : « J'ai entendu ta prière et je t'accorde ce que tu me demandes ».

Après quoi saint Blaise eût la tête tranchée sur une pierre. C'était à Sébaste le 3 février vers l'an 316 sous l'empereur Licinius.

(Tiré de la « Vie de saint Blaise », publié par M. le curé Bonin).

LA ROUTE DE L'ÉGLISE

Le 25 mai, les citoyens de la Deuxième Ligne, dirigés par Thomas Girard et Narcisse Dubois, présentent une requête au conseil afin de nommer un surintendant spécial pour l'ouverture de la future montée de l'église.

NOUVEAU SECRÉTAIRE-TRÉSORIER

Tombé gravement malade, Joseph-Hilaire Roy doit abandonner son poste. Il est remplacé par Jean Boissonnault, fils de Médard.

1896

Marcellin Robert - qui s'implique de plus en plus - devient marguillier.

Lucien Boissonnault n'a pas renouvelé son mandat : les terres qu'il vient d'acheter exigent tout son temps.

Joseph Brault devient le second maire de la municipalité.

LES MAGNIFIQUES TABLEAUX DE L'ÉGLISE

Le 16 juin, lors de la visite pastorale, solennelle bénédiction par Mgr Édouard-Charles Fabre des trois ma-



gnifiques tableaux de l'église. Celui de saint Blaise est une oeuvre de M. Jean-Baptiste Rioux. Il fut donné par M. Louis Lefebvre à qui il coûta 150.00 \$. En retour la Paroisse s'est engagée à faire chanter chaque année une grand'messe pour lui et son épouse. Les deux autres tableaux furent peints par l'artiste Porta de Rome.

Mgr Fabre est très malade au moment de cette visite qui sera sa dernière. Âgé de 69 ans, il part pour la France consulter un médecin qui le guérira espère-t-il. « Hélas! on le renvoie en ne lui laissant aucun espoir ». (Gérard Parizeau, *La chronique des Fabre*). Il meurt le 30 décembre.

Mgr Paul Bruchési lui succèdera.

LE DOCTEUR ALEXIS BOUTHILLIER (1870-1940)

En 1896, vient d'arriver à Saint-Blaise un jeune médecin de 26 ans qui deviendra une figure légendaire tant par son immense dévouement que sa personnalité attachante.



Le docteur Alexis Bouthillier

Parcourant sans cesse le territoire de Saint-Blaise et de Saint-Jean, allant accoucher les femmes de leurs nombreux enfants, guérissant au passage ce qui pouvait l'être, Alexis Bouthillier n'oubliait que deux choses: de se faire payer et de dormir.

Il mourut - tragiquement - médecin, député et sans

le sou. Quand l'automobile deviendra une réalité, les citoyens de Saint-Blaise se cotiseront pour lui en acheter une.

Alexis Bouthillier ne dormait jamais disait la légende. Toujours demandé chez l'un ou chez l'autre, il parcourait les rangs à cheval quelles que soient les conditions du temps et du terrain.

Parfois il arrivait dans une maison qui l'avait fait demander absolument mort de fatigue. Alors, de sa voix bourrue, il disait « donnez-moi une chaise et laissez-moi dormir ».

Il s'asseyait alors dans la chaise droite, fermait les yeux, se prenait l'arête entre le pouce et l'index et sombrait dans un profond sommeil.

Dix minutes lui suffisaient pour récupérer.

Réveillé, il se mettait à l'ouvrage - qui était d'ordonner un accouchement - comme si de rien n'était.

Alexis Bouthillier était plus qu'un médecin toute-fois.

Monsieur Lionel Fortin lui a consacré un article dans le Canada Français pour souligner le trente-cinquième anniversaire de sa mort.

Merci à Marie-Jeanne Boudreau-Perrier - filleule du docteur Bouthillier - et Dominick Parenteau-Leboeuf pour les informations fournies.

ALEXIS BOUTHILLIER, MÉDECIN DES PAUVRES (Trente-cinquième anniversaire de sa mort)

Nombreux sont ceux qui se souviennent encore du légendaire docteur Alexis Bouthillier, surnommé « le médecin des pauvres! ». Tous les citoyens du comté de Saint-Jean qui ont vécu à son époque, connaissaient et aimaient ce bon médecin qui fut leur député à l'Assemblée législative de Québec pendant vingt-et-un ans.

Le Dr Alexis Bouthillier était né à Saint-Constant, comté de Laprairie, le 29 juillet 1870, du mariage de Moïse Bouthillier, cultivateur, et de Odile Normandin. Il fit ses premières études à l'école paroissiale de Saint-Rémi de Napierville puis à l'école Normale Jacques-Cartier de Montréal.

En 1891, il était admis à la faculté de Médecine de l'Université Laval de Montréal et fut reçu médecin en 1894. Il s'établit d'abord à Saint-Blaise, où il exerça sa profession pendant huit ans, puis il se rendit à Montréal où il pratiqua deux ans. En 1904, il vint se fixer à Saint-Jean. La maison qu'il a habitée existe encore au 240, rue Jacques-Cartier. Cette maison fut plus tard le pavillon des infirmières de l'Hôpital de Saint-Jean. Quelques années avant sa mort, le Dr Bouthillier retourna vivre à Saint-Blaise, mais il conserva son bureau à Saint-Jean sur la rue Longueuil.

Le Dr Bouthillier se maria deux fois. Il épousa en premières noces à Saint-Blaise, le 27 octobre 1896, Rose-Églantine Lamarche qui lui donna une fille, Thérèse.



Le docteur Bouthillier fit construire cette maison située au 941, rue Principale
(Photo Hélène Gagnon)

Celle-ci a épousé M. Don McLean et vit présentement en Ontario. La première épouse du Dr Bouthillier mourut le 22 mai 1899, âgée de 25 ans. Environ cinq années plus tard, vers 1904, il se remariait avec Alice Roy (1875-1943).

Échevin de la ville de Saint-Jean de 1915 à 1917, le Dr Bouthillier fut aussi maire de la ville de 1919 à 1923. Au même moment alors que Marcellin Robert, qui était député depuis 1913, se retirait de la vie politique, les électeurs du comté le choisissaient lors des élections générales du 23 juin 1919, pour les représenter à l'Assemblée législative de Québec.

Réélu ensuite sans interruption en 1923, 1927, 1931, 1935, 1936 et 1939 (pour le nouveau comté de Saint-Jean-Napierville), le médecin-député Bouthillier était, à la lettre, imbattable tant à cause de sa bonne réputation que du fait qu'il était représentant d'un comté qui n'avait élu que des Libéraux depuis la Confédération.

Le Dr Alexis Bouthillier fut un député honnête, consciencieux, toujours prêt à vouloir améliorer le sort de ses concitoyens. Il obtint du gouvernement provincial 250,000 \$ pour la construction de l'Hôpital de Saint-Jean (aujourd'hui transformé en foyer pour vieillards) et un montant identique pour la reconstruction du pont Gouin (ce fut la quote part du gouvernement du Québec sur une somme de 500,000 \$ attribuée pour ce pont).

Durant la crise des années 1930, il réussit à obtenir de Québec 234,385 \$ en octrois pour travaux de chômage et une somme de 37,000 \$ en secours directs.

Quand il n'était pas occupé à siéger au Parlement ou à recevoir ses électeurs, le Dr Bouthillier continuait à exercer sa profession de médecin. Il faisait souvent du bureau tard la nuit, parfois jusqu'à 2 heures du matin. Il rentrait chez lui épuisé et à peine était-il couché et endormi, que quelquefois le téléphone sonnait, et il devait repartir à nouveau pour aller soigner des ma-

lades, malgré sa fatigue. Il lui arriva à maintes occasions de dispenser ses soins tout en sachant que ses patients ne pouvaient le payer.

Cette bonté que le docteur manifesta toujours envers les défavorisés lui valut d'être appelé « le médecin des pauvres » ou mieux encore « l'ami du peuple ».

UN MALHEUREUX ACCIDENT...

Un malheureux accident devait mettre fin à la vie de cet homme au cœur d'or. Dans l'après-midi du lundi 2 décembre 1940, le Dr Bouthillier revenait d'une délégation à Montréal en compagnie de M. Wilfrid Girard, maire de la paroisse Notre-Dame du Mont-Carmel de Lacolle, quand l'auto à bord de laquelle ils avaient pris place entra en collision avec un train. Ce fatal accident se produisit vers 3 heures de l'après-midi, à la hauteur du passage à niveau de la rue Champlain, non loin de la gare du Canadien Pacifique.

Le maire Girard, qui conduisait, n'avait pas vu le convoi qui venait dans sa direction. Le train happa l'automobile qui resta accrochée à ses flancs et la traîna sur une distance de près de 400 pieds jusqu'au pont passant au-dessus de la rue Richelieu; l'auto resta suspendue dans le vide, attachée au chasse-pierres de la locomotive.

Un grand nombre de personnes accoururent sur les lieux de l'accident et se mirent en frais de sortir le docteur de l'automobile. On parvint à arracher une porte arrière, à basculer le siège avant, de façon à avoir le blessé dans la position horizontale. Le docteur n'avait pas perdu connaissance mais souffrait terriblement.

De son côté, le maire Girard, on ne sait par quel miracle, n'avait subi que des égratignures.

Ce furent les docteurs J. Émile et Georges Phaneuf ainsi que le Dr P.E.L. Watson qui lui portèrent les premiers soins; on dut l'anesthésier pour le dévêtir, tant il souffrait. La radiographie révéla que le Dr Bouthillier avait subi une fracture du bassin et du thorax. À l'hôpital, les médecins firent tout en leur possible pour arracher leur patient à la mort, mais cette lutte fut vaine. Après avoir passé la journée et la nuit de mardi dans un état comateux, le Docteur Alexis Bouthillier mourait à 4.45 heures du matin, le mercredi 4 décembre 1940. Il était âgé de 70 ans.

La nouvelle de sa mort se répandit rapidement, soulevant toute cette sympathie que le médecin et député s'était assurée au cours de tant d'années de dévouement. Le deuil fut général dans tout le comté. Sa dépouille mortelle fut exposée en chapelle ardente dans le salon des médecins, à l'hôpital de Saint-Jean. Au delà de 10,000 personnes y défilèrent d'une manière ininterrompue.

Les imposantes funérailles du Docteur Bouthillier eurent lieu à la Cathédrale de Saint-Jean le samedi 7 décembre 1940, à 10 heures de l'avant-midi. Son Ex-



cellence Mgr Anastase Forget, évêque de Saint-Jean, présida la cérémonie assisté de nombreux membres de son clergé. Plusieurs ministres et députés, ainsi que les maires de la plupart des paroisses du Comté de Saint-Jean-Napierville étaient présents. Le corps médical de Saint-Jean et des environs était aussi représenté en nombre. L'inhumation eut lieu au cimetière de Saint-Jean.

Les autorités municipales et scolaires de Saint-Jean ont particulièrement contribué à honorer la mémoire du Dr Alexis Bouthillier. Une rue Bouthillier et une école baptisée École Secondaire Dr Alexis Bouthillier, rappellent le nom de cet homme de bien, dont le souvenir n'est pas près de disparaître.

(Le Canada Français, le mercredi 3 décembre 1975, p. 30).

1897

Le 28 mai, réconciliation des derniers opposants à la nouvelle paroisse: fin des difficultés qui ont duré sept ans.

1898

Marcellin Robert devient maire de Saint-Blaise. Il le sera jusqu'en 1917.



Abbé Joseph Elzéar Limoges

TROISIÈME CURÉ (1899-1905)

Limoges (L'abbé Joseph-Elzéar), né à Terrebonne le 23 juillet 1855, d'Isaac Limoges, cultivateur, et de Julie Lavoie. Fit ses études à Sainte-Thérèse; fut ordonné à Montréal par Mgr Fabre, le 28 août 1881. Vicaire à Saint-Timothée-de-Beauharnois (1881-1883), à Sainte-Rose-de-Laval (1883-1888); desservant aux Cèdres (1888-1889); vicaire à Valleyfield (1889-1890); curé de Sainte-Lucie (1890-1899), où il a bâti une église en 1892 et un presbytère en 1897; curé de Saint-Blaise (1899-1905).

1899

Le 24 avril, à la demande de MM. Joseph Bégnoche, Napoléon Girard et Alcide Thibodeau, une petite partie de Saint-Valentin se joint à Saint-Blaise.

Le 5 juin, arrivée du troisième curé, M. le curé J.-E. Limoges.

1902

Le 5 octobre, bénédiction d'une croix de chemin érigée en face de la montée par les paroissiens de la Deuxième Ligne sous la direction de MM. J.-B. Gagnon et Narcisse Dubois.

1903

Le 29 septembre, solennelle bénédiction de notre orgue, orgue de dix jeux fabriqué par Casavant et Frères et payé 1,500 \$.

Marie Dumais, troisième épouse de Lucien Boissonnault, devient la première organiste de la paroisse.

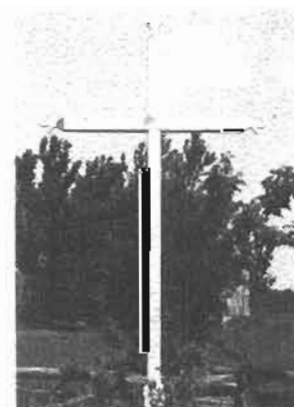


La croix du chemin dans la Deuxième Ligne (94^e Avenue), non loin de la Montée de l'Église (Photo: Hélène Gagnon)



Croix de l'église au bout de la Grand'Ligne, comme on disait alors

(Photo: Hélène Gagnon)



Croix de chemin au bout de la Grand'Ligne, au coin de la maison Roy

(Photo: Hélène Gagnon)



Marie Dumais-Boissonnault

**PREMIÈRE ORGANISTE DE SAINT-BLAISE
(1903-1913)
PREMIÈRE FEMME REPORTER AU QUÉBEC
MADAME LUCIEN BOISSONNAULT
(Marie Dumais)
Poétesse**

Entre toutes, voici une canadienne-française évoluée. Rien n'est nouveau sur la machine ronde et le jeune « reporter » féminin qui scrute les archives découvrirait avec surprise un nom qui fait image de pionnier en cette profession : mademoiselle Marie Dumais.

Typiquement de chez-nous, native de Trois-Pistoles dans le Bas du fleuve, elle osera avant toute autre devenir « reporter ». Sauf erreur, elle sera probablement aussi la première canadienne d'expression française à oeuvrer au département de la publicité d'un établissement commercial anglais ; et ceci se passait en 1884.

L'aventure ne manque pas de piquant pour la fille d'un notaire dans le climat familial de la fin du 19^e siècle.

Elle vivra jusqu'à soixante-quinze ans ; et cette richesse de tempérament, cette culture bilingue, cette connaissance des gens en feront une femme du monde des plus charmantes.

Lorsqu'elle mourra en mai 1941, on parlera aussi d'un autre angle de sa personnalité paradoxale car, à travers une carrière de publiciste, de reporter, de chroniqueuse, de critique littéraire, il y aura place pour le mariage et la maternité ; il y aura l'inspiration pour la poésie et le don de la parole qui en fera une conférencière expressive et documentée.

Marie Dumais-Boissonnault : un esprit avant-gardiste!

À la mort de son père, Marie Dumais va demeurer dans la Métropole avec sa famille. Elle a dix-huit ans et commencera à écrire dans divers journaux, un peu comme aujourd'hui une « pigiste ».

Lorsqu'elle répond à une demande de « publiciste » pour la maison Sears Roebuck de Montréal, Toronto et Buffalo, elle vient de compléter ses études françaises par quelques années dans un couvent de Bathurst, Nouveau-Brunswick, de sorte qu'elle parle et écrit aussi facilement en anglais que dans sa langue maternelle. Les services de mademoiselle Dumais sont fort appréciés et plus tard ses employeurs lui offriront une promotion d'importance en l'invitant au Bureau principal de la Maison à Buffalo.

Son esprit avide de perfectionnement et ses voyages aux États-Unis l'incitent à une grande décision. Avec une amie, elle partira pour deux ans en Europe, en septembre 1897!

Années décisives dans sa carrière littéraire ; car elle suit les cours libres de littérature sous Brunetière et Jules Lemaître et prend contact avec des poétesses comme Juliette Adam, madame Alphonse Daudet et les groupes de poètes du temps. Elle fera un court séjour en Belgique et en Roumanie, mais poursuivra ses études anglaises à Londres et à Saint-Hélier, dans l'Île Jersey.

En 1900, à son retour à Montréal, elle entrera « à plein temps » dans le grand quotidien de l'époque « Le Journal ». Elle y sera « reporter », fait unique dans les annales journalistiques du temps. C'est ainsi qu'elle « couvre » l'Université Laval de Montréal (on sait en effet que ce n'est qu'en 1920 que l'Université obtint une charte civile et que son autonomie complète ne fut ratifiée qu'en 1927, par une bulle pontificale) ; mademoiselle Dumais fait des comptes-rendus, des conférences littéraires et scientifiques, ce qui, jusque là, ne relevait que des messieurs. On s'étonne. Mais l'étonnement est encore plus grand du côté politique. C'est la période des joutes oratoires et des assemblées contradictoires. Elle couvre ces événements et les politiciens sont surpris de voir une fort jolie femme assise au banc des journalistes et prenant aussi des notes. D'une grande distinction, « la » reporter ne se prête pas à la coquetterie.

On l'accueille avec joie car, au témoignage de Raymond Préfontaine, Maire de Montréal et futur ministre de la Marine, « elle est notre reporter le plus objectif ». « Le Journal » étant opposé à Préfontaine, l'appréciation était de poids.

Après une année, la direction lui confie, outre ses reportages sur des questions intellectuelles, une chronique particulière ; elle la signera « Solange » et ce sera l'un de ses quatre pseudonymes : Solange, Solange d'Iberville, Odette Montausier, Berthe d'Iberville. Pendant ses années de mariage et plus tard, tout au long de



sa vie, elle collaborera sous un ou l'autre de ces noms de plume à diverses publications du temps.

Une coupure que nous avons pu dénicher dans les « papiers » de famille, coupure collée dans un bréviaire, avec d'autres souvenirs, situe le mariage de mademoiselle Dumais au 5 février 1902. Les journaux en font mention dans le style de l'époque; sous la rubrique « Mondanités »: « Hier, mercredi, à 8 heures, Sa Grandeur Mgr Bruchési, archevêque de Montréal, a béni dans sa chapelle privée le mariage de mademoiselle Marie Dumais (Solange) avec sieur L. Boissonnault, bourgeois, de Saint-Blaise, comté d'Iberville ».

« L'heureux couple est parti en voyage pour la Nouvelle-Orléans, par voie de New-York et de Washington ».

« Le Journal » souhaite à madame Boissonnault tout le bonheur possible ».

Lorsqu'elle épouse monsieur Boissonnault, cette femme déjà dans la trentaine, à l'esprit ouvert par une vie hors cadre pour ces débuts de siècle, qui a tellement voyagé à l'étranger, trouve, en son nouveau logis, aliments à sa pensée en outre du bonheur conjugal et des joies de la maternité.

En effet, elle entre dans une maison que l'on appelait à Saint-Blaise et à Saint-Jean, « le Château » et qui reçut le nom de Beaucastel. De l'ampleur d'un manoir, les deux ailes étaient réunies par une chapelle où les deux demi-frères de son mari, tous deux prêtres, avaient l'autorisation de dire la messe. Deux vastes bibliothèques, l'une religieuse, c'est-à-dire ecclésiastique, et l'autre profane contenaient des livres de maints auteurs du XVIII^e siècle, ouvrages introuvables ailleurs.

C'est dans cette atmosphère que grandiront ses deux fils, Charles-Marie et Lucien. Et l'on comprend alors l'éclectisme culturel de l'aîné, qui est maintenant secrétaire de la Section française de la Société Royale du Canada: Charles-Marie Boissonnault, journaliste, poète et historien, dont l'une des filles, Charlotte, est aujourd'hui professeure de français à l'Université de Saskatchewan, à Regina et s'appête à publier un volume. Lucien demeurera toute sa vie un fervent de la lecture et un homme des plus renseignés.

Après son mariage, madame Lucien Boissonnault ne renonce pas pour autant à écrire et collaborera régulièrement à « l'Événement », quotidien de Québec.

Devenue veuve, elle retourne au journalisme actif et 1914 la retrouve dans la région de Chicoutimi, où elle écrit des chroniques et des reportages pour « Le Progrès du Saguenay ». Elle collaborera également au « St-Laurent » hebdo de Rivière-du-Loup et au « Pionnier » de Nominigoue. Cette période est particulièrement brillante pour la conférencière; les coupures des journaux du temps soulignent la clarté de ses exposés, la qualité de son élocution et même quelques années avant son décès on lira, vers 1934, comment la valeur

de sa documentation et sa finesse d'expression savent plaire. Elle collaborera à d'autres journaux d'idées comme « Le Canada Français » et « L'Action Sociale ».

En 1915, madame Boissonnault entre à l'emploi du gouvernement et habitera Ottawa pendant une dizaine d'années. Devenue secrétaire privée du ministre des Postes, l'honorable Thomas Chase-Casgrain, celui-ci admire son esprit de synthèse acquis dans ses années de journalisme et de publicité; son biculturalisme parfait en fera une collaboratrice intéressante. Elle suivra même les délégations à Washington (où sa sœur, Lilie Dumais, est secrétaire de l'ambassadeur de France, monsieur Jusserand, après avoir été secrétaire du fondateur du « Devoir », Henri Bourassa). Pendant les années de guerre, madame Dumais-Boissonnault retrouve, malgré ses occupations, son goût du journalisme et envoie régulièrement à « L'Événement » de Québec, une « Lettre d'Ottawa » relatant les réactions de la Capitale fédérale.

Ses fils suivent les péripéties de cette vie nomade et acquièrent, par des séjours en diverses institutions, une large expérience humaine. Charles-Marie ne se doute pas, en ces années, qu'il épousera plus tard une Québécoise issue de cette remarquable famille: mademoiselle Germaine Casgrain.

Tout au long de sa vie, madame Marie Dumais-Boissonnault consacrera ses loisirs à la poésie. Elle restera en contact avec les maîtres de la pensée française, rencontrés à Paris, et obtiendra même des entrevues exclusives avec des personnages comme Fernand Brunetière et René Bazin. Elle entretiendra une correspondance suivie avec Marie Rouget, c'est-à-dire Marie Noël, poète déjà réputée, avec Hélène Vacaresco et d'autres écrivains français et participera aux activités littéraires de la Société des Écrivains et de la Société des Poètes.

Pendant ses années à Montréal, après Ottawa, elle est pendant plusieurs termes, secrétaire de la Canadian Author's Association. Venue demeurée à Québec, elle est élue présidente de la Société des Poètes.

Lauréate à deux reprises en plusieurs joutes littéraires d'importance, dont les Jeux floraux de Toulouse, elle fut également titulaire des prix Edmond Rostand et Leconte-de-Lisle. Ses poèmes figurent dans l'Anthologie Internationale d'Artrey et dans quelques autres.

Cette personnalité, dont les qualités de cœur n'avaient d'égales que la culture, synthétise, en fin de siècle et au début de notre ère totalement fermée à l'évolution féminine hors du cadre familial, ce que l'on demande à la journaliste moderne: dynamisme de pensée, concision de style, pluralité de culture.

Ici le personnage est doublé du poète; et, de la mère au fils, du fils à la fille, la tradition maintient dans les lettres, avec honneur, le nom de Boissonnault.

(Émilie, B. Allaire, *Profils féminins*, Québec, Éditions Garneau, 1967).

1903

MÉTIERS À SAINT-BLAISE

Il n'y a pas que des cultivateurs: Jean-Baptiste Sénécal est toujours maître de poste; le docteur Alexis Bouthillier y est médecin; Alphonse Cantin est le télégraphiste de la gare; Hébert et Painchaud opèrent une beurrerie et fromagerie; Joseph Lanoue et Édouard Poirier sont forgerons; Tancrede Morin a le magasin général du village et Joseph Perron celui de la Mission, Romuald Painchaud possède des chambres et fournit la pension aux voyageurs ou aux travailleurs occasionnels, Samuel J. Roy fabrique de la crème; Philippe Simard est... bijoutier; E. Patenaude et N. Tremblay fils sont courtiers en foin et grain. Le Révérend Joseph Limoges est le curé de la paroisse.

1903 et 1906

BEAUX HOMMAGES À SAINT-BLAISE

Voici les extraits de deux ordonnances de Sa Grandeur Mgr Paul Bruchési (1903 et 1906):

Nous n'avons que des compliments à adresser à la paroisse. Il n'y a pas d'hôtel ici et nous espérons qu'il en sera ainsi bien longtemps. Dans les cérémonies nous étions accompagnés de M. le Chanoine Émile Roy, notre chancelier et de M. l'abbé Perrier, notre vice-chancelier, tous deux enfants de cette paroisse.

Donné à Saint-Blaise au cours de nos visites le quatorze juin mil neuf cent trois.

(signé): PAUL, archevêque de Montréal

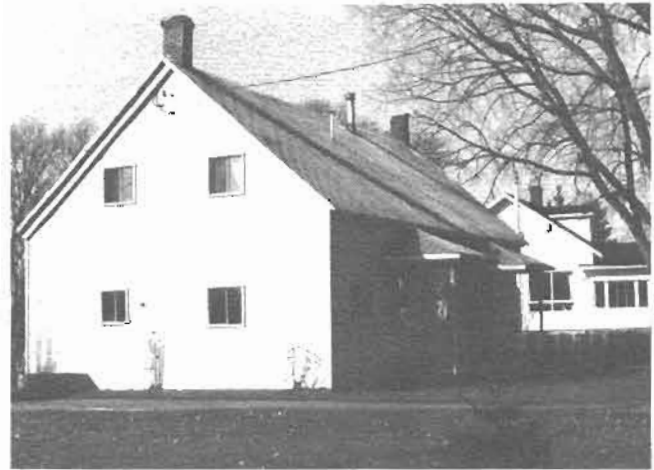


Le magasin général et bureau de poste de la Mission



Maison du forgeron Joseph Lanoue, située au 933, rue Principale

(Photo: Hélène Gagnon)



Au village, à la fromagerie Hébert et Painchaud, située au 849, rue Principale

(Photo: Hélène Gagnon)



Le magasin de Tancrede Morin, fils de Théophile, situé au 800, rue Principale

(Photo: Hélène Gagnon)





Abbé Joseph Cloutier

QUATRIÈME CURÉ (1905-1916)

Cloutier (L'abbé Joseph), né à Sainte-Thérèse, comté de Terrebonne, le 27 août 1856, d'Alexis Cloutier, forgeron, et de Julie Desjardins. Fit ses études à Sainte-Thérèse; il fut ordonné à Montréal par Mgr Fabre, le 6 juillet 1884. Vicaire à Saint-Lin (1884-1885); professeur au collège Sainte-Thérèse (1885-1891); vicaire de Sainte-Rose-de-Laval (1891-1897); curé de Sainte-Lucie (1897-1898); curé-fondateur de Saint-Elzéar-de-Laval (1898-1905); curé de Saint-Blaise (1905-1916).

Nous n'avons que des éloges à adresser à l'administration... Ce qui nous est dit de la sobriété en honneur dans la paroisse nous fait grand plaisir. Nous demandons à tous les fidèles de se faire les apôtres zélés de la tempérance... Enfin nous prions cette bonne paroisse d'être toujours bien unie, de pratiquer la charité fraternelle et d'éviter tout ce qui pourrait être une cause de division.

Donné à Saint-Blaise au cours de nos visites, le quinze juin mil neuf cent six.

(signé): PAUL, archevêque de Montréal

1906

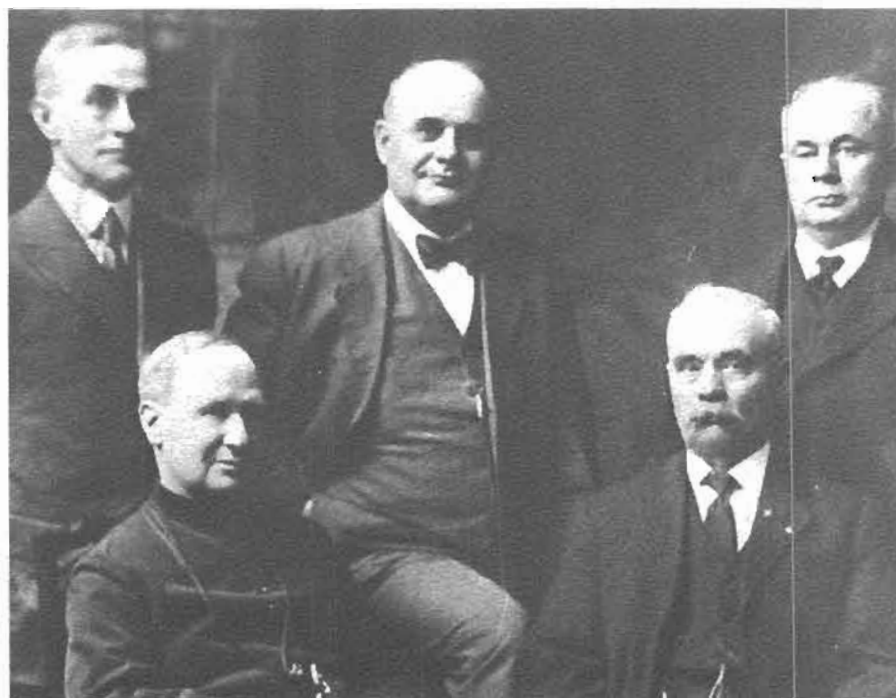
Le 8 octobre, Retraite de Tempérance prêchée par le R.P. Edmond Marie, o.f.m. : plus de 300 personnes s'enrôlent dans la Société de Tempérance.

1907

Le 19 décembre, une section de la Deuxième Ligne se détache de Napierville et se joint à Saint-Blaise pour compléter le territoire paroissial actuel.

1908

Le 5 avril, on a décidé de donner un salaire annuel de 50 \$ au maître-chantre, M. Lucien Boissonnault (fils de Médard), qui remplissait cet office gratuitement depuis 22 ans. Ce fut une marque d'appréciation de son dévouement et de son zèle.



Médard Boissonnault. Assis (de g. à d.): Charles-Barthélémy, père Oblat et Lucien, maître de poste. Debout: Arcade, le « beau » Servule et Jean. Décédés: Albert (voir année 1889) et Pierre

1909

LES REMISES À CHEVAUX

Le 12 septembre 1909, on décide de construire deux immenses remises pouvant abriter 110 chevaux attelés. Cette même année on décide également de l'emplacement du terrain du cimetière et de l'installation d'un système de chauffage dans l'église. Et pour payer cela, une Répartition.

1911

MÉTIERS ET PROFESSIONS

En 1911, la population est de 950 personnes. Il y a toujours deux églises: une catholique et une baptiste. La population peut s'approvisionner dans trois magasins généraux.

David Beignoche est contracteur; le docteur Bouthillier y est toujours médecin; Arthur Corriveau est beurrier; M. Parent est pasteur de l'église baptiste et Joseph Cloutier est curé de la paroisse catholique; Beloni Cyr et T. Bouthillier opèrent des batteuses à grain; J.-E. Delisle est le chef de gare; Joseph Lanoue est toujours forgeron; Romuald Painchaud est toujours propriétaire de sa maison de pension; Léon Pinsonnault est boulanger; Jean-Baptiste Sénécal est encore maître de poste; E. Patenaude, N. Tremblay et Laurent Poissant sont courtiers en foin et grain; Dosithe Paradis a le magasin Feller; Jean-Baptiste Larin et F. Thibodeau font le commerce du charbon; Mlles G. Grégoire et Régina Sénécal sont couturières; M. Otis est propriétaire de la carrière.

LES ENFANTS DE FRANÇOIS MOLLEUR ET D'EULALIE BÉCHARD

Il n'est pas facile de retracer l'émigration de Saint-Blaise. Les enfants partaient nombreux à tous les ans.

Un document relatif à une succession nous renseigne dans un cas précis: celui des enfants de François Molleur et d'Eulalie Béchard, une famille canadienne convertie à la religion baptiste. Son monument funéraire est d'ailleurs au joli petit cimetière de la Mission.

François est le père de 4 filles et 2 garçons. Voyons où ils sont rendus:

À Saint-Philippe de Laprairie: Eugénie, épouse de Samuel Perrier.

À Sault-Sainte-Marie (Ontario): Adèle, épouse du Révérend Édouard Pelletier et Fanny, épouse d'Alexander R. Elockhart.

À Melrose (Montana): Hélène, épouse de Stanislas Choinière et Louis qui est médecin.

À Sioux City (Iowa): Cyrille, qui est médecin lui aussi.

François Molleur est le fils du patriote François, de la Grande Ligne.

...ET CEUX DE LUCIEN GAGNON

Parlant de patriotes, que sont devenus les enfants de Lucien Gagnon, le généreux héros de 1837?

Marcel et Pierre sont allés s'établir à Walla-Walla, état de l'Orégon.

Jules et Jérémie s'installèrent à Saint-Jacques-le-Mineur. Jérémie devint député en 1854 et Secrétaire de la Province de Québec.

Lucien demeura à Saint-Paul-l'Île-aux-Noix.

Pélagie épousa François Lamoureux, grand propriétaire terrien de Saint-Sébastien d'Iberville.

Médard, Théotiste et Marcelline continuèrent d'habiter le long du Richelieu. Le premier cultiva une partie des terres de son père. La seconde épousa François Pinsonnault et le couple devint acquéreur de la majorité des terres du patriote et mourut en 1890, comme son mari. Marcelline épousa Charles Hébert commerçant de foin et de grain.

Finalement, Julienne épousa François Cinq-Mars, de Longueuil, employé du Grand Trunk Railway (aujourd'hui le CN).



Abbé Joseph-Henri-Auguste Arbour

CINQUIÈME CURÉ (1916-1929)

Arbour (L'abbé Joseph-Henri-Auguste), né à L'Assomption le 23 juillet 1868, d'Olivier Arbour, boulanger et de Céline Chevalier. Fit ses études classiques et théologiques à L'Assomption et fut ordonné à Montréal par Mgr Fabre, le 2 septembre 1893. Vicaire à Sainte-Élisabeth-de-Joliette (1893-1894), à Caughnawaga (1894-1899), à Sainte-Rose-de-Laval (1899-1904), à Saint-Jean d'Iberville (1904-1909); curé de Lacolle (1909-1916) et curé de Saint-Blaise (1916-1920).





Le chœur de chant en 1916. 1^{re} rangée (de g. à d.): Arcade Mongeau, non identifié, Élisée Morin, Edmond Denault (ou Moreau), Antoine Denault, Émery Girard et Floride Samoïsette. 2^e rangée: Gustave Denault, Trancrède Morin (maire), Arthur Gagnon (ancien professeur de la 2^e Ligne), Boniface Tremblay (prêtre), Auguste Arlison (prêtre), Marie Pinsonnault (organiste et épouse de Victor Pinsonnault), non identifié et Omer Pierrier (maître de chapelle et propriétaire du journal Le Canada Français de Saint-Jean). 3^e rangée: Téléphore Gagnon, Gaston Bissonnette, Joseph Mongeau, Isaïe Bissonnette, Lucien Tremblay, Joseph Bourgeois, Wilfrid Tremblay, Honorius Perrier et Ulric Gagnon.



Au 604 de la 94^e Avenue, un soir de 1917, eut lieu le dernier charivari dans Saint-Blaise

(Photo: Hélène Gagnon)

UN CHARIVARI EN 1917 DANS LA DEUXIÈME LIGNE

Parmi les coutumes importées de l'ancienne France par nos ancêtres, celle du *charivari* n'était pas la moins spectaculaire. Le mot signifie mal de tête. Quand les membres d'une communauté jugeaient qu'un des leurs transgressait une loi non écrite du groupe, ils décidaient une bonne nuit de se rendre chez le déviant lui faire part de leur désaccord.

Et pendant plusieurs heures, autour de la maison, tout devenait tumulte, vacarme et tapage. Fusaient de toute part huées, cris et vociférations.



Maison de M. Gérard Gagnon, au 556 de la 94^e Avenue, où Marie-Andrée Longpré eut l'étonnement d'apprendre que son propriétaire avait déjà assisté à un charivari

(Photo: Hélène Gagnon)

Ainsi, qu'une femme d'âge mûr décida d'épouser un jeune homme devenait l'occasion d'un superbe charivari.

Monsieur Gérard Gagnon, du 556, 94^e Avenue, fut témoin d'un tel charivari lorsque Marie-Louise Paré, veuve d'Adjointeur Gagnon entendit convoler avec le jeune Euclide Brault, de vingt années son cadet.

Euclide Brault était le frère de Ludger, lui-même père de Thérèse Brault (madame Gagnon).

Monsieur Gagnon était un petit garçon de 10 ans quand un soir de 1917 une vingtaine de personnes se rendirent à la maison voisine faire part de leur opposition bruyante à madame veuve Adjointeur Gagnon.

LES QUÊTEUX

On les craignait un peu mais on les recevait toujours : au nom de la charité chrétienne ou bien au nom de la superstition (les quêteux mécontents avaient la fâcheuse habitude de « jeter des sorts »).

Chez monsieur Aimé Latour, les quêteux demandaient « un sou ou des oeufs ».

Les quêteux, ce pouvait être Noré Bédard avec son petit singe que Noré faisait danser.

Ti-Menne qui arrêtait toujours chez madame Leroux. Ti-Menne était du type pratique : il marchait toujours « vent dans le dos » de sorte que les caprices éoliens décidaient de son itinéraire.

Bézé Buteau vendait des crayons. Il « logeait » dans la Deuxième Ligne, chez Félin Geoffrion.

Un quêteux du nom de Racine remerciait ses hôtes en dessinant la maison de leur hôte. Plus sophistiqué.

Au Château, la cuisine d'été - aujourd'hui disparue - restait toujours déverrouillée : de l'eau, du pain et des couvertures offraient des secours de base aux quêteux de passage.

QUAND LE PAIN NE PÈSE PAS LOURD OU LE RÈGLEMENT NO 13

La présence de boulangeries dans les villages fit disparaître les précieux fours à pain dont chaque maison aimait se doter depuis toujours.

Mais voilà qu'en 1917 éclate un petit scandale au conseil municipal : le pain vendu par le boulanger de Saint-Blaise - comme des paroisses avoisinantes - a tendance à ne pas faire le poids.

Le maire Marcellin Robert (qui sera remplacé incessamment par Tancrede Morin) et ses conseillers Ulris E. Gagnon, Willie Grégoire, Antoine Boissonnault, Willie Frédette et Jean-Léon Pinsonnault en arrivent à la conclusion de procéder à une réglementation.

« Il est présentement statué et ordonné par le présent règlement no 13 que tout pain bis vendu et distribué ou livré dans cette paroisse de Saint-Blaise devra peser six livres ou trois livres et devra comporter une étiquette indiquant la pesanteur avec le nom du boulanger fabriquant le pain bis et ne pourra être vendu ou livré que dans ces deux dénominations.

Tous les officiers nommés par le conseil à cette fin sont autorisés à prendre n'importe quand et n'importe où un ou des pains gratuitement pour en constater la pesanteur sur une balance vérifiée pour fins commerciales ou domestiques dans la paroisse. Ces officiers devront prêter serment avant d'entrer en fonction et le rapport de cet officier sera une preuve suffisante contre le boulanger ou le vendeur de pain.

À défaut par un boulanger ou par un vendeur de pain bis de se conformer au présent règlement il sera passible d'une amende n'excédant pas vingt piastres en plus des frais. Et à défaut de paiement de cette amende

et des frais, à un emprisonnement n'excédant pas un mois ; le tout conformément à l'article 371 du nouveau code municipal 1916 de la province de Québec ».

(Le 22 mars 1917)

(Le 3 juillet) deux inspecteurs de pain font rapport écrit :

« à ce conseil que les boulangers n'observent pas le règlement No 13 passé le 22 mars dernier 1917 pour régir la vente du pain dans cette paroisse. M. Damien Landry dit que vers la fin de mai il a pesé trois gros pains du boulanger de Saint-Paul et il manquait une demi livre pour les trois. Le 9 juin il a pesé deux pains et demi vendu par le même boulanger Étienne Gagnon et il manquait une livre et demi et plusieurs pains n'avaient pas d'étiquette. Le boulanger de Saint-Blaise ne mettait pas des étiquettes sur tous ses pains. Le 30 juin il a pesé quatre pains offerts en vente par le boulanger Étienne Gagnon de Saint-Paul et il manquait trois onces en pesanteur. Le 28 juin il a pesé des pains pris au boulanger Ménard de Saint-Blaise et offerts en vente par lui. Ces pains ne pesaient que cinq livres et n'étaient pas étiquetés.

M. Victor Surprenant, inspecteur, dit qu'au 23 juin, le boulanger Gadoua de Napierville ne mettait pas d'étiquettes sur ses pains quoiqu'il l'ait averti. Le boulanger Ménard de Saint-Blaise ne mettait des étiquettes que sur un certain nombre et il vendait des pains de cinq livres. Il a changé les bons qu'il avait vendus pour six livres. Le secrétaire est prié d'avertir les boulangers ci-haut nommés qu'ils seront exposés aux pénalités imposées par le règlement No 13 s'ils ne s'y conforment pas sous huit jours.

LA BOULANGERIE, LA MORT DES FOURS À PAIN

La boulangerie fait partie de l'histoire de Saint-Blaise depuis 1901.

Le premier maître boulanger de Saint-Blaise a pour nom Jean-Baptiste Laroche. Le rentier Antoine Boissonnault (fils aîné du capitaine) lui donne un morceau



Le boulanger Alfred Ménard avec Hormidas Boudreau





Monsieur Urgel Chabot, son épouse et leurs enfants

de son terrain, morceau situé au coin de la Montée de l'Église et de la rue des Loisirs. L'entente a lieu le 20 décembre 1901. Et de construire aussitôt un four, une maison et « autres bâtisses ». Le 10 février suivant, le maître boulanger emprunte 600,00 \$ à Étienne Patenaude.

Les choses ne vont pas très bien puisqu'au mois de septembre, il revend le tout à Étienne Patenaude pour le même montant.

En 1904, c'est un boucher, Monsieur Thibodeau, qui y est installé.

Jean-Baptiste Laroche repart bientôt sa boulangerie mais la vend à Léon Pinsonnault en 1908.

Quelques années encore et elle passe à J.-Alfred Ménard.



En mai 1950, M. Clément L'Écuyer était l'employé de M. Urgel Chabot, à la boulangerie

J.-ALFRED MÉNARD, TROISIÈME BOULANGER

J.-Alfred Ménard épouse Georgiana Davignon (de Saint-Alexandre) en 1913. Elle lui donne trois garçons et une fille.

En 1921, il achète la maison au coin de la Principale et de la Montée de l'Église. Cette maison, construite en 1892 par Antoine Boissonnault était passée en 1904 à Méderic Perrier qui la destinait à son père, le pionnier Louis Perrier.

Monsieur Ménard vendit maison et boulangerie en novembre 1935. Il quitte Saint-Blaise le 2 décembre et la famille va s'établir à Lachute. Il y décède en juillet 1959.

Monsieur Camil Gagnon prend la relève. En 1938, la boulangerie brûle. On la reconstruit à son emplacement actuel.

La boulangerie sera par la suite entre les mains d'Urgel Chabot, de son épouse et de ses enfants. Il vendit à Léon Rainville.

Monsieur Jean-Louis Hamel est l'héritier actuel d'une longue tradition d'hommes et de familles qui savent mettre la main à la pâte.



Aux 890 et 892, rue Principale, l'ancienne maison de l'hôtelier Romuald-Alfred Girardin

(Photo, Hélène Gagnon)

NON À LA CONSCRIPTION (Acte I)

À une assemblée du conseil municipal, il est question d'une résolution adoptée la semaine précédente par le « Board of Trade » de Montréal demandant au gouvernement fédéral « l'application de l'Acte de la Milice au Canada ». Il est alors « unanimement résolu de protester contre cette résolution du « Board of Trade » parce que les campagnes ont trop besoin de main-d'oeuvre pour la culture des terres; et des agriculteurs en Canada sont aussi utiles que des soldats sous les armes pour résoudre le problème du coût de la vie et celui d'après-guerre ».

Tancrede Morin, Maire
J.-Aimé Lussier, Sec.-Trés.

Tancrède Morin (fils de Théophile), propriétaire d'un petit « magasin général », vient de remplacer Marcellin Robert comme maire de la municipalité.

LE CINÉMA AU VILLAGE

Autrefois, quand on allait au cinéma, on allait aux



Les petits Jean-Louis et Léo Perrier, fils de Joseph. Les deux garçons d'une famille de filles.



Emma Robert, fille de Marcellin Robert et épouse de Jean-Lucien Boissonnault

« petites vues ». Et Saint-Blaise avait son cinéma en 1917 et 1918!

Salle très modeste s'il en fut puisqu'il s'agissait des remises à chevaux situées entre l'église et le presbytère. Les représentations avaient lieu les dimanches après-midi pendant la belle saison.

Gabrielle Boissonnault se souvient de la toute première fois. Elle avait emmené avec elle son frère René, une véritable émotion ambulante. Le film commença brutalement pour le pauvre René: une énorme tête de lion rugissante emplit l'écran et la remise sans avertissement. Le petit René passa sans transition aucune de l'attente fébrile à l'hystérie carabinée.

LA POSTE

Le système postal a été organisé quelques années après l'ouverture du chemin de fer (vers 1858). Lucien-Valentin Boissonnault (fils de Médard) succèdera à Jean-Baptiste Sénécal en 1913. Lucien est également maître-chantre de la paroisse depuis les tout débuts. Le bureau déménage donc au 890, rue Principale (à côté du chemin de fer). Dans les années 1930, Euclide Ethier prendra la relève.

Il y avait deux autres bureaux de poste à Saint-Blaise: au magasin Feller et à la station Girard.



Abbé Joseph-Alphonse Lévêque

SIXIÈME CURÉ (1920-1926)

Lévêque (L'abbé Joseph-Alphonse), né à Sainte-Élisabeth de Joliette, le 7 avril 1872, de Pierre Lévêque, cultivateur et commerçant, et de Célanire Magnan. Fit ses études à Saint-Hyacinthe; il fut ordonné à Montréal par Mgr Decelles, le 18 décembre 1897. Vicair à Chambly (1897-1901), Berthierville (1901-1903); aumônier de l'asile Saint-Benoît-Labre à la Longue-Pointe près de Montréal (1903-1920) et curé de Saint-Blaise (1920-1926); il fut inhumé dans l'église.





À partir de la fin des années 1930, c'est le magasin Éthier qui devient le bureau de poste

Au magasin Feller

Le magasin Feller a toujours possédé son bureau de poste. Dostie Paradis, Gordon Paradis, Arthur Gendreau, Camille Masseau et madame Eddy Lacombe se sont succédé comme maîtres de poste.

À la station Girard

Un troisième bureau de poste se trouvait à la Deuxième Ligne au magasin général.

Le courrier rural

C'est le courrier rural qui s'occupe de faire parvenir paquets et missives à tous ceux dont les maisons s'échelonnent le long des rangs. Pour celui ou celle qui en est chargé, il s'agit d'une tournée quotidienne de 17 milles (27 km). Jean Boissonnault (fils de Lucien-Isaïe), Urgel Chabot, Albert Masseau et Germaine Cossette auront ainsi vaillamment desservi le grand Saint-Blaise.



Le bureau de poste à la Mission dans la maison nommée Golden Rule Lodge

Dans les années 20 et 30, c'est Édith Boissonnault, la fille de Jean, qui livrait le courrier de maison en maison. Célibataire, elle a toujours habité chez son père, au 716 de la rue Principale. Édith était aussi chaleureuse que volumineuse, ce qui est bien puisqu'elle pesait dans les trois cents livres.

Tous les enfants du village voulaient « livrer la malle » avec elle. Si bien que Pauline, la soeur d'Édith devait tenir l'agenda. Il était impossible en effet d'avoir plus qu'un invité à la fois, Édith occupant déjà une bonne partie de l'espace. (Édith avait, par ailleurs d'excellents talents culinaires, notamment dans le domaine tartes et gâteaux).

C'est ainsi qu'à chaque jour, une petite voiture atelée parcourait les rangs. Édith tenait les guides, l'enfant le courrier. Par un très efficace jeu de ressorts, il arrivait que la voiture penchait d'un côté et s'élevait de l'autre de sorte que les petites mains de l'invité n'avaient aucun mal à rejoindre la « boîte à malle ».

1922

OUI À L'HEURE NORMALE

Le conseil municipal vote « qu'aucune licence » ne soit accordée dans la paroisse de Saint-Blaise pour hôtel, taverne, restaurant, ou magasin (...) le tout suivant la loi de prohibition actuellement en force dans cette paroisse.

Ce règlement sera abrogé en 1957, contesté en cour et définitivement abrogé en 1967 après quatre référendum.

RÉPARATIONS À L'ÉGLISE

Réparations générales des bâtiments, peinture de l'intérieur de l'église, déplacement de la console de l'orgue, creusage de puits, construction de cheminées, remplacement de fournaies, rénovation du vestiaire, etc., etc. Répartition de 8,000.00 \$! Très grand dévouement des dames et demoiselles pour rénover la lingerie de la sacristie, le noir des services, le matériel pour mariages, etc. Extrême dévouement du curé Lévesque qui collabore à tous les travaux: il mourra de maladie de coeur et sera inhumé dans l'église.

1921

NON À L'ALCOOL

Le conseil municipal s'oppose à l'heure avancée « comme étant nuisible au transport du lait à Montréal, à la main-d'oeuvre dans les campagnes et contre l'intérêt des cultivateurs ».

1924

Dîme de M. le curé. Abolition de la dîme en grains pour la remplacer par un salaire de 1,600.00 \$.



Monsieur Albert Masseau, courrier rural



Aujourd'hui, c'est Germaine Cossette qui a pris la relève

(Photo: Héliane Gagnon)







*Au Temps
de
L'automobile
(depuis 1926)*



**e bétonnage de la
route Saint-Jean
Rouses Point
1926-1928**

Ce fut une période bien passionnante que celle du bétonnage de la route qui longe le Richelieu entre Saint-Jean et Rouses Point.

Les folles années 20 multipliaient les automobiles sur des routes peu conçues pour de tels outrages. À la Grande Ligne, les Joseph Perrier, Louis Paradis, Édouard Oigny et Madame Otis roulaient déjà dans ces carrosses mécaniques absolument fascinants.

C'est un fils de Saint-Blaise, Hormisdas Marchessault, qui eut le contrat de construction de la route, vers 1924. Fils de Joseph, petit-fils d'Hubert, l'un des premiers forgerons du lieu, Hormisdas Marchessault avait d'abord fait carrière dans la police sur l'île de Montréal. Devenu chef de la police de la ville de Maisonneuve, sa carrière prit brutalement fin quand la ville s'annexa à celle de Montréal, le 9 février 1918.

Profondément affecté, il surmonta une douloureuse dépression et décida de devenir entrepreneur en construction imitant en cela son frère Arsène.

Hormisdas Marchessault opta pour le bétonnage de routes, un domaine tout à fait plein d'avenir. Lucien Boissonnault, fils d'Antoine et d'Anna Marchessault, se souvient bien de la construction de la route Saint-Jean - Rouses Point!



Wilfrid Oigny



M. et Mme Camille Masseur



Famille Sam Gendreau

« J'avais 7 ou 8 ans à l'époque. C'est l'oncle Hormisdas qui avait eu le contrat. On a d'abord fait la route en gravier. Ce gravier venait je crois du côté derrière Saint-Jean. Un petit chemin de fer de mines servait à acheminer le gravier. On suivait le progrès des travaux de très près. Mon frère René et moi, nous nous efforcions de faire dérailler les convois en plaçant des clous ou des coins sur les rails. Les trains de quatre ou cinq « dompeuses » n'avaient presque pas de freins et il n'en fallait pas beaucoup pour verser sur le côté.

Il s'écoula un certain temps avant le bétonnage. Antoine Boissonnault, mon père, assura l'entretien du tronçon partant du club de golf de Saint-Jean jusqu'au village de Saint-Paul. Je pouvais passer la journée sur le tracteur.

Il a fallu deux années de travail. C'était nouveau pour l'époque ce qui entraîna des événements cocasses.

Le ciment et le sable arrivaient par chemin de fer à la gare de la Grande Ligne. Les matériaux étaient entreposés sur le terrain du chef de gare Delisle. On y installa aussi un concasseur. Les cultivateurs apportaient des tombereaux de pierre. C'est là que le béton était préparé. (M. Jean-Louis Perrier se souvient que c'est



Réal Landry, à droite Anita Landry et à gauche, Lucille Laurin





Antoine Boissonnault
(1882-1953)



Hormisdas Marchessault,
inhumé à Saint-Blaise en 1933



Abbé Joseph-Léonidas Desjardins

un monsieur Piédaloue qui avait obtenu le sous-contrat de la pierre. Les cultivateurs étaient payés à la journée.)

Plusieurs petits camions à benne servaient au transport du ciment. De beaux petits camions Ford, modèle T (dont l'embrayage se faisait grâce à trois « pédales »), cabine noire et benne grise. Des camions flamants neufs qui sentaient bon.

Évidemment, le bétonnage et ses techniques n'avaient pas encore révélé tous leurs secrets comme on va le voir : on chargea les premiers camions d'un beau béton onctueux. Mais il fallait un certain temps pour se rendre jusqu'à Saint-Jean, là où commençait la confection de la voie. Tellement de temps que les premiers camions qui déversèrent leur contenu se retrouvèrent les roues avant et la cabine dans les airs, les bennes puissamment alourdies d'un béton prématurément solidifié!

On n'avait pas encore inventé la bétonnière à benne rotative.

Autre grand malheur, les camions ne connaissaient pas l'antigel ce qui créa des hivers aux surprises pénibles pour Hormisdas et ses hommes ».

Le 646, rue Principale (aujourd'hui, Madame Gertrude Pinsonnault) servait de quartier général des opérations. Antoine Boissonnault, beau-frère du contracteur, y faisait la comptabilité et la gestion. Toute la machinerie, tous les camions étaient au repos sur les terrains environnants.

« L'oncle Midas nous laissait conduire les camions partout dans les champs, en riant, sans aucune crainte. Nous n'étions pourtant que des enfants ».

1926

Installation de l'électricité dans l'église et réparation de la façade. Plantation des peupliers le long du cimetière. Trottoirs et chemin faits gratuitement par M. Hormisdas Marchessault.

SEPTIÈME CURÉ (1926-1929)

Desjardins (L'abbé Joseph-Léonidas), né à Sainte-Thérèse, comté de Terrebonne, le 27 novembre 1880, de Joseph Desjardins, cultivateur, et d'Odile Boileau, fit ses études à Sainte-Thérèse et au Grand Séminaire de Montréal, où il fut ordonné par Mgr P. LaRocque, le 3 juillet 1904. Professeur au collège de Sainte-Thérèse (1904-1905); étudiant à Rome (1905-1907), d'où il revient docteur en théologie (1907); secrétaire-général de l'Université Laval à Québec (1907-1926); curé de Saint-Blaise (1926-1929).

1927

GUÉRIR LES TROUPEAUX EN FRANÇAIS

Le conseil municipal demande au ministère d'agriculture provincial « d'insister auprès d'Ottawa pour que des vétérinaires parlant français, avec des documents en français, soient envoyés faire l'épreuve à la tuberculine (bovins) ». Référence : résolution du conseil municipal.

1928

GRIPPE À L'ÉCOLE DU VILLAGE

Une épidémie de grippe frappe en décembre : « La grippe nuit aussi dans cette école comme dans celles déjà visitées ce matin. Une classe entière manque à l'appel ». (Léonidas Desjardins, ptre).

LA COUPE DE LA GLACE

La conservation des aliments pouvait être prolongée grâce à de gros cubes de glace avant que la venue d'appareils de réfrigération électrique ne vienne régler définitivement le problème.

Monsieur Camille Masseu en a taillé jusqu'en 1954-1955 tant sur le Richelieu qu'à la carrière de Grand Bernier. De la fin décembre jusqu'à la fin février - parfois jusqu'en mars - il taillait chaque jour de 15 à 20 glaçons





Raoul Lefebvre (père de Maurice) et Barthélémy Bergeron (père de Noël)

qu'il chargeait ensuite, en deux rangs, sur un traîneau. Le tout était ensuite remis dans un hangar, et bien recouvert de bran de scie.

Monsieur Masseau se souvient très bien du jour où il était « tombé dans le trou » avec sa scie. Dans le Richelieu. Il était 16h30 et la nuit approchait. Heureusement que Raoul Lefebvre et ses fils Maurice et Roger se sont empressés de le tirer de là. Et M. Masseau de filer d'un trait sur sa sleigh à glace à la maison de brique alors propriété d'Arthur Gagnon.

En 1935-1936, Jean-Louis Perrier en taillait 500 morceaux, comme à chaque année.

Ingénieur, un garçon de Joseph Landry, coupait ses glaçons au godendard.

Certains en faisaient un petit commerce, comme monsieur Albert Thibodeau. Il vendait son glaçon de 24 pouces sur 18 (l'épaisseur variait selon les volontés de Dame Nature) au prix de 3 cents.

Pour les vacanciers « de la ville », il s'agissait toujours d'une fête que d'aller en pleine canicule chercher ces gros cubes miraculeusement conservés.

Au magasin Éthier, on y entreposait 400 morceaux de 250 livres (24 pouces sur 24 pouces). Chaque bloc coûtait 6 cents: 3 pour le bloc, 3 pour le transport. Cette glace était utilisée pour garder la fraîcheur des aliments des deux camions de livraison: du jeudi soir au samedi soir.

Henri Boissonnault raconte qu'il allait à la rivière avec son frère André, son père Antoine et son oncle Eugène. Le groupe allait tailler au delà des joncs. Téléphore Gagnon s'était équipé d'une charrue à tracer la glace. Pour quelques cents le bloc, il offrait ses services: la lourde charrue tirée par des chevaux traçait d'abord une raie de 5 centimètres de profondeur qui servait de ligne de découpage. Et la charrue de repasser jusqu'à atteindre l'eau.

Quand la couche de glace était trop épaisse, on finissait la taille à l'aide de lourdes tiges pointues puis

d'un godendard destiné à cet effet (avec des dents plus longues que le godendard à bois).

En une bonne journée, le groupe pouvait réussir deux voyages: un l'avant-midi, l'autre l'après-midi. Une vingtaine de morceaux de 200 livres à chaque voyage chargés sur une grosse sleigh tirée par des chevaux.

À chaque hiver, on « récoltait » ainsi 500 à 700 morceaux de glace qui étaient soigneusement placés dans une cabane sans toit. On laissait un espace de 16 à 18 pouces entre la glace et les parois, espace qu'on paquait de bran de scie. Entre chaque morceaux de glace, on laissait un espace compacté de neige et de bran de scie.

Les réfrigérateurs électriques firent leur apparition vers 1940 ou 1941.

Les frères Armand, Arthur et Arsène Samoisette furent parmi les derniers à fabriquer de la glace, jusqu'en 1945-46. Même si Albert Thibodeau en vendit encore dans les années cinquante.



Les estivants allaient acheter la glace chez Albert Thibodeau au 319, rue Principale

(Photo Hélène Gagnon)

1929

Le conseil municipal écrit à la Southern Canada Power pour lui demander de terminer sa ligne électrique de la Première Ligne et d'en bâtir une autre dans la Deuxième Ligne le plus tôt possible. (Permission accordée à la S.C.P. en 1924.)

1930

Le conseil municipal demande que les chemins de fer nationaux fassent circuler un train à tous les jours de l'année dimanche inclus, vers les 7 heures de l'avant-midi, entre Rouses Point et Montréal, pour desservir les cultivateurs qui expédient leur lait ou crème à Montréal.

1933

Le conseil municipal interdit à toutes personnes dans les limites de la paroisse d'y faire venir « des chômeurs sans ressources pour pourvoir à leur subsistance à peine d'être obligées elles-mêmes à pourvoir personnellement (...) »

HIVER 1933-1934

La municipalité autorise le gouvernement de Québec d'ouvrir et d'entretenir pendant l'hiver, pour la circulation automobile, la route no 14, Saint-Jean - Rouses Point.



ABATTOIR ET BOUCHERIE

Au tout début du village, vers 1890, un monsieur Thibodeau opérait un abattoir et vendait sa viande au coin Montée de l'Église et rue des Loisirs. Ce bâtiment, aujourd'hui disparu, deviendra une boulangerie à partir de 1903.

Monsieur Euclide Éthier avait un abattoir derrière sa boucherie. Les cultivateurs vendaient leurs animaux debout. Certains bouchers étaient si habiles qu'ils pouvaient estimer exactement et à vue le nombre de livres de viande d'un animal. Selon la qualité, le boucher payait 0,12 \$ ou 0,13 \$ la livre, se gardant 0,02 \$ la livre comme profit.

Il fallait assommer, tuer et saigner l'animal. Euclide Éthier a toujours détesté abattre les moutons, eux qui pleuraient à fendre l'âme.

On faisait fondre la graisse pour faire de la « panne » de la graisse pour cuisson.

Quant au gras de boeuf fondu - le suif - on en faisait du savon du pays.

Ailleurs à Saint-Blaise, un monsieur Fortin, de la Deuxième Ligne, a abattu des animaux pendant 20 ans.

Félin Geoffrion avait une porcherie.

Arthur Thibodeau vendait de la viande, comme Hormisdas Thibodeau (dépanneur Landry), Alfred Oligny et Réal Landry sur la route 223, face à la boucherie actuelle (au 1404, route 223).



M. le chanoine Wilfrid Frenet

HUITIÈME CURÉ (1929-1940)

M. le chanoine Wilfrid Frenet, né à Saint-Thomas de Joliette, le 29 août 1880, de Florent Frenet, cultivateur, et de Berthilde Giroux. Il fit ses études classiques, philosophiques et théologiques, un an, à L'Assomption, trois ans, au Grand Séminaire de Montréal. Mgr Archambault lui conféra la prêtrise à L'Assomption, le 23 mai 1909. Il fonda avec grand succès une chorale de chant grégorien au collège de L'Assomption où il fut professeur jusqu'en 1919. Cette même année, il recevait le titre de Maître ès Art de l'Université de Montréal. Vicaire à Saint-Pierre-Clavier de 1919 à 1921, il fut ensuite aumônier chez les Soeurs de Sainte-Anne à Lachine jusqu'en 1928. Nommé curé à Saint-Blaise, il y fut un ardent propagandiste de l'U.C.C. ainsi que missionnaire colonisateur. Appelé à la cure de Notre-Dame-Auxiliatrice, le 6 mars 1940, il reçut la charge de vicaire forain; le 17 février 1942, il fut investi chanoine titulaire de la Cathédrale. Décédé le 20 juillet 1947, il fut inhumé dans la crypte de Notre-Dame-Auxiliatrice, le 23.





1936

LA FÊTE DU CINQUANTENAIRE

«Dimanche dernier toute notre paroisse était en liesse à l'occasion du cinquantenaire de sa fondation; malgré une température plutôt maussade et froide, plusieurs centaines de personnes, anciens citoyens de Saint-Blaise, avaient répondu à l'invitation et remplissaient notre beau temple restauré à neuf, à sa pleine capacité. Plusieurs membres du clergé rehaussaient de leur présence l'éclat de la cérémonie religieuse à laquelle une foule immense a pris part avec ferveur et piété.

Orné de ses plus jolies parures, le chœur resplendissait de fleurs et de lumière; les ministres du culte revêtus d'ornements dorés donnaient la note juste à ses noces d'or. Son Excellence Mgr Forget a célébré la messe pontificale avec comme prêtre-assistant, M. le chanoine Lucien Gagnon, de Sainte-Élisabeth; diacre et sous-diacre d'honneur, MM. les abbés Hormidas Gagnon, de Saint-Sulpice et Xiste Gagnon, curé de Saint-Bruno; diacre et sous-diacre d'office, MM. les abbés Honoré Signori, vicaire au Sacré-Coeur de Montréal et le R. P. Éthier, d'Ottawa. Parmi les membres du clergé présents nous notons Mgr Armand Chaussé, supérieur du collège Saint-Jean; MM. les curés Paiement, de L'Acadie; Piché, de l'Île-aux-Noix; Armand Perrier, Théodule Maréchal et Arthur Berthiaume, de Montréal et M. le chancelier L. Martin, de l'évêché de Saint-Jean.

Le sermon de circonstance, un écrin précieux rempli des plus touchants souvenirs et une perle d'éloquence, fut prononcé par M. l'abbé Philippe Perrier, aumônier à Saint-Benoît.

À l'orgue, la chorale sous la baguette avertie de M. le curé Fernet, a rendu la Messe de Houssiau; MM. Donat Thibodeau et Roger Benoît chantèrent un « O Salutaris », à l'Offertoire.

MM. Médéric Perrier et Valentin Pinsonneault, de Montréal, ex-citoyens, ont fait la quête.

À l'issue de la messe, Son Excellence Mgr Forget a prononcé une courte allocution, vivement goûtée de l'assistance; il offrit ensuite une médaille d'or à M. Lucien Boissonnault, maître-chantre depuis 50 ans, et il remit un précieux parchemin à son épouse (née Marie Perrier), pour services rendus.

M. le curé Fernet dit ensuite quelques paroles de bienvenue et de reconnaissance.

Après la cérémonie religieuse un banquet réunit au presbytère, en plus des distingués personnages mentionnés plus haut, M. le maire Victor Surprenant, M. L.-V. Boissonnault, maître-chantre et les marguilliers du banc, MM. Hector Thibodeau, Domina Oigny et Delphis Samoïsette.

Cette fête religieuse restera mémorable dans les annales de notre chère paroisse qui est entrée dans la route de son centenaire, bien allègrement et de plus en plus attachée au bien spirituel et temporel de chacun de ses citoyens ».

(Article du journal de Saint-Jean « Le Canada-Français », 3 déc. 1936)

SAINT-BLAISE CÉLÈBRE AVEC ÉCLAT SON CINQUANTENAIRE

C'est dimanche dernier, le 29 octobre 1936, que la paroisse de Saint-Blaise célébrait son jubilé d'or: sa fondation date de 1886.

La veille, séance de confession. La foi des paroissiens n'a pas vieilli. Aussi, le matin, nous ne fumes pas surpris de voir les fidèles en grand nombre, commencer la fête du souvenir par les agapes eucharistiques.

Des messes basses furent dites par M. le curé Fernet et des fils de la paroisse: MM. les abbés Philippe Perrier, J.-Honoré Signori, le Révérend Père Éthier, o.p.

Dès 8 h30, les gens du rang de Saint-Blaise s'amènent, plusieurs à pied, les autres en voitures. La terre est couverte de neige. Aussi des anciens furent-ils heureux de voir arriver leurs amis de toujours, les fidèles du terroir, comme autrefois, en berlines.

De toutes les directions, les gens se hâtent vers le temple. C'est que l'espace étant limité, chacun y veut une place de choix d'où l'oeil observera mieux.

C'est qu'aujourd'hui aussi la solennité sera grandiose puisque le premier évêque de Saint-Jean y célébrera les saints Mystères.

Les mille feux ne sont plus vacillants comme jadis aux lustres de verre où brûlaient les cierges. L'électricité, moins animée, mais meilleure gardienne de nos pieuses reliques, illumine désormais d'une clarté resplendissante tout autant que discrète, ce temple cher à tous.

À la voûte rénover, brillent les ors, que les mains d'artistes habiles ont posés avec réserve et bon goût.

Par les vitraux, le soleil vient jeter sur le sanctuaire un nouveau reflet de fête. À gauche s'élève le trône où un évêque respecté et aimé présidera bientôt à l'office. Aux murs les armoiries de Son Excellence Mgr A. Forget et les drapeaux de N.T.S.P. le Pape, du Carillon Sacré-Coeur.

Pour admirer toutes ces belles choses, en jouir et en rendre grâce à Dieu, une église comble de fidèles venus de partout, comme le fera voir un peu la liste ci-dessous.

C'est le vieux maître-chantre, pendant 50 ans à la peine là-haut, maintenant à l'honneur; c'est ensuite l'héroïque médecin du rang aujourd'hui député; c'est encore le représentant du comté à Ottawa et puis le maire du village et des anciens de L'Acadie, de Saint-Jean, de Napierville, de Saint-Valentin, paroisses mères de Saint-Blaise; d'autres sont venus de Montréal, de Saint-Philippe, de Saint-Paul, d'un peu partout.

C'est l'heure. Précédé de nombreux prêtres et curés des paroisses voisines, des fils aînés ou de benjamins de la paroisse, d'un prélat romain, le pontife s'avance bénissant toute cette grande famille recueillie et combien heureuse: «*Quam dilecta tabernacula tua, Domine Virtutum!*» «*Qu'ils sont aimés tes temples, O Dieu des vertus!*»

Le pontife se revêt de ses ornements sacrés. Il est dignement entouré: le doyen des prêtres de Saint-Blaise, le bon curé de Sainte-Élizabeth de Joliette, M. le chanoine Lucien Gagnon, septuagénaire; son frère M. l'abbé Hormisdas Gagnon, p.s.s., du Séminaire de Philosophie de Montréal; M. Xiste Gagnon, curé à Saint-Bruno, leur cousin, l'assisteront au trône. Les diacre et sous-diacre d'office seront M. l'abbé J.-Honoré Signori, vicaire au Sacré-Coeur de Montréal et le Rév. Père Éthier, o.p., tous nés à Saint-Blaise. Un autre fils de Saint-Blaise donnera le sermon: M. l'abbé Philippe Perrier. Dans les salles on remarquera Mgr A. Chaussé, supérieur, MM. les abbés Piché, curé de Saint-Paul; Armand Perrier, vicaire à Westmount, A. Paiment, curé de L'Acadie et L. Martin, chancelier.

Ne convient-il pas de mentionner plus particulièrement M. le curé W. Fernet. Toutes ces dernières semaines il avait été à la tâche, surveillant de près les travaux d'embellissement de sa chère église et voyant aux derniers préparatifs de la fête religieuse. Aujourd'hui encore, il est partout à la fois, au sanctuaire et à l'orgue. Aussi nul n'est surpris du magnifique succès qu'il a remporté.

La messe pontificale commence avec toute la solennité des offices de la sainte Église Catholique.

Les yeux de toute l'assistance sont fixés à l'autel. C'est que l'évêque, au milieu de tout ce décor, est le priant suprême, possédant le sacerdoce dans toute sa plénitude.

Nos oreilles sont charmées par la piété du chant grégorien. M. le curé de Saint-Blaise dirige lui-même sa

chorale aujourd'hui. Les membres, tous cultivateurs, sont lecteurs et chantent tour à tour le plain-chant et le chant organisé avec une grande piété, l'intelligence du texte et une scrupuleuse observance du rythme. Nous nous y attendions. M. le curé est musicien; il fut professeur de plain-chant au collège de L'Assomption et dirigeait alors un orchestre qui nous a valu d'heureux moments de jouissances artistiques.

Et la messe se continue. L'âme est restée comme perdue dans la méditation. Une multitude de souvenirs, en effet, jaillissent à l'esprit, soit au memento des vivants soit à celui des morts.

Autrefois aussi, on les faisait ses neufs premiers vendredis, malgré toutes les intempéries et par les plus mauvais chemins, obligés parfois de suivre la voie ferrée.

Il annonce, pour cette semaine également, la communion à domicile pour ceux de la Deuxième Ligne qui ne pourront venir à l'église pour Noël. La Deuxième, c'est chez-nous. J'y ai vu le curé passer une fois. C'était pour la grand-mère, morte aujourd'hui.

Combien de choses reviennent à l'esprit à l'audition de ces simples annonces de M. le Curé. Cet évêque au sanctuaire, que ne nous rappelle-t-il pas? C'est la première communion et la confirmation. C'est la visite à travers les rangs de l'archevêque métropolitain, alors que partout encore on avait pavoisé.

Et ces bénédictions d'aujourd'hui remémorant aussi le geste affable de Mgr Paul Bruchési traçant sur nous le signe du salut.

M. le curé continue, il souhaite la bienvenue à Son Excellence au nom des paroissiens et en son nom. Il dit toute la joie et le bonheur de Saint-Blaise, en son jubilé d'or, de revoir ses enfants éloignés, venir se rajeunir au berceau de l'enfance, surtout au passage du successeur des apôtres, de celui que tous les paroissiens révèrent comme leur premier pasteur et vénéré père.

Visiblement heureux, M. le Curé remercie tous et chacun en assurant que pour tous le souvenir restera impérissable.

Il présente ensuite sobrement le prédicateur du jour, l'un des plus connus des fils de Saint-Blaise, disait le programme, un des meilleurs orateurs sacrés du diocèse de Montréal et des plus avisés.

Le sermon de M. l'abbé Philippe Perrier était pour les gens de Saint-Blaise, anciens et actuels paroissiens, impatientement attendu et ne déçut personne. Ce fut une page d'histoire discrète et saisissante de la paroisse rurale, de celle de Saint-Blaise en particulier, depuis sa fondation à nos jours.

Mgr Anastase Forget, après avoir béni l'assemblée, d'un bon sourire fait épanouir la joie dans tous les coeurs.

Monseigneur dit sa joie d'être venu à cette fête, remercie Dieu avec nous des faveurs célestes accordées à



cette portion aimée de son bercail. Il rend hommage au prêtre fondateur, glorifie la mémoire des morts, loue les fils actuels qui ont entretenu l'église ou en ont renouvelé la parure.

Et pour mieux associer à la fête les aides du prêtre dans la gestion d'une paroisse, il remet au plus vieux des serviteurs de Saint-Blaise, M. Lucien Boissonnault, maître-chantre depuis la fondation, une médaille d'or. Par une délicatesse touchante, il donne à l'épouse fidèle un diplôme qui perpétuera dans la famille le souvenir d'une si mémorable journée.

L'office divin se termine grandiose. Sur nos têtes se répète le rituel d'une bénédiction solennelle. Une marche se joue à l'orgue par une interprète fidèle des sentiments qui animent chacun de nous à la sortie de l'évêque. Celui-ci passe de nouveau au milieu de nous en semant à profusion les bénédictions, comme jadis le divin maître: « Transiens benefaciendo ».

Par le porche se déverse sur la place de l'église la foule qui avait envahi le temple.

Les vieux, que la distance avait séparés, se retrouvaient; ceux d'âge mûr se reconnaissent; tous les coeurs épanchent la joie de se revoir. Sur les visages respandit le bonheur. La fête, rappelant des jours si lointains déjà, a tout rajeuni, choses et gens. L'église n'est plus vieille, et, pour un moment, les paroissiens se reportent à des années en arrière et se rappellent les beaux jours d'antan, se sentent tout jeunes une fois encore.

L'accueil est complet. Chacun voudrait ramener chez-soi quelques visiteurs. Puis, malgré l'étroitesse de l'amitié, il faut se séparer non sans quelque tristesse et sans redire avec le poète:

*« Combien j'ai douce souvenance
Du joli lieu de ma naissance!
Ma soeur, qu'ils étaient beaux ces jours d'enfance;
O mon pays, sois mes amours, toujours ».*

Un ancien
(Le Richelieu, 3 décembre 1936)

LA MUNICIPALITÉ SE DOTE DE ROULEAUX POUR ROULER LES CHEMINS PENDANT L'HIVER

Le conseil municipal demande au gouvernement fédéral de déclarer hors-la-loi le « communisme moscovite » et d'empêcher la diffusion écrite et parlée de cette « doctrine néfaste » sous « quelque nom ou affublation dont elle se couvre ». Le conseil entérine ainsi l'Église qui met tout en oeuvre pour forcer le gouvernement provincial, aussi, à rendre illégal la propagande bolcheviste. En mars 1937, Duplessis vote la loi du cadenas (illégalité de l'utilisation d'une maison pour fin de propagande communiste).

Dans les années 1920 et 1930, l'Église catholique du Québec triomphe. Elle peut même se permettre d'imposer ses vues aux pouvoirs politiques.

1937

Les institutrices Marguerite Boissonnault, Lucille Grégoire, Simone Thibodeau, Hélène Lanoue, Anita Dubois et Gilberte Pinsonnault reçoivent un salaire annuel moyen de 175 \$. Elles devaient de plus chauffer l'école, entretenir la classe et les lieux d'aisance.

Mlle Gilberte Pinsonnault a de l'expérience et du savoir-faire. La discipline excellente écrit l'inspecteur.



1^{re} rangée (de g. à d.): Dyanis Thibodeau, Aimé Chabot, Monsieur Saint-Arnault, agronome, Victor Surprenant, maire de Saint-Blaise, le curé Wilfrid Fernet, Georges Tremblay et Hector Thibodeau. 2^e rangée: M. Samoïsette, Gérard Gagnon, Alfred Oigny, Urgel Chabot, Paul-Aimé Aubry, Roger Longpré, Conrad Deault, Maurice Guay et Jean-Baptiste Aubry. 3^e rangée: René Samoïsette, René Savage, Philémon Oigny, Georges Pinsonnault, Réal Landry, André Thibodeau, Roland Deslauriers, Alfred Jones, Hector Aubry et Joseph-Albert Thibodeau

1938

À L'ÉCOLE DU VILLAGE

Les 5 élèves de cette classe ont passé un brillant examen grâce aux précieuses qualités de leur dévouée institutrice.

Il serait regrettable de voir cette classe fermer ses portes attendu que les élèves de 6^e et 7^e ne pourraient poursuivre leurs études dans aucune autre classe de la municipalité.



École n° 2 Grande Ligne. 1^{re} rangée (de g. à d.): Les deux petits Jourdin, Lucille Brassard, Jeanne Mongeau, Marianne Mongeau, Georges Boulé et Rolande Leblanc. 2^e rangée: Rita Lorrain, Armand Boulé, Estelle Lorrain, Germain Boulé, Maurice Boulé et Gisèle Bissonnette. 3^e rangée: Bernadette Mongeau, Gisèle Brassard, Gertrude Bissonnette, Oliva Boulé, Marcel Brassard, Gérard Boulé, Eugène Mongeau et Joseph-Albert Thibodeau

Le petit nombre des élèves de créer une classe supérieure comprenant la 5^e, la 6^e, la 7^e et la 8^e. Les enfants des rangs auraient l'occasion de s'inscrire au cours complémentaire sans charge additionnelle de la part des parents. Mlle Marguerite Boissonnault a la compétence désirée pour mener à bien une pareille entreprise.

Je forme des vœux pour que ce projet se réalise.

(Arsène Brillon, 31 mai 1938)

Mais le bon inspecteur s'inquiète du peu de fréquentation.



École de rang (arrondissement n° 4). Aujourd'hui M. Jean-Paul Proulx, 1036, Grand Bernier

(Photo: Hélène Gagnon)

« Je regrette vraiment de constater une aussi faible inscription à cette classe. N'y aurait-il que quatre élèves dans toute la paroisse pour qui l'instruction est utile ? Il est vrai que la qualité supplée ici à la quantité. »

(Le 2 décembre)

Le 16 décembre: fondation de la Caisse populaire scolaire.

1939

Déclenchement de la seconde Grande Guerre. Dans la petite école n° 4, il n'y a que 9 élèves. L'inspecteur est de passage le 10 novembre et est d'avis que les deux seuls élèves de 4^e année auraient intérêt à reprendre le niveau précédent!

Au village, le 17 mai: « l'examen de ce jour a été un succès complet. Une seule élève a fait une faute en dictée. Les autres matières sont bien enseignées et bien comprises. Il est rare de constater pareil succès dans une classe peu nombreuse où il ne saurait y avoir d'émulation. Mlle Boissonnault est vraiment une institutrice de grande valeur ».

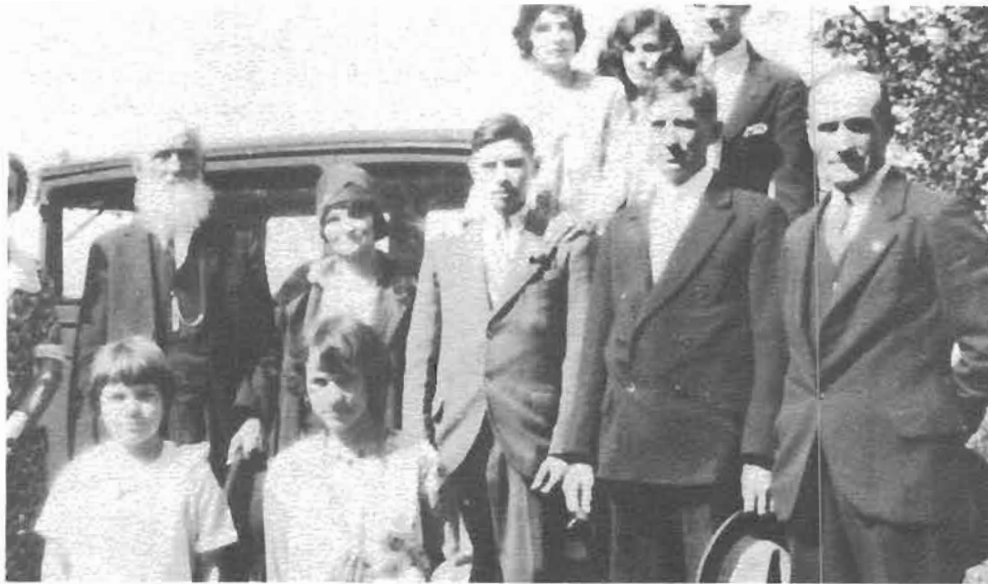


Abbé Antonnin Legendre

NEUVIÈME CURÉ (1940-1949)

Legendre (L'abbé Antonnin), né à Montréal le 12 septembre 1895, d'Omer Legendre, marchand épicier et d'Ernestine Guimond. Fit ses études à l'école Oliver, au Collège de Montréal, au Séminaire de Philosophie et au Grand Séminaire de Montréal. Ordonné prêtre en l'église Saint-Jean-Baptiste de Montréal, le 22 mai 1921 par Son Excellence Mgr Guillaume Forbes, professeur au Collège de Montréal en septembre 1921; vicaire à Saint-Constant le 1^{er} septembre 1924; vicaire à Saint-Lambert le 6 septembre 1929; curé à Saint-Blaise en mars 1940; curé à Contrecoeur le 2 octobre 1949. Il fut aussi le premier aumônier diocésain des scouts catholiques.





Laurette et Thérèse Landry. Au milieu : Laura Landry, Joseph Landry, Delphine Éthier, Euclide Éthier, Georges et Joseph Landry

EUCLIDE, FLORE ET LORRAINE ÉTHIER : MAÎTRES-POSTE

Depuis la fin des années trente, la poste est l'affaire de la famille Éthier. Le bureau a été longtemps au nom de l'épouse de Monsieur Euclide Éthier, Delphine Landry.

Le bureau de poste est un bâtiment qui a été construit à la Deuxième Ligne, voisin de chez Gérard Gagnon. Il s'agissait d'une école qui ne fut ouverte que pendant une seule année: *L'école de la chicane!*

Il fallut un mois pour la transporter sur un chemin de madriers jusqu'à son emplacement actuel.

Flore Éthier était une jeune fille de 18 ans quand elle prit la responsabilité d'assurer la transmission du courrier. Elle l'assuma pendant 35 années!!!

Depuis 1973, Lorraine Éthier a la tâche maintenant séculaire de transmettre à la population de Saint-Blaise, bonnes et mauvaises nouvelles.

LES TAXIS

Il n'y a jamais eu de « chauffeur de taxis » à temps plein à Saint-Blaise. Mais Euclide Éthier, Léo Tremblay, Harris Granger et Jean-Marie Guay ont tour à tour accepté, au besoin, de remplir cette très utile fonction.

Léo Tremblay, du Petit Bernier, demandait 10 \$ pour un voyage à Montréal. Aller-retour. Et, pour le prix, il acceptait d'attendre sur les lieux.

Harris Granger habitait la maison de Madame Boudreau.

Jean-Marie Guay, frère de Fernand, offrait, lui, un voyage à Saint-Jean pour tout un dollar.

LES CHASSE-NEIGE

Avant que la municipalité prenne la responsabilité de l'enlèvement de la neige, Henry Oligny, Jacques Robert et Armand Brault ont ouvert les chemins. Ce dernier avait des employés: Teddy, Georges Masseur, Fernand Thibodeau et Reynald Boudreau.

LE « BARBIER »

Le « barbier », c'est l'ancien coiffeur pour hommes. Il y en avait deux à Saint-Blaise: Messieurs Camil Masseur (entre 1948 et 1950) et Euclide Éthier. Ce dernier commençait sa journée vers 22 h (après sa tournée de livraison de viande) le samedi soir, et pouvait aller encore dans la nuit jusqu'à 1 h 30 à 2 h 00. Il faut dire que les hommes du village avaient pris l'habitude de venir veiller les samedis soirs et en profitaient alors pour se faire couper les cheveux.

LES CORDONNIERS

Autrefois les familles avaient ce qu'il fallait pour réparer les chaussures. Mais on trouvait des cordonniers. C'est ainsi qu'Euclide Éthier apprit le métier à regarder un cordonnier travailler. Pour 1,25 \$ ou 1,50 \$, il changeait une semelle. Il travaillait ainsi le soir, ou à temps perdu.

Monsieur Camille Masseur a été cordonnier à Iberville pendant quelques années. Un voisin, Monsieur Joubert, pouvait parfois offrir ce service lui aussi.

Au siècle dernier, Prosper Lareau aurait aussi été cordonnier dans la Grande Ligne.

Aujourd'hui, Marie-Andrée Longpré poursuit la longue tradition: il y a encore une cordonnerie à Saint-

Blaise. Dans son atelier bien équipé, notre cordonnière renouvelle la très ancienne tradition qui réservait aux femmes le métier du cuir.

1942

La Mission devient un camp d'internement pour les prisonniers de guerre allemands. De hautes clôtures flanquées de tours de garde entourent le vaste terrain. À moins de grimper sur les grandes charrettes chargées de foin, il est impossible de voir à l'intérieur du camp.

Le salaire des institutrices Rita Tremblay, Gertrude Chabot, Rita Charbonneau, Gertrude Pinsonnault et Corona Durivage est de 400 \$ (annuel). Une progression « substantielle de 25 \$ par année depuis 1937 ».

1943

TIMBRES DE GUERRE ET TIRELIRE

L'inspecteur d'écoles, Arsène Brillon, recommande aux élèves la fréquentation régulière, le travail persévérant et la pratique de l'économie par l'achat de timbres et de certificats d'épargne de guerre!

1944

NON À LA CONSCRIPTION (Acte II)

Le conseil municipal manifeste son opposition unanime à conscription qui vient d'être votée «Attendu

que le Canada a déjà fait plus que sa part dans cette guerre, et que, si elles faisaient défaut il vaudrait mieux réduire les activités de nos troupes, déjà disproportionnées à nos ressources, que de diviser profondément le pays; (...)»

Agrandissement du cimetière paroissial.

À l'école n° 4 (le 21 novembre)

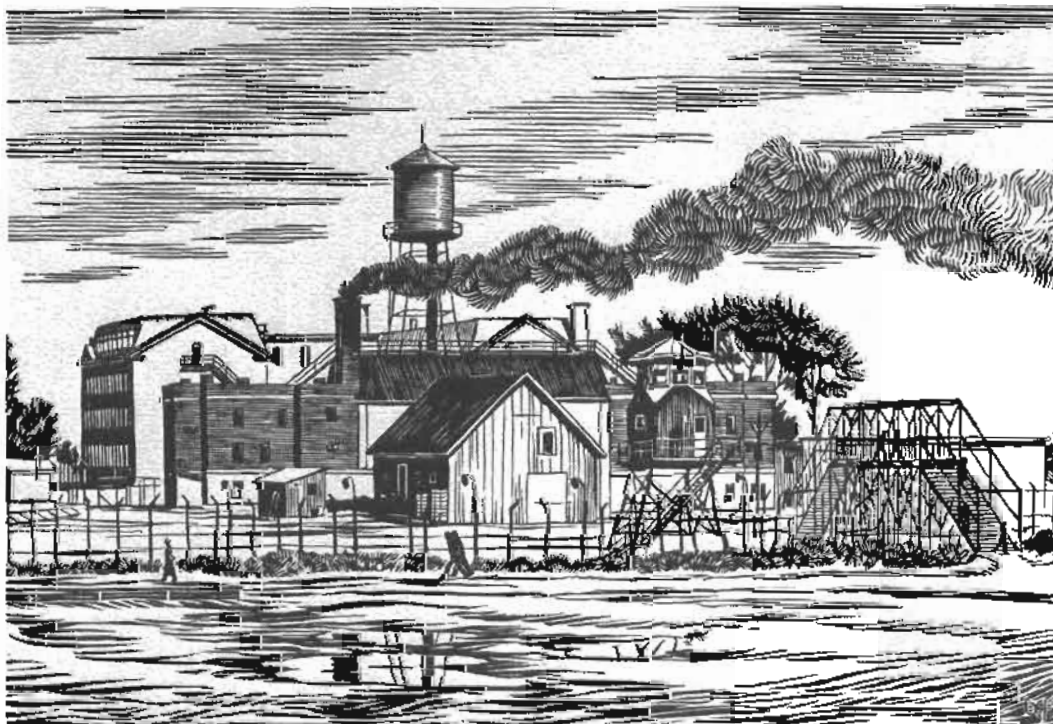
L'inspecteur, Arsène Brillon, trouve que « la classe y est bien organisée ». Il s'agit d'une classe à niveaux multiples: 7 années différentes. Pourtant, il n'y a en tout que 14 élèves!

1945

Le conseil municipal demande au ministère des Postes de maintenir le bureau de poste de Girard Station.

VISITE DES NORMALIENNES DE SAINT-JEAN

« Depuis longtemps, les normaliennes désiraient visiter l'école du rang. Après avoir entendu Mademoiselle l'institutrice à l'École normale même dernièrement, aujourd'hui elles ont pu constater le travail qui s'accomplit dans une classe à plusieurs divisions. Vraiment il faudrait du génie pour faire des prodiges et Mademoiselle G. Bissonnette réalise de près l'idéal. Nous retournons charmés de l'accueil, instruits par l'exemple, entraînés par l'apostolat » écrit l'abbé Beauséjour, principal de l'École normale.



Dessin exécuté par un prisonnier de la Mission



1946

Un service d'autobus Napierville, Saint-Blaise, Saint-Jean s'établit.

1947

Nouveau système de chauffage dans l'église. Répartition de 10 000 \$.

LE LAITIER

Monsieur Jean-Louis Perrier a été laitier pendant 12 ans (de 1947 à 1958). Son troupeau de 20 vaches laitières fournissait sa quarantaine de clients réguliers. Pour 12¢, il vous livrait une pinte de lait et pour 1,10 \$ une pinte de crème. C'était un énorme travail: la pinte était en verre et il fallait toutes les laver à chaque jour.

1948

Le salaire des institutrices Gertrude Bissonnette, Rita Tremblay, Marie-Anne Hébert, Gertrude Denault et Mme René Fredette est de 1000 \$. Une augmenta-



Abbé Lucien Gagnon

DIXIÈME CURÉ (1949-1955)

Gagnon (L'abbé Lucien), né à Montréal le 16 juillet 1903, d'Herménégilde Gagnon, agent de Manufacturiers Soieries de Lyon, France et d'Yvonne Lessard. Fit ses études à l'Académie Champagnat, Montréal, au collège de Saint-Jean, au Séminaire de Philosophie et au Grand Séminaire de Montréal. Ordonné prêtre en la cathédrale de Montréal le 25 mai 1929 par Son Excellence Mgr Georges Gauthier. Vicaire à Saint-Eustache le 15 juin 1929; vicaire à Saint-Constant le 1^{er} septembre 1929; vicaire à Saint-Edmond en mars 1935; vicaire à Verchères en septembre 1937; vicaire à Laprairie en juillet 1939; aumônier des Soeurs des Saints-Noms-de-Jésus-et-de-Marie de Saint-Lambert en septembre 1939; curé de Saint-Bernard-de-Lacolle en juillet 1944; curé de Saint-Blaise d'octobre 1949 à 1955.

tion de 100 \$ annuellement depuis 1942. Le salaire restera identique en 1949.

Réparation à l'école du village. Ouverture de deux nouvelles classes.

1951

La malheureuse et spectaculaire chute du clocher (1950).

En 1951 de coûteux travaux à l'église. La Fabrique avait déjà entraîné une dette de 8800 \$ et la Répartition de 1947, au montant de 10 000 \$ avait encore 7000 \$ à rembourser. Totalisant tout le passif, on organisa une Répartition de 22 200 \$ payable en 22 1/2 ans.

Un corps de syndics fut formé de M. Dyanis Thibodeau, président et de Messieurs Ubald Chabot, Marcel Guay, Jean Robert et Aristide Verdon. Ce dernier, ayant quitté la paroisse en 1956, fut remplacé par M. Maurice Girard.

Le passif de la présente Répartition n'est plus que de 10 000 \$ (en 1962).

Les travaux portent sur le soubassement, le jubé, les systèmes électriques, les couvertures, les trottoirs, le presbytère, etc. Peinturage, vente de grange (il n'y a plus de dîmes en grains) et de remises (plus de chevaux). Agrandissement du cimetière. Extrême dévouement de M. le curé Gagnon qui participa à tous les travaux et y laissa sa santé.

1953

CONSTRUCTION DE L'ÉCOLE CENTRALE

L'école aura 6 classes avec résidence pour les religieuses enseignantes. On achète un terrain de 138 pieds sur 360 de M. Denis Boudreau au prix de 2000 \$. L'école coûtera 124 980 \$. Les religieuses font partie de la communauté de Notre-Dame-des-Missions (fondée à



La construction de l'école centrale mettra fin aux petites écoles de rang plus que centenaires
(Photo: Hélène Gagnon)



De bien jolies frimousses! De nos lecteurs se reconnaîtront sûrement

Lyon, en France, en 1861). Elles seront engagées en mars de l'année suivante.

1954

Vente des écoles de rang aux enchères:

- école n° 2: Louis Brassard, 525 \$
- école n° 3: Paul-André Girard, 426 \$
- école n° 4: non vendue
- école n° 5: Elphège Landry, 302 \$
- école n° 6: Marie-Virginie Mandeville, 1200 \$

1956

Tirage des joints de pierre de l'église

1959

Nouveau terrain de stationnement à l'église. Cour en asphalte.

JOLIE CHARGE, JOLI SALAIRE

M. Greene, professeur, a une classe de 39 élèves, de quatre niveaux différents. Le salaire: 2000 \$ pour l'année.

1960

Fournaises à l'huile et chambre de toilette dans l'église.



Abbé Philémon Corriveau

ONZIÈME CURÉ (1955-1962)

Corriveau (L'abbé Philémon), né à Saint-Sébastien le 13 octobre 1915, d'Eusèbe Corriveau, marchand et d'Amanda Roy. Fit ses études à l'école de Saint-Sébastien, au collège de Saint-Jean et au Grand Séminaire de Montréal. Bachelier en Théologie. Ordonné prêtre en la chapelle du couvent de Saint-Jean le 18 mai 1940 par Son Excellente Mgr Anastase Forget. Professeur au collège de Saint-Jean en septembre 1940; en repos en août 1947; à l'évêché en avril 1948; desservant à Saint-Constant en septembre 1948; curé de Notre-Dame-de-Grâces le 15 janvier 1952; curé de Saint-Blaise le 16 janvier 1955.





Abbé Lambert Chicoine

DOUZIÈME CURÉ (1962-1966)

Chicoine (L'abbé Lambert), né à Verchères le 6 novembre 1909, de Vital Chicoine, commerçant et de Blanche Laporte. Fit ses études primaires à l'école Saint-François-Xavier de Verchères, secondaires au collège de L'Assomption et théologiques au Grand Séminaire de Montréal. Ordonné prêtre à Saint-Laurent par Son Excellence Mgr Emmanuel Deschamps, évêque auxiliaire de Montréal. Père de Saint-Croix depuis le 31 janvier 1937, incardiné le 27 août 1955; vicaire à Saint-Georges; vicaire à Saint-Maxime (1952-1953); à Saint-Constant (1953-1954); à Montréal-Sud (1954-1961); curé de Saint-Jean-de-la-Lande (1961-1962); curé de Saint-Blaise (1962-1966); curé de Saint-Coeur-de-Marie, Chambly (1966-1967); à la retraite depuis le 1^{er} juillet 1967.

1962

Grandes fêtes du 75^e anniversaire de la paroisse.

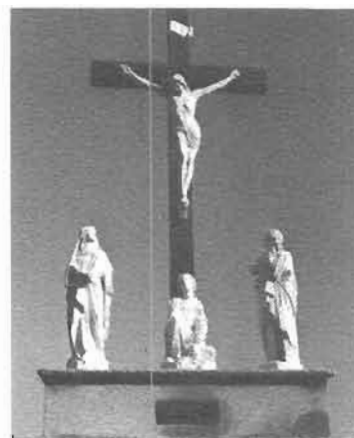
NOS AUTELS

Voici à qui sont dédiés les autels de notre église : le maître-autel à saint Blaise, celui de droite à la sainte Famille, celui de gauche au saint Rosaire, comme l'indiquent les trois tableaux qui les dominent. L'autel de la sacristie est dédié à saint Joseph.

Le maître-autel, en vertu d'un indult, fut déclaré autel privilégié par Mgr Paul Bruchési, le 23 février 1898. Ce privilège concède une indulgence plénière à chaque messe qui y est dite.

Notre autel de la sacristie, fabriqué et sculpté à la main, est un don de la paroisse de Saint-Constant.

En assistant à la messe en l'église de Saint-Blaise et en y ajoutant la confession, la communion et une prière au Souverain Pontife, tout pèlerin peut gagner, une fois l'an, une indulgence plénière.



Inscription sur la base: Jésus, souvenez-vous de nous. M. le curé O. Coriveau. MM. A. Mongeau, L. Soucy, C. Leblanc, O. Soucy, marguilliers. Familles E. Éthier, Léo Tremblay, M. Rémynton, paroissiens et bienfaiteurs

NOS ASSOCIATIONS EN 1962

Date de fondation et nombre actuel de membres

Tiers-Ordre de Saint-François (20 mai 1941)	59
Ligue du Sacré-Coeur (8 décembre 1940)	70
Dames de Sainte-Anne (10 juin 1900)	74
Enfants de Marie (avant 1942)	46
Croisés et Croisillons (1955)	87
Cercle Lacordaire et Sainte-Jeanne-d'Arc (1952)	15
Saint-Jean-Baptiste (21 avril 1953)	177
Syndicat de l'U.C.C. (1924)	50
Caisse populaire (17 avril 1938)	325
Cercle agricole (vers 1905)	45
Cercle des fermières (13 juin 1938)	38
Cercle des loisirs (29 septembre 1961)	170
Association sportive (1956)	



RELIGIEUSES NÉES À SAINT-BLAISE

Soeur Saint-Arsène (Agnès). Vers 1852, fille de Moïse Bourgeois. Soeurs de la Miséricorde.

Mère Saint-Amédée (Célanise). 1846-1916, fille d'Isaïe Bissonnette. Congrégation Notre-Dame.

Mère Saint-Isaïe. 1858-1934, soeur de la précédente. Congrégation Notre-Dame. Assistante-générale.

Soeur Marie-Valérie (Eugénie). 1861-1944, fille de Laurent Poissant. Soeurs de Sainte-Anne.

Soeur Marie-Émérance (Alphonsine). 1865-1939, soeur de la précédente. Soeurs de Sainte-Anne.

Mère Sainte-Marie-Lumina (Aglaure). 1872-1951, fille de Jean-Baptiste Gagnon. Congrégation Notre-Dame.

Mère Saint-Hormidas (Joséphine). 1880-1932, soeur de la précédente. Congrégation Notre-Dame.

Soeur Marie-du-Divin-Coeur (Georgine). 1884, fille de Médor Perron. Soeurs de Sainte-Croix. École Saint-Étienne, 5890, Christophe-Colomb, Montréal.

Soeur Marie-de-la-Merci (Yvonne), 1886-1960, soeur de la précédente. Soeurs de Saint-Croix.

Soeur Marie-de-Sainte-Hermine (Alice). 1887, soeur des précédentes. Soeurs de Sainte-Croix. Maison-mère, 815, Sainte-Croix, Saint-Laurent.

Soeur Saint-Ambroise-de-Sienne (Béatrice). 1892, soeur des précédentes. Soeurs de Sainte-Croix, couvent, Sainte-Adèle.

Soeur Saint-Cyprien (Joséphine). 1880, fille d'Ambroise Thibodeau. Soeurs Grises. Maison-mère, Montréal.

Mère Saint-Ambroise-de-Sienne. 1891, soeur de la précédente. Congrégation Notre-Dame.

Soeur Saint-Mildred (Eugénie), fille de Joseph Thibodeau. Soeurs de la Miséricorde.

Soeur Harbec (Hélène). 1889-1948, fille de Joseph Harbec. Soeurs Grises de Montréal. Décédée à Winnipeg.

Mère Saint-Clet (Marie-Rose). 1890-1958, fille d'Arthur Gagnon. Congrégation Notre-Dame.

Mère Saint-Pierre (Lucienne). 1893-1958, soeur de la précédente. Congrégation Notre-Dame.

Soeur Marie-Louis-Arsène (Caroline). 1891, fille d'Arsène Poissant. Soeurs de Sainte-Anne. Institut Cardinal Léger, Montréal.

Soeur Marie-Blaise (Germaine). Vers 1897, fille d'Arthur Dozois. Soeurs de Sainte-Anne. Couvent, Sainte-Cunégonde, Montréal.

Soeur Saint-Michel (Anna). 1898, fille d'Amédée Bégnoche. Hospitalières de Saint-Joseph, Hôtel-Dieu, Montréal.

Mère Saint-Philippe-de-l'Ascension (Laure-Anna). 1903, fille de Joseph Perrier. Congrégation Notre-Dame. École Marchand, Saint-Jean.

Mère Sainte-Catherine (Gertrude). 1905, soeur de la précédente. Société de Marie-Réparatrice. Maison provinciale, 1025, Mont-Royal, Outremont.

Mère Saint-Amédée (Cécile). 1904, fille de Jean-Baptiste Bissonnette. Congrégation Notre-Dame. Maison-mère, Montréal.

Soeur Thérèse Bissonnette. 1907-1929, soeur de la précédente. Décédée novice à la Congrégation Notre-Dame.

Soeur Hercule-Marie (Thérèse). 1906, fille de Louis Girard. Soeurs des Saints-Noms-de-Jésus-et-Marie. Pensionnat Mont-Royal, Montréal.

Soeur Sainte-Rose-de-la-Croix (Laurianne). 1907, fille d'Hormidas Thibodeau. Soeurs de la Sainte-Famille. Maison provinciale des Pères Oblats, Montréal.

Soeur Wilfrid-Marie (Willianna). 1908, fille de Wilfrid Tremblay. Soeurs de Sainte-Anne, Dorval.

Mère Sainte-Cécile-de-l'Eucharistie (Cécile). 1909, fille de Joseph Lanoue. Congrégation Notre-Dame. Maison provinciale, Sherbrooke.

Soeur Saint-Camille-de-Lellis (Lucienne). 1920, soeur de la précédente. Soeurs de la Miséricorde. Hôpital, Haileybury, Ontario.

Soeur Madeleine-de-Florence (Anne-Marie). 1912, fille de Joseph Gagnon. Soeurs de Sainte-Anne. Couvent, Saint-Rémi.

Soeur Marie-Reine-Agnès (Laure). 1919, soeur de la précédente. Soeurs de Sainte-Anne. Couvent, Napierville.

Soeur Marie-Thérèse-du-Crucifix (Laurette). 1913, fille de Sylva Girard. Soeurs du Bon-Pasteur. Directrice de gymnase. Maison Notre-Dame-de-Laval, Laval-des-Rapides.

Soeur Sainte-Marie-Arsène (Cécile). 1914, fille d'Arsène Sénécal. Soeurs de la Présentation-de-Marie, Sherbrooke.

Mère Sainte-Hélène (Hélène). 1919, fille de Charles Thibodeau. Congrégation Notre-Dame, Europe.



Mlle Gertrude Bissonnette. 1922, fille d'Isaïe Bissonnette. Filles du Coeur-de-Marie. Centre Sainte-Marie, 4122, Delorimier, Montréal.

Mère Sainte-Yolande-de-Jésus (Yolande). 1924, fille d'Euclide Éthier. Congrégation Notre-Dame. Pensionnat, Boucherville.

Soeur Claire Poissant. 1932, fille de Cyrille Poissant. Soeurs de Notre-Dame-du-Bon-Conseil, Foyer, Valleyfield.

Mère Aline-des-Anges (Aline). 1934, fille de Floride Samoisette. Congrégation Notre-Dame, Montréal.

Soeur Hélène-du-Rosaire (Simonne). 1936, fille d'Ariste Granger. Filles de la Charité du Sacré-Coeur-de-Jésus. Newport, Vermont.

Soeur Lise Thibodeau. 1942, fille d'Albert Thibodeau. Soeurs de la Présentation-de-Marie. Noviciat, Saint-Hyacinthe.

RELIGIEUX FRÈRES NÉS À SAINT-BLAISE

R. F. Calixte Thibodeau (vers 1883), fils de Joseph Thibodeau. Chez les Frères Rédemptoristes à Aylmer.

R. F. Isaïe Dozois (1892), fils d'Arthur Dozois. Chez les Frères Franciscains. Gardien du Saint-Sépulcre à Jérusalem.

R. F. Cyrille Gagnon (1910), fils de Joseph Gagnon. Missionnaire de la Salette. Sanctuaire, Enfield, N.H.

R. F. Charles-Maurice (Fernand) (1936), fils de Floride Samoisette. Chez les Frères de l'Instruction chrétienne à Gatineau.

PRÊTRES ORIGINAIRES DE SAINT-BLAISE

Abbé Charles Boissonnault (1831-1894), fils d'Antoine Boissonnault et de Françoise Roy. Fut curé de Sainte-Marthe (diocèse de Valleyfield) pendant 22 ans où il a construit l'église de style dorique. Inhumé dans la cave de notre église.

Abbé Jean Boissonnault (1841-1909), fils d'Antoine Boissonnault et de Geneviève Létourneau, 33 ans curé de Saint-Johnsbury, État du Vermont, où il est fondateur de toutes les institutions catholiques: l'église, le presbytère, l'hôpital, les écoles, le collège, le pensionnat et le couvent.

R. P. Charles Boissonnault, Père Oblat (1858-1945), fils de Médard Boissonnault et de Mathilde Nolin. Longtemps aumônier au sanctuaire de Notre-Dame-du-Cap au Cap-de-la-Madeleine (1904-1917) puis vicaire à Hull, paroisse Notre-Dame (1917-1945).

Chanoine Clément Palin dit Dabonville, p.s.s. (1838-1897). Né dans la vieille maison de pierre appartenant à M. Jacques Grégoire (1962). Dépensa sa vie aux Séminaires de Montréal, aux Séminaires de Baltimore et comme supérieur du Collège Canadien à Rome. Fut directeur de conscience de Mgr Paul Bruchési.

Abbé Isaïe Dozois (1840-1902). Fut curé à Hemmingford et à Pointe-aux-Trembles.

R. P. N.-Servule Dozois, o.m.i. (1859-1932), fils de Nazaire Dozois. Fut provincial des Oblats en 1903 et ensuite assistant-général à Rome jusqu'à sa mort.

R. P. Joseph Dozois, o.m.i. (1863-1940), frère du précédent. Passa 25 ans à Saint-Pierre de Montréal, devint aussi provincial de sa congrégation et fut le premier supérieur-curé Oblat, au Cap-de-la-Madeleine.

Chanoine J.-B. Lucien Gagnon (1859-1945), fils de Jean-Baptiste Gagnon. Chanta sa première grand-messe dans la chapelle de Saint-Blaise en 1891. Devint curé à Sainte-Élisabeth de Joliette.

M. Cyrille-Hormidas Gagnon, p.s.s. (1870-1952), frère du précédent. Passa sa vie aux services des séminaristes.

Mgr L.-Philippe Perrier, v.g. (1870-1947), fils de Louis Perrier. Fut longtemps curé de la paroisse Saint-Enfant-Jésus (Mile End) et devint ensuite Vicaire général de l'archidiocèse de Montréal. Fut le prédicateur aux fêtes du cinquantenaire de Saint-Blaise.

Mgr Émile Roy. Il chanta sa première grand-messe à Saint-Blaise en juillet 1893. Fut chancelier de l'archidiocèse de Montréal. Il nous obtint notre insigne reliquaire de Saint-Blaise.

Abbé Xiste Gagnon (1879-1960), fils d'Édouard Ga-



Abbé Roland Archambault

TREIZIÈME CURÉ (1966-1974)

Archambault (L'abbé Roland), né à Saint-Jean, de François-Xavier Archambault et de Mélandy Lécuyer. Il fit ses études à Saint-Jean et au Grand Séminaire de Montréal. Ordonné prêtre le 2 juin 1928, il enseigne à Saint-Jean jusqu'en 1937; vicaire à Boucherville de 1937 à 1947; curé à Saint-Paul-de-l'Île-aux-Noix de 1947 à 1954; curé à Fort Chambly, paroisse Saint-Coeur-de-Marie de 1954 à 1963; curé à Saint-Rémi de 1963 à 1966; curé à Saint-Blaise de 1966 à 1974. Il est maintenant à sa retraite.



Abbé Maurice Girard

QUATORZIÈME CURÉ (1974-1979)

Girard (L'abbé Maurice), né à Napierville le 22 septembre 1924, de Clément J. Girard, chef de gare, et de Blandine Tremblay. Fit ses études chez les Sulpiciens. Ordonné prêtre par Son Excellence Mgr Forget, à Napierville le 3 avril 1949. Professeur au Séminaire, septembre 1949; assistant préfet des études, septembre 1962; études pastorales à Montréal et vicaire à temps partiel à Saint-Gérard, septembre 1970; directeur de pastorale à l'élémentaire pour la Régionale Honoré-Mercier, le 1^{er} septembre 1972; vicaire à temps partiel à Saint-Blaise, le 15 août 1974; curé à Saint-Blaise à temps partiel, le 15 janvier 1978; vicaire épiscopal de la Région Sud, le 31 août 1979; curé de Saint-Constant et V.E. région sud, le 1^{er} juin 1985.



Abbé André Bourgeois

QUINZIÈME CURÉ (1979-1985)

Bourgeois (L'abbé André), né à Saint-Jean, le 18 décembre 1939, d'Hervé Bourgeois, télégraphiste, et de Florence Bétournay. Fit ses études classiques à Saint-Jean et théologiques à Montréal. Ordonné prêtre à Saint-Jean par Mgr Coderre, le 17 juin 1967. Vicaire à Saint-Vincent-de-Paul, le 27 juin 1967; vicaire à Saint-Basile-le-Grand, le 17 août 1969; animateur de pastorale scolaire à la Régionale de Chambly pour l'enfance inadaptée, le 1^{er} septembre 1970; vicaire à Saint-Robert le 1^{er} août 1974; membre du secteur Brossard, le 1^{er} août 1976; curé de Saint-Blaise, le 17 septembre 1979; aumônier à l'hôpital Charles-Lemoyne en janvier 1985; curé de Notre-Dame-de-la-Garde, le 1^{er} août 1985.

gnon. Fut curé à Saint-Amable et à Saint-Bruno. Il nous a laissé son calice en héritage.

Mgr Siméon Girard, p.d. (7 août 1880), fils d'Eusèbe Girard et de Malvina Martin. Fut vicaire à Laprairie et à Saint-Denis, aumônier durant vingt ans des sourdes-muettes puis curé à Sainte-Philomène de Rosemont de 1936 à 1961. Il est maintenant retiré à la Maison Saint-Charles-Borromée de Joliette.

Abbé Honoré Signori (10 avril 1897), fils de Dolor Signori et de Céline Palin. Est le premier prêtre baptisé à Saint-Blaise. Il est curé à Saint-Paul-de-la-Croix depuis 1952.

Mgr Joseph Poissant, c.s. (20 mars 1907), fils d'Arène Poissant et de Malvina Denault. Fut plusieurs années chancelier du diocèse. Il est aujourd'hui curé de Sainte-Famille de Boucherville.

T. R. P. Albert Éthier, o.p. (3 avril 1907), fils d'Émile Éthier et d'Elmira Cyr. Fit des vœux solennels chez les Dominicains le 4 août 1932. Fut professeur à Ottawa jusqu'à 1961. Est maintenant Prieur du couvent de Fall River. Il possède le titre très élevé et très rare de « Maître en théologie ».

Abbé Philippe Corriveau (15 septembre 1908), fils d'Arthur Corriveau, beurrier, et d'Amilda Robert. Porte aussi le nom de Blaise. Ordonné prêtre le 29 juin 1936. Fut curé à Le Rapide Blanc. Il est maintenant curé à Saint-Luc-de-Vincennes, comté de Champlain.

NOS MAÎTRES-CHANTRES

M. Lucien Boissonnault (pendant plus de 50 ans); M. L.-Omer Perrier fut un de ses principaux assistants.
M. Donat Thibodeau, qui fit deux termes.
M. Alfred Paradis.
M. Urgel Chabot (plus de 20 ans en deux termes dont le second depuis 1950).
M. Jean-Paul Archambault.

NOS ORGANISTES

Mme Lucien-Isaïe Boissonnault (Marie Dumais)
Mme Victor Boissonnault
Mlle Gertrude Denault
Mme Claire Robert
Mme Léon Fortin





Abbé Léo Godin (curé)

SEIZIÈME CURÉ (1985-)

Godin (*L'Abbé Léo*), né à Shawinigan-Falls le 8 mai 1934, de Léon Godin, barbier-coiffeur, et d'Hénédine Mongrain. Fait son primaire à Notre-Dame-Auxiliatrice à Saint-Jean. Fit ses études classiques à Côte Sainte-Catherine à Laprairie. Ordonné prêtre à Saint-Gérard-Magella à Saint-Jean par Mgr Coderre, le 29 juin 1968. Vicaire à Sacré-Coeur-de-Jésus, en septembre 1968. Vicaire à Saint-Charles-Borromée, septembre 1971. Vicaire à Saint-Joseph-de-Chambly, septembre 1973. Vicaire à Notre-Dame-de-la-Garde, septembre 1976. Curé de Saint-Blaise le 3 janvier 1985.

QUELQUES-UNS DE NOS SACRISTAINS

M. Gédéon Gagnon
 M. Eugène Gagnon
 M. Floride Samoisette
 M. Henri Samoisette, père
 M. Donat Thibodeau (à deux reprises)
 M. Urgel Chabot (1939-1948)
 M. Arthur Turcotte (depuis 1954), il est aidé de son épouse et de ses enfants, surtout André et M. Antoine.

MARGUILLIERS EN CHARGE

1893 Thomas Girard (élu 25 décembre 1892)
 1894 Narcisse Brassard (élu 25 décembre 1892)
 1895 Jean-Baptiste Oigny (élu 25 décembre 1892)
 1896 Marcellin Robert
 1897 Narcisse Dubois
 1898 Calixte Bouchard
 1899 Joseph Thibodeau
 1900 Joseph Landry
 1901 Édouard Poirier
 1902 Louis Lefebvre
 1903 Christophe Mongeau
 1904 Auguste Bégnoche
 1905 Lucien Boissonnault

1906 Alfred Roy
 1907 Joseph Brault
 1908 Firmin Landry
 1909 Dominique Samoisette
 1910 Joseph Trudeau
 1911 Louis-Sinaï Perrier
 1912 Jean-Baptiste Lorrain
 1913 Joseph Oigny
 1914 Joseph Lord
 1915 Lucien Chabotte
 1916 Arthur Gagnon
 1917 Boniface Tremblay
 1918 Joseph Mongeau
 1919 Émile Éthier
 1920 Denis Ménard
 1921 Gustave Denault
 1922 Ludger Gagnon
 1923 Joseph Perrier
 1924 Henri Samoisette
 1925 Arsène Pierre
 1926 Hormidas Thibodeau
 1927 Édouard Lorrain
 1928 Vitalien Poissant
 1929 Lucien Tremblay
 1930 Alfred Gagnon
 1931 Exurie Grégoire
 1932 Léon Pinsonneault
 1933 Joseph Lanoue
 1934 Omer Gagnon
 1935 Téléphore Gagnon
 1936 Hector Thibodeau
 1937 Domina Oigny
 1938 Delphis Samoisette
 1939 Willie Fredette
 1940 Hector Dubois
 1941 Elgon Lord
 1942 Arthur Morin
 1943 Victor Surprenant
 1944 Alfred Girardin
 1945 Joseph Chabot
 1946 Sylva Girard
 1947 Arthur Gagnon
 1948 Alexandre Roy
 1949 Elphège Landry
 1950 Armand Guay
 1951 Cyrille Poissant
 1952 Aristide Verdon
 1953 Joseph Landry
 1954 Henri Samoisette
 1955 Édouard Oigny
 1956 Adrien Ménard
 1957 Arcade Mongeau
 1958 Lorenzo Soucy
 1959 Charles Leblanc
 1960 Oscar Soucy

1961 (Léopold Éthier)
Bernard Éthier
1962 Georges Landry
Aimé Chabot
Gaston Bissonnette
1963 Gérard Gagnon
1964 Dyanis Thibodeau
1965 Jean-Louis Perrier
Dyanis Thibodeau
Georges Éthier
Jean-Louis Perrier
Paul Robert
Arthur Oigny
François Van Erum
1966 Gérard Dupré
Ubaldo Chabot
1967 Alfred Oigny
Paul-André Girard
1968 Léon Fortin
Flore Éthier
1969 Alfred Lanciault
Réal Hébert
1970 Jean-Paul Guay
Henri Benoit
1971 Alfred Poirier
Wilfrid Fallon
Paul-Émile Oigny
1972 Alfred Oigny
Jean-Louis Samoisette
Albert Poirier
1973 Jean Normandin
René Cyr
1974 Roger Landry
Cécile Oigny
1975 Mme Paul Robert
Paul Samoisette
1976 Donald Brault
Bernard Éthier
1977 Jean-Claude Émond
Roland Deslauriers

1978 Alfred Poirier
Réal Hébert
1979 Mme Roger Brassard
Gertrude Grégoire
1980 Jean Brassard
Fabien Lachance
1981 Aimé Latour
Bruno Belcourt
1982 Yvette Samoisette
Gertrude Grégoire

1983 Wayne Chamney
Jean-Paul Archambault
1984 Huguette Daudelin
Bruno Belcourt
1985 Mariette Fortin
France Gaucher
1986 Michel Lang
Wayne Chamney
Monique Lefebvre



Léo Godin (curé)



Michel Lang



Bruno Belcourt



Wayne Chamney



Mariette Fortin



Huguette Daudelin



1967

**OUVERTURE DU CENTRE DE LA GRANDE LIGNE
Première résidence pour adultes arriérés
en Amérique du Nord**

En 1967, l'Institut Feller fermait ses portes. En septembre de la même année ouvrait le centre d'accueil et de réadaptation pour handicapés mentaux, le Residential Care Unit. Réservé aux anglophones, ce centre s'est alors développé d'après le concept de l'Arche de Jean Vanier: un village complet et autonome pour handicapés.

Devenu le Centre de la Grande Ligne, il accueille en 1986, 42 patients dont la moitié sont de langue française. Une trentaine de patients habitent le campus et une douzaine d'autres sont transportés quotidiennement par autobus.

En 1968, le feu détruit le collège. Reste le gymnase dont le sous-sol a été transformé en ateliers. On y trouve une ferme laitière sur la terre de 218 acres, une érablière, des poulaillers, des potagers.

1972

UNE COMMISSION SCOLAIRE INTER MUNICIPALE

L'année 1972 marque la fin d'une Commission sco-

laire dont les limites sont restreintes à la municipalité. Les écoliers de Saint-Blaise feront dorénavant partie de la Commission scolaire de Saint-Jean-sur-Richelieu. Saint-Blaise y sera représenté par un commissaire élu. Monsieur Roger Landry (1972-1980), Monsieur André Benoît (1980-1984) et Madame Diane Latour (depuis 1984) sont nos trois premiers représentants à la Commission scolaire de Saint-Jean-sur-Richelieu.



Madame Diane Latour,
commissaire actuelle

NOS DIRECTEURS

André Beaudin
Jacques Bédard
Pierre Mercier

Georgette Clouâtre
Bernard Perreault

Louise Ferdais
Michel Grisé

NOS ENSEIGNANTS D'HIER ET D'AUJOURD'HUI

Louise Boissonnault
Marguerite Boissonnault
Simone Thibodeau
Gilberte Pinsonneault
Hélène Lanoue
Anita Dubois
Lucille Grégoire
Hortense Pinsonneault
Corona Durivage
Rita Tremblay
Gertrude Chabot
Rita Charbonneau
Gertrude Bissonnette
Lilianne Rancourt
Marielle Martin
Marie-Anne Hébert
Gertrude Denault
Renée Frédette
Claire Ferdais
Virginie Perras
Yvette Dupont
Lilianne Bécharde
Claire Poissant
Claire Brunelle

Françoise Allard
Gertrude Lafleur
Céline Ferdais
Suzanne Gérardin
Réjeanne Tétrault
Berthe Ferdais
Aline Fournier
Jeanne d'Arc Bonneau
Marie Bonneau
Françoise Allard
Dominique Beauchemin
Le curé Benoît
Aline Landry
Antoinette Charbonneau
Rita Martineau
Rachel Pomerleau
Marcelle Frédette
Marie-Anne Hébert
Jocelyne Landry
Léo Leclerc
Charles Greene
Lise Chabot
Jeannine Guay
Mme Fernande Bisailon

Louise Deslauriers
Florence Grégoire
Ghyslaine Landry
Diane Landry
Diane Landry
Jocelyne Desrouleau
Suzanne Hébert
Nicole Girard
Claude Grégoire
Alberte Lanthier
Marcelle Ostiguy
André Beaudin
Diane Gélinau
Louise Robert
Germaine Berteau
Rita Lacerra
Jacynthe Surprenant
Louisette Breton
Marie-Rose Guertin
Agathe Grégoire
Mme Léonard Dubois
Gertrude Lafleur
Sylvie Mathieu

1964

Construction des trottoirs dans le village.

1970

Dernières cotisations à être payées pour les rentes seigneuriales.

1973

Achat du garage municipal

1974

Achat du terrain des loisirs

1981

Construction du centre communautaire

1984

Bibliothèque au local du presbytère

1985

Réglementation d'urbanisme

1986

Transport adapté pour les personnes handicapées

PRÉSIDENTS DE LA COMMISSION SCOLAIRE DE SAINT-BLAISE (1935-1972)

1935-1936	Eugène Hébert	1948-1949	Roméo Roy	1961-1962	Romual Rouiller
1936-1937	Wilfrid Boulé	1949-1950	Jean-Louis Perrier	1962-1963	Romual Rouillier
1937-1938	Armand Guay	1950-1951	Jean-Louis Perrier		Georges Gaudreau
1938-1939	Armand Landry	1951-1952	Ubald Chabot		Rolland Deslauriers
1939-1940	Joseph Chabot	1952-1953	Jean-Louis Perrier	1963-1964	Rolland Deslauriers
1940-1941	Joseph Landry	1953-1954	Jean-Louis Perrier	1964-1965	Armand Brault
1941-1942	Léopold Éthier	1954-1955	Jean-Louis Perrier	1965-1966	Maurice Lefebvre
1942-1943	Elphège Landry	1955-1956	Henri Benoît	1966-1967	Maurice Lefebvre
1943-1944	Elphège Landry	1956-1957	Alfred Lanciault	1967-1968	Germain Berteau
1944-1945	Martial Roy	1957-1958	René Roy	1968-1969	Germain Berteau
1945-1946	Martial Roy	1958-1959	René Roy	1969-1970	Germain Berteau
1946-1947	Gérard Gagnon	1959-1960	Romual Rouiller	1970-1971	Germain Berteau
1947-1948	Gérard Gagnon	1960-1961	Romual Rouiller	1971-1972	Germain Berteau

SECRÉTAIRES DE LA COMMISSION SCOLAIRE DE SAINT-BLAISE (1935-1972)

1935-1943	Jos Lanoue
1943-1953	Armand Moreau
1953-1972	Urgel Chabot



**MAIRES DE LA MUNICIPALITÉ
DE SAINT-BLAISE**

1892-1896 M. Lucien Isaïe Boissonnault
 1896-1898 M. Joseph Brault
 1898-1917 M. Marcellin Robert
 1917-1925 M. Tancrede Morin
 1925-1929 M. Olivier Oigny
 1929-1931 M. Louis Girard
 1931-1946 M. Victor Surprenant
 1946-1947 M. Blaise Brault

SECRÉTAIRES-TRÉSORIFIERS

1892-1895 Jos H. Roy, fils
 1895-1902 Jean A. Boissonnault
 1902-1924 J. Aimé Lussier
 1924-1925 Ed. Moreau
 1925-1939 L. Desmarais
 1939-1949 Jean Meunier
 1949-1952 Ed. Moreau
 1952-1976 Urgel Chabot
 1976-1979 Jeannette Chabot
 1979-1980 Pierrette Desrochers Gascon
 1980-1985 Guylaine Landry
 1985-1987 Diane Boisvert
 1987- Francine Leblanc



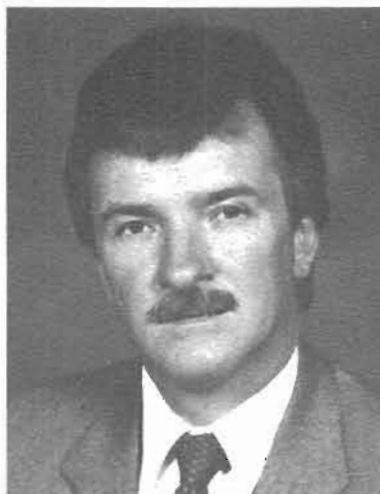
1947-1955 et 1955-1961 M. Jean Robert



1967-1977 M. Aimé Latour



1961-1967 M. Ubald Chabot



1977-1983 M. Michel Fallon



1983-1987 et 1987- M. Urbain Grégoire

CONSEIL MUNICIPAL SAINT-BLAISE 1984



Assis : Jean-Paul Archambault, Urbain Grégoire et Gilles Roy. Debout : Laurent Leblanc, Raymond Forget, Bruno Belcourt et Gérard Bisaillon



Garage municipal



M. Fernand Thibodeau, employé municipal



Édifice municipal







*Vie
Familiale
d'hier et
d'aujourd'hui*



es familles de Saint-Blaise se sont données le mot et elles ont écrit chacune leur partie de la grande histoire de ce coin du pays du Québec. Comme une immense courtepointe qui recouvre les forêts naguère défrichées par les

Arrivants, chaque histoire de famille forme un morceau d'étoffe du pays qui, piquées les unes aux autres, recrée par enchantement une image de soi qui sera léguée aux générations futures.

Une fête de photos cueillies dans les albums familiaux : la frimousse d'enfants dont les traits se sont déjà affermis, portraits de famille aux airs un rien compassés, parfois un cliché d'aïeuls nés avec le siècle, la maison familiale, parfois l'ancienne demeure avant sa rénovation, parfois aussi un ou des bâtiments racontant les travaux et les jours. Bref, ce que chaque famille a voulu marqué d'une teinte d'éternité par la magie du livre.

Les familles de Saint-Blaise racontent maintenant l'histoire d'un pays.

famille Jean-Paul ARCHAMBAULT



Du mariage de Jean-Paul et de Pierrette naissent cinq enfants: Yvonne, Marcel, Lise, Robert et Claude. Deux belles-filles s'ajoutent à la famille, soit Diane et Suzanne et quatre petits-enfants: Martin, Simon, Hélène et Marilyn.

Au début des années soixante, attirés par la campagne, Jean-Paul et Pierrette décident de passer leurs étés à Saint-Blaise. Un peu plus tard, ils s'y installent en permanence. Depuis, Jean-Paul dirige la chorale et en 1983, il est élu conseiller municipal et marguillier. En 1986, il prend sa retraite après 40 ans de service pour les chemins de fer nationaux.

Fiers d'être citoyens de Saint-Blaise, nous célébrons avec joie son 100^e anniversaire. Nous tenons aussi à rendre hommage aux pionniers de cette paroisse qui par leur travail et leur ténacité ont su faire de Saint-Blaise un endroit où il fait bon vivre.



famille Hector AUBRY



Mariage d'Hector Aubry et de Régina Dubois



La ferme Fernand Aubry en 1987

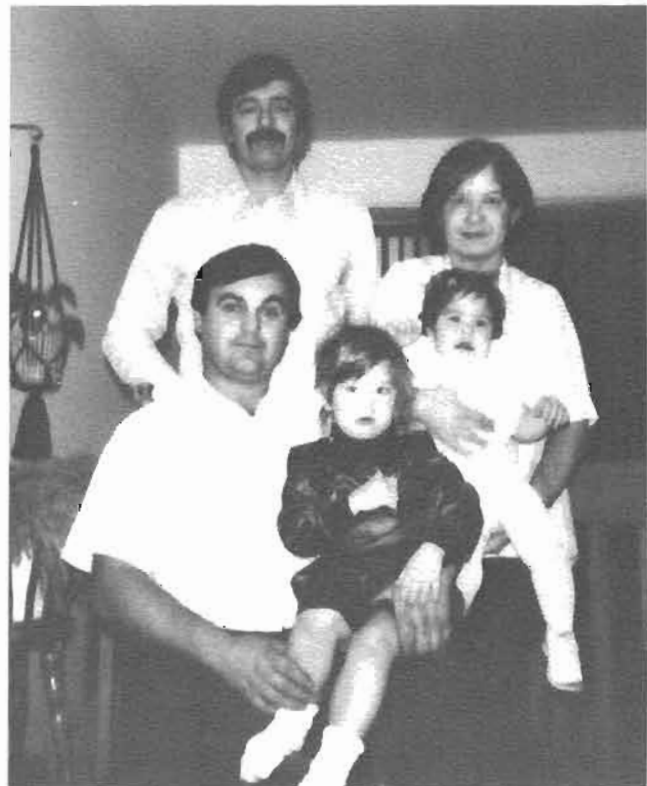
Voici un bref historique de la ferme Fernand Aubry. En 1932, Jean-Baptiste Aubry achète la ferme qu'il développe ensuite avec l'aide de son épouse et de ses enfants. À cette époque les productions étaient polyvalentes: produits maraîchers, foin, grain, lait et volaille étaient chose courante.

En 1946, ils participent au concours du Mérite Agricole où ils se méritent la première place dans la catégorie de la médaille d'argent. En 1950, Hector, fils aîné de Jean-Baptiste, épouse Régina Dubois à Saint-Blaise et fait l'achat de la ferme paternelle. Ils ont deux garçons: Denis et Fernand qui fréquentent l'école Centrale de Saint-Blaise.

Denis, né le 28 août 1951, se marie à Gloria et est père de deux filles. Il fait présentement du transport avec son camion. Fernand, né le 19 octobre 1954, est célibataire et demeure toujours avec ses parents. L'amour de la terre et des animaux l'ont conduit à être ce qu'il est aujourd'hui.

En effet, à la fin de ses études en 1973 il commence à travailler à plein temps sur la ferme avec ses parents. Malgré son jeune âge, il a de grandes ambitions: moderniser les installations et se spécialiser dans l'industrie laitière. De nouveaux bâtiments sont érigés, en 1975, pour abriter de super pur-sang nouvellement acquis. En 1978, il achète à son tour la ferme paternelle dont il poursuit l'expansion en ajoutant de nouveaux bâtiments et en augmentant la superficie cultivée.

Fernand et ses parents retirent une grande satisfaction de leur travail et de leurs réalisations. Ils remercient tous ceux et celles qui ont participé à la réalisation de l'album souvenir.



Assis: Denis (père) et Kim. Debout: Fernand, Gloria et Annick

famille Victoire et Roger BABEUX



Roger et Victoire Babeux lors de leur mariage



Roger et Victoire en 1986



Denis, Rolland, Claude, Victoire et Roger

Roger Babeux est né à Napierville, comté de Saint-Jean. Il est le fils d'Elphège Babeux et d'Elméria Daigneault. Il épouse Victoire Ménard, fille de Gilbert Ménard et de Mélina Boyer.

Roger arrive à Saint-Blaise en 1950, et travaille alors comme menuisier.

De leur union naissent trois enfants: Rolland, le 17 septembre 1943, Claude, le 21 novembre 1944, et Denis, le 7 mai 1947.

famille Nicole et Claude BABEUX



Claude et Nicole Babeux

Né à Saint-Jean, Claude est le fils de Roger Babeux et de Victoire Ménard. En 1967, il épouse Nicole Landry, fille de feu Réal Landry et d'Anita Lorrain.

De leur union naissent deux garçons: Christian, le 12 juillet 1971, et Stéphane, le 4 mai 1977.

Claude travaille présentement comme mécanicien d'entretien dans une usine de Napierville.

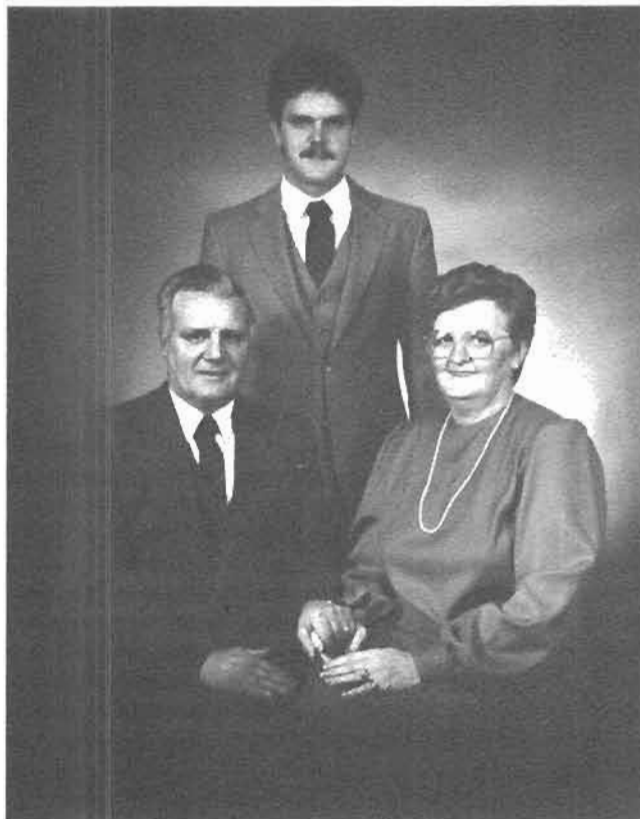


Christian



Stéphane

famille Aline DEROME et Georges BEAUDIN



Georges, Jacques et Aline

Né à Saint-Jacques-le-Mineur le 12 février 1931, je suis le sixième enfant de la famille Beaudin, celle d'Armand et de Rose-Alma Deneault. Dès mon jeune âge, je m'initie aux travaux agricoles. Je reste attaché à la ferme mais le métier de camionneur me fascine aussi.



Claire



Lorraine

À 25 ans, j'unis ma destinée à une jeune fille originaire de la même paroisse que moi, Aline. Elle est la septième enfant de la famille d'Alfred Derome et de Lucienne Longtin. De cette union naissent quatre enfants. En avril 1957, Lorraine et Joseph, son frère jumeau, viennent combler notre vie. En avril 1960, une deuxième fille s'y ajoute: Claire. Cinq ans plus tard, Jacques le cadet complète la famille. La vie nous réserve parfois de lourdes épreuves... Joseph décède à sa naissance et nos deux filles, Lorraine et Claire, nous quittent de façon tragique en mai 1976.

Dès notre mariage, nous demeurons un an seulement dans notre paroisse natale. Le hasard et les circonstances nous amènent à Saint-Blaise sur la ferme que nous habitons présentement.

Depuis bientôt une trentaine d'années, nous oeuvrons tous les deux à l'amélioration de notre ferme. Nous espérons que notre fils Jacques exercera lui aussi ce beau métier et en assurera la relève.

C'est de façon sereine que s'écoule notre existence. Vivre avec joie et paix, telle est notre philosophie.

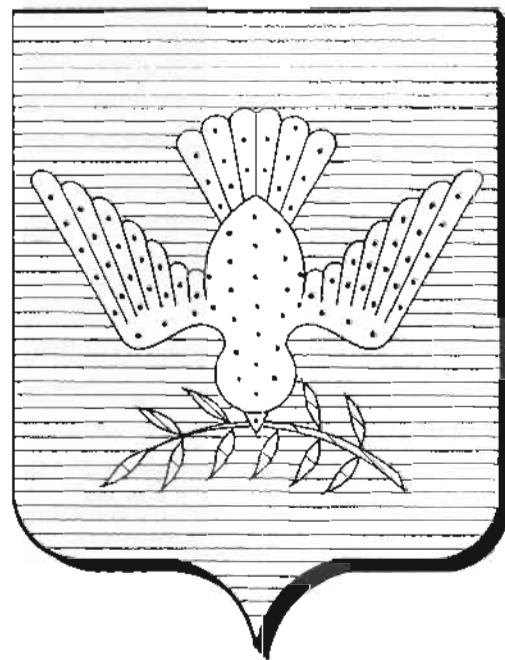




Jean-Yves Béland naît le 22 décembre 1944, à Saint-Charles-Garnier, petite paroisse du comté de Rimouski. Fils de Georges Béland et de Marie-Rose Lavoie, il est le deuxième d'une famille de six enfants, dont cinq garçons et une fille. En 1963, à l'âge de 18 ans, il arrive seul à Saint-Jean où il apprend le métier de débosseleur-peintre qu'il exerce depuis ce jour.

C'est en 1969 qu'il rencontre Ghislaine Couillard, née à Farnham le 14 décembre 1948. Fille d'Henri Couillard et de Linda Racicot, Ghislaine est une descendante du pionnier Guillaume Couillard dont on voit les armoiries sur cette page. C'est en 1958 que sa famille s'établit à Saint-Jean. Elle a trois frères et une sœur.

Jean-Yves et Ghislaine unissent leur destinée, le 26 septembre 1970, en la paroisse Saint-Gérard-Majella. La célébration est alors présidée par le curé Roland Rémillard. C'est au printemps de l'année 1971 qu'ils font construire la maison qu'ils habitent aujourd'hui, au 1348 Grand-Bernier sud. Ils choisissent Saint-Blaise pour la tranquillité et l'air pur.

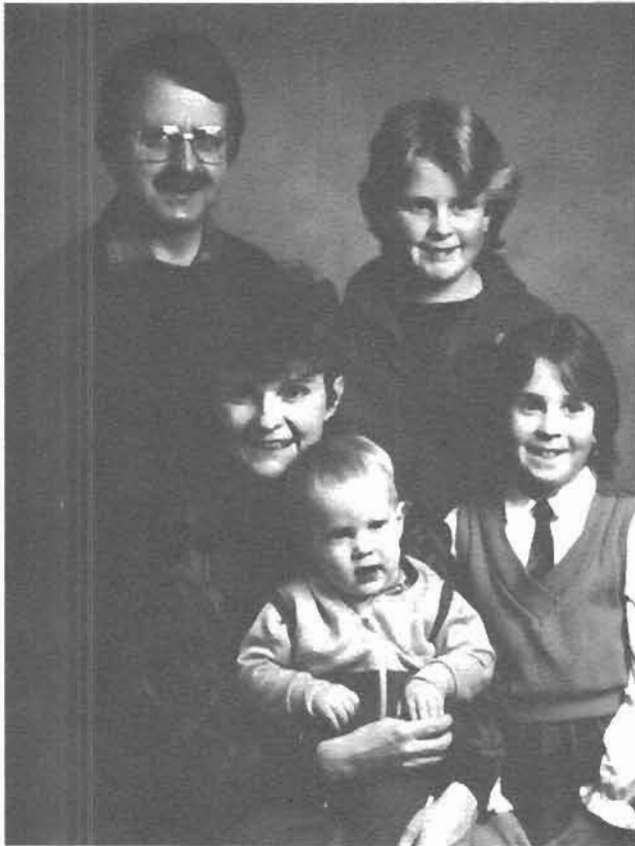


Armoiries de Guillaume Couillard

« D'azur, à la colombe au vol étendu et versé d'or
tenant en son bec un rameau d'olivier de sinople »

De leur union naissent deux enfants: Christian, le 13 septembre 1971 et Jacinthe le 6 mai 1975. Tous les deux sont encore étudiants et forment avec leurs parents une famille heureuse et unie.

«Heureux centenaire Saint-Blaise».



À l'arrière: Bruno et Amélie. À l'avant: Lorraine, Thierry et Esther

Résidents de Saint-Blaise depuis le 1^{er} juillet 1980, Bruno et Lorraine sont originaires des Cantons de l'Est.

Bruno naît le 19 janvier 1946, à Asbestos. Fils de Noël Belcourt, agriculteur, et de Marie-Rose Jutras, il est le treizième d'une famille de seize enfants. Lorraine naît le 11 décembre 1950, à East Angus. Fille d'Émile Drapeau, épicier boucher, et de Simonne Lamoureux, elle est la cinquième d'une famille de sept enfants.

Après des études primaires et secondaires dans leur ville natale, Bruno et Lorraine complètent leurs études collégiales au CEGEP de Sherbrooke, où ils se rencontrent, puis obtiennent leur baccalauréat en criminologie à l'Université de Montréal, en 1973-1974.

Ils se marient le 8 avril 1972. De leur union naissent trois enfants: Amélie, le 16 septembre 1976; Esther, le 25 avril 1979; et Thierry, le 17 août 1985.

Étudiant, Bruno exécute des travaux de bricolage et travaille comme surveillant à l'Institut Albert Prévost, les étés et les fins de semaines. De son côté, Lorraine est engagée cinq étés consécutifs à l'hôpital Louis H. Lafontaine, comme monitrice en réadaptation.

Depuis 13 ans déjà (19 novembre 1973), Bruno travaille comme criminologue-enquêteur, à la Cie Sécur Inc., affiliée au Mouvement Desjardins. Lorraine travaille 5 ans à la Maison Notre-Dame-de-Laval, comme éducatrice auprès de jeunes délinquantes de 14 à 18 ans. Après le déménagement familial à Saint-Blaise,



Lorraine et Bruno lors de leur mariage, le 8 avril 1972

elle occupe différents postes occasionnels et/ou à temps partiel. Présentement, elle est engagée chez Sears à Saint-Jean.

Désireux de s'établir et de quitter la vie urbaine, Lorraine et Bruno entreprennent, dès 1976, la visite de la Rive-Sud de Montréal, à la recherche de l'endroit rêvé. C'est à Saint-Blaise, au 1427 rue Dulude, qu'ils trouvent enfin l'environnement tant convoité.

Peu de temps après leur installation et encouragés par l'accueil chaleureux des résidents de Saint-Blaise, il n'hésitent pas à s'impliquer dans différents secteurs sociaux. Bruno occupe durant deux termes, le poste de secrétaire-marguillier, soit de 1982 à 1987. Il est ensuite élu conseiller municipal, en novembre 1983, pour un terme de 4 ans. Lorraine participe à l'Association des fermières, puis s'engage comme membre responsable du Comité de la bibliothèque et comme membre fondateur du Comité d'initiation sacramentelle.

Amoureux de la nature, de la simplicité et de la joie de vivre, Bruno et Lorraine sont heureux de vivre à Saint-Blaise où ils se sentent bien intégrés à la communauté et bien acceptés par elle.

Unissons-nous pour célébrer allègrement cette grande fête du centième anniversaire.



Henri Benoît naît à Saint-Mathias, le 5 mai 1908. Le 13 mai 1918, Simone Thibodeau voit le jour dans la maison où elle passe presque sa vie entière. En effet, après avoir passé sa jeunesse et terminé ses études comme professeure, elle rencontre Henri Benoît, qui à ce moment-là, travaille sur la ferme des Thibodeau. Mentionnons que cette terre fut jadis défrichée par les ancêtres Thibodeau. Simone enseigne à Saint-Blaise pendant 4 ans.

Ils se marient le 11 août 1939. Sept enfants naissent de ce mariage: Lucie (1940-1943), André (1941), Guy (1946), Francine (1949), Michel (1950), Louise (1954) et Micheline (1955).

Étant cultivateur hors pair, Henri remporte plusieurs concours agricoles, dont le concours du Cercle

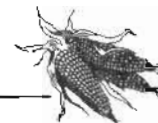
agricole de Saint-Blaise. Du côté social, Simone est membre du Cercle des Fermières de Saint-Blaise pendant vingt ans. Elle épaula son mari qui est, tour à tour, membre du Cercle agricole, conseiller municipal, commissaire, président de la Commission scolaire de Saint-Blaise, membre fondateur et président de la Caisse populaire de Saint-Blaise, membre de l'Ordre des Chevaliers de Colomb pendant plusieurs années et aussi président de la Société Saint-Jean-Baptiste de Saint-Blaise.

Henri est décédé le 26 septembre 1985 et son épouse, Simone, demeure maintenant à Saint-Jean-sur-Richelieu.

Simone Benoît et ses enfants sont très heureux de rendre hommage aux gens de Saint-Blaise.



famille André BENOÎT



André, fils d'Henri Benoît et de Simone Thibodeau, naît le 2 juillet 1941, à Saint-Blaise. Ginette, fille de Jean Desrosiers et de Lydia Murray, naît le 16 juin 1944, à Coteau-du-Lac.

Ils se marient le 15 juin 1963, à Sherrington. De leur mariage, trois enfants voient le jour. Diane, née le 19 mai 1964, est agent financier graduée de l'Université du Québec, à Montréal, mariée depuis le 22 novembre 1986, à Luc Moreau, soudeur et demeure à Saint-Blaise. Martin, né le 25 mai 1967, étudie à la Faculté de médecine de l'Université Laval, à Québec. Benoît, né le 19 novembre 1976, est étudiant au 4^e degré du cours primaire.

Après leur mariage, André et Ginette demeurent à Saint-Jean pendant cinq ans et en 1968, ils achètent la ferme paternelle qu'ils vendent en 1975. Depuis ce temps, André fait du transport et Ginette exploite un Gaz-Bar à Saint-Jean, ville où la famille revient s'établir en 1986.

Pendant les années vécues à Saint-Blaise, toujours secondé par Ginette, André s'implique comme président fondateur du Club de moto-neige de Saint-Blaise, en 1969-1970, commissaire pendant cinq ans, membre fondateur du Club optimiste de Saint-Blaise et il est aussi membre des Chevaliers de Colomb.

Nous rendons hommage à tous ceux et celles qui ont contribué à faire de Saint-Blaise une paroisse où il fait si bon vivre.



famille Noël BERGERON



Ernestine et Barthélémy Bergeron, en 1966



Originaires de Saint-Philippe-de-Laprairie, Barthélémy Bergeron et Ernestine Lefebvre s'établissent à Saint-Blaise en 1938, sur une ferme louée, avec leurs trois enfants: Noël, né le 23 décembre 1926; Henri, né le 2 mars 1930; et Claire, née le 25 novembre 1932. En 1943, il achètent une ferme de 56 arpents.

Le 17 octobre 1953, Noël épouse Gabrielle Ménard, née à Montréal le 17 avril 1931, et sixième enfant de Domina Ménard et Cécile Comptois. Noël et Gabrielle achètent ensuite la ferme voisine, d'une superficie de 156 arpents.

De cette union naissent cinq enfants: Daniel, né le 2 septembre 1954, travaille comme technicien à Bell Canada. Il est marié à Danielle Thibodeau et ils ont trois enfants: Cédric, Maxime et Séléna; Luc, né le 6 octobre 1956, prend la relève sur la ferme. Il est marié à Suzanne Roy et ils ont deux enfants: Julie et Annie; Jules, né le 7 février 1961, travaille sur la ferme avec son frère. Il est marié à Sylvie Carreau et ils ont une fille nommée Mélanie; Denise, née le 16 mai 1962, étudie présentement en économie à l'université; et Nathalie, née le 14 février 1970, est présentement en secondaire V.

Noël s'implique également au sein de la municipalité. Il occupe le poste de conseiller pendant dix ans, soit de 1967 à 1977.

Aujourd'hui, la ferme à caractère familial possède un cheptel de 110 têtes d'animaux et 480 arpents de terres cultivables.



Étable, décembre 1986



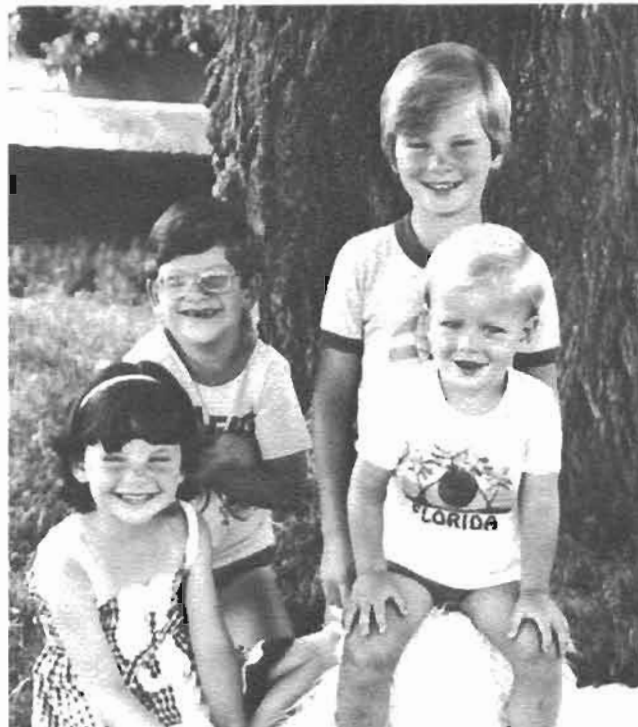
Maison, décembre 1986



Mariage de Ginette et de Hans

Originaire de Niederhunigen, en Suisse, né le 3 octobre 1950 et benjamin d'une famille de quatre enfants, Hans Bieri arrive au Québec au printemps 1968. Il s'y installe définitivement le 1^{er} mai 1972, en faisant l'acquisition de la ferme de M. Maurice Girard, située sur la Deuxième Ligne.

Le 23 décembre 1972, il épouse Ginette Dumesnil, née le 26 avril 1954 et fille de Jean-Marie Dumesnil et de Rita Bonneau de cette paroisse. Elle est l'aînée d'une famille de neuf enfants. De ce mariage naissent quatre enfants dont trois garçons et une fille: Toni le 25 février 1974, Stéphan le 3 avril 1975, Patrick le 27 février 1981 et Nancy le 23 juillet 1978.



En avant: Nancy et Patrick. En arrière: Stéphan et Toni

Depuis 14 ans, leur rêve se réalise peu à peu, vivre ensemble heureux sur leur ferme, l'agrandir, l'améliorer et élever un bon troupeau laitier.

Après cette nouvelle génération qui pousse, nous espérons que la relève familiale sera là au moment venu.

Nous profitons de l'occasion qui nous est offerte pour souhaiter un bon centième anniversaire à tous les paroissiens.



La ferme



Le 10 février 1949, à Saint-Jacques-le-Mineur, naît Gérard, cinquième enfant d'une famille de douze et fils de Dominique Bisailon et de Thérèse Olivier.

Il fait ses études primaires à l'école du village et poursuit ses études secondaires à Saint-Jean. Il est diplômé en mécanique de l'École des Arts et Métiers de Saint-Jean.

Le 6 mai 1972, sous un soleil radieux, il épouse Yvonne Boulerice fille de Julien Boulerice et Laura Berthiaume, de Bedford, ville où fut célébré le mariage.

Dès la première année de leur mariage, ils habitent à Saint-Jean. Au printemps de 1973, ils aménagent dans leur maison à Saint-Blaise, sur la Montée de l'Église.

Gérard et Yvonne ont trois enfants: Véronique, née le 16 juillet 1976, Pascal, né le 30 juillet 1980 et Annie, le 30 octobre 1982.

À l'emploi du Ministère des Transports à Napierville, depuis 1979, il consacre ses temps libres aux loisirs et aux affaires municipales. En novembre 1983, il fait son entrée sur la scène politique alors qu'il est élu conseiller municipal.

Gérard souhaite que l'année du centenaire soit une année prospère.





Jean, fils de Napoléon Boisvert et de Jeanne d'Arc Blanchet, naît à Trois-Rivières le 10 février 1950. Il habite cette ville jusqu'à l'âge de dix ans, soit au moment où sa famille déménage à Montréal-Nord. En 1972, il débute sa carrière en informatique pour occuper aujourd'hui le poste de directeur de l'informatique chez Dominion Textile.

Diane, fille de Joseph D. Paradis et de Rolande Giguère, naît elle aussi à Trois-Rivières, le 15 août 1949. Elle habite à Cap-de-la-Madeleine jusqu'à son mariage. Après ses études en secrétariat, elle exerce son métier dans les domaines scolaire, bancaire et médical.

Diane et Jean s'épousent le 7 juillet 1973 et s'installent à Ville d'Anjou où ils habitent pendant neuf ans. Leur premier garçon, Martin, naît le 17 septembre 1976. Près de trois ans plus tard, le 29 août 1979, Dominic voit le jour à son tour. Tous deux fréquentent l'école Centrale de Saint-Blaise.

C'est en visitant des amis qui résident ici qu'ils prennent le goût de s'y installer eux aussi. L'attrait des grands espaces et de la tranquillité font que la famille quitte la ville pour se retrouver à la campagne le premier juillet 1982. À l'automne 1983, ils débutent les travaux de construction de leur résidence de la rue Dulude dans laquelle ils emménagent en février 1984, après y avoir consacré de nombreuses heures de travail.

L'implication de Jean au comité d'école et au comité de parents de la Commission scolaire, de même que le travail de Diane comme secrétaire-trésorière de la municipalité, leur permet de s'intégrer rapidement à la communauté de Saint-Blaise.



famille Paul-Émile BOUCHARD



Mariage de Paul et de Huguette, en 1953

Paul-Émile Bouchard, fils d'Antoine Bouchard et d'Imelda Gagnon, né à Montréal, le 20 janvier 1931, épouse Huguette Legault, fille de Gérard Legault et de Florence Bonin, un beau samedi d'août 1953.

Appréciant la villégiature de Saint-Blaise depuis des années, la famille d'Huguette fait en sorte que Paul-Émile s'y intéresse lui aussi. À l'été 1950, il achète un terrain de M. Hermas Fortin et y construit un chalet.

En 1962, après neuf années de mariage, Paul-Émile et Huguette décident de s'établir dans la région avec leurs trois enfants: Suzanne, Carole et Pierre. Tous les trois font leurs études primaires à l'école Centrale de Saint-Blaise.

Le 26 novembre 1969, à l'âge de neuf ans, leur fils Pierre succombe à une brève mais grave maladie. Il repose depuis au cimetière du village auprès de ses grands-parents.

En février 1978 et en janvier 1980, en l'église de Saint-Blaise, se marient leurs deux filles, les laissant de nouveau en tête-à-tête. Huguette s'occupe du Cercle des Fermières de Saint-Blaise, de choses féminines, artisanales et culturelles, et Paul-Émile, électricien de métier, travaille depuis vingt-cinq années à Montréal, au service de la Compagnie General Foods.

Ainsi ils se préparent à une retraite calme, au bord du Richelieu, dans le confort de leur foyer et la chaleur de leur famille. Celle-ci s'est agrandie depuis le 5 avril 1986, par la naissance de leur petite-fille, Catherine Arseneau, premier enfant de Carole et de Denis.



Mariage de Carole et de Denis Arseneau, en 1978, à Saint-Blaise



Mariage de Suzanne et d'André Lemieux, en 1980, à Saint-Blaise



Leur fils Pierre, décédé et inhumé à Saint-Blaise, en 1969



Catherine, 5 semaines, fille de Carole et de Denis

famille Constance LIZÉE et Grégoire BOUCHER



Constance Lizée et Grégoire Boucher, ont le plaisir de présenter leurs hommages à tous les paroissiens de Saint-Blaise, à l'occasion du 100^e anniversaire de la fondation de la paroisse.

Constance Lizée, fille d'Émile Lizée et de Carmen Chiarella Metz, est née à Sherbrooke. Établie dans la région de Saint-Jean depuis 1966, elle travaille comme commis-comptable dans une entreprise en plomberie-chauffage, depuis plus de 15 ans et elle demeure à Saint-Blaise depuis 1978. Ses deux filles: Linda et Josée Beaulieu, ont fréquenté l'école primaire de Saint-Blaise et elles sont maintenant toutes les deux sur le marché du travail dans la région de Saint-Jean.

Grégoire Boucher, fils d'Henri Boucher et d'Hélène Carreau, né à Mont Saint-Grégoire, a toujours travaillé dans la région de Saint-Jean comme entrepreneur en plomberie-chauffage. Il a participé à plusieurs organisations sportives comme joueur, mais surtout en tant qu'instructeur au hockey et au ballon-balai. Il est père de trois enfants: Carole, Brigitte et Martin Boucher. Carole et Martin travaillent toujours dans la région et Saint-Jean et Brigitte est établie à Vancouver.

Voici une vue de leur résidence construite en 1979, au 106, 29^e avenue, sur le bord du Richelieu, dans le magnifique Domaine Beau-Site.





Christian, fils de Roger Brassard et de Gertrude Lestage, naît à Saint-Jean le 26 juin 1955. Il est le cadet d'une famille de cinq enfants.

Il fait ses études primaires à l'école Centrale de Saint-Blaise et ses études secondaires à Saint-Jean. Pendant deux ans, il fréquente le Cégep de Saint-Jean.

Encore adolescent, il s'occupe activement des loisirs de la paroisse. Pendant quelques années il est directeur des loisirs tout en représentant les équipes de hockey, de ballon-balai et de balle-molle. Depuis trois ans, il est directeur au Club de Golf de Napierville, responsable du terrain.

Après un apprentissage de trois ans dans la fourrure, il achète en décembre 1975, avec son beau-frère Serge Brosseau, un commerce de fourrure situé au 560, 3^e Rue à Iberville. Ils sont établis sous la raison sociale Les Fourrures Brosseau et Brassard Inc. Leurs principales occupations sont la vente, la réparation et les transformations de manteaux.

Guylaine, fille d'André Éthier et de Thérèse Bouchard, naît à Saint-Jean le 25 mars 1956. Elle est la deuxième d'une famille de trois enfants.

Elle fait ses études primaires à l'école Centrale de Saint-Blaise, ses études secondaires et collégiales, en sciences humaines à Saint-Jean. Elle se dirige finalement à l'Université de Montréal pour y étudier la criminologie.

Christian et Guylaine unissent leurs vies à Saint-Blaise le 3 mars 1979 sous la bénédiction de l'abbé Maurice Girard.

Le 22 juin 1981 est une date inoubliable pour eux; Simon, leur fils aîné naît. Il va présentement à l'école Centrale de Saint-Blaise.

Le 23 juin 1983 la famille s'agrandit avec la naissance d'un deuxième fils nommé Francis.

Leurs deux fils forment la 6^e génération de la famille Brassard résidant à Saint-Blaise, et la 4^e génération de la famille Éthier résidant à Saint-Blaise également.

«Parents et amis, joyeux centième anniversaire».

famille Roger BRASSARD



Famille Roger Brassard. Assis: Roger et Gertrude. Debout: Ghyslaine, Christian, Denise, André et Marielle

laine, mariée à Serge Brosseau, propriétaire d'un entrepôt de fourrures à Saint-Jean, a un enfant: Karine, 14 ans. Denise, infirmière et docteur en acupuncture et mariée à Louis Turgeon, a un enfant: Elsie, 13 ans. André, vendeur d'automobiles à Iberville et marié à Céline Poulin, secrétaire, a deux enfants: Dominic, 15 ans et Pascal, 12 ans. Christian, marié à Guylaine Éthier et propriétaire d'un commerce de fourrures à Iberville, a deux enfants: Simon, 5 ans et Francis, 3 ans. Christian demeure encore à Saint-Blaise.

Nous rendons hommage à la paroisse de Saint-Blaise à l'occasion de son centenaire.



Famille Joseph Brassard. Assis: Marcel, Roger, Reine, Joseph, Gisèle et Lucille. Debout: Thérèse, Robert, Laurette, Jean, Fernand, Carmen et Francine

L'aîné de la famille Joseph Brassard passe sa jeunesse sur la ferme de son père et travaille ensuite au magasin Éthier & Frères de Saint-Blaise comme vendeur, poste qu'il occupe depuis près de 50 ans. Connue de toutes les paroisses environnantes, il occupe aussi le rôle d'échevin pendant 11 ans. En 1943, il épouse à Sherrington, Gertrude Lestage, fille de Chéri Lestage et de Delphine Thibert. De leur union naissent cinq enfants.

En plus d'élever sa famille, Gertrude occupe plusieurs fonctions au niveau des arts de Saint-Blaise: responsable des arts domestiques pendant 5 ans, juge pour la Fédération no 11 ainsi que marguillier pour la paroisse pendant 3 ans.

Quant aux enfants, ils sont tous mariés et demeurent encore dans la région. Marielle, mariée à Gérard Tétreault, propriétaire d'un dépanneur à Saint-Jean, a deux enfants: Martin, 19 ans et Sophie, 14 ans. Ghis-



Famille Louis Brassard. Assis: Émilienne, Arthur, Sophie, Louis, Irène et Joseph. Debout: Aimé, Alexandrine, Rosa, Dolorès, Anita, Simone et Paul

famille Donat BRAULT



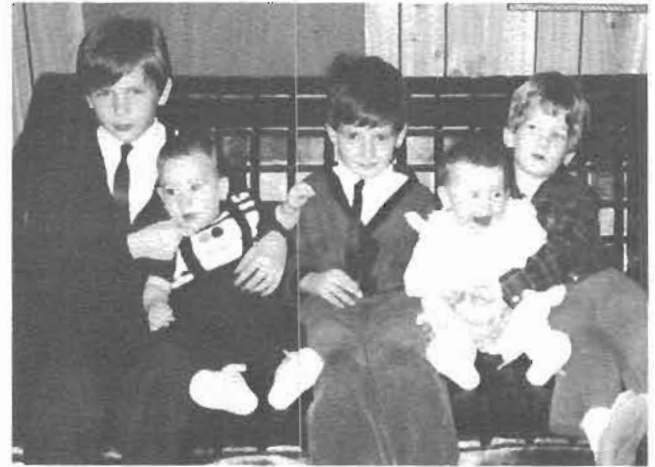
Serge, Yvan, Johanne et Daniel. Assis: Véronique et Donat

Donat né à Saint-Blaise, le 21 août 1925, est le fils de Ludger Brault et de Corine Landry, tous deux natifs de cette paroisse. Il est le cadet d'une famille de quatre enfants. Le 4 août 1951, il épouse Véronique Lécuyer, fille de Maxime Lécuyer et de Virginia Bombardier de Saint-Édouard. De cette union naissent quatre enfants: Johanne, Yvan, Daniel et Serge. Par la suite, cinq petits-enfants s'ajoutent à la famille: Simon, Philippe, Nicolas, Annie-Pier et Maxime. Ainsi se continue la génération. Donat et Véronique habitent la maison paternelle depuis leur mariage, laquelle a beaucoup été rénovée depuis.

Donat achète en 1946 le commerce de son père qui consiste en la fabrication des voitures en bois, au ferrage des chevaux, ainsi qu'un moulin à farine. Après quelques années, il transforme ce commerce en atelier de soudure générale qu'il opère depuis bientôt 40 ans. En plus de son métier de soudeur, Donat occupe le poste de marguillier de la paroisse et celui de commissaire d'école pendant quelques années.

Donat et Véronique sont directeurs du club de moto-neige pendant 10 ans et depuis quelque temps, Véronique est secrétaire du Club de l'Âge d'Or de la paroisse.

Meilleurs voeux à tous les résidants de Saint-Blaise à l'occasion du centième anniversaire de la paroisse.



Petits-enfants: Simon, Maxime, Philippe, Annie-Pier et Nicolas



Maison familiale

famille Louise et Daniel BRAULT



À gauche: Daniel et Nicolas. À droite: Louise et Maxime

Daniel et Louise naissent respectivement le 24 novembre 1955 et le 21 décembre 1956. Le 10 juin 1978, ils unissent leur destinée par le mariage, à l'église de Saint-Blaise. Après une année d'efforts continus et grâce aux soutiens familiaux, ils acquièrent la résidence qu'ils habitent aujourd'hui.

Natif de cette paroisse, Daniel est le fils de Donat Brault, garagiste, et de Véronique L'Écuyer. C'est avec beaucoup d'intérêt que Daniel exerce le métier de mécanicien et cela depuis 13 ans. Il démontre aussi des aptitudes en ébénisterie, ce qui comble ses soirées d'hiver.

Louise, originaire de Saint-Édouard, fait ses études au collège de Saint-Jean-sur-Richelieu en administration. Elle travaille à la Banque Nationale depuis ce jour.

Deux enfants s'ajoutent maintenant à leur couple pour former une belle famille: Nicolas, né le 21 janvier 1983, et Maxime, né le 16 mai 1986.



Maison familiale

famille Luce et Yvan BRAULT



Debout: Yvan, Philippe et Luce. Assis: Simon

C'est à l'été 1974 qu'Yvan et Luce s'unissent pour la vie à l'église de l'Acadie. Depuis 1977, ils résident au 179, 94^e Avenue, à Saint-Blaise, ancienne propriété de M. Jean Normandin.

Yvan, deuxième enfant de Donat Brault et de Véronique L'Écuyer, voit le jour le 23 août 1953 dans la maison familiale. Dès son enfance il s'intéresse passionnément à la mécanique. Depuis 1973, il exerce ce métier à la Carrière Bernier.

Luce, troisième d'une famille de douze enfants, naît à Saint-Alexandre le 17 février 1955. Elle complète un cours de secrétariat pour travailler activement dans ce secteur, par la suite.

Leurs enfants: Simon, 8 ans, né le 17 décembre 1977, et Philippe, 5 ans, né le 15 juin 1981, font le bonheur de leurs parents.



Maison familiale

famille Mariette POIRIER et Reynald BOUDREAU



Hormidas Boudreau



Délia Ménard



Denis Boudreau



Denise, soeur de Reynald

Mon grand-père, Hormidas Boudreau, naît à Napierville, le 2 avril 1868. Il épouse Délia Ménard, le 28 janvier 1902, à Saint-Blaise. Premier ancêtre à venir s'établir à Saint-Blaise, il fait l'acquisition de la maison de Jean-Baptiste Sénécal. Trois enfants naissent de leur union: Denis, Marie-Jeanne et Henri.

Mon père, Denis, né le 12 juin 1908, épouse Thérèse Grégoire fille de Willie Grégoire et de Marie-Louise Begnoche, le 3 juillet 1935. Ils achètent la maison de David Brosseau. De ce mariage naissent deux enfants: Reynald et Denise. Denise se marie à Émile Champoux, le 24 juillet 1965. Ils ont un fils: Stéphane, né le 13 juillet 1968.

Moi, Reynald, je nais le 4 juillet 1937. Le 4 juillet 1959, j'épouse Mariette Poirier, fille de Charles-Henri Poirier et de Blanche Savage. Le 26 mars 1962, nous achetons la maison d'Ariste Granger. De notre mariage naissent quatre enfants: Linda, le 14 avril 1960, épouse de Daniel Granger depuis le 5 septembre 1981, Manon,



4 générations. Debout: Reynald et Linda. Assis: Thérèse et le petit-fils Sébastien

le 1^{er} avril 1962, épouse de Gilles Lebeau depuis le 30 août 1986, Réjeanne, le 7 avril 1964, décédée le 3 janvier 1965 et Alain, le 13 février 1966. Notre famille compte à ce jour deux petits enfants: Sébastien et Valérie qui font la joie de tous.



Debout: Alain, Linda et Manon. Assis: Mariette et Reynald



famille Urgel CHABOT



Urgel Chabot, né à Saint-Blaise le 3 octobre 1915, est le fils de Joseph Chabot, cultivateur, et de Maria Marcil. En 1941, il épouse Janette Tremblay, fille de Frédéric Tremblay et de Maria Lemay. Rita Tremblay, soeur de Janette est à l'époque professeur à Saint-Blaise.

De cette union naissent quatre enfants: Guy, l'aîné, conseiller en relations publiques à la C.E.C.M.; Jacques, directeur de l'information au quotidien Le Devoir; Francine, psychologue et sexologue; et Céline, la cadette, bachelière en art dramatique. Tous quatre habitent Montréal.

Urgel et son épouse triment ferme durant toute leur vie. Au moment de son mariage Urgel est sacristain. En 1948, il achète la boulangerie du village qu'il opère avec l'aide des siens durant de nombreuses années. Il occupe diverses fonction à la Régionale Honoré-Mercier de Saint-Jean jusqu'à son décès en 1976. Pendant tout ce temps, il cumule les fonctions de secrétaire-trésorier de la municipalité et de la Commission scolaire.

Il est aussi directeur de la chorale paroissiale pendant quelque trente ans et surveillant de prêts à la Caisse Populaire.

À l'occasion du 75^e anniversaire de la paroisse, en 1962, il a eu l'honneur de recevoir la médaille Bene Merenti de l'Ordre du Mérite Diocésain.

Son épouse Janette, maintenant retirée à Saint-Jean, et leurs quatre enfants sont heureux de s'associer aux fêtes du centenaire.



Urgel Chabot, secrétaire-trésorier de la municipalité



Guy, Francine et Jacques (première communion de Francine)



Céline, Janette, Francine et Urgel, en 1962

famille Jean-Côme CHALIFOUX



Jean-Côme et Alice lors de leur mariage le 19 mars 1945

Jean-Côme Chalifoux réside à Saint-Blaise depuis 1940. Il achète sa ferme de Madame Charles Harbec en 1939. Natif de Saint-Michel, il est le troisième enfant

d'une famille de quatorze. L'ancêtre, David Chalifoux, était originaire de France.

La famille de Jean-Côme compte neuf enfants. Trois sont issus de son premier mariage avec Marie-Jeanne Hamelin: Jacques, Jean-Pierre et Réjeanne. Les six autres, nés de son second mariage avec Alice Laurin, sont: Roma, Réjean, Mario, Nola, Diane et Bernard. Huit d'entre eux ont fréquenté l'école de Saint-Blaise. Tous résident encore dans la région environnante. Onze petits-enfants ajoutent une note de jeunesse et de fraîcheur dans cette grande famille.

Très actifs, Jean-Côme et Alice s'impliquent dans les mouvements paroissiaux dont le Cercle Lacordaire et Sainte-Jeanne-D'arc. Ils y assument diverses fonctions pendant vingt ans.

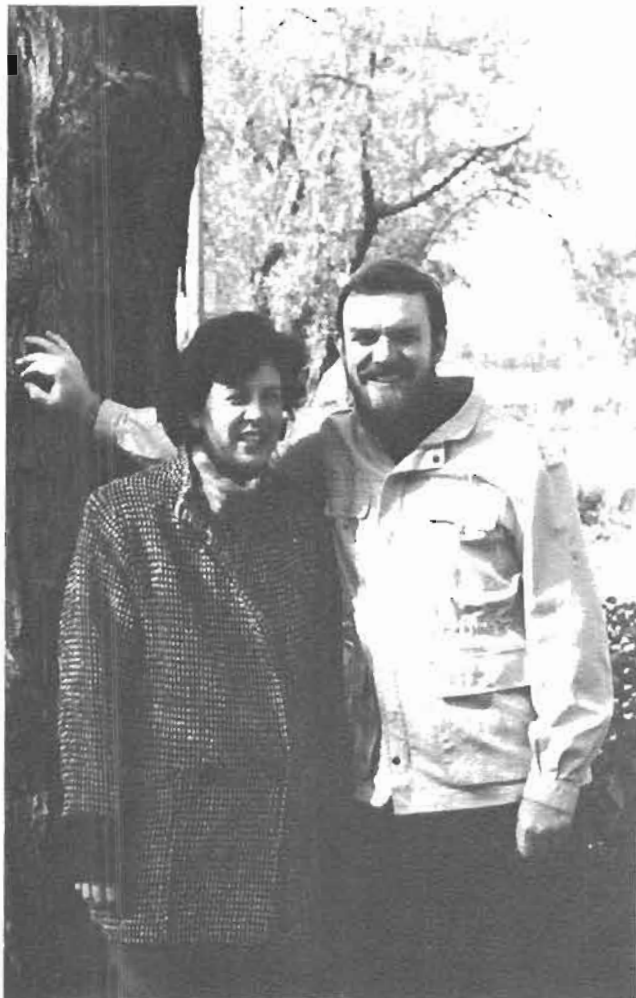
Ils s'épousent le 19 mars 1945 et traversent ensemble les événements qui composent la vie de tous les jours sans toutefois perdre la santé et la générosité qui les animent toujours. On les revoit entourés de leurs enfants lors des célébrations de leur 35^e anniversaire de mariage.

Depuis 1980, ils ont délaissé la ferme et la culture des champs mais ils ont conservé leur résidence. Jean-Côme et Alice sont attachés à Saint-Blaise, c'est là qu'ils ont vécu et désirent y demeurer pendant de nombreuses années encore.



Jean-Philippe (petit-fils), Bernard, Réjean, Réjeanne, Jean-Côme, Alice, Jacques, Mario, Diane, Nola et Roma

famille Claudine MARY et Wayne CHAMNEY



Les résidents actuels du 1261 Principale, Claudine Mary et Wayne Chamney, sont bien heureux d'avoir opté pour Saint-Blaise lorsqu'en 1981, ils décident de s'acheter une demeure. La maison dotée d'un certain cachet est située sur une parcelle de terrain ayant appartenu, avec celles du Centre de la Grande Ligne et l'église baptiste, au Révérend Louis Roussy.

Le pasteur Roussy, suisse d'origine, vient au Canada en 1835 pour y installer une mission protestante. Il se voit obligé d'emprunter 3 425 000\$ à quatre de ses amis. Ce geste lui permet de fonder, avec Madame Henriette Feller, la Société Évangélique de la Grande Ligne. À sa mort le 3 novembre 1880, le Révérend Roussy lègue à la Société Évangélique toutes ses propriétés immobilières, dont elle doit disposer au meilleur profit de son institut. Sept ans plus tard, cette société décide de subdiviser le lot 171 en parties et de les vendre séparément.

Le 12 août 1887, le Révérend Arthur St-James de Clarenceville achète deux de ces subdivisions pour la jolie somme de 200\$. Tout de suite après, il en revend une, celle connue comme la terre numéro 3, à sa fille majeure Délima, pour 100\$.

Après avoir pris possession du terrain en 1887, Délima St-James fait construire une maison et d'autres bâtiments. Elle y demeure jusqu'en 1903. Par la suite, une succession de cultivateurs, avocats, ingénieurs, camionneurs, professeurs et éducateurs vivent dans la maison de Délima. En voici la liste:

1887-1903 Délima St-James

1903-1926 François Dutaud et Virginie Bruneau

1926-1949 Gustave Dutaud

1949-1957 Gérald Dutaud et Dorilla Grégoire

1957-1974 Albert Leith et Helen Pio

1974-1978 James Colby et Myra Gislason

1978-1981 Terry Brouillet et Danielle Lefebvre

1981- Wayne Chamney et Claudine Mary

Évidemment, chacun y apporte de petits changements et y laisse sa trace. Claudine et Wayne continuent la tradition par le décapage des boiseries et la restauration de cette maison déjà centenaire.

Claudine et Wayne travaillent tous deux à Saint-Jean-sur-Richelieu. Elle est professeur de mathématiques au Cégep, tandis que lui est conseiller pédagogique à l'école des Langues des Forces Canadiennes. La vie à Saint-Blaise c'est la paix, la tranquillité et la beauté du paysage après le travail. C'est aussi l'heure du conte, un samedi par mois, avec les enfants et la comptabilité pour la Fabrique. Mais la plupart du temps, vous les trouvez chez eux tentant de laisser leur empreinte sur cette maison qui en a vu de toutes les couleurs. Le décapage en a donné la preuve.



famille Jean-Marc COSSETTE



Originaires du Lac Saint-Jean, mariés depuis 1968, Jean-Marc et Germaine viennent visiter des parents dans la région. Charmés par ce coin de pays, ils déci-



dent de s'y installer. Ils ont deux enfants: François, treize ans et Marie-Josée, neuf ans.

Germaine travaille depuis onze ans comme entrepreneur de la Société Canadienne des Postes. Impliquée socialement dans son milieu, elle oeuvre dans le domaine scolaire comme représentante du Comité d'école au Comité de parents de la Commission scolaire.

Jean-Marc, boucher de métier, travaille dans des boucheries de la région avant de devenir représentant dans l'automobile. Il est aussi un des fondateurs du Club Optimiste local.

Nous aimons vivre sur les rives du Richelieu. Nous désirons finir d'y élever notre famille et à l'âge de la retraite, nous espérons y vivre encore heureux.





René en 1926

René Cyr voit le jour dans la paroisse de Saint-Blaise, le 5 mai 1926. Il est le fils unique de Joseph Cyr et de Malvina Payant. Dès son jeune âge, il suit les traces de son père sur la ferme. Il fréquente l'école du rang, mais termine ses études très tôt, pour aider son père aux travaux de la ferme.

En 1954, il fait la rencontre de Jeanne Martin qui, deux ans plus tard, devient sa femme. De cette union naissent trois enfants: Pierre, Pierrette et Francine.

C'est avec beaucoup de fierté qu'il trouve le temps de s'impliquer dans diverses activités paroissiales. En 1968, la maladie s'installe dans la famille et son épouse, atteinte d'un cancer, décède en 1970. Bien des choses ont commencé à ce moment-là. Il fallait retrousser les manches et se mettre à la tâche.



Malvina Payant, Joseph Cyr, Marie St-Denis, Julien Cyr et René

Après 5 ans de veuvage, novembre 1974 lui sourit puisqu'il épouse Gisèle Savary, veuve et mère de quatre enfants. Gisèle est très active et d'une aide précieuse pour son mari et ses sept enfants.

Et les années passent. Aujourd'hui, leurs enfants sont presque tous mariés. Deux sont encore à la maison et cinq petits-enfants leur apportent le goût de vivre pleinement, encore sur la ferme, dans un milieu paisible et stimulant.

Meilleurs vœux à tous les résidants à l'occasion du centenaire de la paroisse.



Les enfants de René et de Gisèle

famille Rodolphe DAUDELIN



Famille Rodolphe Daudelin. Assis (de g. à d.): Huguette et Patrick. Debout: Rodolphe, Daniel et Johanne



Huguette et Rodolphe

Rodolphe naît à Saint-Alexandre d'Iberville, le 25 septembre 1929. Il est le fils de Damasse Daudelin et d'Irène Cadieux et le cinquième d'une famille de huit enfants. Le 25 septembre 1954, en l'église Saint-Noël Chabanel, il épouse Huguette Lavoie, fille de Josaphat Lavoie et de Marie-Anne Quintin, et l'aînée d'une famille de trois enfants.

De leur union naissent trois enfants: Johanne, mariée à Guy Samoïsette, Daniel et Patrick. Ces deux derniers sont présentement aux études. Après leur mariage il s'installent à Saint-Jean. Rodolphe travaille comme camionneur et par la suite, comme expéditeur. En juin 1960, ils s'installent à Saint-Blaise et opèrent un dépanneur jusqu'en 1978. En 1964, ils y construisent un motel.

Rodolphe a été président du Club de moto-neige et membre directeur du Club Optimiste. Huguette a été présidente du comité des Maisons Fleuries, marguillière et conseillère du Cercle des Fermières.



Restaurant-dépanneur



Résidence de Rodolphe et d'Huguette

famille Béatrice LANDRY et Roland DESLAURIERS



Roland, né le 1^{er} mai 1919, est le fils d'Arthur Deslauriers et d'Albina Gendreau. Il est membre de la chorale paroissiale pendant 45 ans, vice-président fondateur du Cercle des loisirs, conseiller municipal en 1960-1961, président de la Commission scolaire en 1962 et marguillier pendant trois ans.

Béatrice, née le 16 décembre 1920, est la fille de Joseph et de Laura Landry, l'une des familles les plus anciennes de Saint-Blaise. Béatrice est membre du Cercle des fermières pendant plusieurs années.

Roland épouse Béatrice le 31 décembre 1941, en l'église de Saint-Blaise. De leur union naissent sept enfants: Lise, l'aînée, est décédée à l'âge de quinze jours; Yvon, marié à Nicole Plante, a deux enfants, Lucie et Anick; Michel, marié à Lucille Tétrauit, a deux enfants, Martin et Mylène; Louise, unie à Ernest Laver-



dière, a deux enfants, Éric et Marc; Huguette, mariée à René Laurin, a deux enfants, Jean-François et Marie-Eve; Ginette, épouse de Jacques Goulet, a deux enfants, Nathalie et Stéphane; et finalement la cadette, Liane, partage sa destinée avec Claude Duquette et a un garçon, Philippe, qui attend un petit frère ou une petite soeur pour bientôt.

La demeure familiale est sise au 2551 de la rue Principale. Roland, s'étant retrouvé orphelin de mère dès 1920, est élevé par son oncle Émile Roy et sa tante Georgiana Gendreau en cette maison de style victorien, construite en 1916, et située aux abords des montées conduisant à Napierville et à Saint-Jean-sur-Richelieu.

De nombreuses activités ont meublé la vie familiale sur la ferme acquise par Roland et Béatrice en 1940. Les cultures maraîchères et de conserverie ont procuré en majeure partie l'essentiel des revenus nécessaires à l'établissement d'une ferme laitière. Ce coin de terre situé dans la région surnommée «le jardin du Québec»



connaît toujours une grande rentabilité sous diverses formes de cultures dont le maïs occupe actuellement la part la plus importante.

famille Marguerite ALLIE et Guy DUGAS



Mariage de Guy Dugas et Marguerite Allie le 6 octobre 1951 à Montréal



Résidence de Monsieur et Madame Dugas



Famille Guy Dugas. À l'arrière (de g. à d.): Michel, France, Robert et Pauline. À l'avant: Guillaume, Marguerite et Guy

famille Cécile ALLIE et Jean-Claude ÉMOND



Assis (de g. à d.): Jean-Claude, Cécile et Marie-Claude. Debout: François

En 1966, Jean-Claude fait l'acquisition d'un terrain près du Richelieu en vue de construire un chalet. En 1974, Jean-Claude et Cécile décident de s'installer définitivement à Saint-Blaise et de transformer leur chalet en résidence. C'est en 1976, qu'il ouvre son propre garage sur le terrain adjacent à sa maison. Installé depuis dix ans à Saint-Blaise, il y exerce son métier de débosseleur. Pendant ces dix années, Jean-Claude et Cécile s'intègrent facilement aux gens de la paroisse. Depuis huit ans, elle fait partie du Cercle des Fermières et accomplit de belles choses. Quant à lui, il est marguillier de la paroisse pendant trois ans, fait partie de la chorale et est un des fondateurs du Club Optimiste. Depuis quelques années il exerce la fonction d'inspecteur



Résidence de la famille



Mariage de François et d'Élaine Alexandre

municipal et s'applique à faire respecter les règlements auprès de ses concitoyens.

De leur union, naissent deux enfants: François et Marie-Claude.

En 1985, François termine ses études en techniques infirmières et travaille maintenant à l'hôpital du Haut-Richelieu. En 1986, il construit sa résidence à Saint-Blaise et épouse la femme de ses rêves, Elaine Alexandre.

Marie-Claude poursuit ses études et fait partie de la chorale de Saint-Blaise avec son père.

Nous souhaitons un très joyeux centenaire aux gens de Saint-Blaise.



Résidence de François et d'Élaine

famille Thérèse et André ÉTHIER



Thérèse Bouchard et André Éthier, le 31 juillet 1950

Thérèse Bouchard voit le jour le 8 août 1924, à Montréal, dans la paroisse Saint-Pierre Claver. Elle est la fille de Jean-Baptiste Bouchard et de Berthe Caron. Elle travaille pendant cinq ans comme réceptionniste pour la compagnie Bell Canada.

Le 31 juillet 1950, elle épouse André Éthier. C'est le Révérend père Albert Éthier, cousin germain du marié, qui bénit l'union de ce couple. De ce mariage naissent trois enfants: Guy, l'aîné, Guylaine et Claude le cadet. Tous les trois sont mariés et demeurent présentement à Saint-Blaise. Cinq petits-enfants viennent agrandir la famille au cours des années.

André Éthier, fils d'Euclide Éthier et de Delphine Landry, naît le 8 octobre 1915, à Saint-Blaise. Il est le sixième d'une famille de neuf enfants dont cinq sont encore vivants.

À l'âge de 16 ans, il doit laisser ses études entreprises au Séminaire de Saint-Jean. Il travaille au magasin général avec ses frères et sœurs pour aider la famille dont le père vient de mourir.

En 1939, la famille Éthier décide de grossir le commerce du grain et en 1948, de développer celui des meubles. En 1976, ils doivent agrandir le département des meubles et celui de l'alimentation. André et ses deux fils forment la relève qui permettra de perpétuer le nom de « Éthier et Frères ».

Ils souhaitent un bon centenaire à tous et à chacun.



Guylaine Choquette et Guy Éthier, le 25 juillet 1981



Guylaine Éthier et Christian Brassard, le 3 mars 1979



Johanne Marcil et Claude Éthier, le 25 mai 1985



Guyline et Guy

Le 27 août 1957, à Saint-Blaise, naît Claude Éthier, fils cadet d'André Éthier et de Thérèse Bouchard. Il grandit dans l'attachement de ce coin natal, ayant pour but de terminer ses études collégiales et devenir un administrateur, s'intégrant ainsi au commerce familial déjà établi depuis de nombreuses années.

Le 25 mai 1985, en l'église de Saint-Blaise, il épouse Johanne, fille de Louis-Georges Marcil et de Georgette

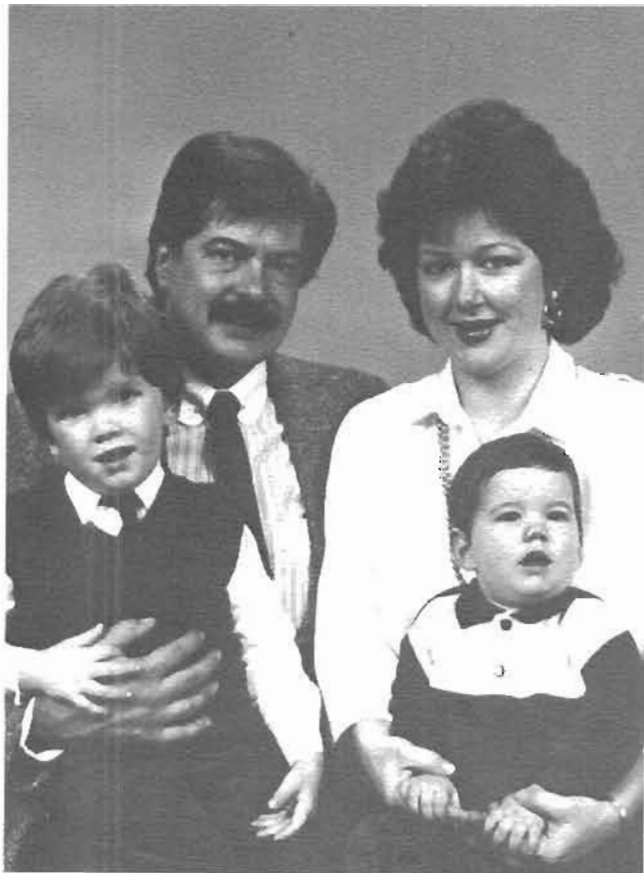
Benoît. Depuis leur mariage Claude et Johanne sont heureux de vivre à Saint-Blaise parmi des citoyens chaleureux et familiers. De leur union naît, le 9 janvier 1987, un garçon choyé et prénommé Jean-Nicolas, leur apportant joie et gaieté chaque jour de leur vie.

Le respect de soi, des autres, de ce qui a été et de ce qui est sont des valeurs qu'ils ont reçues de leurs ancêtres. Ils désirent féliciter les organisateurs des fêtes du centième anniversaire de Saint-Blaise.

Guy est le fils aîné d'André Éthier, commerçant de Saint-Blaise (Éthier & Frères) et de Thérèse Bouchard de Lacolle. Issu d'une famille de trois enfants, il a un frère et une soeur.

À l'automne 1975, Guy rencontre pour la première fois Guyline Choquette, fille de feu Gaston Choquette et de Norma Saint-Denis d'Iberville. À ce moment-là, il est vendeur au magasin de son père et Guyline est commis en pharmacie à la Pharmacie Fernand Lachance d'Iberville.

Leur mariage est célébré le 25 juillet 1981 et en 1982 ils viennent demeurer ensemble à Saint-Blaise. À leur grande joie, leur fils Pascal, naît le 11 juin 1983 et un autre garçon, Stéphane, naît le 12 février 1986. Pascal est baptisé par le curé André Bourgeois de cette paroisse, en septembre 1983, et Stéphane, par le curé Léo Godin, en mai 1986.



Stéphane, 8 ans et demi, Pascal, 3 ans et demi, Guy et Guyline



Claude, Johanne et Jean-Nicolas

famille Jeanne d'Arc et Bernard ÉTHIER



Bernard Éthier, fils d'Euclide Éthier et de Delphine Landry, naît le 17 mars 1909 à Henryville. Le 27 août 1956, il épouse Jeanne D'Arc Bisailon, fille d'Orise Éthier et de Félix Bisailon de Saint-Paul de l'Île-aux-Noix. Marguillier en 1961 et 1976, il se voit décerner la médaille d'argent de l'Ordre du mérite diocésain de Saint-Jean.

Bernard décède le 18 octobre 1985. Il fut l'un des propriétaires du magasin Éthier & Frères Enr. de Saint-Blaise.



famille Lorraine Éthier



Ma mère, Delphine Landry Éthier



Mon père, Euclide Éthier

La caméra est une drôle de bestiole, mais elle nous permet de ressusciter des souvenirs lointains, doux et chers! En regardant les photos, on laisse flotter son regard sur les années de notre enfance, de notre adolescence et de toute notre vie... dans l'attrait d'une brumeuse nostalgie...

J'ai recueilli quelques souvenirs d'un temps qui n'est plus! En photos, je vous présente donc ma famille. D'abord mon père Euclide! Il était le fils de Joseph-Marcel Éthier qui, raconte-t-on, a fait la guerre de 1837. Encore jeune, se sentant neuf et ardent, mon père prit un sérieux laps de temps pour s'envoler vers la Californie où il y oeuvra pendant plusieurs années. Vers l'âge de 30 ans, on raconte qu'en revenant visiter son frère sur la ferme paternelle à Saint-Blaise, il aperçut une belle petite femme brune qui venait porter un panier de raisins. C'était Delphine, la fille de Joseph Landry, le voisin! Il eut le coup de foudre. Ils se marièrent. Et comme dans les romans, ils eurent de nombreux enfants: neuf exactement, dont je suis la benjamine.

À son retour au Canada, mon père acheta une ferme à Henryville. Il y demeura neuf ans. Là, superbes comme la vie même, cinq enfants y virent le jour. Ce sont: Euclide jr, Flore, Bernard, Germaine et Georges. Puis, comme s'il se sentait concerné par un destin autre, notre père opta pour le commerce en achetant, en 1913, à Saint-Blaise, un magasin général qui avait fait faillite et qui était fermé depuis trois ans. Dès lors le commerce devint la stricte réalité environnante de la famille...

Doué d'une perspicacité aiguisée par un solide esprit de travail, notre père fit déborder les cadres de la petite entreprise. Avec lui, il fallait aller de l'avant! Aussi, suit-il le fil des jours d'un regard aigu et avec le réalisme subtil dont on le qualifiait, il toucha à tout comme un homme dont on dit qu'il a «la bosse des affaires».

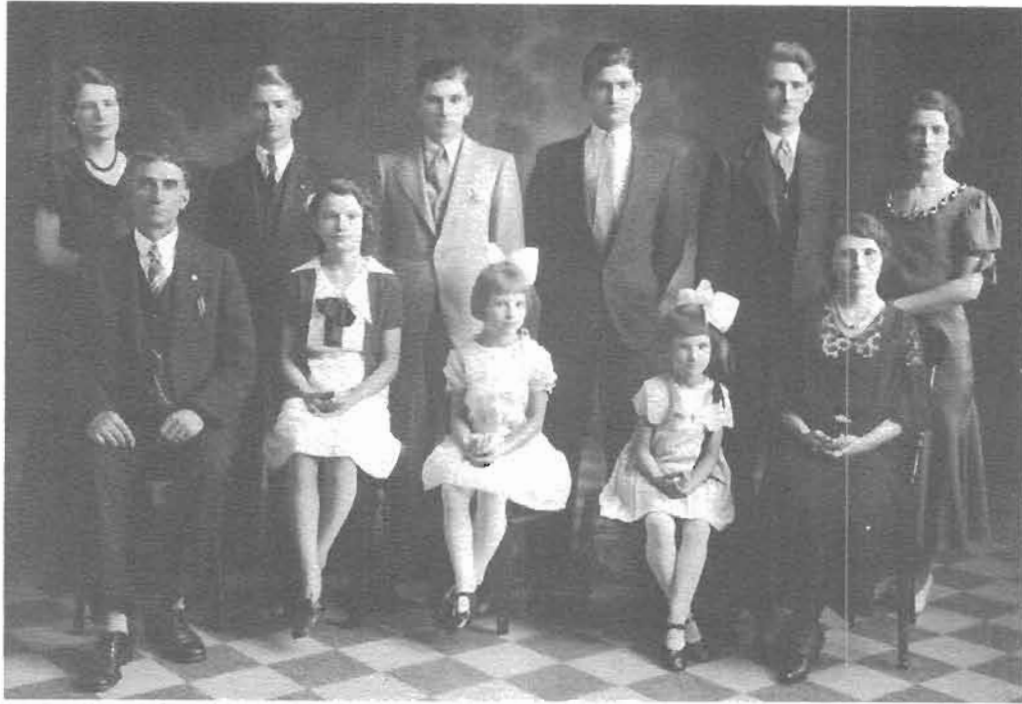
Au magasin général, s'ajoute la boucherie, notre père, à certains jours, sillonnant les routes avec sa voiture et sa jument Nelly pour approvisionner les gens. Il prend aussi l'agence de P.T. Légaré, compagnie bien connue à l'époque, où il y vend même des meubles.

Puis, vient se greffer au commerce l'agence Massey-Harris où il faut monter les machines agricoles et les vendre.

Avoir à éduquer une famille, gérer un magasin et l'administrer. Tenir une boucherie et l'activer. Abattre des animaux pour la viande. Acheter et vendre pour deux agences, avec tout ce que cela demande de relations extérieures! Et à certaines heures, il se faisait barbier. Voilà qui était tout un boulot pour un homme seul. Mais, je crois qu'il possédait cette faculté d'enthousiasme qui lui conférait une personnalité très dynamique et ambitieuse.

Entre mon père et ma mère, on ne voyait que complémentarité car elle le secondait à 100%. Voici quelques notations sur sa vie quotidienne: élever les enfants, tenir la maison, vendre au magasin, approvisionner la boucherie de boudin et de cretons qu'elle faisait elle-même, aller souvent à Montréal pour des achats de mercerie et être assistante au Bureau de Poste, car notre père avait été nommé maître de poste en 1926, succédant ainsi à M. Lucien Boissonnault.

Ici, l'idée serait peut-être excellente de réanimer quelques images de ce temps révolu. L'évocation de cette vie d'antan est toute en couleurs et plaisirs pour l'esprit... Par exemple, cette période poétique des voitures et des élégants chevaux qui venaient au village et l'hiver, les berlines, glissant sur la neige avec leurs clochettes qui tintaient joyeusement!... Et pourtant, à ce côté ravissant il fallait opposer l'inconfort des froids mordants. Aussi, en profitait-on pour faire coïncider dans un même voyage, la démarche de l'assistance à la messe du dimanche avec les achats à faire au magasin-général. C'est alors que les cafés chauds de «Mme Éthier» semblaient presque une potion magique contre la froidure qu'on avait ramassée en chemin. Après les achats, il y avait la partie récréative: les gens de la paroisse se rencontraient et devisaient joyeusement. Tous les sujets y passaient, particulièrement la politique!... Sur semaine, il y avait les «figues du vieux poêle», et à certaines heures, c'étaient les «vieux» de la place qui venaient disputer une bonne partie de dames à notre grand-père Landry qui, paraît-il, était un véritable «pro».



1^{re} rangée (de g. à d.): Euclide, père, Yvette, Yolande, Lorraine et notre mère Delphine. 2^e rangée: Flore, André, Euclide Jr et Georges, Bernard et Germaine

Et pour ajouter aux couleurs de la palette commerciale, il y avait «la salle paroissiale», car notre père avait loué un espace du magasin à la paroisse où le Conseil y tenait ses assemblées, ses élections, et même ses petites ou grosses controverses...

Et au milieu de ce tintamarre commercial, d'autres humains entrent en scène. De nouveaux personnages traversent ce roman vrai. Trois soeurs et un frère viennent au monde à Saint-Blaise, à savoir: André, Yvette, Yolande et Lorraine. Maintenant la famille est au complet! La machine commerciale est en marche et la ronde continue.

Et tel un carroussel, la roue du quotidien tourne toujours...

Les aînés ont grandi. Ce qui se passe ensuite est assez attendrissant. Des enfants qui se regroupent autour des parents et veulent tenir un rôle utile et essentiel sur ce bateau qui vogue en pleine mer des affaires. Euclide a fait un cours d'anglais et de technique mécanique à Montréal, (ce qui lui permettra d'ouvrir un garage). Georges a aussi appris l'anglais et tout en étudiant à un cours commercial, il troque parfois des cours pour se permettre des transactions de vente. C'est déjà un vendeur en herbe. Bernard a gradué très brillamment au collège de Farnham. On m'a dit qu'il a terminé ses examens en détenant la plus haute note de la Province de Québec. André, après quelques années au Séminaire de Saint-Jean, converge vers le collège commercial O'Sullivan de Montréal. Les grandes soeurs, Flore et Germaine, leurs études terminées, assument elles aussi, des tâches importantes au sein de la famille.

Flore, après avoir enseigné un an fait un retour au magasin familial où elle tient aussi le rôle d'assistante maîtresse de poste, tandis que Germaine seconde notre mère dans toute la besogne. Notre grand-père maternel habitait aussi avec nous. C'est avec gaieté et tendresse que je le revois dans la petite cabane attenante à la boucherie. Il y faisait du savon dans un immense bassin de ciment. Et je puis vous assurer que ce savon - qu'on appelait «le savon du pays» - était très couru par les clients.



Grand-père Landry

Presque tous ont rejoint le clan et chacun s'affaire. Avec l'apport des enfants, le commerce prend une dimension nouvelle et s'appelle maintenant Éthier & Fils. La vie est trépidante et semble faire des pieds-de-nez à la banalité des jours.

L'on trimait dur, mais la joie de vivre y était palpable et la gaieté prévalait. Nous étions de petites gens dans un petit monde qui semblait à l'abri de tout. Le bonheur présent dispense parfois l'illusion que rien jamais ne finira: ni l'été, ni le plaisir. Peut-être même, avait-on oublié que le malheur existe. Et pourtant... La vie a parfois de bien étranges cheminements, des sentiers bien imprévus. Voilà que dans cette roseraie où fleurissaient la joie de vivre, la bonne entente et l'harmonie, apparaît soudain le spectre de la mort. La fatalité, comme inscrite depuis toujours dans notre destin, s'est mise en branle. Elle a comme ouvert, une barrière, où se bouscullaient, pour y entrer, les épreuves de toutes sortes: maladies, deuils qui n'allaient pas finir pendant plusieurs années.

Dans cette course à la mort, notre grand-père fut le premier touché en 1933. Étant toujours sur la brèche, il le fut jusqu'en dernier, n'ayant été malade qu'une semaine avant la fin. Il rendait de bien précieux services. C'était un grand-papa adoré. Nous l'aimions bien avec son regard bleu de mer et sa barbe blanche. Son existence s'évanouissait à 87 ans.

Presque simultanément à cette première disparition, s'abattit sur nous la maladie de notre père. Cette réalité fut poignante jusqu'à l'angoisse, car il dut cesser ses fonctions et abandonner la conduite des affaires. Notre mère resta seule pour prendre charge de la barque avec ses aînés, dont quelques-uns n'étaient encore que de jeunes adultes. Puis, par une journée glaciale de février 1934, la figure du père disparut dans la mort. Il avait 59 ans. Ce fut comme un changement de ton dans la toile de fond du quotidien, un arrêt momentané dans le mouvement. Les structures de la vie même, s'en trouvèrent modifiées. Le voile heureux qui s'interposait entre l'univers et nous s'était soudainement déchiré. Je n'étais encore qu'une bien petite fille, à cette époque, mais mon coeur d'enfant subissait déjà de vifs assauts.

Trois années plus tard, en 1936, celle qui était juste avant les deux benjamines, notre soeur Yvette, avait elle aussi son rendez-vous avec la mort, emportée par un virus, que la science de ce temps n'avait pu combattre. Elle n'avait que 18 ans. Elle terminait son cours lettres-sciences, au pensionnat C.N.D. de Saint-Jean et elle venait tout juste de recevoir son diplôme. Tout au long de ses études, elle avait démontré un talent très prometteur pour la peinture. Une immense toile intitulée «Une rêveuse au clair de lune» nous reste, effectivement, comme un souvenir concret et tangible de ses capacités en ce domaine. Au moment où Yvette se préparait à mordre dans la vie à pleines dents, le destin lui proposait la perspective d'une mort prématurée. Un immense frisson secoua la famille. La mort de cette fille si espiègle, si enjouée, si pleine de vie, à un âge aussi

tendre, ce fut un énorme choc. C'est que cette mort, si soudaine, paraissait si insolite dans cette famille naguère si joyeuse!

Mais les sombres nuages n'avaient pas fini de s'amonceler. Notre douleur allait toucher un autre point culminant. Après la disparition de notre père, tous les enfants s'étaient ralliés autour de notre mère bien-aimée et voilà que maintenant, elle était atteinte à son tour. Deux ans après notre soeur Yvette, elle était emportée par un cancer à l'âge de 53 ans. Nous étions abasourdis, stupéfaits. Ce fut un vide sans bornes. Il nous sembla alors, avoir vu s'écrouler le monde auquel on avait été attaché de toutes nos fibres... Nous chérissions cette mère, car elle possédait des trésors de gentillesse qui lui ouvraient tous les coeurs. C'était l'époque où notre monde semblait basculer. Une grande poussière de tristesse était tombée, non pas sur notre souvenir, mais sur le monde qui nous environnait. Mon coeur d'enfant affolé, battait la chamade et je me souviens que je ne savais plus de quel côté regarder. La vie n'était plus la même. Une bise aigre y soufflait et, malgré mon jeune âge, je la sentais passer sur mon âme.

Et voilà! Maintenant, tout sonne triste et juste dans ce joli roman.

Mais la vie, comme un manège, ne s'arrête que pour repartir. Encore un tour...

Dans les six dernières années, le destin, comme un musicien, s'était exécuté sur l'instrument de nos vies, mais il semble qu'il n'avait pu en tirer que des balades tristes.

Après le départ des êtres chers, le roman rose, maintenant en couleurs inversées, avait tourné au gris sombre. Le glas de l'espoir avait sonné, semblait-il. Et pourtant, il fallait continuer à vivre, retrouver confiance en la vie.

Nos parents n'étaient plus là, ils nous avaient quittés prématurément, mais le souvenir de leur amour et de leur dévouement ne pouvait s'effacer. Leur énergie et leur courage flotteraient à jamais dans nos mémoires et nous indiqueraient la cédule à suivre. Ayant comme bagages leur précieux exemple, et avec le temps qui passe, on était parvenu à un certain fatalisme serein et à une acceptation du cours de la vie.

Aux heures fatidiques, peut-être y a-t-il lieu de s'interroger sur la réalité et l'illusion de toute vie, sur les soupirs de l'âme et l'appel à la survie?... Ce qu'ont dû faire les membres de ma famille. La période sombre que nous avions traversée était d'un pathétisme propre à créer la maturité. Cependant l'éventail du futur s'ouvrait sur une conjoncture amère.

D'abord, il y avait le vide immense toujours présent. Il y avait eu de grosses dettes à payer. Les nombreuses maladies et les deuils rapprochés avaient coûté très cher car, à ce moment-là, l'assurance-maladie n'existait pas. Il y avait aussi les lourdes responsabilités d'une besogne à continuer et l'affrontement de la compétition. Et de plus, il y avait la charge de deux jeunes

enfants car ma soeur Yolande et moi n'étions, que de toutes petites filles. Longtemps, on nous appela familièrement «les petites», car nous avions une grande différence d'âge avec les autres membres de la famille.

La dureté des fatalités ne nous avait pas laissé le choix. On était contraint de biaiser dans le réalisme. Il y avait là tout un défi à relever: l'enjeu était de taille. On a dû s'engager pour survivre, enclencher, en quelque sorte, l'opération sauvetage. On se rendit vite compte qu'il faudrait livrer bataille, se créer des dispositifs de survie, multiplier les heures et les jours de travail.



Flore Éthier



Germaine Éthier

Les efforts déployés par chacun des membres de la famille démontrent assez bien l'intrépide idéal qu'ils s'étaient fixé: cimenter les liens de la famille, subvenir aux besoins, faire avancer la barque du commerce et voir à l'éducation des plus jeunes.

Cet idéal de courage et de générosité, je dois dire qu'ils l'auront tenté crânement, jusqu'au bout! Ici, je pense avec une admiration enthousiaste à nos grandes

soeurs, Flore et Germaine, qui ne se sont jamais mariées et qui ont pris soin de nous, ma soeur et moi, comme si elles avaient été vos véritables mères. Flore tenait le magasin et en faisait la gestion. C'est à elle que nous demandions la permission de prendre les bonbons que l'on convoitait journellement. Germaine s'occupait de notre bien-être. Souvent, elle cousait pour nous et comme elle avait beaucoup de goût et d'habileté, elle nous habillait comme des princesses. Elles nous gâtaient beaucoup. Il y avait chez ces femmes: richesse intérieure, affectivité et féminité.

Les gens de ma famille ont beaucoup travaillé. Leur grand mérite est moins l'efficacité administrative et le succès remporté que le courage personnel dont ils ont fait preuve: le courage d'assumer la direction d'une barque qui aurait pu couler à tout instant, n'eût été la contre-indication d'un comportement flou.

Et voilà! Dans ce patelin qui doit renaître, la préoccupation et l'abnégation sont à l'ordre du jour. Peut-être aussi, avons-nous été partisans de l'austérité, car tout ce long cheminement sera fait de sacrifices, de renoncements et de compromis.

Le credo commercial du clan est le travail collectif de tous les membres de la famille. On devait impartir un rôle à chacun. Et pourtant, je dois dire que tous les participants ont été des hommes ou des femmes-orchestre qui touchaient à tout ce qu'il y avait d'établi. Même nous, «les petites», Yolande et moi, on nous initiait et on nous formait à rendre service dans le commerce. On était comme de petits poissons apprenant à nager dans l'aquarium commercial de la famille.

Les larmes de nos années sombres cachaient-elles quelque étoile? Je n'en sais rien. Mais il semble qu'une pluie d'étoiles allait tomber sur le champ d'action de notre petite communauté. Les orages avaient cessé leur fracas... Comme des bourgeons au printemps, les santés fleurissaient et chacun abattait un travail de géant. Ce qui contribua à mettre le vent dans les voiles.

Vouloir élaborer sur tout ce qui a été fait dans le passé serait vraiment trop long: il me faudrait boucler un livre. Alors j'évoquerai plutôt en survol l'évolution du commerce, le sens de quelques activités et l'avenir possible du clan.

Euclide étant le plus âgé, on eût dit qu'il voulait à lui seul, se porter garant de tout le bien-être de la famille et de tout le succès de l'entreprise, tellement son action était incessante et son activité débordante. Sa tête fourmillait de mille projets. Comme il était un patienteur étonnant, il faisait toutes sortes de plans de bricolage pour faire avancer le commerce. Par exemple, il avait pris trois voitures Chevrolet 35 et les avaient transformées en une flotte de camions. Ces camions furent équipés pour la réfrigération durant le transport des viandes. En somme, ces réfrigérateurs se résu- maient à de gros blocs de glace qui gardaient les produits frais. Ce qui donnait une avance sur les compétiteurs, car c'était une innovation à l'époque.

Quoi qu'il arrive, tous les jeudis soirs, c'était le

grand ménage à l'intérieur et à l'extérieur des camions: l'hygiène et la propreté les plus rigoureuses étaient exigées. Ce qui faisait le grand renom de notre boucherie, dans la région, en plus de la qualité des viandes.

Comme il était aussi un mécanicien hors pair, pendant des décennies, Euclide montait ou faisait monter les machineries Massey-Harris et plus tard Massey-Ferguson. En plus, il voyait à la réparation de la flotte de camions. Un vieil employé aime à raconter souvent avec admiration, ceci: «Quand nous arrivions le soir, avec un camion en panne, Euclide travaillait toute la nuit s'il le fallait pour réparer parfois «les gros troubles», mais le matin, le véhicule était toujours prêt à reprendre la route».

En plus de tous ces métiers, Euclide était aussi boucher, acheteur, vendeur, barbier et travaillait à tout avec les employés. Les journées, pour lui, s'étiraient très longuement. Je me souviens que le samedi, il se levait vers 4 ou 5 heures du matin pour préparer les camions de viandes, puis après avoir parcouru les rangs toute la journée, il arrivait vers 8 ou 9 heures et il se mettait «à couper les cheveux». Il le faisait tant que la file des clients n'était pas toute passée... ce qui ne finissait jamais avant 2 ou 3 heures du matin. Un vrai travail de bénédictin, aimerait-on dire, si l'expression convenait mieux au sujet. En somme, c'était un bourreau de travail. Il a été sûrement, pour nous, un véritable pilier. Je crois qu'il ne s'est jamais permis aucune langueur!... Aujourd'hui, à 81 ans, il sait encore rendre de précieux services.

Georges poursuivait, lui aussi, une action considérable. Très complémentaire à Euclide, c'était, de leur part, un courage fou des deux côtés!

À l'instar de notre père, il fut, lui aussi, un véritable caméléon du travail, tellement ses fonctions étaient di-

versifiées. Il allait chez les cultivateurs acheter les animaux qui servaient à l'abattage. Il faisait le transport de marchandises, via Saint-Blaise - Montréal et ailleurs. Tour à tour, il était boucher, vendeur, acheteur et faisait beaucoup de relations extérieures pour la vente. À cette époque, nous n'avions plus l'agence de P.T. Légaré, car hélas, cette compagnie connut la faillite.

Vers les années 30, nous avons des fenêtres ouvertes sur l'agriculture. Peu avant son décès, notre mère avait acheté, dans le village, une ferme située juste le voisin de notre emplacement, et ayant appartenue à M. Lucien Boissonnault. Euclide et Georges s'occupèrent de faire cultiver ces arpents de terre. On fit construire une nouvelle grange et un troupeau laitier fut mis sur pied, que l'on garda jusque vers la fin des années 50. Simultanément à ce projet, Georges voulant



Euclide Jr Éthier



Flotte de camions, en 1935

sans doute, élargir son champ d'expérience, éleva de nombreux boeufs qu'il engrangeait et engraisait pour la viande. Il les achetait de M. David Lord, personnage bien connu dans la région, qui, lui, les faisait venir « du ouest » comme on disait.

Quand la tradition d'abattre les animaux à notre abattoir, eut cessé, Georges continua le commerce des animaux avec les fermiers; il fut aussi l'acheteur des viandes pour la boucherie. C'était un boulot capital et on disait de lui qu'il était un véritable spécialiste pour choisir ce qu'il y avait de mieux. Bref, son vécu était une véritable marqueterie d'épisodes de tous genres.

Je crois que Georges aimait à se pencher sur le futur: il avait toujours un oeil ouvert sur l'avenir. Ainsi, dans les années subséquentes, à des intervalles différents, il fera l'achat de deux autres magnifiques fermes: l'une appartenant à M. Wilfrid Forgues, dans le rang Richelieu, et une autre, sise dans le village, à côté de chez-nous, qui était la propriété de Marie-Louise Cyr.

Avec les années, Éthier & Frères s'était acquis une renommée dans le commerce du grain avec les agriculteurs. Georges s'occupait beaucoup de la vente des moulées et des engrais chimiques, ainsi que de tous les articles inhérents aux fermes. Face à l'expansion, Georges et Euclide verront à faire construire un important « élévateur à grains », où l'on continuera à promouvoir ce marché et où l'on fabriquera des « moulés balancés » Shur-Gain destinées aux éleveurs de la région.

À la sortie de l'hiver, au mois d'avril, nous attendait une atmosphère des plus excitantes. À notre petite firme, ce n'était pas seulement le réveil de la nature, mais l'appel à une agitation fébrile: c'était la naissance du vacarme à laquelle on assistait... On aurait dit que tout reprenait vie en même temps... Les bruits affluaient comme les vagues de la mer! Je suis tentée d'ouvrir une parenthèse pour vous faire entrer quelques instants, dans la cour arrière de notre magasin, là où se situaient le garage, l'abattoir et la boucherie. En arrivant, on avait l'impression de débarquer au pays des bruits, du brouhaha et du charivari. Les sons tonitrueux venaient de partout! C'était d'une truculence sans pareille... Le cliquetis des morceaux, le martellement du fer des machineries agricoles que l'on montait, puis le bruit strident, la pétarade aiguë des tracteurs que l'on réparait! Il y avait aussi le grondement et le claquement des portes des gros camions que l'on déchargeait, le vrombissement des véhicules qui arrivaient et partaient presque sans arrêt! Sans oublier le grincement des roues! Et le soir venu, l'on entendait parfois d'étranges musiques, des accents insolites... car pour couronner ce charabia de sons discordants, on avait droit, une fois par semaine, à un concert triste et bizarre, celui des animaux que l'on amenait le soir et qui devaient être abattus le lendemain matin. Toute la nuit, nous parvenaient bien entremêlés des bêlements, des beuglements et des grognements de porcs, suivis

plus tard des râlements de la fin... Non, vraiment c'est « l'opéra » le plus hautement cacophonique qu'il m'ait été donné d'entendre. C'étaient des bruits parasites... et comme ma fenêtre de chambre donnait tout juste sur cette arrière-cour, alors, ne vous demandez pas si parfois je n'ai pas rêvé d'accoster sur une île déserte.

Et comme troisième intervenant dans la pièce, voilà André qui termine ses études et s'introduit, lui aussi, dans le cercle familial. Il est un peu comme le caporal qui vient d'entrer dans l'armée. Il doit effectuer les réglementaires corvées, instituées par le clan. Je me souviens, qu'au début, il aidait beaucoup ma soeur Flore au magasin. Il faut dire qu'en ces temps, tenir un magasin n'était pas une sinécure. C'est que la quintessence des magasins de campagne, à l'époque, c'était la généralité, la multiplicité des produits à vendre. C'était en quelque sorte un magasin départemental miniature. On y venait pour tout!... Ainsi, par exemple, si l'on servait du sucre à un client, un autre pouvait vouloir se faire peser des clous ou mesurer du tuyau ou du moustiquaire qu'on appelait du « screen ». Ou encore lorsque l'on pesait du riz ou des fèves, un autre acheteur manifestait le désir d'essayer des chaussures, bottes ou bottines, ou peut-être des « overall »... Parfois, l'on voulait se faire tailler des vitres!... De même, dans la mercerie, fallait-il que les clientes prennent le temps de faire leur choix dans les tissus, fils, boutons, etc... Par contre, il arrivait aussi qu'on doive étudier des cartes de couleurs avec les clients pour qu'ils puissent faire une sélection de peinture, car pendant des décennies, nous avons été dépositaires de la peinture Canada Paint.

Tout cela ne se faisait pas en un clin d'oeil: il fallait beaucoup de disponibilité et parfois de longs laps de temps. Ce qui s'avérait exigeant. Rien, non plus, ne se faisait mécaniquement: il fallait prendre le temps de tout faire à la main. Par exemple, vous souvient-il de ce temps, où les cultivateurs échangeaient des produits de la ferme, principalement des oeufs, contre de la marchandise? En ces années, le « troc » était monnaie courante. Surtout pour les cultivateurs, car l'argent était plus que difficile à gagner et les « sous » étaient rares. On m'a raconté que plusieurs d'entre eux transportaient dans des chaudières, ces oeufs, empilés dans la paille. C'est alors que le magasin devait faire le recensement de ces oeufs, les mirer un par un, pour en vérifier la fraîcheur et ensuite, voir à les revendre à de plus gros marchés. Avouons que c'était moins rapide que de remettre la monnaie sur un billet de 50,00 \$.

Le labeur quotidien de ce temps permettait parfois de laisser pointer quelque talent. Je me souviens que mes yeux émerveillés d'enfant contemplaient les attrayantes décorations qu'André faisait dans les vitrines et au magasin pour enjoliver les lieux. C'était l'époque du « papier crépé ». Ces papiers, bien bigarrés, bien enroulés sur eux-mêmes et bien disposés créaient une ambiance digne d'un artiste. Même s'il avait des affinités

avec l'art, les dures besognes ne lui étaient pas épargnées. Il raconte lui-même: «Comme nous abattions les animaux... des vaches et des cochons, je suis allé en charger, à mon goût, dans les étables des cultivateurs et souvent dans la boue jusqu'aux genoux!»

Une autre tâche qui lui incombait toutes les semaines, c'était celle de fabriquer de la saucisse. Une arrière-pièce de la boucherie, avec toutes les machineries indispensables, lui permettait de sortir ces délicieuses bouchées, fort appréciées de la clientèle.

Plus tard, quand le commerce aura pris des dimensions supplémentaires, André offrira une très haute performance de travail, car en plus de ses activités, il prendra la charge et de la publicité et de l'administration du commerce. Ultérieurement, dans les années 60, il deviendra acheteur dans le domaine du meuble, rôle primordial qui demande beaucoup de doigté et d'efficacité. En 1987, il est secondé dans cette tâche par ses deux fils.

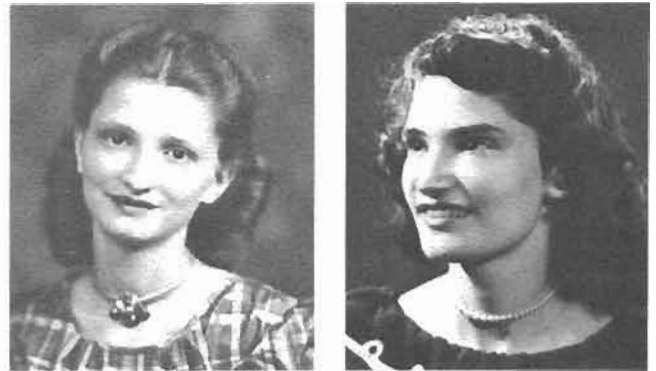
Comme on a pu le constater, les trois fils succédant à notre père, ont suivi à peu près la même carte routière que lui. Ainsi quelle que soit la fonction que l'on occupait, la fin de semaine, les trois frères étaient mobilisés pour aller vendre la viande dans les campagnes environnantes. C'était comme un rituel. On se levait très tôt le vendredi et le samedi. On préparait les viandes que l'on chargeait dans les voitures ou camions et hop! on partait pour la journée. Chacun avait sa route. Ceux qui les ont tellement reçus dans leur maison, (au point où il étaient devenus «presque parents»), se souviendront: Euclide avait une partie de la 1^{re} et de la 2^e Ligne, à Saint-Blaise, et aussi Saint-Paul de l'Île-aux-Noix; Georges avait Saint-Blaise et Saint-Jean, dans le rang Richelieu et André avait le Grande-Ligne et l'Acadie. On appelait ça dans le temps «faire la run de viande»... Et cela trace bien la ligne d'une tradition qui se poursuivait jusque dans les années 1960.

L'éclairage que l'on apporte sur le monde de ces années est, je crois, des plus instructifs et des plus intéressants: ce temps est une véritable mine d'anecdotes et d'évocations de toutes sortes. Quel défilé! Quelle revue pour le temps des souvenirs tristes ou glorieux! L'idée est excellente de réanimer ces images inédites qui dorment dans les précieuses réserves. Un auteur a écrit: «La mémoire est une richesse, elle nous protège de la mort des choses et des gens...» Ici, j'en profite pour remercier les éditeurs de ce livre du Centenaire, qui auront permis cette incursion au pays des réminiscences.

Deux ans après le décès de notre mère, nos grandes soeurs décidèrent de nous envoyer au pensionnat pour parfaire nos études. Ma soeur Yolande et moi avons donc fait notre cours supérieur en pédagogie, à l'École Normale de Saint-Jean, chez les Dames de la Congrégation de Notre-Dame. Quelles années bénéfiques et quel enrichissement ce fut pour notre culture! Les religieuses étaient magnifiques et je garde d'elles un souvenir ému. Je me souviens que durant ces années-là, je vivais

dans la joie, car je raffolais des études. À cette époque, je fus aussi très gâtée par la vie. En 1943, je me vis octroyer la médaille du lieutenant-gouverneur de la province, pour la plus haute note obtenue en rédaction française, aux examens de Québec. Puis, l'année suivante en 1944, je fus récipiendaire de la médaille du gouverneur-général du Canada qui était décernée à l'élève finissante, ayant conservé la plus haute note dans toutes les matières des examens.

Une fois nos études terminées, ma soeur Yolande et moi, rejoignons la cellule familiale. Et voilà! Nous sommes de nouvelles recrues dans le cadre du commerce et essayons d'épauler, le plus possible, les aînés dans leur tâche. Ma soeur Yolande devait s'absenter à certains jours, car ayant été nommée dirigeante diocésaine d'action catholique, pour la J.E.C., elle devait se rendre dans les écoles et les couvents pour enseigner des chants, des danses et surtout, pour faire exécuter le programme de l'année en cours, déterminé par la Centrale de la J.E.C., à Montréal. Et savez-vous, qui était à



la tête de cette Centrale, comme présidente nationale? Tenez-vous bien!... Nulle autre que notre gouverneur-général, actuelle, l'Honorable Jeanne Sauvé.

Pour ma part, afin de me changer un peu du commerce et pour ajouter à ma culture, je suivis pendant un an (à raison d'une fois par semaine), des cours de chant à l'École de Musique de Westmount.

Vers l'âge de 21 ans, je passai des examens éliminatoires à la Commission scolaire de Montréal, pour enseigner. Ayant réussi les examens, je fus engagée sur-le-champ à l'école Saint-Irénée. Ma carrière ne fut cependant pas très longue: de septembre à décembre seulement! Dans les vacances de Noël, ayant fait une bronchite, le médecin m'ordonna un repos et je ne retournai pas à l'école, après les fêtes. Par la suite, à maintes reprises, la Commission scolaire de Montréal me contacta, pour m'offrir un nouveau poste, mais au lieu de reprendre cette activité scolaire, je m'aperçus que, peu à peu, je m'assimilais à nouveau au commerce. Aujourd'hui, je sais que «j'y ai planté profond mes racines...» C'est que le commerce, on y entre, comme dans un monde, qui, bientôt vous environne et vous absorbe.

Seulement il y faut du temps et de la liberté d'esprit pour s'y abandonner et en tirer tous les plaisirs qui y sont en germe. À ce moment précis, je faisais un peu de comptabilité et j'ouvrais dans l'épicerie. Je devins aussi assistante au Bureau de Poste car, à la mort de notre mère, ma soeur Flore lui avait succédé comme Maître de Poste, profession qu'elle occupera pendant presque 40 ans, soit de 1934 à 1973. Si l'on établit un ordre dans le successif, j'aurai été la quatrième dans la famille à reprendre la fonction postale, charge que j'occupe depuis 1973. En faisant un bilan, il se trouve que le Bureau de Poste est abrité sous notre toit, depuis près de 62 ans. Moralement, je lui suis très attachée, car il représente pour moi, comme un vestige; il est effectivement, le témoin d'un passé cher. C'est pourquoi je le vénère presque comme une relique.

Ici, j'aimerais faire une petite digression car j'ai le goût de laisser monter en moi, quelques souvenirs, d'évoquer quelques retours en arrière, qui ont bien de la saveur...

Au moment où j'arrive dans le commerce, vers 1945, les coutumes n'ont pas tellement muées dans les épiceries. Nous avions tout à faire, comme je l'ai déjà dit antérieurement: rien n'arrivait «tout prêt» à vendre. Par exemple, il fallait tout peser et tout ensacher, à partir du sucre en poudre jusqu'aux dattes, en passant par le gingembre et le poivre... Il fallait aussi tout mesurer et mettre en cruche, à partir de la mélasse jusqu'à la térébenthine... Ouf! Quel boulot quelque peu fastidieux, me direz-vous! Pour moi, même si ça allait un peu à l'encontre de mon côté quelque peu intellectuel, je trouve qu'il y avait quand même un bon côté à cela, car cet exercice forgeait notre caractère à la patience. Eh oui! ce sont tous ces contrastes qui font le caractère de cette époque...

Il faut rappeler aussi que dans les années 40 et 50, il est une tradition qui ne s'était pas perdue: elle demeurait tenace! Celle où le magasin général était encore perçu comme un lieu de rassemblement. Seulement, l'époque des chevaux étant révolue et comme c'était, depuis un bon bout de temps, l'ère de «l'acier brillant des automobiles», il y avait cette différence qu'on y venait beaucoup plus nombreux que naguère, au temps de notre père. Dès que les messes dominicales étaient terminées, le magasin se remplissait en un rien de temps. On s'y entassait et l'atmosphère devenait très gaie. Chacun se dépêchait pour «se faire servir» ses commissions. Ensuite, on se récréait. C'était l'expédition hebdomadaire des gens au pays des rencontres: un petit univers de foule et de cohue bruyante!... Tout le monde s'agitait joyeusement. Les jeunes gobaient des friandises, échangeaient des plaisanteries, blaguaient, riaient, s'exclamaient. Les plus âgés venaient aux nouvelles, puis ils échangeaient des propos, discutaient, s'enflammaient. Bref, on faisait ensemble beaucoup de relations publiques. Je ne serais pas surprise du tout, que le magasin général n'ait servi d'agence matrimoniale, car c'était le lieu de rencontre où l'on se voyait

parfois pour une première fois, alors qu'on venait des quatre coins de la paroisse et même d'ailleurs.

On aime aujourd'hui les vies d'autrefois, ressuscitées, avec leur époque qui les éclaire. En voilà une, citée, presque légendaire et des plus colorées! Mais d'où vient donc le charme immense de tous ces récits? C'est, je crois, que ces traditions qui demeurent vivaces dans les mémoires, étaient faites de noblesse, de simplicité, de chaleur humaine et de jovialité.

Puisant à nouveau dans mes souvenirs, je me retrouve à une certaine époque de ma vie et il me semble voir passer à nouveau, la multiplicité des heures de travail qui s'accumulaient au long des jours. En ce temps-là, il n'était pas question de travailler sur des chiffres, avec des équipes remplaçantes: ceux qui oeuvraient très tôt le matin, se retrouvaient à la même besogne, très tard le soir. Bien sûr, le magasin général était ouvert tous les soirs, mais c'était surtout durant la trilogie des jours du week-end où le temps pesait le plus lourdement dans les horaires, et s'avérait le plus captivant. Pour ne donner que quelques exemples: le vendredi, les portes du magasin ouvraient à 8:00 heures du matin et ne se refermaient jamais avant 3:00 heures du matin. Après nos transactions de la journée, le soir vers 9:30 heures, on attendait le retour d'Euclide qui rentrait de «sa run de viande» et rapportait un livret rempli de commandes d'épicerie qu'il nous fallait préparer à la hâte, car elles devaient être chargées dans son camion, à des heures matutinales.

Le samedi, c'était la continuité du même rythme, relativement à la durée des heures. Comme ma soeur Yolande n'était plus avec nous, j'étais la seule attirée pour les interminables soirées du samedi soir. Après avoir servi la clientèle toute la journée, ma soirée s'ouvrait sur un nouveau scénario: celui d'Euclide, revenant à nouveau de sa deuxième journée «de run de viande» vers 9:00 heures et se mettant à couper les cheveux! Comme il n'exerçait ce métier de barbier que le samedi soir et qu'il était le seul, à le faire dans la paroisse, inutile de dire que la file des clients qui attendaient leur tour pour se faire coiffer, était impressionnante et que les attentes se prolongeaient dans la nuit. Pour Euclide, dormir 3 ou 4 heures lui suffisait pour être d'attaque le lendemain. Il créait ainsi sa propre légende en redonnant vie à une autre fresque miniature: celle de regrouper les hommes de la paroisse dans un tableau tout à fait typique... Je me souviens encore d'une façon extrêmement précise de cette image des samedis soir. Il y avait dans le magasin deux très longs bancs solides et gris. Les hommes étaient assis dessus et faisaient la causette en fumant leur pipe ou en dégustant des friandises. Ils bougeaient et parlaient... Peut-être de leur passé ou de leur avenir. Ils riaient, se racontaient de bonnes blagues et découvraient, amusés, le plaisir de l'instant. Quand il faisait beau, certains attendaient dehors, car sur le perron, qui faisait toute la largeur du magasin, il y avait deux autres immenses bancs sillonnant les larges vitrines. Certains racontent

qu'étant jeunes, à l'époque, ils se rendaient à Saint-Jean pour aller au cinéma, puis au restaurant, et que revenant à Saint-Blaise, vers une heure du matin, ils arrêtaient au magasin et à ce moment, comme il se trouvait encore des gens qui attendaient leur tour, ces derniers, eux aussi s'installaient provisoirement à leur rang et Euclide les passait tous. Ah! Si ces longs bancs, solides et gris, ces bancs publics du passé pouvaient parler, que de souvenirs ils diffuseraient! Ils les ont tant accueillis, les jeunes et les moins jeunes, et cela durant des décennies, à toute heure du jour et du soir! Comme l'ère de la télévision n'était pas encore arrivée, le magasin général demeurait le centre d'attraction où tous venaient pour s'y désennuyer. Mon boulot à moi, jusqu'à cette heure tardive, se prolongeant dans la nuit, était surtout de garder le comptoir du restaurant et de vendre friandises, liqueurs, etc...

Après une brève nuit de sommeil, nous enjambions dans la journée du dimanche où nous attendait une autre poussée de travail frénétique. Il fallait se lever tôt pour se rendre à la messe, car immédiatement après chacune des messes, le légendaire service au comptoir de l'épicerie et même de la boucherie était réouvert et je dois dire qu'il était plus qu'achalandé! On eut dit que tout le monde voulait se faire servir en même temps! On essayait surtout de ne rien oublier pour ne pas être obligé de revenir dans la semaine. Ce qui était très important pour les agriculteurs, notamment dans la saison des récoltes, alors que les journées n'en finissaient plus, entre autres quand il faisait beau. Toujours est-il, qu'on réussissait parfois à fermer vers une heure, mais dans l'après-midi, il se trouvait toujours des gens qui venaient cogner à la porte de la maison privée, ayant oublié quelque achat important: essence, huile, épicerie, etc. D'ailleurs, la même règle s'appliquait tout au long de l'année. Par exemple, si les clients avaient un besoin urgent de câble ou d'insecticide, ou même d'une livre de beurre, ils ne se gênaient pas pour aller frapper à la porte de la famille Éthier, même à six heures du matin et peu importe le jour. Ils étaient certains de toujours trouver quelqu'un pour leur répondre avec le sourire.

Disons que c'était un travail plutôt captivant, surtout pour la jeunesse qui habituellement, ne demande qu'à sortir. Mais, il se trouve que nous avons une forte propension au dévouement, car on nous avait appris «le sens du service». Pour nous, un client c'était sacré. Un client, c'était aussi un ami avec qui, nous prenions le temps d'échanger des propos. Telle fut la politique de mes parents, et aujourd'hui, en 1987, ça n'a pas changé! Le client est «roi» chez-nous et il est toujours traité comme tel.

Ainsi, je dois dire que les gens de la famille, sont tous passés par ce ghetto du travail astreignant où les congés et les vacances étaient à peu près inexistantes. Cependant, nous n'étions pas effrayés par le boulot harassant, car dès notre jeune âge, nous avons pris conscience que notre véritable place était là, chez Éthier & Frères. Nos parents nous avaient montré les implica-

tions du commerce, et les connaissant, c'était pour nous, comme un impératif de continuer en ce domaine. Sans doute, avons-nous une hérédité qui nous poussait vers le commerce? Quand le vent se lève, il faut marcher avec!...

Quant à moi, je trouvais, au début, que travailler dans le commerce ne me procurait pas la stimulation intellectuelle que j'ai toujours recherchée dans ma vie. Par contre, j'aimais beaucoup le public et j'étais très proche des gens. L'aspect humain a toujours été essentiel dans mon existence: ce qui fait que j'ai toujours eu une grande facilité de contact avec les personnes. Et puis, le lourd défi à relever et la poursuite du commerce me plaisaient. Comme tous les autres membres de la famille, j'étais galvanisée. On était des inconditionnels du travail; il nous fallait être au boulot continuellement. En somme, nous avions à être là sous la rafale et nous y étions!... Dans tout ce contexte, nous nous efforcions d'être performants le plus possible, sans nous douter que déjà, nous écrivions l'histoire d'Éthier & Frères.

En 1987, je suis toujours à Saint-Blaise. Je crois que c'est ma véritable patrie... Je fais encore partie d'Éthier & Frères. Étant dans le public, on me demande souvent pourquoi je ne suis pas mariée? Ma réponse est celle-ci: «Mais voyons, je suis mariée et même bigame! Je suis mariée à la fois avec ma liberté et mariée avec le commerce...» À date, il n'y a pas encore eu de divorce.

Avant de terminer la petite histoire de ma vie, j'aimerais signaler un fait très important et d'une très haute portée qu'il m'a été donné de vivre ces dernières années: celui d'avoir eu le privilège de suivre des cours de théologie, pendant 5 ans. Ces cours, dispensés par l'Université de Montréal, étaient donnés à Saint-Jean. Ce fut une expérience unique et irremplaçable que celle d'entendre parler de Dieu et de le mieux connaître: ce qui nous fait entrer peu à peu dans les réalités invisibles. Tout au long de ce cours, je n'ai cessé d'être atteinte au plus profond de moi-même par cette grande réalité divine... Et voilà!

Très tôt, ma vie a été jalonnée d'événements graves et de périodes difficiles. Chacun a sa vie personnelle et l'on dit que de toute expérience dure ou douce, l'homme doit en tirer un bien.

Aujourd'hui, je mûris de façon décisive au travers des événements. Je vis l'instant présent. Le futur cosmique ne m'intéresse pas. Je m'affirme spirituellement. La vie est un grand pari, je dirais même une jungle jonchée d'embûches. Au fur et à mesure que l'on avance, le chemin devient plus difficile. Je suis une battante. J'ai confiance! Il faut savoir se battre avec l'aide de Dieu! Je suis consciente de n'avoir plus 20 ans, mais je me sens très jeune car j'ai conservé mon sens de l'émerveillement. Je joue donc, en permanence entre la maturité et la jeunesse. Dans la vie, nous avons à nous arrêter et à nous émouvoir devant les belles choses! Un auteur a écrit: «Il faut savoir nouer des liens étroits avec la nature, pour sentir vraiment ces lieux, où il sem-

ble toujours que chaque pierre, chaque fleur, chaque goutte de pluie a son secret». Personnellement, la musique de la nature m'enchantait. Je suis ravie par une aube claire et limpide, de même que par les matins qui chantent, les bois qui murmurent, le vent dans les moissons d'or et les crépuscules mauves... Je considère, aussi comme un des grands bonheurs de ma vie d'avoir eu une famille extraordinairement unie.

Dans la succession des entrées des intervenants dans le commerce, voici le dernier frère en lice: Bernard qui rentre au foyer familial. Il n'apparaît pas dans la toile de fond des débuts d'Éthier & Frères, car après ses études, il avait opté pour aller travailler à Montréal, à la Cie Beatty Brothers. Contrairement à ce qui se passait à l'époque, étant un petit canadien au service d'une compagnie anglaise, il avait gravi les échelons dans la compagnie et avait été promu au grade de surintendant. Il en était à ce poste, quand il quitta la compagnie. C'était en 1942, la guerre faisait rage. À cause précisément de cette situation, toute la production des manufacturiers était consacrée à l'effort de guerre. Ainsi, la Cie Beatty, ayant sa maison-mère en Angleterre, ne pouvait plus recevoir de marchandise au Canada et dut fermer ses portes. C'est donc, à bras ouverts que fut accueilli ce frère si gentil qui rentrait au bercail, après tant d'années d'absence. Comme on s'en doute, la guerre terminée, la Cie Beatty redemanda Bernard pour retourner à ses anciennes fonctions, mais hélas! pour eux, il était trop tard. Bernard avait été happé par Éthier & Frères.

Bernard s'intégra très vite à la famille et au commerce. Il se trouve que cet homme d'envergure, audacieux et invincible va ouvrir une perspective nouvelle dans la destinée de notre commerce. D'une ardeur fébrile, on sentait en lui le souffle d'un pionnier, d'un bâtisseur. Il fut un novateur, en créant la section du meuble, à travers le réseau de notre compagnie, qui allait très vite connaître un succès fulgurant. Sa conception claire et hardie, sa dynamique intelligente, sa véhémence ainsi que sa très vive, mais saine agressivité en faisaient un propulseur. Il savait attiser, en lui, ce feu qui brûlait et qui le dynamisait: ce qui lui conférait l'imagination du réel. Il avait l'art de partir d'une réalité en apparence simple pour en tirer mille idées originales et en développer tous les prolongements. Je crois qu'il faisait partie de cette génération d'hommes qui tendent à définir une nouvelle approche des choses, là où il sont!... Il recherchait de nouvelles définitions, de nouvelles méthodes, son esprit étant toujours en éveil! C'est à juste titre que, dans la région, nous avons été appelés les «pionniers des bas prix» dans le domaine du meuble, Bernard ayant contribué à en rendre les prix plus accessibles. Possédant un étonnant pouvoir de pénétration, il mit littéralement sur pied un commerce à rabais, avec des profits raisonnables et qui devenait ainsi à la portée de toutes les bourses.

À son arrivée dans le clan, il oeuvra dans le commerce de l'alimentation et des grains, mais toujours en

s'efforçant de leur faire prendre plus d'ampleur, jusqu'au matin de ce jour, où il acheta deux chaises berçantes en bois qu'il plaça dans la maison voisine de l'épicerie. Cette maison à deux étages, avait été achetée par Euclide de M. Boniface Tremblay et servait antérieurement à loger des personnes à notre emploi. Je crois que Bernard savait manier la surprise dans ses plans de bataille, car ces deux berçantes en bois furent les assises d'un commerce de meubles qui allait prendre très vite des proportions fantastiques.

Ouvrant une petite étude sur la gestion de Bernard, on s'attend à y trouver un éloge de notre part. Il s'agit bien en vérité d'un éloge, mais de l'éloge d'avoir finalement eu le courage d'opter pour un commerce dont le «challenge» était difficile, parce que littéralement nouveau, dans le contexte. Bernard a eu ce mérite de générer un commerce, là où il n'y avait aucun sentier battu: ce qui nécessita un effort extrêmement minutieux de l'organisation et de l'action. Bernard avait des vues très claires et je crois que l'expérience, qu'il avait prise chez Beatty Brothers n'est pas étrangère à cette évolution, si révélatrice d'un tournant subtil de notre commerce, Beatty Brothers étant une compagnie d'envergure, sérieuse, très hautement structurée et qui avait la confiance du public. Donc, à travers son expérience personnelle, c'est toute la guerre du commerce dont il brosse les perspectives et définit l'enjeu. Il se bat sans relâche, pour instaurer un commerce sur des bases solides et des valeurs sûres. Ce qui expliquera, je crois, tant de développements ultérieurs.

On dit que c'est le rôle de certains hommes importants de s'attaquer même à l'invraisemblable. En effet, créer un commerce de meubles dans un petit village, tout près de Saint-Jean, là où de gros magasins fort bien établis existaient déjà, pouvait sembler une idée saugrenue, voir même très peu plausible. Le bâtir avec la solidité du roc, pouvait paraître encore plus impensable, puisque rien ne s'y prêtait, n'ayant même pas de local adéquat. Je me souviens qu'au tout début, Bernard allait avec des clients, faire voir des appareils électriques ou autres produits de meubles, dans des remises, quasiment dehors: c'était presque sa seule salle de montre!

Mais il arriva que ce commerce nouveau-né connut un succès instantané et qu'il s'amplifiait à vue d'oeil. En si peu de temps, le chemin parcouru pouvait donner le vertige... Aussi, fallait-il faire quelque chose, agrandir le local et agir vite! Or, il se trouve qu'il y avait dans la cour de l'église, deux immenses bâtisses, qu'on appelait les «sheds de l'église» et qui avaient servi, au temps des voitures, à loger les chevaux, durant les cérémonies religieuses. En dernier, on les utilisa quelquefois pour abriter des bazars ou des tombolas que l'on tenait durant l'été, pour aider le côté pécunier de la Fabrique. Comme elles étaient à vendre, Bernard en acheta une, qu'il fit transporter à côté de la maison d'Euclide, que l'on occupait déjà avec des meubles. Cet entrepôt aurait pour vocation de constituer un lieu de «stockage»

au 1^{er} étage et une spacieuse salle de montre au 2^e étage. Cette bâtisse fut quelque peu restructurée mais étant immense, elle était très difficile à chauffer. Effectivement, il faisait froid entre ses murs, durant la saison glaciale. Heureusement, il y avait la maison d'Euclide où l'on pouvait se chauffer, mais il y avait surtout la chaleur humaine de Bernard et «ses bas prix» qui confortaient les clients...

Et malgré cette maison d'établissement, formant un magasin assez sommaire et ce vaste entrepôt, plutôt rudimentaire et plus que frisquet en hiver, la foule se dirigeait de plus en plus à Saint-Blaise. Chaque jour, on assistait à une recrudescence de clients: on y venait de plus en plus nombreux. Comme je l'ai déjà énoncé, les gens n'étaient pas «au chaud», en certaines saisons, en faisant leur choix de meubles dans l'entrepôt, mais l'efficacité intelligente de Bernard, son gros bon sens pratique et sa personnalité attractive rendaient la bâtisse plus chaude et plus confortable. Je crois que les clients ne pouvaient qu'apprécier la lucidité objective de Bernard, de même que sa belle simplicité. Il se faisait admettre aussi, grâce à un charme spécial: il a toujours eu un rayonnement exceptionnel. Il joua un grand rôle comme propagateur de très haut niveau.

Et toujours, ça continuait et ça battait des ailes... Malgré le peu de luxe du magasin, les clients envahissaient littéralement le parquet. On venait maintenant de partout pour y acheter ses meubles. Je dirais même que Bernard faisait courir le presque Tout-Saint-Jean. On attendait parfois de longues heures avant d'avoir son tour pour acheter! J'ai vu, à maintes reprises, des clients, patienter jusqu'à une heure du matin pour pouvoir parvenir à faire leurs achats. C'est qu'à l'époque du début, Bernard était le seul vendeur, la majeure partie du temps, les autres membres de la famille, en étant encore à leurs activités premières.

J'ai eu l'occasion de travailler avec Bernard dans différents domaines. Et, croyez-moi, c'était toute une chance, un plaisir et un enrichissement d'épauler un homme d'une telle envergure. Sa politesse et son savoir-faire étaient notables, à première vue et à l'égard de tout le monde. Son observation reposait toujours sur une analyse très fine: aucun conseil n'était donné de façon inconsidérée. S'il se devait parfois d'être sévère, il savait le faire avec doigté. Il existe une méthode de l'esprit et du cœur, pour tout dire... Lui, il la connaissait! D'une justesse d'esprit confondante, il apportait la clarté et la bonne foi spirituelle, souvent gaie. On était séduit aussi, par son art subtil et aigu des nuances. Vraiment, à le côtoyer ou à l'écouter, on se sentait plus intelligent.

Mais quel est donc cet ingrédient mystérieux qui fit que Bernard connut un succès immédiat, alors qu'il commençait à zéro? Sans doute, y a-t-il à la base son jugement sûr, son sens inné des affaires et son magnétisme, mais il possédait de plus, cette grande faculté d'enthousiasme qu'il avait héritée de notre père et surtout, il tenait de lui son réalisme subtil qui le rendait in-

vincible auprès des clients. On aurait dit que Bernard ne pouvait être qu'appelé à de hautes fonctions et les relever avec rigueur et professionnalisme. Pour lui, le commerce semblait un jeu de miroirs qu'il maniait en virtuose. En bon philosophe, il disait des phrases comme celle-ci: «Si l'on attend que les choses se fassent toutes seules, en s'enfermant dans sa tour d'ivoire, rien n'arrive jamais». Il était tout le contraire de l'apathique ou de l'indifférent. Son bouillonnement intérieur était toujours intense, son dynamisme inépuisable, et il fit preuve d'une vitalité rare. Il fut cet homme toujours aux aguets, fait pour solliciter l'événement, remuer les gens. Il avait confiance dans son originalité. Il aurait pu dire: «J'ai des idées que personne d'autre n'a jamais eues».

Pour ne donner qu'un exemple: après quelques années d'expansion du commerce, il fut le premier, dans ce domaine, à donner en prime, une spacieuse automobile. Les clients se procuraient gratuitement des coupons de tirage, en faisant leurs achats pendant un an, chez Éthier. À la fin de l'année, ce tirage se faisait, lors d'une soirée monstre, dans des salles de grandeur plus qu'imposante, car tous les clients y étaient invités. Les gens adoraient ces soirées à caractère unique, où ils s'amusaient à tout rompre, tout en gagnant des prix. Avoir eu plus d'espace, j'aurais parlé de ces ventes colossales qu'il organisait avec les autres membres de la famille et qui demeurent mémorables.

«Rendre heureux les gens qui l'entourent et être au service de la population»! Bernard restera fidèle à cet impératif qui l'a toujours animé. Bernard n'a jamais agi par amour de la gloire ou de l'argent comme tel. Il est demeuré constant envers un idéal: continuer le nom d'Éthier & Frères et promouvoir un commerce honnête, intéressant et accessible à tous. Ce qui le servait bien, c'est qu'il a toujours été proche d'autrui et soucieux de l'autre. Il transcende donc dans son commerce, ce qu'il a été dans toute sa vie. Jusqu'à la fin, il aura été fidèle à lui-même, à ses talents et à ses principes: ce qui lui aura permis de devenir une personnalité très estimée des populations. À quoi tenait donc son charisme? Sans doute, à toutes ses qualités qui ont contribué à cimenter une grande popularité, qu'il ne devait qu'à lui-même et qui, dans une très large mesure, ont fait la renommée des meubliers Éthier & Frères.

Bernard acquit donc très vite une belle assurance au sein de son petit royaume qui, je dois dire en passant, était toujours des plus pittoresques et mouvementés. Il s'agissait d'y pénétrer un peu plus intimement pour en découvrir toute l'animation sympathique. Et voilà! L'élan était donné... le commerce avait pris son vol! Et maintenant, c'était devenu presque une tradition que d'aller acheter ses meubles à Saint-Blaise. Une habitude qui s'est développée avec les années et qui continue toujours en 1987.

Même, si dès le commencement, pointe le succès, il ne faut pas croire pour autant que, pour Bernard, tout fut toujours facile. Il ne fut pas à l'abri des ennuis et des

résistances. N'oublions pas qu'il avait entre les mains un commerce naissant. Comme on le sait, dans tous les stades de début, dans les périodes de prémices, tout est toujours à développer de A à Z. Qui dit «commencer à zéro, au pied de l'échelle», dit aussi multiples difficultés à surmonter. Ne serait-ce que pour donner un exemple: le manque de modernisme. Ainsi, il devait faire face à des conditions pas toujours des plus favorables, comme l'inconfort et l'inconfort de certaines bâtisses. On dit parfois que pour trouver des diamants, il faut avoir à soulever beaucoup de cailloux. Ça, Bernard le savait et il pactisait avec les nombreux inconvénients. Il lui fallait aussi composer avec la pluralité des heures qui gonflaient démesurément ses horaires. Comme à cette époque, le gouvernement n'avait pas encore fait de lois restrictives sur la fermeture des magasins, dans les campagnes, «nous étions ouverts» tous les jours et tous les soirs, jusqu'à une heure parfois très avancée. Pour Bernard, il n'était pas rare que son travail quotidien commençât à 5 heures du matin pour ne se terminer qu'à 2 ou 3 heures après minuit. Quelqu'un a déjà dit: «Si l'on veut que le vent se lève et tout se fasse, il faut y passer ses jours et parfois ses nuits».

Comme je l'ai déjà énoncé, pendant un certain laps de temps, Bernard était le seul vendeur sur le plancher. Par la force des choses, il était donc omniprésent dans son patelin, mais aussi, il avait tout à faire. Il effectuait seul ce qui aurait dû mobiliser plusieurs personnes. Il avait à acheter la marchandise (ce qui est un boulot énorme, dans les meubles), il devait ensuite recevoir cette marchandise, la vérifier, l'étiqueter et plus est, la vendre. Comme il fut très tôt en contact avec les difficultés de la vie, il connaissait le prix des choses. Il avançait au pas de la sagesse, avec une prudente diplomatie. Comme il en était à l'état embryonnaire avec son projet, que pouvait-il faire, sinon procéder par étapes? Il lui incombait de cheminer avec circonspection. Au travers des défis, Bernard aurait pu écrire: «Il faut que tout marche et que l'histoire devienne un destin».

L'entreprise a donc débuté sur une grosse dose de dévouement et d'intrépidité. Mais c'étaient là, les souffrances provoquées par la mue de la chrysalide avant l'envol du papillon. Et voilà! C'est l'histoire de l'éclosion d'un commerce qui, sous la gouverne de Bernard, connut une rapide progression. Ce nouveau volet des meubles à notre commerce eut pour effet, d'ajouter plus de couleur, d'intérêt et d'importance à notre mosaïque commerciale, déjà existante. Sans le réalisme subtil de Bernard, sans son sens créatif, son esprit d'initiative et sa grande puissance de travail, ce commerce de meubles, si populaire aujourd'hui, n'aurait probablement jamais vu le jour et n'existerait pas dans la région. Il aura donc posé des jalons qui servent à d'autres générations. Il fut un éveillé d'esprit, un tremplin qui aura aidé les autres à monter. Et nous aurons fait un bon bout de chemin dans son sillage.

Si l'on regarde dans le rétroviseur du commerce



Au temps où les religieuses portaient le costume

Éthier & Frères, on revoit une famille nombreuse, une famille souvent éprouvée, une famille très unie qui compose la réalité d'un roman vrai, d'où sourd une espèce de magie. Éthier et Frères qui a joué et qui joue encore un rôle de premier plan dans la région, a été bâti à coups de vaillance. Quatre frères qui, chacun à leur façon, ont été admirables de couleur, de chaleur et d'efficacité, sans oublier l'apport des grandes sœurs qui furent relativement un pivot très précieux, dans ce rouage humain et familial. Je dirais que ces gens ont marqué leur époque, car ces hommes et ces femmes ont su favoriser des options positives dans les domaines de l'alimentation, de l'agriculture et du meuble.

L'écho en demeure dans les mémoires avec le souvenir d'une grande et belle aventure.

Le printemps de 1949 restera une date teintée de tristesse. À ce moment, notre soeur Yolande nous annonçait son désir d'entrer en religion, chez les Dames de la Congrégation de Notre-Dame. C'est alors l'émoi dans toute la famille! Et pour moi personnellement, c'est un chagrin énorme de penser que nous allons nous séparer, nous qui avons vécu toutes les deux, dès notre plus tendre enfance, comme deux sœurs jumelles (un an et demi seulement nous sépare l'une de l'autre). Toujours, nous avons été complices, fréquentant les mêmes écoles et partageant ensemble les mêmes jeux, ainsi que les mêmes joies et les mêmes épreuves. Et notre tandem allait se briser à tout jamais! Malgré son intensité, notre peine se diluait dans la joie car nous étions fiers de notre soeur et de sa grande union à Dieu. Mais notre douleur n'en restait pas moins lancinante à l'idée de son départ. La séparation fut cruelle, mais pour Dieu que peut-on ne pas faire?

Dans les années 50, l'entreprise ne cesse de grandir. Pendant ce temps, les trois fils de Georges ont grandi, eux aussi, et se joignent progressivement à l'entreprise. Ils entrent par la grande porte, car toutes les divisions de la compagnie sont à peu près établies sur des bases solides. Comme un éventail, les multiples sec-

tions du commerce s'offrent à leur pâture. Ainsi que l'abeille laborieuse qui s'active sans cesse, ils doivent aller cueillir les éléments-pollen qui alimenteront la ruche. Et de fait, leur colonie devient très bourdonnante d'activités. Malgré leur jeunesse, ils délaissent souvent les plaisirs inhérents à leur âge et ne craignent pas de travailler le jour et souvent de longues soirées. Ils s'activent dans différentes sphères et amènent de l'eau au moulin. C'est un essaim joyeux! En effet, Pierre, Michel et plus tard Serge forment un trio qui aime bien plaisanter avec le public. Ainsi, la petite boucherie où ils ont tant travaillé avec leur père était des plus pétillantes. C'était un minuscule enclos joyeux et sympathique. En somme, la réplique, mais en plus petit, du magasin-général où tout le monde se rencontrait joyeusement. Adjacente à l'abattoir et sise entre les chambres réfrigérées, elle formait une espèce de petit îlot palpitant, avec son port toujours en émoi. On eût dit que l'allure ne ralentissait jamais dans cette enclave dynamique et trépidante. L'excellent service et la qualité des viandes entraînent pour beaucoup dans l'agrément de cette petite enclave bondée car, souvent à cause de son exigüité, elle était effectivement comble! L'été, par les fenêtres ouvertes, on entendait le son aigu des voix qui montaient et s'exaltaient et les éclats de rire qui fusaient de toutes parts. Cette enceinte était grouillante et bruyante. Mais que n'y avait-il d'autre à faire dans cette minuscule enclave qui n'en était pas moins une « artère » très achalandée, où l'on faisait beaucoup d'affaires? On y venait pour les achats, mais je crois qu'on y venait aussi pour le divertissement.

Notre vie communautaire avait repris de plus belle. L'impulsion donnée aux affaires, rendait le quotidien excitant. La vie, pour toute la famille c'était le mouvement et l'entrain. C'était un peu comme la félicité d'autrefois, qui avait repris son visage d'antan. J'ai choisi d'évoquer ces souvenirs, de rassembler ces moments de bonheur où toute la famille travaillait à l'unisson. Nous menions une vie heureuse et les journées s'écoulaient comme dans une espèce de tam-tam joyeux, jusqu'au jour où la mort se mit à nouveau à rôder dans nos parages.

Il se produisit, en effet, un choc qui fut comme l'effet d'une bombe. Nous arriva alors, une nouvelle percute! Un symptôme terrifiant, paralysant! Et cette nouvelle fut brisante au plus haut point... Germaine, atteinte de cancer! Nous étions subjugués, abasourdis. Comment se pouvait-il, elle qui semblait en si parfaite santé, toujours agréablement enjouée et qui traversait si joyeusement la vie, en mettant du bonheur partout? Mais la mort ne nous demande pas de permission. Elle vient à l'heure et au jour qui lui convient, sans crier gare. Mais pourquoi, elle, si attrayante et seulement âgée de 54 ans? Malgré sa beauté, son charme spécial et son attrait fascinant, on l'a ravie prématurément à notre affection. Et en 1963, par une radieuse journée du mois de septembre, elle s'en est allée, tout doucement, vers son destin. Martin Gray écrit au sujet de la



Flore Éthier



Germaine Éthier

mort: «Tôt ou tard, l'épreuve est là dans sa cruauté insupportable. La mort, l'inacceptable qu'il faut apprendre à accepter.»

Ainsi va la vie... Les temps changent, les générations passent et les conditions de vie se bouleversent. Serrant de près la réalité, nous avons dû procéder à des remaniements dans le style de notre commerce. L'entreprise toujours progressive, ayant connu une recrudescence marquée, il faut penser à établir des locaux beaucoup plus spacieux. Vers l'année 1968, un bâtiment de 130 pieds de longueur par 90 pieds de largeur est mis en place et connaîtra deux étages et deux sections: un côté pour le commerce de meubles et l'autre côté, pour une immense boucherie. On dit alors adieu à la petite boucherie qui a vu défiler tant de monde de partout et aussi à la maison privée d'Euclide qui a reçu les premières effervescences du commerce de meubles. Seule, la vieille épicerie - comme une âme qui chante - est toujours là. Elle n'abrite plus que le Bureau de Poste, un petit comptoir de friandises et le standard téléphonique qui irradie les appels téléphoniques dans toutes les sections du commerce.

Les années continuent de passer sur l'entreprise, à travers le courant électrisant du train-train quotidien qui, toujours, bat son plein. Notre soeur Flore est encore avec nous et malgré ses 70 ans, elle fait très jeune. Elle travaille toujours et rend de multiples services. Mais nous sommes en 1978 et la tragédie guette à nou-



Yvette Éthier



Bernard Éthier

veau notre clan. Je dis bien tragédie, car le moment qui vient où la mort me prend les êtres que j'aime le mieux, demeurera toujours une grande tragédie dans mon âme. À nouveau, la vie allait prendre pour moi une saveur bien amère. C'est un véritable calvaire qu'il m'a fallu vivre en pensant qu'on allait encore me prendre cette soeur, avec qui je vivais depuis mon plus jeune âge. D'un naturel fort gai et aimable, Flore remplissait sa vie de générosité et de dévouement, elle, toujours si soucieuse de l'autre et prête à aider autrui. En quatre mois, la mort nous l'a démolie, sans embages. À nouveau, je cite l'auteur Martin Gray qui, lui-aussi, a connu plus que sa part de mortalités. D'abord, ses parents et ses amis dans la guerre de son pays et ensuite, sa femme et ses enfants dans un incendie de forêt. Il nous dit: «Il faut savoir que la mort existe. Il faut savoir qu'elle frappera autour de nous, en nous, ce que nous avons de plus cher. Il ne faut pas croire que nous serons à l'abri de cette tourmente. Il faut savoir que nous serons blessés et que la plaie restera vivante. Toujours. Et qu'il faut vivre malgré tout».

Après la mort de Flore, la maison resta bien vide. Il appert que tant de mortalités ne sont pas de nature à irradier notre existence, de gaieté. Elles laissent derrière elles, d'interminables traînées de mélancolie. Mais devant le destin, devant la mort, que peut-on faire? La situation étant inéluctable, je n'avais pas le choix. Il fallait me refaire un état d'âme, trouver les gens qui m'aideraient à renaître et rendre mon chagrin positif. Tout cela, toutefois, ne se fait pas sans remous.

En 1987, notre commerce célébrera son 76^e anniversaire et notre entreprise n'a cessé de croître durant toutes ces années. Notre bateau croise toujours, non seulement dans la région, mais encore bien au delà. Dans un éclairage, assez sommaire, on en a revu un peu les grandes étapes. Effectivement, les personnages des lieux y ont tenu une grande place: les gens de la famille comme les employés, dont quelques-uns sont avec nous depuis très longtemps. Eux aussi ont travaillé avec nous et assistèrent aux «parfois» tumultueuses pérégrinations des étapes du cheminement... On rencontre donc les fortes personnalités qui y présidèrent. Mais aussi,

on est éclairé sur l'esprit d'équipe qui, sans cesse y régna et qui, dans une large mesure, en explique le succès.

Hélas! Ici-bas, sur la terre, quelque soit notre bonheur, il n'existe jamais aucune garantie pour sa durée. Le soleil brillait, semble-t-il. Mais voilà qu'un vent glacial se lève à nouveau! Un amer bouleversement va se produire. Après Flore et Germaine, pour une troisième fois, la mort traverse la vie. Une nouvelle tragédie qui met les coeurs en berne! Et pour cause! Celui qui avait fait prendre un tournant majeur à notre compagnie, celui qui était devenu une figure de proue dans l'entreprise, quitte cette nacelle du commerce qui l'a tant fasciné. Il est alentour de midi, le 18 octobre 1985, quand Bernard a son tête-à-tête avec la mort. Il est parti en brave comme il avait vécu. Son adieu et son vécu resteront un souvenir impérissable! C'est un mémorial. L'image de son paternalisme ne sera jamais oublié, car le réalisme du coeur est plus palpable que toutes les prétendues objectivités. Et douloureusement, la vie reprend son cours et se referme sur notre destin. Je raporte à nouveau une citation de l'auteur Martin Gray qui a beaucoup réfléchi sur la mort: «Être fidèle à ceux qui sont morts, ce n'est pas s'enfermer dans sa douleur. Il faut continuer de creuser son sillon: droit et profond. Comme ils l'auraient fait eux-mêmes. Comme on l'aurait fait avec eux. Pour eux. Être fidèle à ceux qui sont morts, c'est vivre comme ils auraient vécu. Et les faire vivre en nous. Et transmettre leur visage, leur voix, leur message aux autres».

Et voilà! J'ai ouvert, quelque peu, l'album de famille que j'avais dans le coeur! Il fait bon retourner en arrière, sur cette terre jadis habitée par nos prédécesseurs. Cette escapade précieuse apportera, je l'espère, un peu de bleu, de noblesse et d'amour dans notre vie, parfois trop effervescente et trop effrénée. Nos disparus ne sont morts qu'en apparence. L'esprit des gens d'autrefois demeure. Le vent ne chantait pas autrement pour eux!... Et le temps continue de passer, mais il n'est pas sûr que les valeurs meurent... Il existe un mystère dans la tradition, que je n'ai pas l'intention de percer, mais je crois seulement que quelque chose d'extrêmement fort unit le présent au passé. Peu à peu, le passé devient le seul présent et le présent se dilue dans le passé parce que l'âme y a encore prise.

Avant de terminer, je veux vous présenter les dernières acquisitions de la compagnie: Claude et Guy, les fils d'André, qui font leur apparition en tant que nouvelles recrues. Vers le milieu et la fin des années 1970, ils franchissent les portes de l'entreprise. Là encore, c'est du sang neuf dans la sève qui coule déjà. Eux aussi, vont s'agglutiner peu à peu à la trame du commerce pour devenir des associés précieux. Ils travaillent fermement, consciencieusement et joyeusement. Ils continuent tout dans la même veine que leurs prédécesseurs. Ils en suivent la même trajectoire: chez eux, c'est la même efficacité, le même sens du service et la même honnêteté de principes. C'est aussi, la



même gentillesse et comme la plupart des gens de la famille, ils ont un humour assez spécial qui ne manque pas de saveur. C'est ainsi que, chaque matin, on appareille le bateau pour de nouveaux départs... Une immense salle de montre dans la section du meuble est offerte aux clients et la chrysalide de l'ancienne boucherie est devenu le papillon coloré d'un vaste marché Richelieu.

Et c'est ainsi qu'Éthier & Frères continue son ascension. L'ancienne maison privée servant de magasin de meubles, les modestes brûleurs à l'huile et le très vaste entrepôt plus que frisquet sont déjà bien loin. Les bureaux de la compagnie de même que les étalages sont maintenant logés dans un spacieux magasin moderne de 130 pieds de long sur 90 pieds de large, comprenant deux étages. À la suite du magasin, un très vaste entrepôt de 300 pieds de long sur 60 pieds de large a été érigé, avec cinq hauteurs de paliers où les meubles sont disposés. Cependant, cela ne suffit pas! Nous avons à notre disposition, quatre autres bâtisses d'au moins 100 pieds de long sur 40 pieds de large qui sont utilisées pour le «stockage» et remplies à pleine capacité.

Effectivement, Éthier & Frères a maintenant acquis une réputation qui enjambe les distances. La clientèle ne se limite pas uniquement à Saint-Blaise et les municipalités environnantes. On vient de partout sur la Rive-Sud et bien au-delà. Nous avons poussé au large sur le chemin! Très nombreux sont les clients qui nous viennent de Montréal et ses alentours. Parfois, nous devons faire une pointe pour aller livrer des meubles aussi loin que Shawinigan, Québec, Ottawa, etc... Il nous arrive aussi quelquefois, d'acheminer des meubles, par transport, jusque sur la Côte Nord.

La qualité reconnue de nos viandes, la grande diversité de styles dans nos étalages de meubles de même que les marques prestigieuses des appareils électriques que nous offrons aux clients, ont fait la notoriété d'Éthier & Frères de Saint-Blaise.

Si notre commerce n'a cessé de s'accroître, je crois que c'est dû au fait que nous sommes toujours restés «très près» de notre clientèle. Ainsi, avec les années, nous avons suivi l'évolution du marché et les changements de mentalité. Mais il est une chose qui n'a pas changé: le service à la clientèle et «nos fabuleux bas

prix»! Autant de facteurs sur lesquels, nous avons mis l'accent, compte tenu de notre pouvoir d'achat élevé et de nos frais d'administration qui ont toujours été moins considérables que dans les grands centres. Ainsi, en plus des dépenses qui sont toujours moindres chez nous, il est un autre atout qui permet de donner des prix extraordinaires à nos clients, c'est le fait que nous faisons partie du «groupe Prestige». Prestige est une grande association de marchands qui s'unissent pour acheter ensemble et obtenir ainsi des prix spéciaux, par ces achats massifs. Évidemment, pour avoir droit d'appartenir à cette association, il faut qu'un marchand ait lui-même, au départ, un pouvoir d'achat élevé, à son magasin.

Depuis toujours, Éthier & Frères s'était fixé un objectif pertinent: opérer un commerce accessible à la clientèle! Ainsi, nous avons eu l'occasion de mettre en pratique ce précepte auquel nous continuons à rester fidèles! Ce qui a créé, je crois, le mythe de notre popularité. Pour expliciter ce que je viens de dire, je laisse la parole au président de notre entreprise, André Éthier, qui déclarait récemment, dans une interview à un journal: «Dans le domaine du meuble, comme dans les autres, face à la nouveauté et à la compétition, nous avons dû nous ajuster. Je crois, admet-il, que sous cet aspect nous n'avons pas raté notre coup, car durant la bonne saison, nous sortons au moins un «char» de meubles par jour. Nos cinq entrepôts, ajoute-t-il, suffisent à peine à loger notre stock».

Effectivement, nous avons fait un bon bout de chemin, mais il nous reste encore à préparer pour notre estimée clientèle des lendemains qui chantent... Aussi, inlassablement, nous nous remettons en route en essayant de faire de nouveaux clients heureux, car nous n'abandonnerons jamais de vivre «notre idéal de service»!

Aujourd'hui, pour tous, Éthier & Frères est devenu synonyme de qualité et de bas prix!... Je devrais dire, moi aussi, que «l'efficacité, l'excellence et l'économie passent par Éthier & Frères.»

Avant de terminer, j'aimerais formuler deux souhaits. Le premier, c'est que ceux qui viendront après nous, nos descendants, poursuivent toujours sur la même lancée que leurs prédécesseurs! Que les générations montantes continuent de porter bien haut le nom d'Éthier & Frères. Je forme aussi un vœu pour que les fêtes du Centenaire de Saint-Blaise soient un franc succès.

Et voilà! Après avoir connu les espoirs et les affres sur le grand circuit de l'existence, la vie poursuit inexorablement sa course...

C'est ainsi qu'ayant pris la mer en 1913, le bateau d'Éthier & Frères continue toujours de voguer sur les eaux du destin.



famille Georges ÉTHIER



Georges avec ses trois fils dans leur nouveau magasin de meubles «La Maison Éthier», à Saint-Jean



Les trois filles: Nicole, Danielle et Marie-Lyne

Georges Éthier, fils d'Euclide Éthier et de Delphine Landry, né à Henryville, arrive à Saint-Blaise à l'âge d'un an. Très tôt, il travaille au magasin général de son père, situé dans le village. Après la mort de son père, il continue l'entreprise avec sa famille.

Madeleine Lorrain, fille d'Édouard Lorrain et d'Alice Samoisette, est née à Saint-Blaise et y vit jusqu'en 1977.

Le 21 juillet 1936, Georges et Madeleine se marient à l'église du village. De leur union naissent six enfants: Pierre, marié à Micheline Legault; Michel, marié à Francine Gaudette; Nicole, mariée à André Boulais; Serge, marié à Suzanne Clouâtre; Marie-Lyne, mariée à Michel Desgagné et Danielle, mariée à André Soucy.

Les trois fils participent à l'entreprise familiale jusqu'en 1983, année où ils installent leur propre commerce de meubles à Saint-Jean. Les trois filles oeuvrent dans le domaine des arts et de la communication.

À l'occasion du cinquantième anniversaire de mariage de Georges et de Madeleine, leurs enfants organisent une fête champêtre à la résidence familiale et soulignent l'événement en leur offrant un album souvenir dont la reliure est réalisée par Pierre Ouvrard de Saint-Paul de l'Île-aux-Noix.

Maintenant à la retraite, Georges continue pour son plaisir à faire du commerce avec ses fils. Avec Madeleine, il s'occupe de ses onze petits-enfants.



Le 17 août 1986. 50^e anniversaire de mariage de Georges et de Madeleine



Grand-maman Lorrain (97 ans), native de Saint-Blaise et y vivant jusqu'en 1941, tenant dans ses bras la dernière-née de la famille, Flavie, fille de Marie-Lyne représentant la quatrième génération

famille Michel FALLON



Michel, né le 30 décembre 1946, à Lacolle, est le fils aîné de Wilfrid Fallon, né à Saint-Valentin, en 1917, et de Réjeanne Dugal de Montréal. Wilfrid s'établit à Saint-Blaise au début des années cinquante et il y élève une famille de douze enfants, dont huit garçons et quatre filles: Michel, Nicole, Huguette, Pierre, Jean, Guy, Jacques, Lise, Denise, François, André et Daniel, tous encore vivants.

Le 27 avril 1968, Michel épouse Denyse Hamamm, fille de Dorilas Hamamm et de Germaine Saint-Pierre, de Farnham. De cette union naissent trois enfants: Marthyne, Sylvain et Dominic.

Pour subvenir aux besoins de sa famille, Michel exerce le métier de transporteur de bâtisses de tout genre, dont le transport de sa demeure actuelle en fait foi sur une photo de cette page.

De 1977 à 1983, il occupe la fonction de maire de Saint-Blaise qui a été pour lui une expérience enrichissante. Durant ces années, un centre communautaire est construit pour les citoyens de Saint-Blaise, abritant les locaux de la Corporation municipale ainsi que ceux des



Denyse, Michel, Marthyne, Sylvain et Dominic



Wilfrid Fallon et ses douze enfants

organismes de la paroisse. Le système d'éclairage des rues est amélioré et l'établissement d'une bibliothèque municipale est amorcé. Pendant ce temps, il occupe la fonction de préfet-adjoint et ensuite celle de préfet du comté de Saint-Jean.

Michel aime bien sa paroisse et entend y demeurer encore longtemps, si Dieu lui prête vie.



Demeure de Michel en transit



Grands-parents de Michel: Édouard Fallon et Alphonse Cloutier

famille Thérèse et Léo FORGET



Assis (de g. à d.): Thérèse et Léo. Debout: Gilles, Nicole, Lucie, Gisèle et Réal

Léo Forget naît le 7 mars 1924 et est le fils d'Henri Forget et de Maria Bissonnette de Napierville. Il est issu d'une famille de sept enfants demeurant sur une ferme dans la Deuxième Ligne à la limite de Napierville et de Saint-Blaise.

Comme la ferme n'appartient pas à son père, il s'établit à Saint-Paul de l'Île-aux-Noix en 1942, dans la Troisième Ligne près du village. Mais malheureusement son père décède en 1945. La ferme ayant 225 arpents, Léo et son frère séparent le terrain en deux et il demeure avec sa mère.



Leur maison actuelle



Gisèle, Marcel et leurs enfants Jean-François et Marc-André



Nicole, Jean-Yves et leur fille Marie-Claude

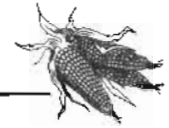


Gilles et Josée

En 1952, il épouse Thérèse Dérageon, fille de Léopold Dérageon et d'Alice Barker, de Napierville et demeurant dans le rang des Patriotes, près du village. Elle est issue d'une famille de huit enfants.

De leur union naissent cinq enfants: Gisèle, Nicole, Gilles, Réal et Lucie. En 1982, Léo vend sa ferme au plus vieux de ses fils, Gilles. Il achète une propriété à Saint-Blaise, près du village, sur la rue Principale où ils demeurent actuellement et où ils y sont très heureux.

famille Raymond FORGET



Raymond Forget naît le 22 avril 1937 à Saint-Blaise. Il est le fils de Rock Forget et de Léopauldine Deragon de Saint-Blaise, et le dernier enfant d'une famille de quatre. Il épouse Lise Blais le 10 novembre 1956.

Lise Blais naît le 24 juillet 1938 à Saint-Blaise. Elle est la fille d'Alyre Blais et de Juliette Benoît de Saint-Blaise et la quatrième d'une famille de neuf enfants.

Après leur mariage, ils s'installent à Saint-Jean et Raymond travaille comme journalier au magasin Firestone. Puis naissent leurs trois premiers enfants: Hélène, le 13 mai 1957; Alain, le 31 juillet 1958 et Ginette le 12 février 1961. Par la suite, Raymond fait l'acquisition d'un camion dix roues et ils déménagent au village de Saint-Blaise. À cette époque naît leur quatrième enfant soit Carole, le 16 octobre 1962. Au mois de mars 1967, Raymond achète la ferme paternelle et continue son métier de camionneur. C'est là que naît leur cinquième enfant, France, le 6 mars 1968.

En novembre 1983, Raymond est élu conseiller de la municipalité de Saint-Blaise. En mars 1986, Raymond et Lise deviennent les nouveaux propriétaires d'un commerce à Saint-Luc, mais demeurent toujours sur leur ferme. Leurs cinq enfants sont tous mariés et ils ont huit petits-enfants dont quatre garçons et quatre filles et certainement d'autres à venir.



Gérald et Françoise à leur mariage

À Sainte-Agnès-de-Bellecombe, dans le diocèse de Rouyn-Noranda, le 28 octobre 1942, naît Gérald Fontaine, fils de Léo Fontaine et de Louisa Fréchette. À Saint-Jacques-le-Majeur, dans le diocèse de Sherbrooke, le 27 janvier 1947, naît Françoise Moisan, fille d'Évariste Moisan et de Yolande Dubois.

Le destin veut que Gérald et Françoise se rencontrent à Weedon dans les Cantons de l'Est. Ils se marient à Stratford, le 14 septembre 1968, et ils s'installent à Sherbrooke. Le 5 décembre 1969, à l'hôpital Hôtel-Dieu de cette ville, Françoise donne naissance à leur premier enfant: une fille qu'ils nomment Sonya. Le 3 juillet 1971, naît leur second enfant: un garçon nommé Eric. L'heureux événement se passe à l'Hôpital Saint-Vincent-de-Paul de Sherbrooke.



Sonya, leur fille, à la naissance



Eric, leur fils, à la naissance

Saint-Vincent-de-Paul de Sherbrooke.

La petite famille vient habiter à Saint-Blaise en 1975. Les enfants font leurs études primaires à l'école Centrale de Saint-Blaise. Ils complètent présentement leurs études secondaires à la polyvalente Chanoine Armand Racicot de Saint-Jean-sur-Richelieu.

Depuis 1980, Gérald travaille chez Termaco comme peintre. Françoise est opératrice de presses chez Matériaux Électriques Commender, depuis 1973. Ces deux entreprises sont situées à Saint-Jean-sur-Richelieu.

La famille Fontaine a pour ancêtres deux personnages très connus: le cardinal Paul-Émile Léger et Louis-Hyppolite Lafontaine.



Originaires de France, les Fortin et les Landry osent tenter la grande aventure en Amérique. En 1652, Julien Fortin dit Bellefortaine, marié à Gabrielle Gamache met pied à terre au Cap Tourmente (Québec). Un peu plus tard en 1659, René Landry, marié à Marie Bernard se dirige vers Port-Royal (Québec).

De part et d'autre, sept générations se succèdent avant que Léon Fortin, fils d'Herménégilde Fortin et d'Élodie Serres, épouse en 1949 Mariette Landry, fille d'Elphège Landry et de feu Éva Charbonneau. Celui-ci se remarie par la suite à Yvonne Oigny. Yvonne devient donc « la seconde maman » tant pour Mariette que

pour les enfants. Aujourd'hui, ils lui réservent une place de choix dans leur cœur. Ils ne cessent de rendre hommage à cette deuxième maman devenue « grand-maman au cœur d'or » qui prodigue sans cesse soins et affection aux plus petits comme aux plus grands.

Léon ose enfreindre la coutume. C'est lui qui quitte sa paroisse natale de Napierville. Désormais, Saint-Blaise devient son lieu de prédilection.

Dans ce coin champêtre naissent leurs cinq enfants: Claude, Pierre, Fernande, Diane et Daniel. Sur la terre appartenant jadis à Monsieur Landry, ils apprennent les rudiments de la culture agricole. Ce travail répond plus ou moins à leurs aspirations. Ils prennent une orientation différente et se lancent dans la vente de la viande au marché public de Saint-Jean pendant une vingtaine d'années. Avec l'expérience acquise en ce domaine, ils construisent un abattoir en 1959. Leur vie est donc partagée entre le travail et l'éducation des enfants. Ceux-ci seront vite initiés aux rouages de l'entreprise, de sorte que présentement Claude et Pierre assument la responsabilité de la direction. Fernande oeuvre toujours en diététique. Diane a suspendu temporairement son travail de secrétaire-comptable au bureau de l'entreprise familiale. Quant à Daniel, il vient tout juste de terminer ses études universitaires et fait ses premières armes dans le domaine de la vente.

Maintenant retraités, Mariette et Léon n'ont pas trop de temps pour chérir leurs huit petits-enfants: Pascal, Jean-François, Philippe, Marc-André et Maxime Fortin, Andréane et Judith Laforest et Valérie Beaudin.

Ils consacrent peu de temps aux sports, seule la natation les captive à l'occasion. Leurs moments libres sont entrecoupés par les voyages, passe-temps favori par excellence. Ainsi s'écoule leur existence au rythme lent, au rythme du temps.



famille Denyse GIRARD et Claude FORTIN



Mariage de Denyse et de Claude, le 4 août 1973



Philippe, Claude, Denyse, Pascal et Jean-François

Claude, fils aîné de Léon Fortin et de Mariette Landry, naît le 10 mai 1950 à Saint-Blaise. Il fait ses études primaires à Saint-Blaise, puis secondaires au Collège Mont-Saint-Louis de Montréal. Il est maintenant copropriétaire de l'Abattoir L. Fortin et Fils, l'entreprise familiale.

Denyse, pour sa part, est le 7^e d'une famille de huit enfants. Elle voit le jour à Saint-Blaise le 13 juin 1954, fille de Maurice Girard et de Cécile Ferdaïs. Après ses études primaires à Saint-Blaise, elle fait ses études secondaires à Saint-Jean et obtient un diplôme de secrétaire médicale.

C'est le 4 août 1973 qu'ils unissent leur destinée et que naissent par la suite trois magnifiques garçons: Pas-

cal le 23 septembre 1975, Jean-François le 28 avril 1979 et Philippe le 5 janvier 1983 qui font toute leur fierté.

Denyse travaille maintenant comme secrétaire à l'entreprise familiale, en plus d'être épouse et mère, elle aime bien consacrer un peu de son temps au jardinage et à la lecture.

Quant à Claude, il s'intègre aux activités sociales de la paroisse; il est échevin municipal pendant huit ans, de 1975 à 1983, entraîneur de soccer pour les loisirs et secrétaire du Comité des Fêtes du centenaire.

Nous aimons beaucoup pratiquer des sports en famille, soient: la natation, le patin et le ski. Les voyages demeurent toujours nos rêves d'évasion par excellence.





Pierre



Marc-André



Maxime



Lorraine

Pierre, le second fils de Léon Fortin et de Mariette Landry, naît en cette paroisse de Saint-Blaise le 9 septembre 1952. Après ses études du second cycle, au Mont Saint-Louis, il décide d'aider son père au sein de l'entreprise qu'il a créée. Il commerce les animaux pour fin d'abattage. Aujourd'hui, il continue de travailler dans cette même entreprise qui est devenue la leur. Il s'occupe maintenant de la livraison de la marchandise ainsi que de l'administration. Dans ses loisirs, il pratique le golf mais préfère la chasse.

Lorraine, fille de Cyrille Langlois et de Diane Mailoux, naît le 16 février 1953, à Saint-Paul-de-l'Île-aux-Noix. Elle obtient son diplôme d'études collégiales en techniques infirmières en 1974. Elle travaille à l'Hôpital du Haut-Richelieu depuis ce temps. Le 26 octobre 1974, ils convolent en justes noces et bâtissent la résidence familiale près de l'entreprise.

De cette union, naissent deux garçons: Marc-André, le 16 novembre 1976 et Maxime le 12 juillet 1982. Ils assurent la descendance des Fortin.





1^{re} rangée (de g. à d.): Suzanne, Gérard et Thérèse. 2^e rangée: Nicole, Marguerite et Fernand. 3^e rangée: Robert, Lucie et Cécile. 4^e rangée: François, Julie, Hélène et Pierre

Gérard, fils d'Omer Gagnon et de Marie-Anne Bacon est né le 27 juin 1907 à Saint-Blaise, et est issu d'une famille de dix enfants dont cinq garçons et cinq filles. En 1936, Gérard rencontre Thérèse Brault, fille de Ludger Brault et de Corine Landry. Née le 4 juin 1915, elle est la seule fille d'une famille de quatre enfants. De 1933 à 1936, Thérèse enseigne à la petite école du rang sur la 2^e Ligne. Le 1^{er} juillet 1936, Gérard et Thérèse se marient à l'église de Saint-Blaise.

D'une jeunesse et d'une vitalité flamboyantes, il engendrent une belle grande famille. Onze enfants naissent de leur union: Fernand, Robert, Suzanne, Nicole, Marguerite, Cécile, Pierre, Hélène, Lucie, François et Julie. Chacun à leur tour, ils quittent la maison paternelle pour voler de leurs propres ailes. La famille continue à s'agrandir puisque dix-sept petits-enfants et quatre arrière-petits-enfants s'y ajoutent aujourd'hui.

Après leur mariage, Thérèse et Gérard s'installent dans la maison paternelle sur la 2^e Ligne. Pendant 35 ans, Gérard exerce le métier de cultivateur et est couronné de succès, en 1951, alors qu'il est diplômé de l'Ordre du Mérite Agricole. En plus de la ferme, il s'intéresse à l'agriculture de 1964 à 1969 et, en même temps, exerce la fonction d'aide-cuisinier à la base des forces armées canadiennes de Saint-Jean et cela jusqu'en 1972.

Dans la paroisse, Gérard a été commissaire, marguillier et membre fondateur de la Caisse populaire dont il fut l'un des directeurs pendant plusieurs années.

Thérèse et Gérard sont fiers d'être nés et de vivre à Saint-Blaise. Depuis quelques années ils profitent pleinement d'une retraite bien méritée.

La famille Gérard Gagnon souhaite de joyeuses fêtes à l'occasion du centième anniversaire de la paroisse.



La résidence familiale



Né le 13 novembre 1947, Pierre est le fils de Gérard Gagnon et de Thérèse Brault. Né dans la maison où demeurent toujours ses parents, il est le septième enfant d'une famille de onze. Il complète sa première année primaire à la petite école de la Deuxième Ligne. Il part par la suite pour «la grande école», l'école Principale étant alors toute neuve.

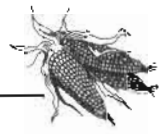
Après avoir quitté Saint-Blaise pendant quelques années, il revient s'y établir en 1977 avec son épouse, Lucie Bisaillon, native d'Iberville. Une année plus tard, ils démarrent une entreprise en excavation. En 1979 ils font l'acquisition d'une maison érigée au début du siècle et située sur la Route 223. Entourée à ce moment de plusieurs bâtiments, seuls le garage et la grange existent encore aujourd'hui. Ils travaillent encore à sa rénovation.

Pierre et Lucie sont les parents de deux enfants. L'aînée, Annick, est née en 1970 et a fréquenté l'école principale, tout comme son père, de la deuxième à la sixième année. Après avoir été pensionnaire à Marieville pendant deux ans, elle complète son secondaire à la polyvalente Chanoine Armand Racicot. Âgée maintenant de 17 ans, elle fréquente le Cégep à Saint-Jean-sur-Richelieu. Dotée d'une vivacité débordante, elle possède une personnalité recherchée par son entourage. Leur plus jeune enfant, Charl, est né en 1984. C'est un garçon très actif qui désire toujours apprendre davantage. Maintenant âgé de trois ans, il expérimente la pré-maternelle avec le plus grand plaisir.

Demeurant à Saint-Blaise depuis plus de dix ans, ils espèrent encore y vivre plusieurs années heureuses.



famille Léo GÉLINEAU



Léo et Lucienne en 1945



Léo et Lucienne lors de leur 40^e anniversaire de mariage



4 générations; Alice Bouté, Lucienne, Pascale et Michel Gélinau



Jocelyn, Michel, Léo, Lucienne, Line, Réjean, Diane et Yvan

Léo Gélinau naît à Hammond, en Ontario, le 27 décembre 1917. Il est le fils d'Ovila Gélinau et de Malvina Laframboise.

Le 22 septembre 1945, il épouse Lucienne Boulé, fille de Christophe Boulé et d'Alice Moreau. De cette union naissent six enfants: Diane, le 26 septembre 1946, Réjean, le 8 juillet 1948, Michel, en 1949 et

décédé accidentellement en 1984, Jocelyn, le 5 mars 1953, Yvan, le 22 octobre 1956 et Line, le 17 février 1962. Ils ont aujourd'hui sept petits-enfants.

Monsieur Gélinau exploite sa ferme jusqu'en 1960, puis il travaille à la Carrière Bernier jusqu'en 1983. Il est actuellement retraité et demeure encore sur sa ferme.

famille Donald GIRARD



Martin, Stéphane et Donald



Ancienne demeure d'Antonio Girard et rachetée par Donald



Nouvelle résidence de Donald

Né le 1^{er} février 1940 à Saint-Blaise, Donald est le fils d'Antonio Girard et de Dolorès Fournier. Le 12 septembre 1966, il devient par l'achat de la ferme familiale la quatrième génération à posséder cette terre. Il se marie l'année suivante. De ce mariage naissent deux fils: Martin et Stéphane, toujours aux études et ils aident à la ferme, durant la saison estivale.

En 1972 Donald décide de démolir l'ancienne maison, et se construit une nouvelle demeure.

En 1976, un incendie dévaste la grange-étable qui est reconstruite la même année.

Donald fonde en 1983 une compagnie de production agricole sous le nom de «Ferme D. Girard inc.». En plus de l'exploiter, il lui donne de l'ampleur par l'acquisition de quelques autres fermes de la paroisse.



La première étable



La nouvelle étable

famille Cécile et Maurice GIRARD



Mariage de Maurice et de Cécile



Mariage de leur fils aîné Bernard le 18 avril 1964

C'est à Saint-Blaise, dans la Deuxième Ligne, que Maurice voit le jour, le 10 mai 1911. Fils de Sylva Girard et de Régina Chabot, il est le deuxième d'une famille de trois enfants. Maurice fréquente l'école du rang pour ses études primaires puis il doit aider son père malade aux travaux de la ferme. Il travaille donc sans relâche pour subvenir aux besoins de la famille.

Le 27 octobre 1938, Maurice épouse Cécile Ferdais, fille de Charles Ferdais et de Laura Chabot, née à Saint-Jean le 10 août 1916. Cécile abandonne le confort de la ville, et certaines commodités intérieures, comme l'électricité, pour se retrouver à la campagne sur la ferme familiale de Maurice. Bien décidés à ne pas laisser s'éteindre la lignée des Girard, leur union donne naissance à huit enfants et dix-neuf petits-enfants.

Les années passent et Maurice, secondé par Cécile et soutenu par ses cinq fils fait l'acquisition de la terre paternelle et acquiert ensuite d'autres terres. Ils y travaillent pendant trente-cinq ans. En 1956, leurs efforts sont couronnés de succès par l'obtention de l'Ordre du Mérite Agricole.

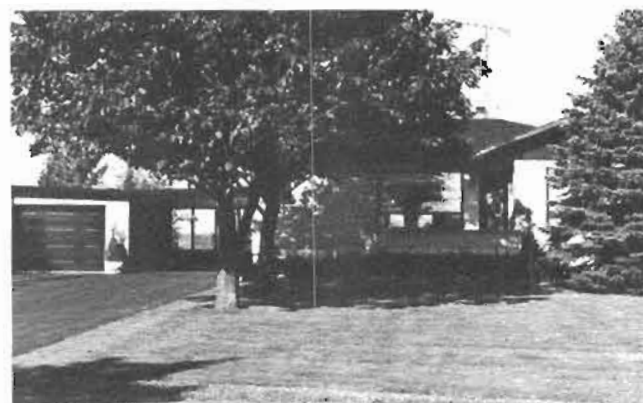
En 1964, leur fils aîné Bernard se marie et s'associe avec son père sur la ferme. Leurs autres fils et filles choisissent des métiers différents.

Malgré tout le travail à abattre sur la ferme, Maurice consacre tout de même de son temps au service de la communauté. Il est commissaire pour deux termes, de 1949 à 1956, syndic en 1956, puis échevin de 1962 à 1966.

En 1972, la ferme est vendue et une nouvelle résidence est acquise à Saint-Jean, dans la paroisse de Saint-Eugène. Maurice et Cécile sont maintenant actifs au niveau d'organismes tels l'Âge d'Or et les rencontres amicales. Ils souhaitent un très heureux 100^e anniversaire aux amis et paroissiens de Saint-Blaise.



À l'arrière: Jacques, André, Claire, Denis et Yvon. À l'avant: Huguette, Maurice, Cécile et Denyse



La résidence actuelle

famille Claudette et Bernard GIRARD



Claudette et Bernard, juillet 1981

Bernard naît à Saint-Blaise, le 3 novembre 1940. Il est le fils aîné de Maurice Girard et de Cécile Ferdais et le premier garçon de la troisième génération. En 1964, il épouse Claudette Monette de Fabreville, Laval, et est victime d'un accident de la route en 1981.

C'est en 1962 que Bernard et Claudette font connaissance. Ils s'épousent le 17 avril 1964 et emménagent dans leur maison située sur la 94^e avenue, à Saint-Blaise. C'est une vieille maison qu'ils rénovent avec amour. À cette époque, Bernard est associé avec son père sur la ferme. Comme il aime beaucoup bricoler dans ses temps libres, il fait la mise au point des machineries agricoles pour qu'elles fonctionnent bien le temps des moissons venu.

Le 8 juillet 1965, naît leur première fille, Manon, puis suivent Chantal le 2 juin 1967 et Lucie le 8 août 1969. Comme ils ont trois filles, ils doivent envisager de vendre la ferme un jour. En 1972, la ferme est vendue et ils conservent la maison. En 1973, ils se lancent en affaires. Bernard construit un garage pour y faire de la mécanique générale. Par la suite, il se spécialise dans la réparation de carrosserie d'automobiles. Il n'est pas fa-



Leur maison avant d'être rénovée



Chantal, Lucie, Manon et Claudette

cile de se lancer en affaires dans un petit village, mais Bernard travaille et relève le défi, supporté par son épouse. Le commerce fonctionne bien et emploie trois personnes jusqu'au jour de son accident mortel. Claudette essaie de poursuivre les activités avec le même personnel, mais sans grand succès. Après maintes réflexions, elle décide de vendre la propriété et demeure maintenant à Saint-Luc, mais elle n'oublie jamais sa vie passée.

Le 2 août 1986, l'aînée Manon épouse Daniel Lefebvre, fils de Roger Lefebvre et de Cécile Landry. Ils s'établissent à Saint-Blaise dans une maison qu'ils rénovent à leur goût. Claudette espère qu'ils aimeront leur vie à Saint-Blaise autant qu'elle l'a aimée.



Leur maison telle qu'elle était les dernières années

famille Jacques GIRARD



Mariage de Francine Lahaie et de Jacques Girard

Jacques, fils de Maurice Girard et de Cécile Ferdaï, naît le 12 avril 1953 à Saint-Blaise; il est le sixième d'une famille de huit enfants.

Cultivateur dans sa jeunesse, il occupe maintenant la fonction de camionneur pour l'Abattoir Fortin de notre municipalité.

Le 3 mai 1975, Jacques unit sa destinée à Francine Lahaie née le 28 août 1954; elle est la deuxième des sept enfants de Armand Lahaie et de Marthe Taillefer de Saint-Blaise. Francine est présentement secrétaire dans un centre médical.

De leur union, naissent deux fils: Patrick 8 ans, né le 28 mai 1978 et Benoît 5 ans, né le 15 avril 1981.



Patrick (8 ans), Francine et Benoît (5 ans)



Maison familiale en 1986



Léopold Girard et Blanche Pierre



Mariage de Michel Girard et de Diane Hemmings



Mélissa et Gilbert

Léopold Girard marie Blanche Pierre à Napierville, le 19 avril 1927. Ils ont huit enfants: Roger, Réal, Solange, Réjean, Simone, Marcel, Jean-Pierre et Michel né le 11 mai 1952 à Saint-Blaise.

Michel fait ses études primaires à Saint-Blaise et son cours commercial à l'école technique de Saint-Jean pour devenir mécanicien. Le 20 juillet 1978, il épouse Diane Hemmings, fille de Jean Hemmings et de Paulette Goyette.

Michel et Diane ont deux enfants: Gilbert et Mélissa, nés respectivement le 22 octobre 1981 et le 20 septembre 1984.

En 1978 ils font l'acquisition de la résidence familiale.



La résidence familiale à l'époque de Léopold Girard



La résidence familiale rénovée où demeure Michel Girard

famille Marie-Anna et Jacques GRÉGOIRE



Jacques naît le 13 mars 1909, à Napierville. Il passe sa jeunesse à travailler sur la ferme paternelle. En 1933, il épouse Marie-Anna Bisailon de Saint-Édouard.

À peine quelques jours après leur mariage, ils se portent acquéreurs d'une ferme sur la Deuxième Ligne à Saint-Blaise où ils vivent dans une maison de pierre pendant 16 ans. En 1949, ils entreprennent la construction d'une nouvelle maison.

La vie s'écoule lentement et paisiblement. Au fil des ans, viennent s'ajouter douze enfants dont six filles et six garçons. Neuf d'entre eux sont encore vivants. Jacques et Marie-Anna sont grands-parents de dix-neuf petits-enfants et arrière-grands-parents de trois petites filles.

En 1968, après plusieurs années de travail, ils vendent leur ferme à leur fils Marc. Ils sont maintenant à leur retraite et profitent d'un repos bien mérité. En août 1984, leurs enfants leur offrent une petite fête à l'occasion du cinquantième anniversaire de leur mariage.



Marie-Anna, Jacques, lors de leur 50^e anniversaire de mariage



Famille Grégoire. Debout (de g. à d.): Florent, Marc, Barnabé, Urbain et Fabien. Assés: Angèle, Joceline, Marie-Anna, Jacques, Monique et Florence

C'est avec son épouse qu'il a bâti son patrimoine et ils espèrent tous deux que leurs enfants et petits-enfants connaîtront le même bonheur qu'eux.

«À tous les citoyens de Saint-Blaise, nous souhaitons nos meilleurs voeux pour le centième anniversaire et longue vie à cette belle paroisse».



La résidence familiale



Marc, fils de Jacques-Alfred Grégoire et de Marie-Anna Bisailon, est né le 11 décembre 1944 à Saint-Blaise. Cultivateur, il fait l'acquisition de la ferme paternelle, le 1^{er} mai 1968.

Ghislaine, fille d'Armand Brault et de Pauline Girard, est née également à Saint-Blaise, le 31 mars 1946. Avant son mariage, Ghislaine a travaillé 3 ans comme secrétaire à Saint-Jean.

Marc et Ghislaine s'épousent le 4 mai 1968 et de cette union naissent deux enfants: Yannick, le 4 octobre 1973 et Michael, le 21 juin 1975.



famille Gertrude et Urbain GRÉGOIRE



Urbaia et Gertrude, 22 avril 1957

Urbain, fils de Jacques Grégoire et de Marie-Anna Bisailon, naît à Saint-Blaise le 15 avril 1936. Comme tous les jeunes, il débute ses études à la petite école à peine à quelques pas de la résidence de ses parents. En 1952, une formation de base acquise au Collège de l'Agriculture de Saint-Rémi lui permet de démarrer avec plus d'assurance. Un an avant son mariage, il fait l'achat d'une terre de 112 arpents.

Le 22 avril 1957, il épouse Gertrude Guay, née le 4 août 1935 et fille de Marie Chalifoux et de Clément Guay de Lacolle. De leur mariage naissent quatre enfants: Claudine, le 31 mars 1958, mariée à Denis Girard, a deux filles: Marie-Ève et Catherine; Benoît, le 3 janvier 1961, marié à Suzanne Normandin, a une fille



Famille Grégoire. Assis (de g. à d.): Gertrude et Urbain. Debout: Benoît, Sylvie, Claudine et Martin

nommée Amélie; Sylvie, le 5 juin 1964, mariée à Jean-Guy Landry, a une fille nommée Myriam; et Martin, le 27 novembre 1966.

En 1985, la formation d'une société accorde à Benoît une responsabilité plus grande dans l'entreprise familiale et Martin, depuis la fin de ses études, s'implique à plein temps sur la ferme. Suite à cette affiliation, il possède aujourd'hui 685 arpents de terre dont 200 en location. Le principal revenu étant l'industrie laitière, le père et ses fils assument cette tâche avec plaisir.



Ensemble de la ferme Grégoire



Urbain est administrateur de la Société d'Agriculture pendant 2 ans, administrateur de la Caisse populaire pendant 13 ans dont 8 ans à titre de président, membre du Syndicat de Gestion, administrateur de la Coopérative Agricole de 1970 à 1975 et maire de la municipalité de Saint-Blaise depuis 1983. Gertrude et Urbain sont élus personnalités de l'année dans le domaine de l'agriculture lors du Gala de l'Excellence de la Chambre de commerce du Haut-Richelieu. En 1980, ils participent au concours du Mérite agricole provincial pour l'obtention de la médaille de bronze. Ils terminent au 11^e rang avec un total de 883 points sur 1000. En 1985, ils y participent cette fois pour l'obtention de la médaille d'argent et terminent au 1^{er} rang avec 903 points sur 1000. Gertrude est membre du Cercle des Fermières depuis plus de 20 ans, dont 6 ans au niveau de la direction. Elle est marguillière pendant 6 ans.

« Nous sommes heureux de rendre hommage à tous nos ancêtres qui nous ont légué le plus grand héritage: le courage, l'amour et la foi. »

Meilleurs vœux à tous les résidents pour le 100^e anniversaire.



Marie-Ève, 4-1/2 ans, et Catherine, 7 jours



Amélie, 10 mois



Myriam, 3 jours



Ancienne résidence

famille Marcel GUAY



Photo no 1: En 1911, Armand Guay, fils de Joseph Guay de Lacadie, et Antoinette Landry (parents de Marcel).

Photo no 2: Marcel Guay, né le 22 janvier 1915, épouse Anne-Marie Paré de Napierville, le 27 avril 1938. Ils achètent la ferme d'Arthur Thibodeau sur la Première Ligne à Saint-Blaise

Photo no 3: Six enfants forment la famille de Marcel: Monique, Georges, Robert, Lorraine, Jean-Luc et Danielle (25^e anniversaire).

Photo no 4: En 1972, ils quittent la terre pour se rendre au village de Saint-Blaise

Photo no 5: Anne-Marie et Marcel ainsi que leur famille lors de leur 40^e anniversaire de mariage



famille Fernand GUAY



Famille de Fernand Guay

Le 16 mai 1919, Armand Guay et son épouse Antoinette Landry prennent possession de la ferme de M. Eugène Boissonneault, où grandissent leurs huit enfants dont six garçons et deux filles: Jean-Marie, Marcel, Maurice, Léonie, Annette, Omer, Aimé et Fernand.

C'est alors qu'à l'âge de 24 ans, Fernand décide de prendre la relève. Il achète donc la terre de son père, le 18 juin 1955, et se marie le 9 juillet 1955.

De ce mariage naissent douze enfants dont six garçons et six filles: Marc, Sylvie, Diane, Yvon, Lyne, Pierre, Bernard, Marie, Claude, Luc, Lucie et Julie. Tous grandissent sur la ferme paternelle et s'installent à leur tour à Saint-Blaise ou aux alentours.



Armand Guay et Antoinette Landry



Mariage de Fernand, 9 juillet 1955



Ferme paternelle



À l'occasion du centième anniversaire de la paroisse de Saint-Blaise, la famille Jean-Pierre Guay s'unit au montage de l'historique du centenaire en vous faisant la présentation de son histoire de famille.

Rachelle Soucy, huitième enfant d'une famille de onze et fille d'Oscar Soucy, naît le 15 avril 1949. Elle fait toutes ses études primaires à l'école Centrale de la paroisse, débute ses études secondaires à Napierville pour les terminer à Saint-Jean.

Jean-Pierre, l'aîné d'une famille de six enfants et fils de Gaston Guay, naît le 28 octobre 1948. Il fait ses études primaires à Saint-Jean et ses études secondaires à Napierville, où il y rencontre Rachelle.

Le 13 juillet 1968, à l'âge de 19 ans, Jean-Pierre prend pour épouse Rachelle Soucy du même âge et demeurant sur la Première Ligne à Saint-Blaise. Le mariage est célébré en l'église de Saint-Blaise par Monsieur le Curé Archambault. Après leur mariage, ils habitent la maison du père de Jean-Pierre, située sur le Grand Bernier et construite en novembre 1959.

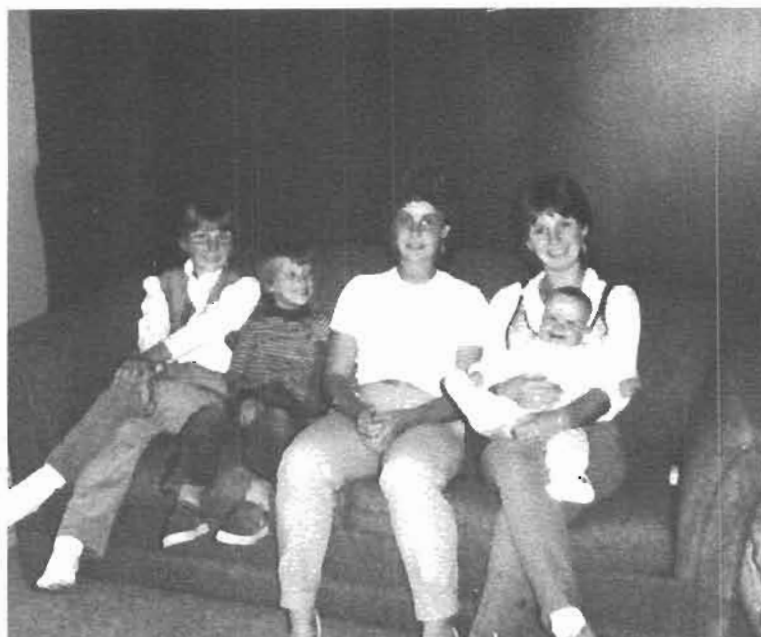
De cette union naissent cinq enfants, quatre filles et un garçon, qui sont tous baptisés à l'église de Saint-Blaise. Chrystiane, Maryse et Isabelle font leur cours primaire à l'école de Saint-Blaise et terminent présentement leurs études à Saint-Jean. Normand fait actuellement son cours primaire à Saint-Blaise et Pascalle n'est pas d'âge scolaire.

Depuis l'âge de 17 ans, Jean-Pierre opère le commerce paternel en transport de déchets et en devient le président. Depuis son mariage, Rachelle est ménagère ainsi que secrétaire de cette entreprise. Pendant au-delà de neuf ans, Rachelle est active dans diverses organisations paroissiales et sportives. Quant à Jean-Pierre, il fait partie du club social Kinsmen pendant au-delà de cinq ans. Après avoir déjà tenté sa chance aux élections municipales de sa paroisse, il se dit convaincu de ne plus vouloir renouveler l'expérience.

En cette année du centenaire, Chrystiane, l'aînée, termine ses études en coiffure; Maryse se dirige en administration; Isabelle, malgré son jeune âge, a des tendances vers les arts et le théâtre; Normand et Pascalle sont trop jeunes pour faire un choix de carrière.

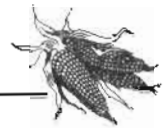
Le désir de Rachelle et Jean-Pierre est bien sûr que leurs enfants soient heureux, mais aussi que l'un ou plusieurs de ceux-ci puissent assurer la relève à l'intérieur de l'entreprise familiale.

Félicitations aux organisateurs de ce centenaire.



Isabelle, Normand, Maryse, Chrystiane et Pascalle

famille Réal-HÉBERT



M. et Mme Réal-Hébert

Réal-Hébert, né le 8 avril 1926, est originaire de Saint-Urbain, comté de Châteauguay. Agathe Lussier est née le 20 décembre 1928 à Sherrington. Ils s'épousent le 25 septembre 1948, à Iberville. De leur union naissent onze enfants: Louise, 25 janvier 1950 au 30 janvier 1950; Luc, 1950; Suzanne, 1953; Germain, 1954 à 1961; Guillaume, 1955; Normand, 1956; Benoît, 1958; Pierre, 1959; Jean, 1960; Lucie 1962 et Yolande, 1963.

La famille Réal-Hébert arrive à Saint-Blaise en avril 1961 et s'établit sur une petite ferme située au 2359, de la Grande Ligne. La même année, Germain décède accidentellement. Dix ans plus tard, soit le 5 octobre 1971, Réal-Hébert meurt renversé par une automobile, en face du domicile familial.

Après la vente de la ferme, en 1980, Agathe Hébert ainsi que Guillaume, Normand, Benoît, Pierre et Yolande s'installent à Saint-Jean tandis que Suzanne vit à Shawinigan. Le 3 avril 1982, Lucie épouse Robert Brabant, membre des Forces Armées Canadiennes et de ce fait, ils déménagent régulièrement. Seuls Luc et Jean demeurent toujours à Saint-Blaise.

Luc est chimiste et travaille pour la firme Tissus et Fibres d'Amoco de Saint-Jean, depuis 1976. Un de ses loisirs préférés est le golf. Il a été président du club de golf de Napierville, en 1986 et 1987. Il épouse Claudette Mc Grail de Saint-Jean, le 22 juillet 1977. Claudette s'implique dans diverses activités socio-culturelles de la paroisse. Ils ont une fille, Patricia, née le 13 février 1972.

Jean travaille en milieu agricole. Il est président de la Société des Logements J.R.H. Inc., depuis 1984. Le 1^{er} mars 1986, il épouse Brigitte Tremblay, fille de Mar-



Luc, Patricia et Claudette

cel et de Thérèse Tremblay de Saint-Blaise. Brigitte est à l'emploi de David Lord Ltée. Ils ont une fille, Valérie, née le 16 janvier 1983. En 1986, ils achètent une maison sur la rue Bissonnette où ils y vivent depuis.

La famille Réal-Hébert compte à ce jour six petits-enfants: Patricia, fille de Luc; Cynthia, fille de Normand; Christian, fils de Guillaume; Valérie, fille de Jean; Geneviève et Philippe, fille et fils de Lucie.

Tous les membres de la famille Réal-Hébert sont fiers de participer à l'élaboration de cet album-souvenir afin de souligner le centenaire de Saint-Blaise.



Jean, Brigitte et Valérie



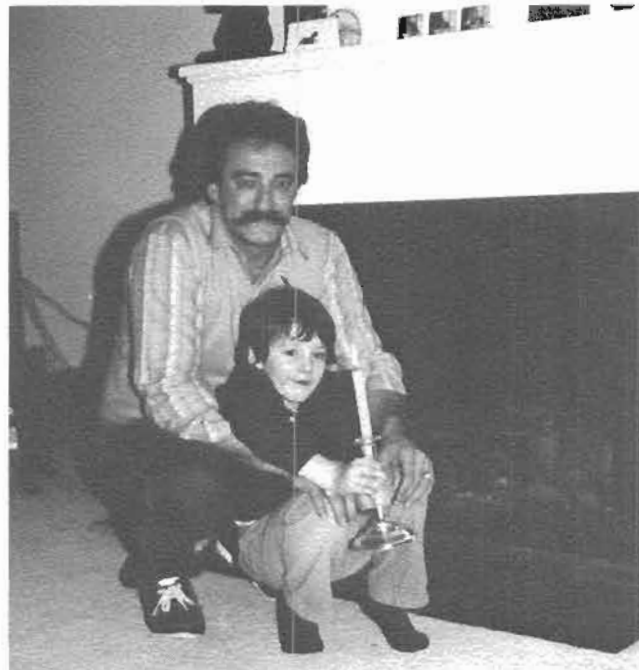
Marianne

La famille Héroux est arrivée à Saint-Blaise au printemps 1987.

Pierre Héroux, né le 22 août 1950, s'occupe d'immobilier. Son épouse, Marianne Larochelle, née le 10 janvier 1954, fait de la poterie depuis de nombreuses années et se spécialise dans les pièces exclusives. L'atelier de poterie se situe à la résidence, soit au 1460 Route 223.

En 1981, de leur union naît leur fils Mikael.

Nous désirons remercier M. et Mme Jean-Marie-Gagnon pour nous avoir gracieusement offert cette page. M. Jean-Marie Gagnon et son épouse, Mme Yvette Therrien, ont résidé à Saint-Blaise pendant 12 ans. M. Gagnon a collaboré à l'épanouissement de Saint-Blaise pendant toutes ces années par sa participation énergique à différents comités et associations. Ils ont pris la décision de retourner vivre à Montréal, au printemps 1987, et souhaitent à tous un heureux centenaire.



Pierre et son fils Mikael



Deux oeuvres signées Mari Laro



M. et Mme Jean-Marie Gagnon



La résidence acquise de M. et Mme Jean-Marie Gagnon, au printemps 1987



Famille Grondin: Micheline, Lise, Jacques, Nicole et Suzanne



Micheline et Fabien, octobre 1965

Fabien, fils d'Ernest Lachance (décédé) et d'Isabelle Guérin (décédée), est né le 16 janvier 1940 à Verdun. Il épouse Micheline Grondin, le 9 octobre 1965.

Micheline, fille de Jean Grondin (décédé) et de Jeanne D'Arc Parent, est née le 12 décembre 1942 à Côte Saint-Paul. Son père et sa mère se sont installés à Saint-Blaise en 1945 pour y passer les étés. Son père fut comptable pour la municipalité pendant une vingtaine d'années.

De leur union naissent: Éric, le 9 juin 1967 et Francis, le 27 mai 1969. En 1976, Micheline et Fabien prennent possession de deux résidences déjà établies et en font leur demeure permanente.

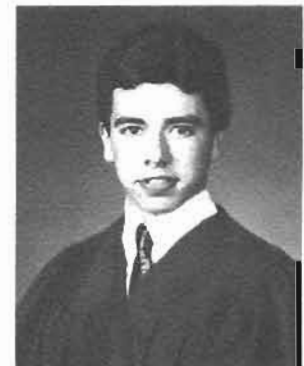
« Nous sommes heureux de vivre à Saint-Blaise, sur le bord du Richelieu, municipalité à laquelle nous sommes fiers d'appartenir, et espérons finir nos jours dans ce petit coin de terre. »



Famille Lachance avec Mgr Hubert



Éric, mai 1986



Francis, mai 1986



Denis, fils de feu Armand Landry et de Julie Hébert, est né à Napierville le 2 juin 1933. Le 26 octobre 1957, il épouse Diane Beaudin, enseignante, et huitième enfant de feu Armand Beaudin et de Rose-Alma Deneault de Saint-Jacques-le-Mineur.

De cette union, naissent trois enfants: Guylaine, technicienne en administration, le 4 décembre 1959, Jean-Guy, le 12 décembre 1961 et Pierre, le 14 août 1963. Ces derniers sont les époux respectifs de Sylvie Grégoire, infirmière et de Johanne Daviault, commis comptable.

En 1957, Denis achète à Saint-Blaise, la ferme appartenant à Adolphe Charbonneau pour y faire de la grande culture et ce parallèlement à son métier d'artisan-menuisier. Par la suite, il fait l'acquisition d'autres fermes pour s'adonner principalement à la culture du maïs-grain.



Les garçons ont également choisi la vocation agricole. Leur intégration a permis d'agrandir l'entreprise paternelle qui revêt aujourd'hui un caractère familial. Ils sont producteurs de maïs-grain comme leur père.

En 1967, désireux de s'impliquer dans les activités de la paroisse, Denis occupe le poste de conseiller municipal et ce jusqu'en 1975.

Aujourd'hui, la famille Denis Landry se joint à tous les gens de la paroisse pour rendre hommage à ses pionniers et est fière de poursuivre, à sa façon, leur oeuvre.



famille Georges LANDRY



Monsieur et Madame Georges Landry

«Tout au long des saisons de la vie,
Il y a un temps pour tout:
Il y a un temps pour grandir,
Un temps pour aimer
Et il y a un temps pour se souvenir».

En scrutant notre généalogie familiale, nous découvrons que nos ancêtres sont venus de la lointaine Acadie.

Depuis, Simon-Joseph Acadien (1761), Firmain (1800), Hilaire (1845), Alfred (1875) et Téléspore, marié à Victoire Hébert (1904), ont élevé leurs enfants dans notre région. Georges, leur fils, épouse Béatrice Brais en 1934 et s'établit sur la ferme paternelle.

Puisqu'il occupe un emploi de fonctionnaire fédéral à la base militaire de Saint-Jean, son occupation d'agriculteur devient son hobby favori. Pendant ce temps, il cumule les fonctions de conseiller municipal et de président de l'Association sportive de Saint-Blaise. Comme commissaire d'école, il s'est distingué lors de la construction de l'École Centrale de Saint-Blaise. Il fut marguillier en charge lors des fêtes du 75^e anniversaire de la paroisse.

Notre famille compte cinq enfants: Jocelyne, ex-professeur de Saint-Blaise, unie à Florent Guay; André, inspecteur en aviation à la compagnie C.A.E. Électronique, uni en 1963 à Hélène Pinsonneault, décédée en 1982; Michel, président de la compagnie Terminal de Containers Milan Inc., uni en 1962 à Ghislaine Potvin; Aline, ex-professeur de Saint-Blaise, unie en 1963 à Jean-Gilles Grégoire, enseigne actuellement à Napierville; de même que Raymonde, professeur à Candiac unie en 1972 à Albert Lebeau.

Entourés de l'amour de leurs enfants et de leurs onze petits-enfants, nos parents ont pu profiter de leur retraite à Napierville. Ils nous ont maintenant quittés: Béatrice en 1982 et Georges en 1986.

Nous nous rencontrons toujours avec bonheur à la maison paternelle, occupée par Michel et sa famille. Que de bons souvenirs de notre enfance nous y retrouvons!

Nous sommes heureux à l'occasion du 100^e anniversaire de Saint-Blaise, de rendre un témoignage de reconnaissance à nos ancêtres et à nos parents qui nous ont légué un héritage d'amour, de foi en la vie et de ténacité. Grâce à eux, la vie nous appartient.



Aline (Jean-Gilles Grégoire), Raymonde (Albert Lebeau), Michel (Ghislaine Potvin), André (Pierrette Lévesque) et Jocelyne (Florent Guay)

famille Laurette LANDRY



Grands-parents



Mariage de Joseph et de Laura



Laurette

Gens de chez-nous, bonjour! Merci aux organisateurs des fêtes du centenaire qui me donnent l'opportunité de me joindre à eux.

Grand-père Firmin Landry est né le 14 juin 1856 dans le comté de Napierville et est le fils de David Landry et d'Anastasia Duteau. Firmin se marie pour la première fois le 10 février 1885, avec Valentine Bisailon, veuve Girardin de Saint-Valentin, et mère de quatre

enfants. Aucun autre enfant naît de cette union. Cependant, de son deuxième mariage avec Georgena Morin, naissent cinq enfants: Eugénie, Corinne, Antoinette, Joseph et Germaine, maintenant tous décédés.

Firmin est venu s'établir sur une ferme laitière à Saint-Blaise. Dans ce temps-là, il se servait des chevaux pour travailler. C'était un homme minutieux et il aimait le travail bien fait. Dans ses loisirs, il jouait aux cartes avec quelques amis. Après ces années de bonheur, le 24 mars 1939, il nous quitte pour aller vers le Père, à l'âge de 83 ans.

Mon père, Joseph, naît à Saint-Blaise le 13 juin 1891 et est le fils de Firmin Landry et de Georgena Morin. Le 14 octobre 1914, il épouse Laura Landry, fille de Joseph Landry et de Malvina Lamoureux. De leur union naissent huit enfants. Ayant toujours demeuré sur la ferme paternelle, il l'agrandit quelques années plus tard, en achetant la terre voisine. Il occupe les postes de marguillier et conseiller. Ma mère décède le 29 juin 1960, mon père le 13 juin 1968 et en 1986, mes frères Réal (67 ans) et Rolland (59 ans).

C'est dans cette maison familiale, que moi Laurette, célibataire, j'ai de bons souvenirs. Je vis maintenant à ma retraite et je me diverts en faisant des voyages avec l'Âge d'Or.



Maison centenaire



À l'avant (de g. à d.): Éric, Ghislaine et Michel. À l'arrière: Carole, Sylvie et Michèle

À Napierville, le 28 octobre 1940 naît Michel Landry, fils de Georges Landry et de Béatrice Brais.

À Saint-Jacques-le-Mineur, le 7 août 1942, naît Ghislaine Potvin, fille de Josaphat Potvin et de Jean-

nette Tallard. Ils unissent leur vie le 11 août 1962 à l'église de Saint-Jacques-le-Mineur. Ils demeurent quelques mois à Napierville et au printemps 1963, achètent la ferme paternelle située dans la Deuxième Ligne à Saint-Blaise où ils s'installent définitivement.

Cette terre appartient aux Landry depuis 1920. Elle fut alors achetée par Téléspore Landry qui la revendit ensuite à Georges Landry, en 1946.

Michel travaille à Montréal depuis plusieurs années. Il possède à Dorval une entreprise spécialisée dans l'achat, la vente et la réparation de conteneurs maritimes.

Ghislaine a obtenu son brevet d'enseignement à l'École Normale de Saint-Jean et enseigne à l'école de Saint-Blaise depuis 1968.

Un an seulement après leur mariage, leur famille s'agrandit par l'arrivée de Michèle Potvin, alors âgée de neuf ans, soeur de Ghislaine. Elle est aujourd'hui mariée à Yves Hébert de Napierville et mère de deux enfants.

De plus, Michel et Ghislaine ont eu le bonheur d'avoir trois enfants: Sylvie, née le 8 décembre 1963, a obtenu son diplôme collégial en techniques administratives et travaille maintenant à Saint-Jean; Carole, née le 18 octobre 1966, termine présentement ses études en techniques administratives à Saint-Jean; Éric, né le 19 septembre 1975, achève ses études primaires à l'école de notre paroisse.

Préférant la vie au grand air et la tranquillité, ils se sont établis à Saint-Blaise. Ils espèrent pouvoir demeurer encore bien des années dans ce coin de pays si paisible et si chaleureux.



Mariage de Ghislaine et de Michel le 11 août 1962



Debout (de g. à d.): Louise, Claude, Mme Bruno Lahaie, Francine, Guy, Richard, Armand et Marthe. Assis: Monique, Serge et Patrick. En médaillon: Jean et Manon

Armand, naît à Saint-Albert-de-L'Islet le 4 octobre 1929 et il s'installe à Saint-Vincent-de-Paul en 1945 sur une terre à jardinage que possédaient ses parents.

Le 27 septembre 1952, il épouse Marthe Taillefer née à Montréal le 8 septembre 1931. Après avoir habité à Saint-Vincent-de-Paul quatre ans, la famille Lahaie s'installe à Saint-Blaise le 18 septembre 1956 sur la ferme laitière de Blaise Brault de la Deuxième Ligne. À cette époque, la famille se compose de deux garçons et une fille. Par la suite viennent s'ajouter une autre fille et trois garçons. En 1978, l'aîné de la famille, Jean, prend possession de la ferme familiale.

Armand s'implique aussi au sein de la communauté; il est conseiller municipal pendant quelques années.

De l'union de Marthe et d'Armand naissent les enfants suivants: Jean, le 17 septembre 1953, marié à Manon Smith, habite Saint-Jean; Francine, le 28 août 1954, mariée à Jacques Girard, habite Saint-Blaise; Richard, le 22 mars 1956, marié à Lucie Lavigne, habite Lacolle; Louise, le 21 avril 1958, mariée à André Rhéaume, d'Iberville; Serge, le 9 juin 1959, marié à Monique Bisailon, de Saint-Paul-Ile-aux-Noix; Guy, le 22 septembre 1961; et Claude le 2 septembre 1963.

La famille compte présentement 10 petits-enfants.



Maison familiale érigée en 1978



Jean et Manon Lahaie le 2 juin 1979



Josée, Lyne et Maryse

Jean Lahaie, fils d'Armand Lahaie et de Marthe Taillefer, naît le 17 septembre 1953. Issu d'une famille de sept enfants, Jean est le premier fils d'Armand et de Marthe. Il fait ses études primaires à la petite école du rang. Il passe son enfance et son adolescence sur la ferme paternelle où il apprend le rude métier de la terre.

Le 2 juin 1979, il épouse Manon Smith, née le 18 février 1955, fille unique de Guy Smith et de Jeannine Boutin. De ce mariage naissent trois filles: Josée 4 ans, Maryse 2 ans et demi et Lyne 1 an et demi.

En 1978, Jean achète la ferme laitière de son père. Avec quelques rénovations il en fait une ferme moderne telle que nous la connaissons aujourd'hui. Jean possède 75 vaches laitières et fait de la grande culture.



La ferme en 1986



Michel, né à Montréal, est le fils unique d'Alfred Lang et de Marcelle Bélair. Il travaille comme représentant-vendeur pour une compagnie de volailles depuis 17 ans.

Nicole est native de Bonaventure en Gaspésie. Fille de Roméo Gauthier et d'Hélène Saint-Onge, elle est la quatrième d'une famille de cinq enfants. Elle obtient son diplôme d'infirmière à Rimouski en 1966, et travaille actuellement au C.L.S.C. du Plateau Mont-Royal à Montréal.

Tous deux sont amoureux de la nature. Saint-Blaise les comble très bien sur ce point et, en plus, l'accueil chaleureux de la population fait que maintenant ils se sentent des gens d'ici à part entière.

Michel s'implique aussi au niveau de la Caisse populaire et est marguillier depuis un an. Nicole donne de son temps à la bibliothèque municipale, et fait aussi partie du comité de maisons fleuries.

Vive Saint-Blaise, vive ses 100 ans.





À l'époque des Poirier-Gagnon (1915-1935)

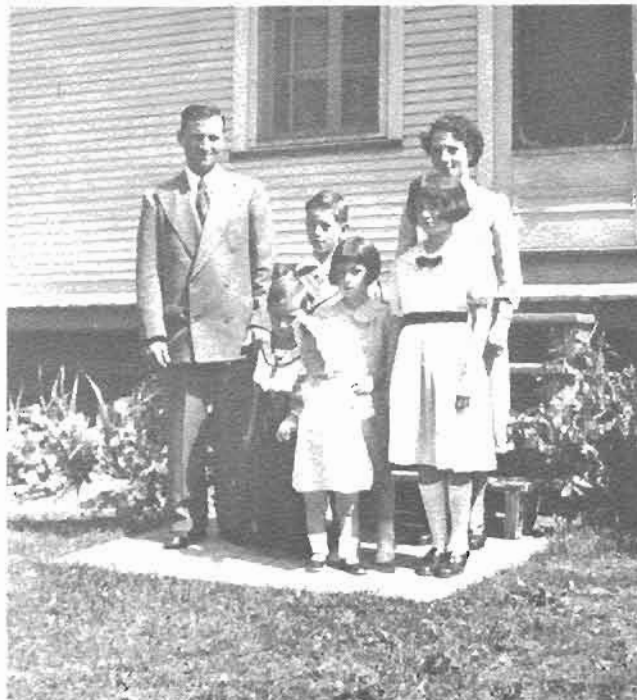
Choisir d'habiter une maison qui a déjà une longue vie, c'est vouloir conserver une part de notre passé.

Les informations recueillies ne nous permettent pas de déterminer l'âge exact de la maison mais des indices nous permettent de croire qu'elle daterait des années 1840. De 1870 à nos jours, quatre familles avant nous habitent cette maison, ce sont: Les Roy-Grégoire, les Boissonneault, les Poirier-Gagnon et les Oigny.

Originellement, la maison est constituée du carré principal de 22' x 26' en pièces sur pièces. Une cuisine d'été s'ajoute possiblement vers la fin des années 1800.



À l'avant: Dominick, Jean-René et Marie-Claude. À l'arrière: Rénald et Claudet



Famille Oigny-Savage (1935-1974)

Un garage et une laiterie attachés à cette cuisine complètent le bâtiment principal. La maison est rehaussée et mise sur un solage de béton vers 1920.

En prenant possession de cette maison en mai 1974, nous l'aménageons de façon à la rendre plus fonctionnelle, tout en gardant son cachet original. La famille grandissant, nous transformons le garage en pièces d'utilité en lui conservant son apparence extérieure.

Nous aimons habiter cette maison qui témoigne de la vie des gens qui nous ont précédés et nous souhaitons qu'elle continue d'être un des fils conducteurs de l'histoire de Saint-Blaise.



Aquarelle de la maison par Marie-Claude



Mariage d'Aimé et de Thérèse, en 1942

Aimé Latour, né le 23 mai 1916 à Saint-Jean, fils d'Henri Latour et d'Albina Marcil, est le jumeau d'un frère d'une famille de douze enfants.

Le 6 juin 1942, il épouse Thérèse Roman, née le 9 mars 1918, et fille d'Henri Roman et de Valéda Roy. De cette union naissent quatre enfants: Roland, Nicole, Paul et Réjean. Tous les quatre sont maintenant mariés et la famille compte six petits-enfants.

Après leur mariage, il habitent chez la mère d'Aimé et celui-ci continue de travailler sur la ferme familiale pendant un an et demi. En 1944, ils achètent une terre à Saint-Blaise avec deux chevaux et quelques vaches laitières. En 1970, ils aident leurs fils Paul et Roland à s'établir à leur compte sur leur propre ferme qu'ils cultivent toujours avec l'aide de leur frère Réjean. Par la suite, Aimé s'engage à la conserverie David Lord comme inspecteur. Puis plus tard, il travaille à la Commission scolaire de Saint-Blaise et de Saint-Jean, à l'école J.A. Bélanger, comme personnel de soutien.



Assis (de g. à d.): Réjean, Nicole et Thérèse Roman Latour. Debout: Paul, Roland et Aimé Latour

Puis vient le temps d'une retraite difficile à accepter. En 1981, se retrouvant seuls, ils construisent une maison plus petite.

Aimé occupe plusieurs fonctions dans la vie municipale et sociale: conseiller municipal pendant deux ans, maire pendant dix-sept ans, préfet de comté à deux reprises, président du Cercle Agricole, directeur de la Société d'Agriculture, directeur du Club Sportif, directeur de l'U.C.C., membre de l'Ordre des Chevaliers de Colomb, marguillier et président du Club de l'Âge d'Or de Saint-Blaise pendant six ans.

Tout au cours de ses activités politiques, Thérèse le seconde toujours. Pendant plusieurs années, elle est membre du Cercle des Fermières de Saint-Blaise et accomplit de jolis travaux d'artisanat. Elle est aussi membre de l'Ordre des Filles d'Isabelle de Saint-Jean et elle aime beaucoup la danse.

La famille d'Aimé Latour est heureuse de collaborer au succès de cet album souvenir.



Assis (de g. à d.): Maxime, Nicole et Patrice Pépin, Thérèse, Frédéric, Aimé, Annie et Hugo Latour. Debout: Gilbert Pépin, Paul, Martine et Diane Latour, Roland et Lise Latour, Réjean et Louise Latour

famille Roland LATOUR



Famille Roland Latour: Hugo, Irène, Lise, Roland et Annie

Roland, né à Saint-Jean le 25 mars 1943, est le fils aîné d'Aimé Latour et de Thérèse Roman. Le 6 juin 1964, il épouse Lise Lamarche et de cette union naissent deux enfants: Annie, le 14 août 1965 et Hugo, le 11 février 1973.

Roland travaille pour une laiterie de Saint-Jean de 1960 à 1970 et en avril 1970 il achète, avec son frère Paul, la ferme paternelle qu'ils exploitent encore aujourd'hui. Propriétaires de 350 acres de terre et d'un cheptel de 190 bêtes de race Holstein, ils sont les lauréats du concours Mérite Agricole, médaille de bronze, en 1980, et cinquième à la médaille d'argent, en 1985.

En plus de son travail à la ferme, il se dévoue au sein de plusieurs organismes.

En août 1970, ils accueillent en foyer nourricier Irène L'Écuyer, née le 16 mai 1962, fille de Jean-Jacques L'Écuyer et de Rita Francoeur, et au mois de mai 1973, la mère de Lise vient se joindre à eux.

Irène complète un cours d'infirmière auxiliaire, Annie possède depuis septembre 1985 une boutique de vêtements à Brossard, et Hugo, toujours aux études, donne sans hésiter un bon coup de main sur la ferme.

Sincèrement, nous tenons à féliciter toutes les personnes qui ont contribué aux festivités du centenaire de notre paroisse. Meilleurs vœux à tous.



Lise et Roland Latour



Irène L'Écuyer et Serge Poirier, lors de leur mariage le 16 juin 1987



Madame Lucette Lamarche



Nicole et Gilbert, le 15 avril 1967

Nicole, née le 17 mars 1945, est la fille d'Aimé Latour et de Thérèse Roman. Elle fait ses études à l'école Centrale de Saint-Blaise et pratique maintenant la danse à claquette, le ballet jazz et la danse sociale. Le 15 avril 1967, elle épouse Gilbert Pépin.

Fils d'Arthur Pépin et de Réona Primo, Gilbert naît à Iberville le 10 mars 1943. Il étudie à Saint-Jean et à l'école Polytechnique de Montréal et devient dessinateur industriel. En 1975, il devient propriétaire et associé de la compagnie Brault et Bisailon.

De leur mariage naissent deux garçons: Maxime, le 24 février 1975 et Patrice, le 22 août 1977. Tous deux fréquentent l'école Centrale de Saint-Blaise.

Maxime et Patrice pratiquent le hockey et la balle molle de même que la natation et le tennis. «Nous souhaitons à tous les gens de Saint-Blaise un centenaire très heureux».



Maxime, Patrice, Gilbert et Nicole



Martine, Diane et Paul

Le 17 mars 1947, à Saint-Blaise, naît Paul fils d'Aimé Latour et de Thérèse Roman. Il est le troisième d'une famille de quatre enfants. Paul a toujours travaillé avec son père à la ferme. En avril 1970, il achète, avec son frère Roland, la ferme paternelle pour en faire une exploitation laitière.

Le 6 septembre 1969, il unit sa destinée à Diane Fortin, fille de Marcel Fortin et de Marie-Jeanne Thériault de Saint-Jean-sur-Richelieu. Ils habitent la maison paternelle jusqu'en décembre 1980. Après cette date, leur résidence devient voisine de celle-ci.

Au cours des années, il y a plusieurs projets d'amélioration: bâtiments, plan de séchage pour maïs grain, agrandissement de la grange-étable, salon de traite, etc... En 1980 et 1985, ils concourent au « mérite agricole »: lauréat pour la médaille de bronze et officier avec mention très grand mérite pour la médaille de bronze et officier avec mention très grand mérite pour la médaille d'argent. Paul est membre du syndicat de gestion, habile en électricité, plomberie et mécanique, ce qui est un atout pour un producteur agricole. Ses passe-temps favoris sont les randonnées en moto, moto-neige et ski de fond.

De cette union naît Martine, le 26 août 1975. Elle est très sportive, pratique le tennis et a un goût marqué pour la lecture. Diane contribue au succès de l'entreprise en accomplissant différentes tâches à la ferme. Elle s'intéresse aux activités scolaires: membre du comité d'école et depuis juin 1984, commissaire d'école.

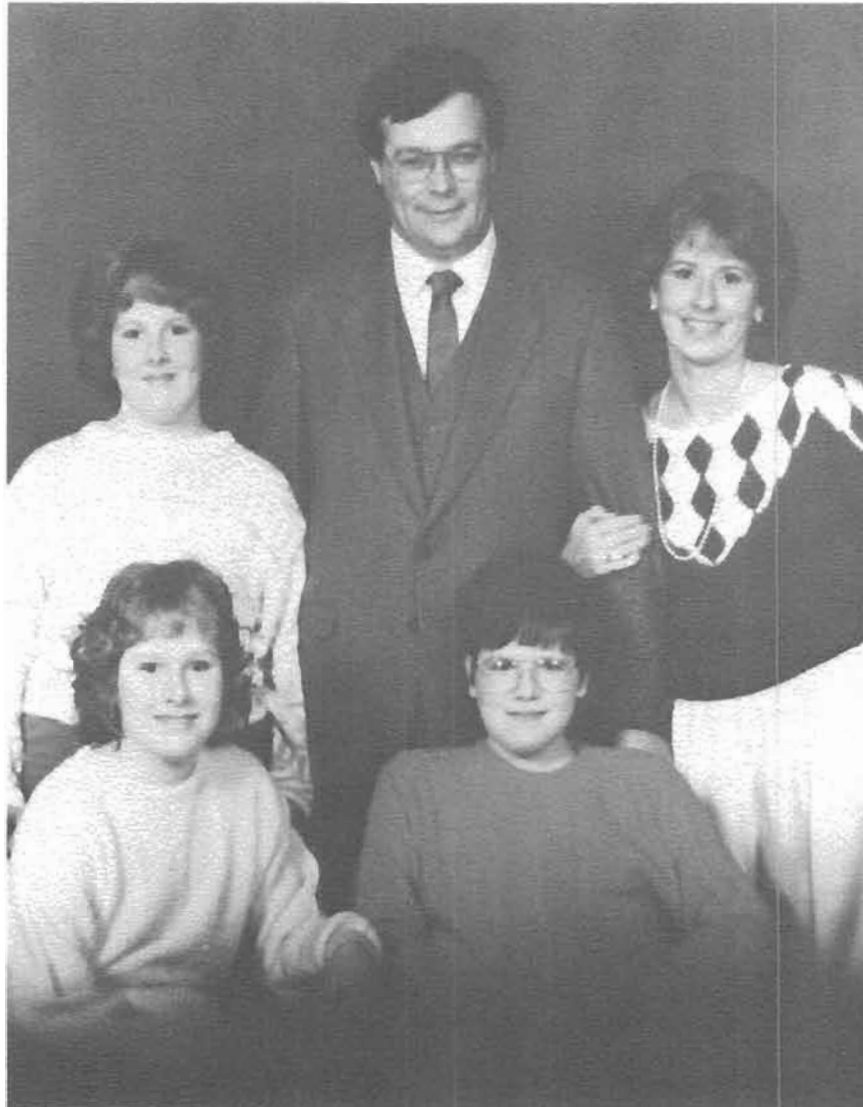
Heureux de participer à cet événement à Saint-Blaise.



Mariage, le 6 septembre 1969



Ferme familiale



Laurent Leblanc, fils de Frank Leblanc et d'Émilie Arsenault, originaire de Saint-Omer en Gaspésie, épouse Francine Milot, fille d'Hubert Milot et de Rita Lampron, originaire de Sainte-Monique, comté de Nicolet, le 22 juillet 1972. Un an après leur mariage, ils achètent une maison à Saint-Blaise, située sur le bord de l'eau, soit sur la 4^e Avenue.

Pendant 16 ans, Laurent travaille à la Westinghouse de Saint-Jean et depuis 2 ans et demi, est propriétaire d'un centre de recyclage de pièces d'autos à Saint-Hubert. Il occupe la fonction de conseiller municipal depuis novembre 1983.

Francine est secrétaire-comptable. Elle ne travaille plus depuis 1 an et demi mais pense y retourner. Pour le moment, elle s'occupe de sa petite famille et de sa maison. Elle est aussi présidente de la bibliothèque municipale de Saint-Blaise depuis septembre 1986, après y avoir occupé la fonction de secrétaire.

De leur mariage, naissent trois charmants enfants: Patric, le 3 octobre 1973 et leurs jumelles Annie et Lyne, le 28 mars 1975. Ils sont donc âgés respectivement de 13 et 11 ans.

Ils forment donc une famille active et jeune dans la municipalité de Saint-Blaise.

famille Gisèle BISSONNETTE et Maurice LEFEBVRE



Maurice et Gisèle Lefebvre

Maurice Lefebvre est le fils de Raoul Lefebvre et de Régina Alexandre, de Saint-Philippe de Laprairie. C'est en 1937 que la famille Lefebvre s'installe à Saint-Blaise. En 1949, Maurice épouse Gisèle Bissonnette, fille de



Famille Gilles Lefebvre: Danielle, Gilles, Virginie et Claudine

Gaston Bissonnette et de Germaine Perrier de cette paroisse. Ils achètent la ferme de Mme Édouard Lorrain où ils y demeurent toujours.

Trois garçons naissent de cette union: Gilles, vétérinaire, épouse Danielle Lagrenade de Montréal, en 1976. Ils ont deux filles: Claudine et Virginie. Yvon, denturologiste, épouse Josée Chaput de Saint-Blaise, en 1976. Ils ont deux filles et un garçon: Isabelle, Philippe et Stéphanie. Michel, vétérinaire, épouse Christiane Allard de Saint-Alexis de Montcalm, en 1984. Ils ont une fille, Joannie, et demeurent à Saint-Luc.



Famille Yvon Lefebvre: Yvon, Josée, Isabelle, Philippe et Stéphanie



Famille Michel Lefebvre: Christiane, Michel et Joannie



La maison avant son déménagement, en 1974



La maison en 1986

Nous nous sommes établis à Saint-Blaise à l'été 1977. La maison que nous occupons aujourd'hui au 290, rue Principale était auparavant située près du «Château».

Probablement construite par Théodore Girardin au début de XIX^e siècle, elle est successivement habitée par Louis Molleur fils qui la vend peu de temps après à Louis Perrier, dont la famille occupe la maison pendant trois générations. Le petit-fils de Louis, monsieur Jean-Louis Perrier, qui demeure aujourd'hui en face, la cède à monsieur Fernand Bisailon qui l'abandonne à son tour à Jean Lyburner. Ce dernier déménage à l'hiver 1975.

Cette maison est une «pièces sur pièces» à queue d'aronde. L'intérieur aujourd'hui dégagé laisse voir les plafonds de planches et les poutres retenues par des chevilles de bois. Les nombreux travaux effectués nous ont appris qu'elle est décidément encore très solide.

Ce type de maisons était autrefois lambrissé de cèdre vertical retenu à la chaux. Les pentes du toit se terminaient en larmoir et on n'y trouvait généralement qu'une petite galerie à l'avant.

Dans nos efforts de rénovation et d'embellissement, nous tentons de faire un compromis entre l'apparence traditionnelle de la maison et les exigences du confort moderne.

Danielle, assistante technique en pharmacie, est originaire de Saint-Jean-sur-Richelieu. Psychologue à la Commission scolaire, Pierre écrit aussi pour le théâtre, la radio et la télévision et vient d'Iberville. Élevés tous deux en ville, nous ne voudrions plus retourner y vivre maintenant que nous connaissons la campagne.

Nos trois enfants sont nés ici: Manuelle en 1978, Catherine en 1981 et Guillaume en 1983. Ils aiment l'école

qu'ils fréquentent, les loisirs qui leur sont offerts et ils en profitent pleinement.

Saint-Blaise est pour nous l'un de ces endroits privilégiés où on peut encore connaître personnellement les élus municipaux, le responsable de la voirie, la préposée du bureau de poste, leur parler, avoir leur enfant pour gardienne et leur entrée de cour comme halte lors d'une randonnée à bicyclette. Si on ne voit pas d'affiches «Parents-secours» à Saint-Blaise, c'est pour une raison bien simple: tout le monde en est un.

Nous continuerons de vivre en campagne et d'habiter Saint-Blaise: les voisins y sont les meilleurs au monde.



famille Gérard LEGAULT



Gérard et Florence Legault



Chalet de Gérard, à Saint-Blaise en 1950

Gérard Legault, menuisier, né à Montréal en 1910, épouse en premières noces Florence Bonin, en 1931. De leur union naissent quatre filles: Huguette, épouse de Paul-Émile Bouchard; Micheline, épouse de Pierre Éthier; Lise, épouse d'Yvon Girard; et Murielle, épouse de Gilles Lortie.

Vers 1942, après avoir visité l'oncle Joseph Desgroseilliers, Gérard décide d'acheter un terrain près du

Richelieu et d'y bâtir ce qui fut un chalet d'été jusqu'en 1968. Après le décès de Florence, le 25 avril 1968, il transforme la maison et y habite jusqu'à son décès, soit le 4 juin 1978. En 1971, il épouse en secondes noces Rose-Aimée Lalonde.

Gérard et Florence reposent au cimetière de Saint-Blaise. Deux de leurs filles sont établies dans la région depuis plusieurs années.



Famille de Gérard Legault



Gérard à sa roulotte en Floride

famille Gilbert LEROUX



Bâtie à l'époque de la rébellion des patriotes, la maison Leroux a vu défiler en ses murs plusieurs familles de Saint-Blaise. Il y a une quinzaine d'années encore, la maison conservait son cachet d'authenticité et le confort y devenait précaire.

Un résidant de Saint-Bruno, amateur d'histoire, le notaire Leroux, s'en porte alors acquéreur. Sous sa supervision, des travaux ont alors apporté toutes les commodités modernes en même temps qu'il tentait de respecter le style et les matériaux d'époque.

À ce titre la maison s'est vue ajouter des coupe-feux aux extrémités est et ouest. On a adouci le monolithisme du corps de maison par l'ajout de clôtures de pierre, de même qu'un garage triple construit en une pierre semblable à celle de la maison.

Une fois ces travaux complétés, c'est sur le terrassement que s'est jeté le dévolu de la famille. On y plante aussi des arbres appréciés pour leur ombrage ainsi que des arbres fruitiers.

Plus qu'une résidence, c'est un domaine, un havre de paix, que tente d'y créer toute la famille.





50^e anniversaire de mariage, le 15 mai 1984



25^e anniversaire de mariage de Jean et Hélène, 1985

Côme naît le 6 juillet 1910, à L'Annonciation. Le 5 mai 1934, il épouse Céline Van Driessche, née le 14 novembre 1911 à Ostende en Belgique.

Au cours de sa vie, Côme travaille 51 ans dans le domaine du textile, dont 31 ans chez Franco et 20 ans chez J.B. Martin Velours à Saint-Jean. Pendant 40 années, il occupe le poste de contremaître et il est chef de service dans la finition le reste du temps. Depuis 9 ans, il jouit d'une retraite bien méritée.

Côme habite Saint-Blaise depuis déjà 40 ans. Il y réalise le rêve d'avoir sa maison en bordure de la rivière Richelieu. Avec son épouse, ils sont les premiers résidents de ce beau coin, nommé Pointe-à-la-Meule, où ils bénéficient d'une vue splendide. Leur résidence se trouve maintenant au 23, 9^e Avenue.

Leur famille compte trois enfants: André, qui épouse Ann Murry le 20 avril 1957 à Belfast en Irlande,

a quatre enfants dont deux garçons et deux filles. Il occupe la fonction d'officier au département des enquêtes, photos et empreintes pour la police de Saint-Jean. Ils demeurent à Saint-Blaise depuis 20 ans, au 33, 9^e Avenue. Jean épouse Hélène Longpré le 10 septembre 1960, à Saint-Jean. Ils ont deux garçons et demeurent toujours à Saint-Jean. Il exerce le métier de monteur-gareur sur métier à tisser, chez J.B. Martin à Saint-Jean. Robert épouse Yolande Hébert le 23 avril 1966, à Iberville. Il ont un fils et demeurent eux aussi à Saint-Jean. Il classe et tient l'inventaire de différents tissus pour une compagnie de Saint-Jean.

Notre histoire est remplie de travail et d'amour. Nos enfants, petis-enfants et nos deux arrière-petits-enfants nous comblent de joie et de fierté.



Résidence bâtie en 1966



Un coin de chez-nous

famille Roger LONGPRÉ



Roger Longpré, né le 8 avril 1917, et Thérèse Landry née le 5 novembre 1916

La famille Longpré habite Saint-Blaise depuis 1929. C'est à l'âge de 12 ans que Roger Longpré, originaire de Qu'Appelle en Saskatchewan, s'établit sur la Grande Ligne (rue Principale). Il est le fils d'Edmond Longpré et de Clara Perrier. Cette dernière était originaire de Saint-Jacques-le-Mineur.

Il s'adonne au métier de cultivateur la plus grande partie de sa vie. Le 31 décembre 1941, il épouse Thérèse Landry, fille aînée de Joseph Landry et de Laura Landry, tous deux originaires de Saint-Blaise.

De cette union naissent sept enfants, quatre filles et trois garçons: Pierrette (Baar), le 5 août 1943, Pierre, le 30 novembre 1944, Marielle (Laverdière), le 31 octobre 1947, Serge, le 3 novembre 1949, Colette (Massé), le 2 mars 1954, Carmen, le 14 mai 1956 et Jean, le 17 août 1957.

Aujourd'hui, après plus de 43 ans de mariage, Roger Longpré et Thérèse Landry sont retraités et habitent toujours la même maison sur la rue Principale.



À l'avant: Carmen, Pierrette, Marielle et Colette. À l'arrière: Serge, Pierre et Jean



11 petits-enfants: Marc, François, Karine, Sylvie Longpré, Marie-Ève et Justine Massé, Lucie et Annie Laverdière, Chantal, Christian et Jean-François Baar

famille Jean-Baptiste LORRAIN



50^e anniversaire de mariage de Jean-Baptiste et Sophranie

Jean-Baptiste, baptisé le 15 mars 1852, épouse Sophranie Thibodeau, née le 27 février 1855. Leur mariage est célébré le 28 février 1876. De cette union naissent neuf enfants, sept garçons et deux filles. Tous décédés, seul Antonio vit encore.

Jean-Baptiste est cultivateur à Saint-Blaise durant toute sa vie. Tout en élevant ses enfants, son épouse Sophranie le seconde toujours dans son métier. Ils sont accompagnés ici de deux de leurs petits-fils à l'occasion de la célébration de leur cinquantième anniversaire de mariage.

Sophranie Thibodeau décède le 5 décembre 1933 à l'âge de 78 ans. Jean-Baptiste, quant à lui, décède le 10 juillet 1938 à l'âge de 86 ans.



Jean-Baptiste Lorrain, Sophranie Thibodeau et leurs neuf enfants

famille Roch et Pierre LORRAIN



Roch Lorrain et Jeanne Marcil



En arrière: Pierre, Michel, Alain, Jean, Paul et Luc. Au centre: Jeanne et Roch. En bas: Andrée, Lucie, Lorraine et Catherine

Roch, fils de Gustave Lorrain et d'Évelina Landry, naît le 2 janvier 1916. Le 6 avril 1940, il épouse Jeanne Marcil, fille de Jean-Baptiste Marcil et d'Hortense Beaudin de Saint-Luc, née le 1^{er} octobre 1916.

De cette union naissent dix enfants qui sont tous mariés. Pierre et Suzanne Raymond demeurent à Saint-

Jean-sur-Richelieu et à Québec et ont une fille nommée Clode Hélène. Michel et Celyn Boucher habitent Cowansville et ont deux enfants: Marie-Josée et Jean-Michel. Alain et Danielle Marchand demeurent à Saint-Jean-sur-Richelieu et ont deux enfants: Olivier et Sophie. Jean et Carmen Gagnon demeurent à Saint-Bruno



En arrière: Olivier, Maxime et Jean-Michel. Au centre: Annick, Jeanne avec Guillaume dans ses bras, Claude Hélène, Roch avec Mélanie dans ses bras, Sophie et Amélie. En bas: Stéphane, Marie-Hélène et Louis-Philippe



Marie-Josée Lorrain



Maude Lorrain



Romie Lorrain

et ont deux enfants: Marie-Hélène et Marc-André. Paul et Manon Marsau demeurent à Saint-Jean-sur-Richelieu et ont trois enfants: Annick, Stéphane et Mélanie. Luc, décédé accidentellement le 30 juin 1985, à l'âge de 36 ans, et Linda Bédard demeuraient à Napierville et ont deux enfants: Louis-Philippe et Fanie. Lucie et Philippe Deval résident à Saint-Jean-sur-Richelieu et ont une fille nommée Romie. Lorraine et Daniel Marchand demeurent à Saint-Jean-sur-Richelieu et ont deux enfants: Guillaume et Laurent. Catherine et Claude Dupuis demeurent à Saint-Luc et ont une fille nommée Maude.

Roch perd sa mère à l'âge de 13 ans. À 14 ans, il établit un commerce avec son frère Ariste, une épice-

rie/boucherie à Saint-Jean. À l'âge de 21 ans, il opère un garage à Farnham pendant trois ans. Son père, Gustave, lui vend l'Hôtel Iberville qu'il opère pendant deux ans et demi avec son frère Jean. Roch et son père obtiennent des contrats de bois de la Défense Nationale pendant la guerre.

Plus tard, en 1947, il se porte acquéreur de l'Hôtel Champlain et en demeure propriétaire pendant 31 ans. À 62 ans, il prend une retraite bien méritée. Son épouse Jeanne le soutient toujours dans tout ce qu'il entreprend; elle élève ses enfants et voit à leur éducation.

Pierre, l'aîné de la famille, est député du comté de Saint-Jean et président de l'Assemblée Nationale.

Roch et Jeanne ont dix-huit petits-enfants.



Fanie Lorrain



Laurent Marchand



Marc-André Yelle

famille Gustave LORRAIN



Gustave Lorrain



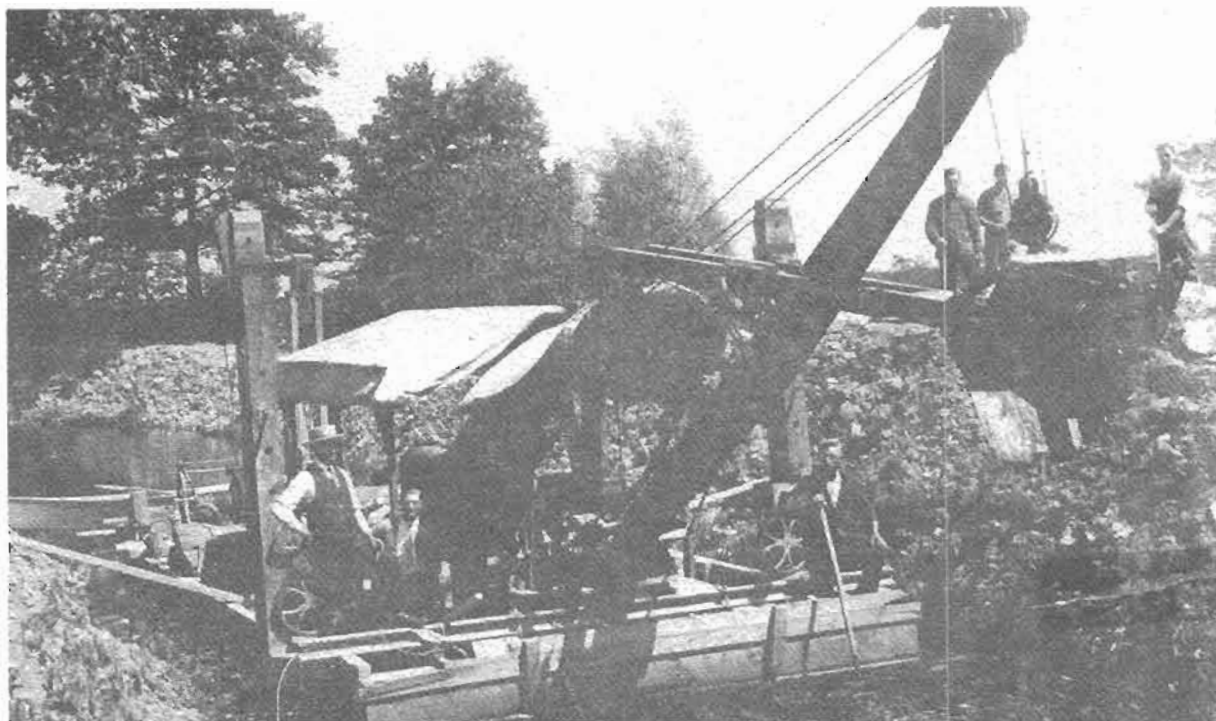
Évelina Landry

Gustave, né le 13 juillet 1882, est le fils de Jean-Baptiste Lorrain et de Sophranie Thibodeau. Le 28 février 1905, il épouse Évelina Landry, née le 27 avril 1883.

De ce mariage naissent sept enfants: Jeannette, mariée à Georges Derome; Marie-Rose, mariée à Hervé Beaudoin; Lucienne, mariée à Armand Rémillard; Ariste, marié à Anatolie Comeau; Roch, marié à Jeanne Marcil; Simonne, mariée à Osias Beaudoin; et Jean. Roch, Jeanne Marcil, Georges Derome ainsi qu'Armand Rémillard vivent encore. Tous les autres sont décédés.

Gustave est cultivateur à Napierville et hôtelier à Iberville. Contracteur général, il creuse la petite Rivière L'Acadie et en 1940, il obtient des contrats de bois pour la défense nationale. Tout en élevant ses enfants, Évelina seconde son mari dans son métier de cultivateur.

Évelina décède le 1^{er} octobre 1929, à l'âge de 46 ans. Gustave étant veuf, il épouse en secondes noces Joséphine Saint-Denis. À son tour, il décède le 8 mars 1955, à l'âge de 72 ans.



Gustave Lorrain à gauche, au bas de la photo

famille Édouard LORRAIN



Édouard Lorrain



Alice Samoïsette

Famille Dominique Samoïsette (1855-1942) et Azilda Poutré

Arthur	1880-1968	Saint-Blaise
Euclide	1881-1895	Saint-Blaise
Delphis	1883-1959	Saint-Blaise
Napoléon	1885-1972	Gravelbourg
Alexandre	1886-1918	Gravelbourg
Arsène	1888-1967	Saint-Jean
Alice	1890-1988	Saint-Jean
Épbrem	1891-1951	Gravelbourg
Oscar	1893-1973	Gravelbourg
Léo	1895-1982	Gravelbourg
Yvonne	1897-	Saint-Jean
Armand	1899-1978	Saint-Jean

Famille Édouard Lorrain (1880-1940) et Alice Samoïsette

Laurette	1912-1915	Saint-Blaise
Cécile	1913-	Saint-Jean
Madeleine	1915-	Saint-Jean
Juliette	1917-	Montréal
Jeannine	1919-	Saint-Jean
Roméo	1921-	Saint-Donat
Rita	1924-	Montréal
Estelle	1926-	Saint-Adèle
Yvan	1931-1977	Longueuil



Dominique Samoïsette



Azilda Poutré

Nous sommes très fiers de nos sources. Nos pensées profondes s'évoquent souvent vers Saint-Blaise, et tous nos voisins et amis avec qui nous avons vécu.

C'est un plaisir de participer au Centenaire de Saint-Blaise et des fêtes qui s'y dérouleront.

Nous exprimons les désirs de nos deux familles en offrant nos meilleurs vœux à la paroisse de Saint-Blaise.

Irma and Camille MASSEAU family



Camille and Irma with their dog Bruno, in 1935, 6 months after their wedding



Their 50th wedding anniversary with their children and grand-children; Lynn Grevatt, Richard Masseur, Janet Grevatt, Thomas Masseur, Melburn Masseur, Todd Masseur, Charles Masseur, Pierrette Masseur, Camelia Masseur Grevatt, Irma Paradis Masseur Russell Masseur, Camille Masseur



Camille was born on November 29, 1911 in Sabrevois. He is the fourth of a family of five children, french american descendent and was orphaned at the age of three of both parents. So he went from one relative to another, having to earn his living at a very early age, working for farmers, bakers, even doing the mail run.

He worked at Feller Institute from the Spring of 1927 till 1932. He was employed as fireman and in the laundry room where he even made a device to iron shirt sleeves. He went to public school in Henryville where he completed grade seventh.

Irma Paradis was born on January 28, 1911 in Saint-Blaise then Grande Ligne, in the same house in which she now lives at 1956 Principale and still sleep in the same room she was born. Out of her 75 years, she was lived in this house for sixty years so far. It is her paternal grandparent's house with whom she lived till she was married.

They also used to have the largest orchard of the Ligne with 550 trees. Irma is the eldest of five children of french Scott descendent. She went to Grande Ligne public school, then Feller Institute, where she completed grade eleven. Mister L.A. Therrien was the principal then.

Camille and Irma were married on October 27, 1934 in the french Baptist church, by pastor Emile Masse. After spending the winter with her grandparents, they moved to her father's house at 1625 Principale where

their son Melburn and daughter Camelia were born in 1937 and 1939 respectively. During that time, Camille had a blacksmith shop. He then got a job on a truck and they moved to Iberville. He was also working one night and one day a week for Central Vermont Railroad as watchman on bridge. Then he became a cook on the railroad gang. When the war broke out, he had a choice of joining the American army or leaving the U.S.A. So, back to Iberville he came. He worked at Brodie's as a monument polisher till he opened his shoemakers shop in Iberville on the corner of sixth avenue and first street. They were living on ninth avenue when Ronald was born in 1945. Two years later they came back to Saint-Blaise to what is now 1734 Principale. Charles was born in 1947 and he was one year old when they took over Grande Ligne store and post office. In 1950, they moved back to her birthplace.

This house was moved to its present site sometime in the 1800, as a stone house was built replace it. Irma recals; "just past the Carrière Montée, if one looks up the field to the right, there is a stone house, I believe it is empty. My grandfather Napoléon Paradis bought this house from my mother's uncle Edmond Perrier, who left for the west. After grandpa's death, grandma sold it to Raoul Lefebvre and we bought it back from his son Roger in 1950."

Camille has a workshop in the yard, this helps to keep him busy and from being lonesome.



Sitting, Olga, Rita and Irma Paradis





Esma Dubois, Charles-Émile, Madeleine, Georges, Omer et Léon, vers 1930

Léon Pinsonneault, fils d'Alfred Pinsonneault et d'Edwidge Samoïsette, naît à Napierville, vers 1880. L'abbé Cyrille Samoïsette, frère d'Edwidge et fils d'Anselme Samoïsette, est curé de Sainte-Agathe au Manitoba, alors pays de mission en majorité francophone. Incité par Cyrille à s'installer dans sa paroisse, Alfred part avec les siens qu'il devra quitter plus tard pour tenter sa chance en Californie. Sa famille est hébergée au presbytère de Sainte-Agathe où Léon y grandit.

Devenu jeune homme, ils s'engage au Canadien Pacifique. De ce fait, il bénéficie d'une passe lui permettant de voyager gratuitement dans ses temps libres. Rendu méfiant par le sort des canadiens français de l'Ouest depuis l'affaire Riel, il décide en 1902 de visiter son oncle Léon Samoïsette qui réside dans la maison de son père Anselme, maison qui existe toujours au 440, Route 223. Il aime le coin et décide de s'y installer en pension. En 1907, il épouse Esma Dubois et achète la boulangerie d'un monsieur Laroche qui l'initie à ce métier. En 1911, il achète la terre de son oncle. Vers 1917, il vend la boulangerie à M. Alfred Ménard et devient «gentleman farmer». Lui et son épouse décèdent au même âge et la même année, soit à 75 ans en 1955. Mentionnons qu'il fut marguillier et participa à l'actuelle décoration de l'église de Saint-Blaise. Il fut aussi candidat à la mairie et défait par deux voix.

Passons maintenant à leurs enfants. Charles-Émile naît le 16 octobre 1911 et demeure sur la terre paternelle jusqu'à son décès en 1974. Il gagne d'abord sa vie comme camionneur. Sous le régime Duplessis, il est cantonnier, poste qu'il perd en 1960 lorsque Lesage prend le pouvoir. Il devient alors camionneur artisan, profession qu'il exerce jusqu'à son décès. En 1953, il épouse Elizabeth Lincourt, originaire de Roxton

Ponds qui décède en 1959. Ils ont trois enfants: Luc, en 1955, réside à Saint-Joachim de Waterloo; Marc, en 1957, réside sur la terre paternelle et est économiste à la Banque Nationale du Canada et Denis, en 1959, réside à Westmount et est présentement aux études.

Omer, second enfant de Léon, naît le 27 décembre 1912. Pendant la dernière guerre, il s'établit sur une terre située dans l'actuelle paroisse Saint-Eugène, à Saint-Jean, appartenant alors à son père. Il la cultive tout en élevant des poules dont il commerce les oeufs et il le fait encore à l'âge de 74 ans. Il épouse Albertine Cailler en 1947, et ont trois enfants. Robert et Manon demeurent à proximité de leurs parents. Le premier épouse Giselle Ducharme et est l'heureux père de Carine. La seconde épouse Jean Brunelle et est mère d'Isabelle et de Stéphane. Daniel s'établit à Cookshire avec son épouse Céline Guay, originaire de Saint-Blaise. Ils ont trois enfants: Philippe, Julien et Marie-Ève.

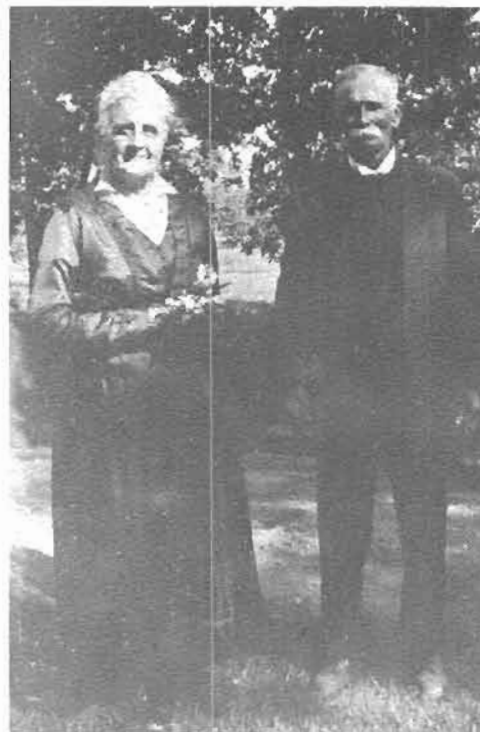
Madeleine, troisième enfant de Léon, naît en 1915. Elle épouse Roger Deslandes en 1949 et le couple s'établit à Saint-Jean. Leur fils François demeure à Saint-Grégoire avec son épouse Suzanne et leurs deux enfants: Philippe et Myriam.

Georges, dernier enfant de Léon, naît en 1917. Il épouse Gertrude Landry en 1948 et le couple s'établit sur la terre de sa belle-famille, située à l'entrée du village de Saint-Blaise. Il devient donc cultivateur exerçant aussi le métier de menuisier. Il a six enfants: Pierre et son épouse Lucette résident à Saint-Blaise, Yvan et Carole à Montréal, Louise à Saint-Jean et Jean et Élise habitent avec leur mère dans la maison familiale. Georges décède en 1981.

famille Sam McTAGGART



M. et Mme McTaggart



M. et Mme Brownrigg

William McTaggart, originaire d'Angleterre, arrive au Canada en 1906. L'année suivante, sa fiancée Eliza Amy Sclobe demeurée en Angleterre, vient le rejoindre à Montréal et ils s'épousent la même année. De leur union naissent sept garçons dont trois décèdent en bas âge. Aujourd'hui seulement deux d'entre eux vivent encore, soit Sam et Frédérick.

Sam naît le 26 décembre 1909, à Montréal. Il est le deuxième enfant de la famille. De 1912 à 1933, les McTaggart viennent passer les saisons estivales à Saint-Blaise. C'est ainsi qu'il rencontre Louise, celle qui allait devenir son épouse. Elle est la maîtresse d'école du dimanche à l'église baptiste de la Grande Ligne. Le 29 avril 1933, il épouse Louise Brownrigg à Saint-Blaise. Louise naît le 22 octobre 1899 et est la fille de William Brownrigg et d'Eunice Roy, de Saint-Blaise. Après son mariage, Sam s'établit définitivement à Saint-Blaise. En 1941, il fait construire sa maison sur la terre de son beau-père pour qui, à l'époque, il travaille comme cultivateur.

Il faut croire que certaines amours d'été sont vouées à durer car, en 1983, Sam et Louise célèbrent leurs noces d'or. L'année suivante, après une vie bien remplie, Louise décède à l'âge de 85 ans.

Sam, comme il le dit, est en semi-retraite. Il cultive encore sa terre et voit comme concierge à l'entretien de l'église baptiste. Toujours aimable, il est bien connu aussi pour son humour et sa gentillesse. Il est heureux de pouvoir vivre en toute tranquillité dans ce beau coin qu'est Saint-Blaise. Il profite de l'occasion qui lui est donnée pour souhaiter à tous un beau centenaire.



Sam McTaggart et Louise Brownrigg à leur mariage



Sam McTaggart et Louise Brownrigg à leur 50^e anniversaire de mariage

famille Laurette et Adrien MÉNARD



Le père d'Adrien, Denis Ménard, naît le 23 juillet 1866 et sa mère, Ida Boudreau, naît à Napierville le 8 juillet 1864. En 1871, lorsque son père, qui porte le même nom, construit sur le Chemin Richelieu (Route 9B) la maison illustrée sur cette page, Denis est encore enfant. Cette même maison, Adrien l'habite pendant 55 ans. Lorsque la paroisse de Saint-Blaise fut érigée en 1889, Denis habite Saint-Jean, mais avec la délimitation des bornes, il se retrouve à Saint-Blaise. Quelques années lui sont nécessaires avant de s'adapter à sa nouvelle paroisse.

Adrien naît à Saint-Blaise et fait ses études à l'école du rang no 1 à Saint-Jean. Il exploite une ferme avicole et une conserverie durant de nombreuses années sur la terre paternelle. Il est marguillier à Saint-Blaise de 1951 à 1954 et directeur de l'association des 3 fois 20 de Saint-Jean de 1977 à 1980.

Son épouse, Laurette Poulin, naît à Saint-Valentin. Elle poursuit ses études à l'École Normale Jacques-Cartier de Montréal et par la suite au Séminaire de Saint-Jean, afin d'obtenir son baccalauréat. Elle enseigne à Saint-Blaise, au collège commercial Marcoux de Saint-Jean, à l'école Notre-Dame du Sacré-Coeur et à l'école Beaulieu de Saint-Jean.

Après leur mariage en 1948, ils demeurent à Saint-Blaise pendant quelques années, pour ensuite déménager à Saint-Jean par commodité pour leur travail. Ils résident dans la paroisse Saint-Edmond.

Adrien et Laurette sont de grands voyageurs, ils ont visité une trentaine de pays. Ils pratiquent beaucoup de sports dont le ski de randonnée et la raquette en hiver, le golf en été et les quilles en toutes saisons. Ils sont membres de plusieurs associations et en suivent toutes les activités.

Leur fils, Jean-Pierre, né le 21 avril 1954, commence ses études à Saint-Blaise pour les poursuivre au Séminaire de Saint-Jean où il rencontre son épouse, Monique Choquette. Ils s'épousent en 1975 et poursuivent leurs études à l'Université Laval, à Québec, où ils sont diplômés en graphisme. Tous deux travaillent pour le Ministère de l'Éducation à Montréal.

C'est avec plaisir que nous nous joignons aux organisateurs pour commémorer le centième anniversaire de fondation de la paroisse de Saint-Blaise dans la joie et la fraternité.





En cette occasion, il nous fait plaisir de vous présenter un simple extrait sur la famille Mongeau.

Trois générations ont vécu sur la même ferme qui n'a cessé de croître d'année en année.

C'est en 1913 que Joseph Mongeau, marié à Céline Gagnon, achète une ferme. De leur mariage naissent trois garçons. Plus tard, en 1926, ils la vendent à leur fils Émile, marié à Hélène Thibodeau. Émile et Hélène ont huit enfants. Ils demeurent 35 années sur cette ferme qu'ils revendent en 1959 à leur fils Bernard marié à Carmelle Olivier. Ceux-ci ont sept enfants dont cinq filles et deux garçons.

Depuis tout ce temps, la ferme Bernard Mongeau et Fils est toujours en pleine évolution... en espérant une quatrième génération.



famille Nicole et Jean MORIN



Mariage de Nicole et de Jean Morin, le 12 septembre 1970 à Laflèche dans l'église Notre-Dame de l'Assomption

La famille de Nicole et de Jean Morin arrive à Saint-Blaise en 1974 et s'établit sur la descente Girardin. Sur un terrain donnant sur la rivière, ils s'installent dans un climat de paix et de tranquillité.



Nicole Provancher Morin, née à Laflèche. Ses ancêtres sont natifs de Nicolet.



Jean Morin, né à Saint-Hyacinthe. Ses ancêtres demeuraient dans la région de La Présentation



Maxime, né à Saint-Blaise le 8 janvier 1975



Valérie, née à Saint-Blaise le 4 octobre 1974

famille Alfred OLIGNY



Alfred, né à Saint-Blaise le 8 novembre 1915, est le fils d'Elphège Oigny et de Pamela Lorrain. Ses ancêtres Jean-Baptiste Lorrain et Jean-Baptiste Oigny sont originaires de Saint-Blaise. Il existe même une station du chemin de croix au nom de ce dernier.

Le 14 juillet 1940, Alfred épouse Cécile Béchard, fille de Rosario Béchard et de Véronique Leblanc. Très jeune, Cécile venait à Saint-Blaise car son père avait bâti le deuxième chalet au bord de l'eau, vers 1913.

De leur union naissent trois garçons. Fernand, né le 3 février 1942, est maintenant avocat professeur. Il étudie au collège Saint-Laurent, à l'Institut de Technologie Laval, au Saint-Michael Winooski, l'espagnol à Mexico, le droit à Ottawa et à Montréal. Sa compagne, Gaétane Jacques, native de Saint-Elzéar-de-Beauce, fait son cours d'infirmière à l'hôpital Saint-Luc et ses études de droit à Ottawa et à Montréal. Leur bureau d'avocats est situé sur la rue Saint-Denis à Montréal. André, né le 21 mai 1944, étudie au collège Laval, à

l'École technique pour un diplôme en coiffure et au Saint-Michael Winooski. Il travaille pour la compagnie General Motors à Sainte-Anne-de-Bellevue. Le 31 août 1968, il épouse Huguette Tibert de Saint-Édouard. Huguette travaille à la Banque Royale. Ils sont les parents d'une grande fille de douze ans, Chantal, qui est une première de classe et étudie l'orgue et ils résident à Candiac. René, né le 4 avril 1948, étudie au collège Laval, à l'École technique et au Saint-Michael Winooski. Il est représentant pour la compagnie General Motors à Québec. Le 6 septembre 1975, il épouse Lise Leblanc, native de Saint-Omer en Gaspésie et ils résident à Neufchâtel, près de Québec. Lise travaille comme adjointe au crédit et à la consommation à la Banque Nationale.

Pendant plusieurs années, Alfred travaille sur sa ferme. Il travaille avec son père pour Collet & Frères qui a un plan d'asphalte sur sa terre quand la grande route est pavée. Il travaille aussi à préparer les bâtisses



Chantal, petite-fille de Cécile et d'Alfred



Maison familiale, mai 1985



pour les prisonniers de guerre. Ils les ont vus quand ils sont descendus du train: des beaux gars bien habillés, avec leurs guitares ... Comme ils ont une grande maison, ils gardent jusqu'à neuf pensionnaires. Un caporal et sa femme sont les derniers à partir en 1945. Tout en cultivant, Alfred fait le commerce des animaux et boucherie à toutes les semaines.

Depuis 46 ans, il demeurent dans une maison bâtie en 1890 qu'ils ont payé 2,600\$ en 1942. Alfred a beaucoup de souvenirs, entre autres: le 26 juin 1938, à 8 heures du matin, pendant que Roger Longtin (26 ans) monte au clocher, son câble se casse et il tombe avec sa peinture sur le perron de l'église; en 1950, c'est le clocher de l'église qui tombe; en 1950, la fête des mères sur le perron de l'église où l'on retrouve la plus vieille et la plus jeune maman; en août 1951, dans le temps de M. le curé Lucien Gagnon, Cécile organise une tombola dans les remises de l'église pour un profit de 589,12\$; en 1958, bénédiction nouvelle pour les armoiries et le calvaire; le 27 mai 1962, à la demande de Monsieur le curé Corriveau, Mme Cyrille Poissant envoie à l'extérieur 400 invitations pour le 75^e anniversaire et on demande à Alfred et Cécile de s'occuper de décorations; le 3 janvier 1968, lors du hold-up à la Caisse populaire de Saint-Blaise, Alfred est couché par terre avec un canon dans les côtes; le 22 décembre 1968, un incendie se déclare au collège Feller.

En 1969, M. Louis Bilodeau et M. Aimé Latour rencontrent Cécile pour qu'elle organise la soirée canadienne à Sherbrooke, le 12 janvier 1970, et ce fut fait avec beaucoup de plaisir; du temps de M. l'abbé Maurice Girard, le 7 décembre 1974, Cécile Oligny, Véronique Brault, Aimé Latour, maire, et d'autres bénévoles organisent le premier souper paroissial dans la salle de l'école qui est une très belle réussite (327 repas sont servis pour un profit net de 933,35\$); tous les ans, ils organisent un souper et une épluchette de blé d'Inde et ce jusqu'en novembre 1979. Cécile organise plusieurs voyages en autobus pour l'Âge d'Or de Saint-Blaise.

Ils ont fait beaucoup de bénévolat pour l'église et



M. et Mme Oligny avec Mgr Lebel et l'abbé Girard, lors de la fondation du C.P.P.

étant voisins, ils en font encore. Cécile s'est occupée des quêtes et des dîmes du 3 septembre 1974 au 18 septembre 1979 et du cimetière jusqu'au 28 janvier 1983. Elle oeuvre encore pour l'hôpital et la Croix Rouge.

Alfred a été directeur de la Caisse populaire de 1969 à 1977, des loisirs, de la Saint-Jean-Baptiste, commissaire d'école, marguillier pendant deux termes, vice-président de l'Âge d'Or et Cécile a été présidente des fermières, marguillière et membre du C.P.P.

Depuis six ans ils louent leur ferme. Avec leurs enfants, ils ont fait plusieurs beaux voyages: Paris, Londres, Munich, Lourdes, Chamonix, Genève, Nice, Limoges, Monaco, Portugal, Espagne, Gibraltar, Maroc, Hawaii, Mexico, Acapulco, Cuba, Martinique et Guadeloupe, Californie, Ouest Canadien et Américain, sans parler de la Floride plusieurs fois et du Canada: Maritimes, Gaspésie, Lac Saint-Jean, etc... Leur prochain voyage sera la Grèce s'ils en ont la santé.



Bâtiments de ferme, en septembre 1977



Au camp, en 1929

famille Bernadette GRÉGOIRE et Édouard OLIGNY



Gisèle



Jacqueline

Édouard Oigny et Bernadette Grégoire, tous deux natifs de Napierville, se rencontrent et s'épousent dans cette paroisse. Après leur mariage, ils s'installent sur leur ferme à Saint-Blaise où naissent leurs enfants: Marcel, homme d'affaires de Laprairie; Maurice J., courtier agréé en assurances de Saint-Jean; Jean-Marie, électronicien de Montréal; Clovis, commerçant de Saint-Jean et agriculteur de Saint-Blaise; Gisèle, infirmière licenciée de Montréal et Jacqueline, adjointe en administration de Saint-Jean.

Au moment de leur retraite, ils vendent leur ferme et conservent leur maison où ils ont encore le bonheur de résider durant la belle saison. Malgré qu'ils soient propriétaires à Saint-Jean, où ils se plaisent à vivre, leur coeur et leurs meilleurs souvenirs appartiennent à Saint-Blaise.

Nous saluons les gens de la paroisse.



Édouard et Bernadette



Édouard et ses quatre fils : Louis, Jean-Marie, Maurice et Marcel

famille Pierrette et Clovis OLIGNY



Clovis, fils d'Édouard Oligny et de Bernadette Grégoire, naît le 19 avril 1936 en la paroisse de Saint-Blaise. Le 2 juin 1962, il épouse Pierrette Dubuc, fille de Lionel Dubuc et de Régina Rossignol. De cette union, naissent quatre enfants dont trois filles et un garçon : Sylvie, diplômée du Collège informatique du Canada; Josée, diplômée de la haute coiffure «Rolande Saint-Germain»; François, diplômé de l'école de mécanique agricole de Saint-Hyacinthe; et Diane, étudiante en secondaire V à l'école Beaulieu de Saint-Jean.

Clovis fait ses études primaires à Saint-Blaise, son secondaire au collège Saint-François-Xavier de Montréal et se perfectionne en construction en suivant des cours du soir pendant quatre ans. En 1959 il devient entrepreneur général en construction.

En 1973, toujours contracteur, il érige sur un de ses terrains le magasin Piscines Jacques Cartier Inc. En 1979 vient s'ajouter un autre commerce, les produits du consommateur John Deere.

En 1981, déjà co-proprétaire avec son frère Marcel des Édifices Lanctôt, il construit un bar-terrasse sur la place du quai à Saint-Jean. Le retour à la ferme se fait en 1978 et un autre de ses rêves se réalise alors qu'il devient copropriétaire avec son frère Maurice d'une ferme de 350 arpents à Saint-Blaise. Ensemble ils réussissent à l'agrandir, la transformer et à la drainer afin d'y faire la culture du maïs-grain. Une petite érablière de 1500 érables dans leur petit bois de 25 arpents fait le bonheur de bien des gens au printemps.

Clovis trouve malgré tout le temps de s'impliquer dans de nombreuses associations: membre fondateur de l'Association de la construction de la Vallée du Richelieu qu'il préside en 1973-1974; membre fondateur de l'Association des commerçants de piscines de la Province de Québec qu'il préside également de 1978 à 1981, directeur de la Commission de formation profes-

sionnelle de la Montérégie; représentant du Centre de consultation régionale, (construction); directeur de l'Union des producteurs agricoles, section Saint-Jean; membre du Club Optimiste et Chevalier de Colomb.

En 1986, profondément attachés à leur coin natal, Clovis et sa famille s'installent à Saint-Blaise, près de leur ferme. Ils tentent de vivre plus que jamais selon les valeurs inculquées par leurs parents: amour de la nature, respect de ce qui a été et de ce qui est.





Tilly, Hans, Brigitte, Jean et Alice

La famille Olsthoorn s'établit à Saint-Blaise en octobre 1975, un an après son arrivée au Québec. Originaires d'Europe, cette famille a ses racines en Hollande plus précisément. Jean, Lilly, Tilly et Alice, les quatre petits blonds âgés respectivement de 11, 10, 9 et 6 ans, ont alors de la difficulté à s'exprimer en français, qui après tout n'est que leur langue d'adoption. André, lui, connaît déjà le Québec puisque dans les années cinquante, il y a séjourné huit ans comme bûcheron. En juin 1977, après deux ans de maladie, Madame Olsthoorn est décédée.

La ferme laitière d'André se situe au 186, 94^e Avenue, à Saint-Blaise, et appartenait précédemment à Lionel Verdon.

En 1983, la famille s'agrandit: Trois autres hollandais se joignent à eux: Gerda et ses deux enfants, Hans et Brigitte Schrama (17 et 15 ans). Les trois nouveaux, arrivés le 20 octobre, ne parlent pas un mot de français mais font de leur mieux pour l'apprendre.

Pendant deux ans la famille reste stable, mais le 13 juillet 1985, Lilly se marie avec Daniel Poussard, fils de Jean Poussard de Saint-Blaise. Ils s'installent à Saint-Constant et de leur union naît un garçon le 15 juin 1986, qu'ils nomment Jean-Philippe.

Puis, le 5 juillet 1986, Jean épouse Lucienne Van Mil, fille de parents hollandais, et ils s'installent à Laval. À son tour, en juillet 1987, Tilly se mariera avec Jacques Chouinard de Saint-Constant.

Comme vous le constatez, il y a eu plusieurs changements dans les dernières années et on en prévoit bien d'autres encore.



Ferme laitière

Irène et Michel PAQUETTE Family



Michel «Mike» is the second of five children born to Laurier Paquette and Cecile Marcoux. He was born in Saint-Jean in 1953, and has lived in several provinces of Canada due to the fact that his father was in the Armed Forces for many years. His family returned to Saint-Jean when Mike was sixteen years old. His parents are presently living in Saint-Jean, and his brother and three sisters are living in nearby L'Acadie and Saint-Luc.

Irene is the eldest of four children born to Karl «Charly» Huber and Rosa Wyder. Her parents came to Canada from Switzerland in 1952 when their employer, Brown Boveri, opened a plant in Saint-Jean. She was born in Saint-Jean in 1954, and was raised in Saint-Jean and Iberville, where her parents are presently living with her brothers. Her sister lives in L'Acadie.

Irene and Mike met on the train travelling to Montréal where they were completing courses at Dawson College in Data Processing and in Mechanical Technology. They were married in Saint-Jean in April 1977 and soon after moved to Ottawa, where they lived for two years. In 1979 they moved back to Quebec so that Mike could join his father-in-law's business, Metelec, in Saint-Jean.

Irene and Mike purchased property on Montée-de-la-Cannerie in 1980, hoping to build their own house on it one day. Mike's experience as a draftsman enabled him to design and draw the house plans, and with lots of help from both families as well as friends, the house was built in the Summer of 1982. The following spring marked the birth of their first son André on March 26th, 1983.





John Frédéric Paradis naît sur la Grande Ligne, le 24 février 1915. Il s'engage dans la « Royal Canadian Air Force » en 1940 et y sert son pays jusqu'en 1945.

En 1941, il épouse Doris Hoy, institutrice de Laprairie. En 1946, John revient à Saint-Blaise et achète alors la ferme de Madame Paul Hart. Cette ferme appartenait originellement à John Hart, le grand-père de celle-ci.

John et Doris ont quatre enfants: Frances (Mme John Connor), Carolyn (Mme Gilles Dupont), Charles et Brian, ainsi que trois petits-enfants: Keith Connor, Kimberley et Kelly Paradis.



famille Théodore PARADIS



Alice et Théodore, en 1940



Murielle et Carole

Rémi Paradis, cultivateur et Mary Hart demeurent sur le Petit Bernier lorsque naît Théodore, le 29 août 1913. Au mois d'octobre suivant, ils déménagent sur la Grande Ligne. Alice Harvey, née le 2 juin 1913, est la fille de George Harvey et d'Ellen Gendreau, de la Grande Ligne. Ils fréquentent la petite école du rang et poursuivent leurs études à l'Institut Feller.

Ils s'épousent le 14 septembre 1940, à l'église baptiste de la Grande Ligne. Théodore travaille sur la ferme de son père, mais comme il a déjà trois frères et quatre sœurs, il n'est pas nécessaire pour lui d'y rester. L'aîné reste donc avec son père. Un de ses frères tra-



Lawrence



Nancy

vaille sur la ferme de l'Institut Feller quand le gouvernement prend possession de l'institut pour y abriter des prisonniers.

Théodore travaille chez Singer à Saint-Jean pendant 12 ans. Par la suite, il achète la ferme laitière de son beau-père, à Saint-Blaise, lorsque celui-ci prend sa retraite en 1972. De leur union naissent trois enfants: Lawrence, le 10 octobre 1941, Gérald, le 5 mai 1943 et Estelle, le 16 décembre 1945. Lawrence, cultivateur et directeur de la ferme du Centre de la Grande Ligne, est marié à Murielle Girard, fille de Paul-André Girard. Ils ont deux filles: Carole et Nancy. Gérald, technicien en communications, travaille à Montréal chez Télé-Globe Canada. Il épouse Olga Fogarty, de Terre-Neuve et demeurent à Brossard. Ils ont une fille nommée Tanya. Estelle, secrétaire chez L. M. L. Électrique, mariée à Georges Masseau, garagiste de Saint-Blaise, est décédée à l'âge de 32 ans. Ils ont un fils nommé David.

Ils habitent une maison plus que centenaire, laquelle était la beurrerie de Saint-Blaise.



Olga, Gérald et Tanya



Georges et Estelle



David

famille Joseph PEETERS



Son père, Auguste Peeters et sa mère, Maria Mertens, nés tous deux à Anvers en Belgique, arrivent au Québec en 1954 avec leurs quatre enfants: Joseph, François, Rita et Léonie. Ils font l'acquisition d'une terre et d'un troupeau laitier, à Henryville.

Le 7 août 1965, à Saint-Blaise, Joseph épouse Lydia Van Erum, née le 21 décembre 1942, à Kessel en Belgique. Destinés à l'agriculture, Joseph et Lydia deviennent propriétaires de la terre paternelle en 1967. Ils la revendent au père de Joseph, Auguste Peeters en 1968, pour venir s'établir à Saint-Blaise. Deux ans plus tard, ils acquièrent la ferme laitière de François Van Erum, beau-père de Joseph.



De leur mariage naissent trois enfants: Sonia, le 19 septembre 1966, Marc, le 9 mars 1969 et Karine, le 25 septembre 1974.

Aujourd'hui encore, Lydia et Joseph continuent à exploiter et à améliorer leur ferme. Par leur travail et leur ténacité, ils ont su faire de cette ferme un endroit où il fait bon vivre.



famille Édouard PÉRON



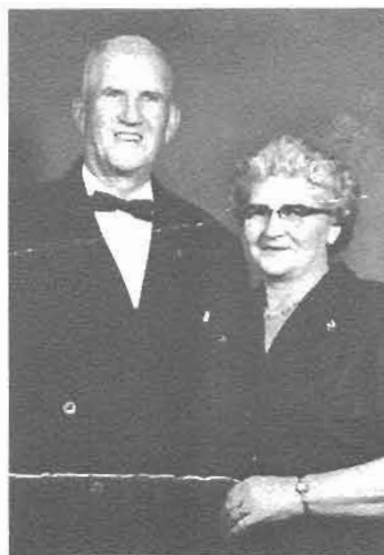
La maison avant les rénovations



La famille Édouard Péron



Paul O'Neil Péron et Irène Lord



Harry Maybee et Lillian Burns

Édouard naît le 12 janvier 1928, dans la petite maison qui abrite aujourd'hui le musée Feller. Il est le fils de Paul O'Neil Péron, du coin Douglas de Napierville et d'Irène Lord, originaire de Saint-Blaise.

Le 16 juillet 1955, Édouard épouse Theresa Maybee, fille de Harry Maybee, du Michigan et de Lillian Burns, de la Nouvelle-Écosse. De cette union naissent trois enfants: Michel, Kathleen et Pierre. En 1981, Kathleen épouse Brendan Ried.

Leur maison fut construite en 1910 par Homère Lord, frère d'Horace Lord et grand-père d'Édouard. Édouard est actuellement à l'emploi du ministère des Transports à Napierville, comme chef d'équipe et Theresa travaille comme magasinier au Centre de la Grande Ligne.



Pierre et son amie Pierrette Masseau

famille Jean-Louis PERRIER



Les ancêtres Louis Perrier et son épouse Elmire Le-febvre arrivent à Saint-Blaise en septembre 1853. Ils ont dix enfants dont Joseph, héritier de la terre paternelle et Monseigneur Philippe Perrier.

Jean-Louis, fils de Joseph, épouse Marie-Jeanne Boudreau, le 23 juin 1936. Sept enfants naissent de leur union : Monique, Jean-Luc, Jocelyne, Claude, Réjeanne, Sylvie, Daniel et trois petits-enfants : Chantal, Isabelle

et Philippe. Au printemps 1938, Jean-Louis se porte acquéreur de la ferme paternelle qu'il revend en juin 1966, après 30 ans d'exploitation.

Les enfants de Claude : Isabelle, 17 ans et Philippe, 5 ans.

Jean-Louis et Marie-Jeanne célèbrent leur 50^e anniversaire de mariage en juin 1986, entourés de leurs enfants et petits-enfants.



famille Léo PERRIER



Joseph Perrier, marié à Georgianna Lefebvre. Ils eurent onze enfants dont Jean-Louis et Léo

Léo Perrier naît à Saint-Blaise, le 22 juin 1911. Il y demeure avec sa famille jusqu'à l'âge de 17 ans et en gardera un très bon souvenir.

Depuis son départ pour Montréal, il lui est toujours agréable d'y revenir pour rendre visite à son frère Jean-Louis.



Léo Perrier, son épouse Pâquerette, leurs enfants : Michel, Céline et Serge. Ils ont trois petits-enfants : Marc, Martine et Caroline

Les réunions familiales entre frères et soeurs s'avèrent des moments privilégiés pour se remémorer les faits et gestes de leur jeunesse vécue à Saint-Blaise.

Aujourd'hui marié à Pâquerette Desrochers et père de Michel, Céline et Serge, ils apprécient chacun de leur passage à Saint-Blaise.

L'anniversaire de la paroisse lui procure une bonne occasion d'y venir fêter. Les connaissances sont moins nombreuses à l'église, mais il adore retrouver le lieu de sa naissance, même à un âge plus avancé de sa vie.



La famille réunie chez Jean-Louis

famille Nicole FORGET et Jean-Yves PERRAS



Mariage de Nicole et de Jean-Yves,
le 23 septembre 1978

Jean-Yves Perras est le fils d'Emmanuel Perras et de Rose-Andrée Lamarre, d'Hemmingford. Nicole Forget est la fille de Léo Forget et de Thérèse Dérageon, de Saint-Paul-de-l'Île-aux-Noix.

Jean-Yves, né à Saint-Luc le 28 mars 1957, est le troisième d'une famille de cinq enfants, soit trois filles et deux garçons. Par la suite, il demeure dans la paroisse de Lacolle pendant quelques années et un peu plus tard, il déménage à Hemmingford. Jean-Yves exerce le métier de camionneur.

Nicole, née à Saint-Paul-de-l'Île-aux-Noix le 18 octobre 1956, est la deuxième d'une famille de cinq enfants également composée de trois filles et deux garçons. Nicole a toujours demeuré à Saint-Paul.

Jean-Yves épouse Nicole le 23 septembre 1978, à Saint-Paul-de-l'Île-aux-Noix. De leur union naissent Marie-Claude, le 26 septembre 1981 et Véronique, le 28 mars 1987. Marie-Claude fréquente la maternelle de l'école Saint-Blaise.



Marie-Claude, Nicole et Jean-Yves Perras



Véronique, née le 28 mars 1987



Résidence familiale, depuis 1979

famille Cyrille POISSANT



Monsieur Arsène Poissant est issu de la sixième génération dont l'ancêtre était Jacques Poissant, dit Lassaline, venu de France en 1684, avec trois cents soldats à la demande de Monseigneur de Laval.

Monsieur Arsène Poissant naît dans cette maison de la Première Ligne de Saint-Blaise. Il est le fils de Laurent Poissant et d'Édward Moreau, issu d'une famille de dix enfants dont trois religieuses.

Arsène épouse, en premières noces, Alice Denault et ont un fils. Après le décès de sa première femme, il épouse, en secondes noces, Malvina Denault et ont quinze enfants dont un prêtre, Monseigneur Joseph Poissant, camerier secret et une religieuse Caroline, soeur de Sainte-Anne.

En 1907, Arsène et sa famille partent pour aller demeurer à Saint-Luc, sur la ferme de son beau-père et il y décède en 1915.

Au printemps de 1923, Madame Arsène Poissant vend la ferme paternelle de Saint-Blaise à son fils Cyrille. Celui-ci épouse Adrienne Girard, le 15 août 1923.

Ils vivent à la ferme paternelle agrandie de 221 acres, avec leurs trois enfants: Claire, Léo et Lucie. Cyrille meurt en 1959 d'une tumeur au cerveau.

La ferme est vendue en 1960 et Madame Adrienne Poissant, âgée de 87 ans, vit au village de Saint-Blaise avec sa fille Lucie. Quant à Claire, elle entre en communauté chez les Soeurs du Bon Conseil de Montréal en 1953, et Léo vit à Montréal avec son épouse Christiane Bélanger. De leur union naît leur fille Michèle en 1972.

La maison paternelle de la ferme Poissant fut incendiée en 1969.



famille Marielle et Albert POIRIER



Résidence et ferme de Vincent Poirier, vers 1875



Mariage de Charles-Henri et de Blanche, le 6 juillet 1932



Charles-Henri, Blanche et leurs enfants, à l'occasion de leur 40^e anniversaire de mariage

C'est vers les années 1870-1871 que Vincent Poirier s'établit sur une terre située sur le rang Richelieu, aujourd'hui Route 223, avec son épouse Rose-de-Lima Bourgeois. De cette union naissent quatre enfants: Vincent, Charles-Odilon, Rose-de-Lima et Joseph.

Charles-Odilon cultive la terre paternelle. Vers 1902, il épouse Zélia Roy. Six enfants naissent de cette union: Céline et Marguerite, décédées en bas âge, Charles-Henri, époux de Blanche Savage, Rose-Aima, épouse de Georges Lécuyer, Cécile, épouse d'Alfred Oigny et Alice, épouse de Lionel Oigny.

Charles-Henri continue aussi la culture de la terre paternelle qu'il achète en 1938. Le 6 juillet 1932, il épouse Blanche Savage, fille de Damien Savage et de Délima Sénécal. Cinq enfants naissent de ce mariage: Albert, époux de Marielle Fortin, Anita, épouse de Gérard Marcil, Mariette, épouse de Raynald Boudreau, Marcel, époux de Denise Tremblay et Jean, décédé en bas âge.



Résidence de Charles-Henri Poirier, vers 1935



Le 16 août 1958, Albert unit sa destinée à Marielle Fortin, fille de Donat Fortin et d'Antoinette Girard, de Napierville. Cinq enfants naissent de cette union, Lise, née le 29 août 1959, demeure à Napierville et travaille comme journalière. Le 7 juin 1980, elle épouse Robert Tétrault, employé de William Houde Ltée de Saint-Jacques. Ginette, née le 6 décembre 1961, demeure à Farnham et travaille au Chocolat Roman à Saint-Jean. Elle est fiancée à Guy Marchessault, employé de Domco à Farnham. Rita, née le 26 juillet 1963, est secrétaire. André, né le 7 juin 1966, a terminé son cours en gestion agricole et travaille sur la ferme familiale. Luc, né le 29 octobre 1969, est encore aux études.



Résidence actuelle de Marielle et d'Albert



Famille Albert Poirier



Mariage de Marielle et d'Albert

Le 3 février 1961, Albert achète la terre paternelle qu'il cultive depuis ce temps en association avec son frère Marcel, en plus de louer plusieurs autres terres voisines qu'ils ont achetées en 1980, 1982 et 1984.

Une cinquième génération se dessine sur la ferme ancestrale. André et Luc désirent exercer le métier d'agriculteur sur la ferme de leur père.

À l'occasion des fêtes du centenaire, nous voulons rendre témoignage aux ancêtres, qui par leur courage et leur ténacité, ont construit notre paroisse.



La ferme actuelle

famille Nicole et André POISSANT



Résidence d'autrefois (1960)

Originaires de Napierville, c'est en 1942 que Bruno Poissant et Jeanne Boutin s'établissent à Saint-Blaise dans la Deuxième Ligne. Deux enfants naissent de leur union : Thérèse et André.

André fait ses études primaires à Saint-Blaise et obtient, en 1961, un diplôme en agriculture du collège de Saint-Rémi. Par la suite, il aide son père aux travaux de la ferme et en fait l'acquisition le 1^{er} septembre 1968.

L'année suivante, le 6 décembre, André épouse Nicole Couture, fille de Léonard Couture et de Béatrice Bourgeois, de Sherrington. De cette union naissent Jocelyn, le 1^{er} janvier 1977 et Nadine, le 15 janvier 1980. Tous deux sont étudiants à l'école de Saint-Blaise.

Pour assurer l'expansion de la ferme, Nicole et André font, en 1975 et en 1979, l'acquisition de divers



La ferme d'aujourd'hui

lots du voisinage. Les occupations principales sont maintenant la production laitière et l'élevage de bovins Holstein de race pure. La rénovation, l'organisation et l'entretien des champs et des bâtiments font partie de leurs grandes aspirations.

En 1978, la construction d'une nouvelle résidence familiale permet le déménagement de la maison paternelle où logent maintenant leur employé et sa famille.

Tout au long de la vie

Il y a un temps pour tout

Il y a un temps pour grandir

Un temps pour aimer

Et il y a un temps pour se souvenir ...

Nous rendons hommage aux organisateurs des fêtes du 100^e anniversaire de la paroisse de Saint-Blaise et nous les félicitons de leur travail.



André, Jocelyn, Nadine et Nicole



Bruno et Jeanne, lors de leur 25^e anniversaire de mariage

famille Germaine BONNEAU et Jean POUSSARD



Germaine et Jean



Lily et Daniel

Né à Cherbourg, en Normandie, Jean Poussard arrive à Saint-Blaise avec ses parents en 1951. Un an après, ils achètent une ferme laitière à Napierville. En 1961, il épouse Germaine Bonneau, native de Sainte-Sabine. Après leur mariage, ils achètent la ferme paternelle où ils demeurent jusqu'en 1977. Ils s'installent ensuite sur une ferme à grande culture à Saint-Blaise.

De leur union naissent trois enfants: Daniel, né le 27 août 1963, technicien en électronique, qui épouse Lily Olsthoorn, le 13 juillet 1985; Sylvain, né le 13 juillet 1966, qui après avoir terminé ses études en exploitant de ferme à l'Institut agricole de Saint-Hyacinthe, travaille sur la ferme; et Chantal, née le 19 mars 1969, qui étudie en réadaptation physique, au Cégep Montmorency de Laval.

Nous sommes heureux de rendre hommage aux pionniers de la paroisse.



Sylvain



Chantal



La ferme familiale

famille Joseph RICHARD



Joseph Richard et Georgette Bédard, lors de leur mariage



Georgette, à l'âge de 6 mois



Mariage de Georgette Richard et de Michel Vallières

Joseph Richard naît à Saint-Pacôme, le 10 juin 1912. Le 18 avril 1948, en l'église Saint-Romuald de Lévis, il épouse Georgette Bédard, née le 29 décembre 1912 à Saint-Michel, fille de Georges Bédard et d'Emma McReady, irlandaise.

Jos est cuisinier au Collège Militaire Royal de Saint-Jean et Georgette est membre de la chorale depuis 1975. Ils habitent au 91, de la 17^e avenue.

Joseph et Georgette ont trois enfants. Jean-Marie, naît le 27 janvier 1950 et épouse Nicole Pelletier à Ville D'Anjou, le 28 février 1981. Ils habitent Kirkland de-

puis 1983. Alfred, leur deuxième fils, naît le 19 février 1953 et leur fille Georgette, naît le 4 décembre 1955. Le 24 avril 1976, elle épouse Marcel Vallières, militaire, né en Allemagne le 6 juin 1955 et ils y demeurent depuis 1985. Tous leurs enfants naissent à Lévis et sont baptisés en l'église Saint-Romuald.

Deux petits-enfants, baptisés dans l'église Saint-Joachim de Pointe-Claire, complètent la famille. Éric, naît le 7 juillet 1983 et est baptisé le 16 octobre. Christian, quant à lui, naît le 1^{er} avril 1986 et est baptisé le 22 juin.



Mariage de Jean-Marie Richard et de Nicole Pelletier



Les petits-enfants: Éric et Christian

familles Gilles ROULIER et Fernande TRUDEAU



Né à L'Acadie, le 25 juin 1951, cinquième de sept enfants et manoeuvre de métier, Gilles est le fils de feu Charles O. Roulier, agriculteur et de Fernande Larocque d'Iberville, infirmière.

Fernande, née à Saint-Bernard-de-Lacolle, le 15 décembre 1952, est la troisième de cinq enfants, secrétaire de métier et fille de feu Lionel Trudeau, agriculteur et de feu Rollande Olivier, de Lacolle, ménagère.

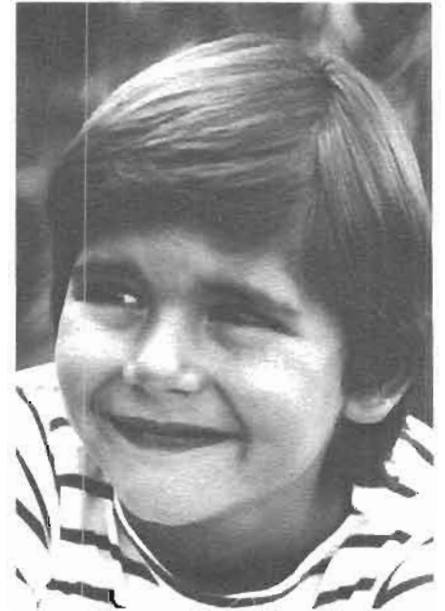
Nous avons deux filles: Édith, 4 ans, née le 24 mai 1982 et Charlene, 2 ans, née le 29 septembre 1984.

Résidant à Saint-Blaise depuis juin 1984, nous désirions nous établir à la campagne, à proximité de la ville de Saint-Jean-sur-Richelieu. Notre recherche s'est donc arrêtée sur une maison du Grand Bernier, acquise dès lors.

Très heureux d'y vivre, il fait bon d'être à Saint-Blaise.



famille Doris ROBERT ROY



Doris Robert, née le 20 avril 1950, deuxième d'une famille de cinq enfants, fille de Jacques Robert et de Fernande Tremblay, grandit à Saint-Blaise.

Après le décès de Jacques, la famille s'installe à Montréal-Nord. Doris ouvre son premier restaurant à Montréal, en 1969. En 1974, le mal du pays se faisant sentir, sa mère bâtit le Bar-Salon Saint-Blaise et Doris en devient copropriétaire avec elle.

Le 20 mars 1976, elle épouse Gilles Roy, né le 1^{er} juin 1950, à Farnham. Il est le cinquième d'une famille de neuf enfants, fils d'Ernest Roy et de Léoze Goupil. Ils établissent leur résidence familiale à Saint-Blaise, sur la 42^e avenue.

Gilles travaille en imprimerie et par la suite en hôtellerie à Saint-Jean. De 1973 à 1979, il travaille au club de golf de Saint-Jean, comme barman pour ensuite en devenir le gérant général. En 1979, il laisse son emploi pour travailler au Bar-Salon Saint-Blaise avec son épouse. S'activant tous les deux, le commerce grandit et devient, en 1983, l'actuel Saint-Tropez, soit un bar, restaurant, terrasse, piscine, marina et en plus d'un service de traiteur.

De cette union naissent : Francis, le 27 août 1977 et Karyne, le 6 novembre 1979.

C'est à Saint-Blaise que la petite famille grandit, heureuse de célébrer le 100^e anniversaire de la municipalité de Saint-Blaise.





Voici la famille de Gilles Roy, résidant sur la rue Principale à Saint-Blaise, depuis 1974.

Gilles, né à Saint-Paul-de-l'Île-aux-Noix, fils de Jean-Marie Roy et de Claire Forget, fait ses études à Saint-Paul-de-l'Île-aux-Noix et à Saint-Jean-sur-Richelieu. Il travaille comme camionneur artisan de 1967 à 1980. En 1980, il délaisse le camionnage pour devenir copropriétaire d'un commerce de machineries agricoles situé à Napierville. En novembre 1983, il a l'honneur d'être élu conseiller municipal.

Denise, née à Iberville, fille de Fernand Langlois et de Rita Labelle, fait ses études à Saint-Luc et à Saint-Jean-sur-Richelieu.

Denise et Gilles unissent leur vie au mois de novembre 1972, en l'église de Saint-Luc. De cette union naissent: Mélanie, le 26 juin 1975 et Danny, le 14 janvier 1979. Tous deux ont débuté leurs études à l'école de Saint-Blaise.



famille Francine DALBEC et Michel-André ROY



Résidence avant la restauration, en 1970. La galerie ceinturant la façade n'était pas d'origine puisqu'elle a été construite au début du siècle

Michel-André Roy, né à Verdun le 9 octobre 1942 est le quatrième d'une famille de six dont les ancêtres sont originaires de Normandie. Michel unit sa destinée à Francine Dalbec, née à Montréal le 21 novembre 1944. Elle est l'aînée d'une famille de deux enfants et ses ancêtres proviennent de la Guyenne, France.

Le 19 juin 1970, ils achètent leur résidence de Martial Roy. Cette maison a donc toujours appartenu à des Roy depuis sa construction, en 1809. Il existe d'ailleurs un lien de parenté entre les deux familles vers la septième génération.

Le mariage a lieu en la chapelle Sacré-Coeur de l'église Notre-Dame de Montréal, le 9 octobre 1971. Trois enfants naissent de cette union : Jean-François, le 6 juin 1976 ; Mathieu, le 13 décembre 1978 et Marie-Pier, le 16 décembre 1982.

Michel-André s'occupe maintenant d'investissements immobiliers. Quant à Francine, elle est secrétaire exécutive en propriété intellectuelle.



Mathieu, né le 13 décembre 1978



Jean-François, né le 6 juin 1976



Marie-Pier, née le 16 décembre 1982



Mariage de Michel et de Francine, le 9 octobre 1971



Mariage de Fernand Rozon et de Micheline Sirois, le 2 juillet 1955



Micheline et Fernand, lors de leur 25^e anniversaire de mariage à Saint-Jean, le 30 juin 1980

C'est en 1948 que Micheline Sirois vient à Saint-Blaise pour la première fois. Alors âgée de douze ans, elle s'occupe du bébé de l'une de ses tantes pendant la construction de sa maison. Elle fait alors la connaissance de sa grande amie d'aujourd'hui, Madame Huguette Bouchard.

Suite à son mariage avec Fernand, en 1955, ils font l'acquisition, l'année suivante, d'un terrain sur la 41^e avenue où ils construisent un chalet qui se transforme, au fil des ans, en une maison habitable à l'année.

C'est ici qu'ils passent leurs étés avec Yves et Marlène, leurs deux enfants. Ils fêtent même leur 25^e anniversaire de mariage à Saint-Jean, en 1980.

En 1974, ils ont la dure épreuve de perdre leur fils Yves, alors âgé de quinze ans. Il est décédé accidentellement, frappé par la foudre sur le quai de Saint-Blaise.

Mais la vie leur a quand même réservé d'autres beaux jours et ils continuent de venir à Saint-Blaise.



Yves, décédé le 31 juillet 1974

Leur fille a vieilli et fait la connaissance de Guy Lahaie, originaire de la paroisse.



Guy Lahaie, Marlène, Micheline et Fernand Rozon



Assis : Floride, René, Henri Sr, Alexina et Léa. Debout : Henri Jr et Rose-Alma



Léon Samoisette, vers 1900



Adélaïde Boudreau, épouse de Léon Samoisette, vers 1900

L'ancêtre Dominique Samoisette, français natif de l'ancienne province de Gascogne, arrive au Canada vers les années 1755. Il débarque à Québec et s'engage comme colon pour un contrat de trois ans. Par la suite, il épouse Marie-Josephte Paquette, le 15 octobre 1778. Le couple s'installe dans la paroisse de Sainte-Marguerite-de-Blairfindie, actuellement L'Acadie. De leur mariage naissent quatre enfants.

Leur fils Anselme épouse Marie-Françoise Therrien, le 6 novembre 1810, à Saint-Luc. Ils ont six enfants qui se marient tous à Saint-Jean, entre 1832 et 1855.

Un de leur fils, Léon Samoisette, né en 1825, épouse Adélaïde Boudreau, née en 1824. Ils s'épousent à Saint-Jean en 1841 et s'établissent à Saint-Blaise, sur le Grand

Bernier, vers 1842. De leur union naissent onze enfants. Deux de leurs fils, Dominique et Henri, demeurent au Grand Bernier comme cultivateurs.

Henri Sr, né en 1867, épouse Léa Poirier le 12 juin 1888 à Saint-Jean. Par la suite, il continue de cultiver et défricher la ferme paternelle. Henri et Léa ont cinq enfants : Marie-Rose-Alma, Henri Jr, Floride, Alexina et René, décédé en bas âge.

Henri Jr, né en 1894, épouse Marie-Rose Thibodeau, née à Saint-Blaise en 1896. Ils s'épousent le 2 juillet 1919, à Saint-Blaise. Après leur mariage, ils continuent de cultiver la ferme paternelle. De leur union naissent douze enfants dont dix sont vivants. Marie-Rose Samoisette demeure, depuis quelques années, au Foyer Gertrude Lafrance à Saint-Luc.



Assis : Germain, Henri Jr, Marie-Rose et Madeleine. Debout : Pauline, Jean-Louis, René, Thérèse, Bernard, Paul, Marcel et Jeanne



Assis: Yvette et Paul. Debout: Robert, Serge et Marc

Paul est le cinquième enfant d'Henri Samoisette et de Marie-Rose Thibodeau, né à Saint-Blaise, le 27 septembre 1927. Il fait ses études à l'école du rang au Grand Bernier. Après ses études, il cultive la ferme avec son père et ses frères. En 1963, pensant à l'avenir, il achète la ferme de M. Conrad Deneault, située tout près du village. Tout en cultivant cette ferme, il commence à travailler à Saint-Jean pour ses frères, Marcel et Bernard, qui possèdent un commerce de portes, fenêtres et armoires.

Il épouse Yvette Poirier, fille d'Alcide Poirier et de Marie-Rose Roman, le 19 mars 1966, en la paroisse de Saint-Edmond, à Saint-Jean. Après leur mariage, Yvette continue de travailler jusqu'à la naissance de leur premier fils, Marc, le 28 août 1967. Un deuxième garçon, Robert, né le 17 octobre 1969 et un troisième, Serge, né le 18 juillet 1971, complètent la famille.

Paul cultive toujours sa ferme avec ses trois fils et travaille au Centre de la Grande Ligne.

Actuellement, Yvette fait partie du conseil de surveillance de la Caisse populaire de Saint-Blaise.

Les trois garçons sont tous aux études. Marc, âgé de 19 ans, étudie en agronomie au collège MacDonald de

Sainte-Anne-de-Bellevue. Robert, âgé de 17 ans, termine ses études secondaires et poursuivra ses études au Cégep de Saint-Jean. Serge, âgé de 15 ans, fait présentement ses études secondaires et pense à son avenir.



La maison familiale

famille Thérèse et Jean-Louis SAMOISSETTE



Jean-Louis, Éric et Thérèse. À l'avant : Martine

Depuis toujours, Jean-Louis demeure sur le Grand Bernier à Saint-Blaise. Il est le huitième d'une famille de dix enfants. Il travaille avec son père sur la ferme familiale jusqu'en 1959 alors qu'il en fait l'acquisition.

En 1957, il épouse Thérèse Duquette, originaire de Saint-Bernard.

Jean-Louis et Thérèse agrandissent la ferme en achetant, en 1969, la terre de Maurice Guay et en 1984, celle d'Alphonse et de Lucienne Richard. Ils améliorent



Ferme Jean-Louis Samoisette et Thérèse Duquette



La résidence familiale en décembre 1957

continuellement leur ferme de culture commerciale avec l'aide de leurs deux enfants, Éric et Martine, venus grossir la famille en 1970 et 1972.

Côté social, Jean-Louis a été marguillier, échevin et commissaire de crédit à la Caisse populaire. Il est la quatrième génération des Samoisette à habiter sur cette ferme.



La première maison bâtie sur la ferme en 1902

famille Gisèle et Marcel SAINT-DENIS



Gisèle et Marcel

Marcel naît le 24 janvier 1952. Deuxième d'une famille de trois enfants, il est le fils de Lionel Saint-Denis et d'Alida Sharpe, qui achètent une ferme à Napierville l'année même de sa naissance.

Le 27 avril 1974, il épouse Gisèle Forget, née le 9 août 1954 à Saint-Paul-de-l'Île-aux-Noix. Gisèle est la fille de Léo Forget et de Thérèse Déragon. Elle est l'aînée d'une famille de cinq enfants.

Gisèle et Marcel ont deux fils: Marc-André, né le 9 décembre 1978 et Jean-François, né le 6 mars 1980.

La famille Saint-Denis devient résidente de Saint-Blaise en novembre 1979.

Marcel est chauffeur de bétonnière et travaille à la Carrière Bernier depuis treize ans. Il est aussi à l'emploi de la municipalité de Saint-Blaise pour les travaux d'hiver, depuis trois ans. En juillet 1986, Marcel devient propriétaire d'une mini-pépinière et travaille à son compte.

Gisèle s'occupe du fonctionnement de la cafétéria, à l'école Saint-Blaise, depuis septembre 1986.



Marcel, Gisèle, Jean-François et Marc-André



Résidence familiale



Jean-François et Marc-André, à l'été 1986

famille Irène et Lorenzo SOUCY



Lorenzo, jeune homme



Irène, à 20 ans

Lorenzo Soucy, deuxième enfant de Délia Thiboutot et d'Éthime Soucy, naît le 19 novembre 1896, à Saint-Pascal-de-Kamouraska. Irène Blais, sixième enfant de Frédéric Blais et d'Hélène Fortin, naît le 6 oc-



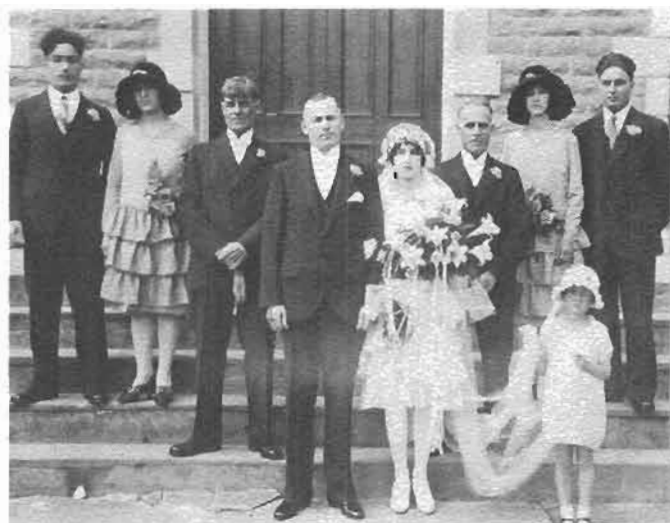
Leurs cinq enfants

tobre 1906, à Saint-Valentin. Le 29 septembre 1929, ils s'unissent devant Dieu en la paroisse de Saint-Valentin.

De ce mariage naissent six enfants: Thérèse, Lorraine, Jacques, Laurent, Jean-Guy et Claire.

En 1941, ils s'établissent à Saint-Blaise et Lorenzo achète de Félix Geoffrion, une terre de 250 arpents située sur la 2^e Ligne. Lorenzo s'implique beaucoup dans la paroisse comme marguillier, échevin et commissaire (1956-1963). En plus d'être cultivateur, il est peintre en bâtiment. En 1971, ils vendent la ferme à leur fils cadet pour ensuite s'installer à Napierville. La famille compte maintenant vingt petits-enfants et quatre arrière-petits-enfants.

Nous tenons à féliciter les paroissiens de Saint-Blaise pour leur centenaire.



Lorenzo et Irène, le 29 septembre 1929



Assis : Michel, Francine, Marie-Louise, Oscar, Rachelle et Jean-Luc. Debout : Lisette, bébé Dominic, Gérard, Colette, Jean-Paul, Madeleine et Roger

Oscar Soucy, fils de menuisier, naît en 1907 à Saint-Pascal-de-Kamouraska et est issu d'une famille de onze enfants. En 1936, il épouse Marie-Louise Landry et en 1947, il s'installe à Saint-Blaise avec ses six enfants. Un an plus tard, il achète la maison de M. Paul Tremblay, située sur la Grande Ligne où y naissent cinq autres enfants.

En plus d'être menuisier, il travaille chez Éthier & Frères et de 1960 à 1973, il travaille pour la voirie provinciale. Il est marguillier de la paroisse pendant quelques années.

Ses enfants sont : Roger, Jean-Paul, Madeleine, Colette, Gérard, Lisette, Michel, Rachelle, Jean-Luc, Francine et Dominic. Depuis, son épouse ainsi que trois de ses enfants sont décédés et tous sont inhumés au cimetière de Saint-Blaise.

Pendant ses trente-trois années dans la paroisse, il a su participer à l'agrandissement de celle-ci et au progrès qui s'y est installé.



Ferme d'Oscar Soucy

Il a présentement vingt-trois petits-enfants dont l'âge varie entre deux et vingt-deux ans.



À l'avant : Lisette, Oscar, Colette et Jean-Paul. À l'arrière : Madeleine, Francine, Rachelle, Jean-Luc et Roger



Peter Junior, André, Serge, Iris, Peter et Hilde

Mes parents se marient le 29 juin 1963 et de cette union naissent trois enfants: moi-même (Iris), Peter et André. Originaires de la Suisse, nous ne parlons pas un mot de français, sauf mon père qui en connaît peut-être une vingtaine. Mon père, Peter Strebel, vend son commerce de pneus pour venir s'établir sur une ferme laitière. Il achète donc la ferme de M. Paul-André Girard et nous nous installons à Saint-Blaise, le 7 janvier 1976. Au cours des années, il réalise des projets d'agrandissement. C'est ainsi qu'aujourd'hui nous comptons entre 60 et 70 vaches en lactation.

Mon père, qui a maintenant 50 ans, travaille toujours très fort sur la ferme. Il a cette renommée d'être extrêmement rapide et de toujours courir. Peter junior, 21 ans, travaille à plein temps sur la ferme. Le printemps dernier, il a terminé son cours de 3 ans à l'Institut technologique agro-alimentaire en machinisme agricole. André, 16 ans, finira ses études secondaires l'an prochain. Il travaille sur la ferme matins et soirs, les fins de semaines et durant les vacances scolaires.

Je suis la seule des enfants qui n'habite plus la maison parentale. En fait, je demeure à Napierville avec mon époux, Serge Lussier. Nous nous sommes mariés le 12 juin 1986, d'une façon assez originale, soit en camion. Présentement, j'étudie à l'Université de Montréal en ergothérapie. Les fins de semaines et durant les vacances d'été, je travaille sur la ferme.



Peter avec une vache et son nouveau-né



Mariage d'Iris et de Serge



Dyanis et son frère Joseph Albert

Dyanis représente aujourd'hui la huitième lignée d'une fière génération qui trouve ses origines en Acadie, avec l'arrivée en 1654 de Pierre Thibodeau et de Jeanne Terriot. Suivent Jean Thibodeau, époux de Marguerite Hébert; Olivier Thibodeau et Madeleine Mélançon, déportés de Pennsylvanie; Pierre Thibodeau, marié en 1801, à Angélique Lapré; Jean-Baptiste Thibodeau, époux de Salomie Oigny; Jean-Baptiste Thibodeau, marié à Sophie Bourgeois; et enfin, Hector-Napoléon Thibodeau et Lucienne Évelina Trudeau, parents de Dyanis.

En 1901, Hector-Napoléon s'installe dans une maison de la Grande Ligne, construite en 1811 et située près de la demeure actuelle de Dyanis.

Dyanis, né le 13 août 1903, est le premier garçon d'une famille de quatre enfants dont: Joseph-Albert, marié à Aline Poissant, décédé en 1972 et père de trois enfants nommés: Hubert, François et Michel; Marianne, épouse de Félix Thibodeau, résidant à Napierville et décédée en 1980; Béatrice, âgée de 78 ans et demeurant à Montréal.

Dyanis fait ses études primaires à Saint-Blaise dans une école de rang située à environ un mille de chez-lui.

Il doit parcourir ce trajet à pied, quatre fois par jour et décide, à l'âge de 15 ans, de devenir un autodidacte. Il étudie l'agriculture et l'anglais chez-lui.

En 1928, son père acquiert, d'un agent d'immeuble, la ferme qu'il possède actuellement, bien que la terre et la maison soient abandonnées. Le 30 mai 1934, Dyanis épouse Jeanne Poirier, fille de Joseph Poirier et de Delphine Lavoie. Il s'installe et cultive sa terre. Quatre ans après son mariage, il héberge ses beaux-parents, sa belle-mère ne pouvant plus marcher. Amoureux de l'agriculture il s'inscrit, pendant vingt-cinq ans, au concours du Mérite agricole et obtient ses médailles de participation, soit bronze, argent et or. Il dirige également la fédération de l'Union des cultivateurs catholiques pendant 18 ans. En avril 1938, il est membre fondateur de la Caisse populaire de Saint-Blaise.

Monsieur Thibodeau s'est également impliqué au niveau de la paroisse. Il cumule les fonctions de marguillier et de président des syndic lors de la répartition. En 1956, Monseigneur Coderre lui accorde la médaille d'argent « Bene merenti » pour son dévouement aux oeuvres diocésaines. Il fait d'ailleurs partie des associés du diocèse de Saint-Jean.

Le 10 février 1971, il perd son épouse Jeanne. Le 11 décembre 1971, il épouse, en secondes noces, Laurette Roy, fille de Pierre Roy et de Philomène Boileau, qui meurt à son tour, le 22 novembre 1983. Dyanis n'a pas d'enfants, mais par contre il en aide plusieurs qui ont tous réussi dans la vie et qui lui en sont bien reconnaissants aujourd'hui. Depuis plusieurs années, il visite les résidences et les foyers d'accueil. Il accueille d'emblée tous les nouveaux arrivants dans la paroisse, peu importe leur nationalité ou leur religion.

Aujourd'hui, il demeure seul dans sa grande maison de deux étages située au 2619, rue Principale. Il voit lui-même à l'entretien de sa maison, s'occupe des fleurs et des arbustes qui embellissent sa résidence, coupe son gazon et conduit encore sa voiture. Du haut de ses 83 ans, il est encore solide comme un vieil orme!



Résidence de Dyanis



Mariage de Georges et de Thérèse, en 1945

Georges est le dernier des fils de Paul Tremblay et débute lui aussi comme camionneur. Il épouse Thérèse Desranleau en décembre 1945. De leur union naissent trois enfants: Luc, décédé en bas âge, Michel et Pierre.

À l'âge de vingt-quatre ans, il devient vice-président de Léo Tremblay Transport, et ce, jusqu'en 1962. Par la suite, il est président de Pneu Tremblay Ltée.

Se sentant très attiré par la politique, il siège comme conseiller municipal à la ville de Montréal-Nord, de 1963 à 1966. Cette même année, il est élu député libéral à l'Assemblée nationale et est réélu en avril 1970. Il est assermenté ministre des Transports du Québec en mai 1970, dans le premier gouvernement de Robert Bourassa. En 1971, il assume le poste de ministre responsable de l'Office des autoroutes du Québec. En 1973, il est nommé président de l'Office des autoroutes du Québec et remplit cette fonction jusqu'à sa retraite en 1983.

Les Tremblay ont toujours su garder beaucoup d'affection pour Saint-Blaise.



La famille de Georges Tremblay

famille Paul TREMBLAY



Paul Tremblay, né le 6 février 1899, à L'Acadie, fils d'Anatole Tremblay et d'Oldice Circé, est le deuxième d'une famille de cinq enfants dans la dixième génération de Tremblay au Québec et dans la troisième génération de L'Acadie.

Le 26 février 1919, il épouse Thérèse Lorrain, fille de Jean-Baptiste Lorrain et de Sophranie Thibodeau, tous deux de Saint-Blaise et neuvième d'une famille de dix enfants.

Paul et Thérèse débutent leur vie conjugale sur une terre de 56 arpents et se retrouvent progressivement propriétaires d'un total de 240 arpents dans la Grand Ligne, à Saint-Blaise. En 1930, Paul est l'un des premiers transporteurs par camion de la région, ce qui l'amène à délaisser le travail de la terre.

De leur union naissent quatre enfants: Léo, Fernande, Rollande et Georges. Rollande décède accidentellement à l'âge de deux ans et trois mois.

Paul Tremblay est décédé en 1954 et sa femme Thérèse, en 1971.



Paul Tremblay



Georges et sa mère, Thérèse

famille Léo TREMBLAY



Léo, fils aîné de Paul Tremblay, fait ses études à l'école anglaise baptiste et à l'Institut Feller. En 1935, il succède à son père alors camionneur et en 1937, il quitte Saint-Blaise pour la grande aventure en Abitibi. Plus tard, revenant dans la région, il épouse Aline Leduc qui séjourne à Saint-Blaise quelques années auparavant.

De 1942 à 1945, il fait partie des Forces armées canadiennes. Après la guerre et le retour d'outre-mer, ils s'installent au village de Saint-Blaise et ouvrent le premier restaurant-garage et taxi de chez-nous. Après cinq ans dans ce domaine, l'attrait du camionnage l'attire de nouveau à Montréal, où il fonde trois importantes sociétés se rapportant directement au transport, soit: Léo Tremblay Transport inc., en 1958; Bourget Équipement inc., en 1949 et La Cie de Gestion Léo Tremblay inc., en 1960.



Léo Tremblay



Aline Tremblay



Famille de Léo et d'Aline

Il dirige cette industrie pendant vingt ans pour ensuite la céder à ses deux fils aînés, Donald et Alain. Léo et Aline ont quatre enfants: Donald, Alain, Rachelle, épouse de Michel Poirier, dentiste de Saint-Jérôme et Robert, capitaine-pilote pour Québec-Air depuis l'âge de 23 ans.

Depuis leur retraite, en 1970, Léo et Aline ont habité Saint-Lambert et L'Acadie. Ils demeurent présentement à L'Acadie pendant les six mois d'été et à Hollywood, Floride, les autres mois de l'année.



Restaurant-garage, au village de Saint-Blaise

famille Fernande TREMBLAY ROBERT



Mariage de Fernande Tremblay et de Jacques Robert

Fernande, née le 21 juillet 1923 et fille de Paul Tremblay, épouse Jacques Robert, fils de Joseph Robert et d'Eugénie Roy, de Saint-Blaise, le 9 janvier 1943.

Au début de leur union, ils travaillent tous deux à la Dominion Sky Way, à Saint-Jean, lui comme ingénieur mécanicien d'aviation et elle en maintenance d'avions. Jacques devient ensuite camionneur à son compte et contracteur en déneigement de routes à Saint-Blaise et L'Acadie. Fernande s'active en restauration dans le village de Saint-Blaise, de 1951 à 1959 et sur le bord du Richelieu sous la raison sociale de Plage Saint-Blaise qu'elle ferme par la suite pour bâtir le Bar-Salon Saint-Blaise. Cet établissement, maintenant connu sous l'appellation le Saint-Tropez, a obtenu le premier permis de boisson alcoolisée de la paroisse.

Ils ont eu une belle famille de cinq enfants: Yvon, Doris, Ruth, Denis et Carole. Jacques est décédé le 5 novembre 1965.



Fernande Tremblay Robert



Jacques Robert à l'oeuvre avec une cbarrue



Restaurant



Résidence actuelle

famille Fernand THIBODEAU



Lucienne et Fernand



Adèle et Albert Thibodeau



À l'arrière: Serge, Annie et Michel. À l'avant: Alain et Carole

Les ancêtres de Fernand Thibodeau font partie des plus vieilles familles de Saint-Blaise. Joseph, époux d'Euphémie Bécharde, habite Saint-Blaise jusqu'à son décès, soit le 29 octobre 1924, à l'âge de 86 ans. Parmi leurs enfants, on retrouve Hormidas, époux de Marie-Rose Poirier, décédé le 25 juillet 1962, à l'âge de 91 ans. Leur fils Albert, cultivateur, épouse Adèle Langlois et de ce mariage naissent sept enfants, dont Fernand, le 30 mars 1939.

Fernand fait ses études primaires à l'école de Saint-Blaise, tout en travaillant sur la ferme de ses parents jusqu'à l'âge de 20 ans. À l'âge de 25 ans, le 27 juin 1964, il épouse Lucienne Guérette, de Rivière Bleue, comté de Témiscouata. Il s'installe à Iberville pendant un an puis revient à Saint-Blaise et achète une maison pour y élever sa famille qui compte aujourd'hui cinq enfants, trois garçons et deux filles: Michel, 21 ans, Serge, 20 ans, Annie, 18 ans, Carole, 17 ans et Alain, 15 ans.



Depuis 10 ans, Fernand travaille pour la municipalité de Saint-Blaise. Il effectue l'entretien des équipements municipaux et l'entretien des routes.

Fernand et Lucienne comptent demeurer encore longtemps à Saint-Blaise où ils y sont heureux.



Hormidas Thibodeau et Marie-Rose Poirier



Joseph Thibodeau et Euphémie Bécharde



Ernest Trudel et Germaine Gravel

Ernest Trudel et Germaine Gravel demeurent à Saint-Blaise depuis 1981, au 1390, 1^{re} rue Lessard. Ernest, constructeur à la retraite, a bâti lui-même sa maison ainsi que deux autres demeures qui font honneur à la paroisse.

Mariés le 15 juin 1936, les époux Trudel ont quatre enfants: Yvon, Jean-Paul, Robert et Liliane, ainsi que six petits-enfants, soit: Myriam, Yvon Jr, Sylvie, Marc, Sarah et Mathieu. La photo ci-contre rappelle leur 50^e anniversaire de mariage, fêté le 15 juin 1986.

Les ancêtres des familles Trudel et Gravel sont parmi les premiers à venir s'établir au Québec. Ils aiment leur paroisse et souhaitent y demeurer le plus longtemps possible.



Leur résidence au 1390, 1^{re} rue Lessard

famille Pierrette FRÉCHETTE et Marie-Louis TURMEL



Marie-Louis, Pierrette, Manon, Josée et Cathy

Marie-Louis, le troisième d'une famille de treize enfants, est né le 8 décembre 1943 à Black Lake et est le fils de Donat Turmel et d'Alberta Côté.

Pierrette Fréchette, née le 9 mai 1946 à Saint-Ferdinand, dans le comté de Mégantic, la troisième d'une famille de huit enfants, est la fille de Jeannette Allaire et d'Omer Fréchette.

Nous sommes arrivés à Saint-Jean tous les deux en 1962, pour travailler à la Canadian Celanese. Nous nous sommes mariés le 29 mai 1965 à Saint-Ferdinand. Après avoir demeuré 5 1/2 ans à Saint-Jean, dans la paroisse Saint-Edmond, sur la rue Chaussé, nous emménageons à Saint-Blaise, dans une maison de M. Georges Éthier,

située sur la Route 223. En 1974, nous achetons la résidence de M. Joseph Denis sur la 9^e avenue.

Durant notre mariage naissent quatre enfants : Manon, née à Saint-Jean, le 16 février 1966; Mario, né à Saint-Jean, le 17 mars 1967 et décédé le 20 mai 1967; Josée, née le 10 septembre 1971 à Saint-Blaise et Cathy, née le 26 mars 1975 à Saint-Blaise.

De 1965 à 1981, Marie-Louis a travaillé pour Daudelin Auto Parts et est ensuite engagé au Centre de recyclage de Saint-Jean, et ce, depuis 5 ans. Pierrette oeuvre à l'hôpital de Saint-Jean, au foyer des dames âgées, de 1967 à 1971 et travaille maintenant pour Location Richelieu Inc. Manon est journalière à la Base Militaire, Josée et Cathy continuent leurs études.

Nous rendons hommage aux ancêtres de notre paroisse. Bon centenaire.



Mario et sa grand-mère Turmel



Résidence actuelle



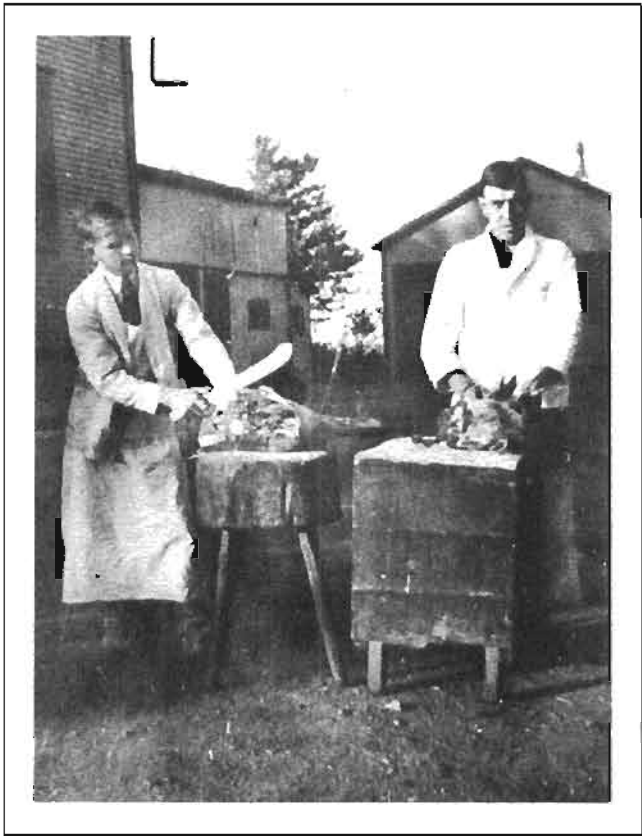
Frans Van Erum et Maria Rompay sont nés respectivement en 1910 et en 1914 à Anvers en Belgique. Ils affrontent de pénibles moments alors qu'ils connaissent la misère et la privation engendrées par les deux grandes guerres: celle de 1914-1918 alors qu'ils sont enfants et celle de 1939-1945 alors que Frans est combattant.

Ils s'épousent le 28 juillet 1934 et de leur union naissent: Léopold en 1935, Maria en 1940, Lydia en 1942, Rita en 1944 et Marc en 1948. Frans pratique plusieurs métiers: tailleur de diamants, peintre, pour finalement devenir cultivateur.

Ils émigrent au Québec en 1952 à Saint-Bernard-de-Lacolle et en 1954 font l'acquisition de la ferme de Marcel Girard. Participants au concours du Mérite agricole en 1961 dans la catégorie médaille de bronze, ils terminent 34^e avec 819 points, tandis qu'en 1965 ils terminent 5^e avec 875 points dans la catégorie argent.

Bien que l'industrie laitière est sa principale préoccupation, Frans se dévoue comme marguillier de 1966 à 1968.

De nombreuses années de dur labeur et de bonheur s'écoulent ainsi, et en 1970 ils décident de prendre une retraite bien méritée. Ils cèdent donc leur entreprise à une de leur fille, Lydia, et ils se retirent quelques années à Saint-Jean. En 1978, ils reviennent s'installer à Saint-Blaise définitivement sur cette terre où la vie s'écoule paisiblement et agréablement et où les souvenirs resurgissent et s'accumulent constamment.





Vie Active



a vie communautaire à Saint-Blaise, se tisse autour de ses commerces comme de ses organismes bénévoles. Elle n'a évidemment pas l'ampleur de celle que l'on trouve dans les populeux centres urbains, mais elle a celle qui correspond aux besoins de la communauté.

On y peut tout autant s'y retrouver pour y chercher réponse à un besoin précis, pour avoir l'occasion de s'impliquer dans quelque aspect de la vie communautaire comme, tout simplement, pour le plaisir de la conversation.

La vie moderne est ainsi faite qu'on peut parfois vivre dans un milieu sans même savoir tout ce qu'il peut contenir de richesses et de possibilités. Surtout quand on y habite de fraîche date et, qu'en plus, on travaille à l'extérieur.

Allons donc maintenant à la découverte de tout ce que la vie communautaire peut offrir aux citoyens et aux citoyennes de Saint-Blaise.

Club de l'Âge d'Or



À l'occasion d'une visite de Mgr Bernard Hubert, l'exécutif de 1984 est accompagné de M. André Bourgeois, curé et de Mme Micheline Lachance



Le club de l'Âge d'Or de Saint-Blaise fut fondé le 16 octobre 1975 à la demande de quelques citoyens dont Messieurs Gaston Bissonnette, René Duquette et Marcel Guay. Le club portait alors le nom de Club du Deuxième Âge et ce n'est que deux ans avant l'affiliation à la fédération de l'Âge d'Or du Québec que le nom que l'on utilise encore aujourd'hui fut adopté.

Les premières activités du club, parties de cartes et soirées dansantes, se sont tenues à l'école et dans la sacristie de l'église. Suite à la construction du centre communautaire, le club en fut le premier utilisateur et on y retrouve encore aujourd'hui un local permanent à leur usage exclusif. En 1982, le 26 avril, Monsieur Aimé Latour et Madame Juliette Dufour furent autorisés à signer une entente avec la municipalité donnant au club un usage gratuit des locaux tant que celui-ci demeurera actif. Grâce à des subventions des Nouveaux Horizons, le club achète l'ameublement du centre communautaire.

Fort de ses 134 membres, le club organise régulièrement des activités pour ses membres; jeux de poches, parties de cartes à tous les mercredis après-midi et soirée dansante à tous les mois.

Depuis son affiliation à la fédération, le club a eu quatre présidents: Messieurs Gaston Bissonnette, Aimé Brassard, Aimé Latour et Jean-Louis Perrier.

Les membres de l'exécutif actuel souhaitent longue vie à leur club et joyeuses fêtes à l'occasion du centenaire.



Au nom de l'exécutif de l'Âge d'Or, Mme Cécile Oigny adresse des souhaits de circonstance



Un autre cinquantième anniversaire de mariage, M. et Mme Jean-Louis Perrier, avec l'exécutif de 1986



René Duquette



Gaston Bissonnette



Marcel Guay



Souper à l'occasion du dixième anniversaire du club et du cinquantième anniversaire de mariage de M. et de Mme Gérard Gagnon



Souper du 10^e anniversaire: M. Urbain Grégoire, maire, son épouse Gertrude, Thérèse et Aimé Latour, président



L'exécutif de l'Âge d'Or élu pour l'année 1987

Association des loisirs de Saint-Blaise



La première équipe des Braves de Saint-Blaise

Bien que nos ancêtres savaient fort bien s'organiser quand venait le moment de se récréer, on attribue à Monsieur Jean Robert, alors maire de Saint-Blaise, l'organisation des premiers loisirs pour les jeunes. En effet, entre les années 1947 et 1955, il organisait, pour ses enfants et ceux du village, des parties de hockey jouées sur une patinoire qu'il entretenait dans sa cour. Suite à la construction de l'école, c'est dans la cour de celle-ci que l'on retrouve la patinoire qui fait la joie de plusieurs jeunes entre les années 1953 et 1958.

À ce moment, naît l'Association sportive de Saint-Blaise avec pour président Monsieur Georges Landry. Le but de l'organisme est de promouvoir les sports dans la paroisse. En 1960, ils fondent la première ligue organisée de hockey « Les Braves de Saint-Blaise ».

En 1961, trois citoyens font une demande afin d'obtenir une charte les constituant en corporation. Le 9 novembre, ils obtiennent une réponse favorable du gouvernement du Québec et le Cercle des loisirs voit le jour officiellement. Les premiers directeurs provisoires sont : MM. Marcel England, Jean Dupuis et René Duquette. Suite à une assemblée générale tenue le 5 décembre, alors que les représentants sont élus pour représenter des quartiers, M. René Cyr est élu président de la première corporation dont les buts sont d'organiser les loisirs des enfants, adolescents et adultes et de promouvoir leur développement moral, culturel, artistique et sportif. À cette fin, ils s'opposent farouchement à l'émission d'un permis de vente d'alcool à M. Antoine Gosselin qui veut ouvrir un hôtel.

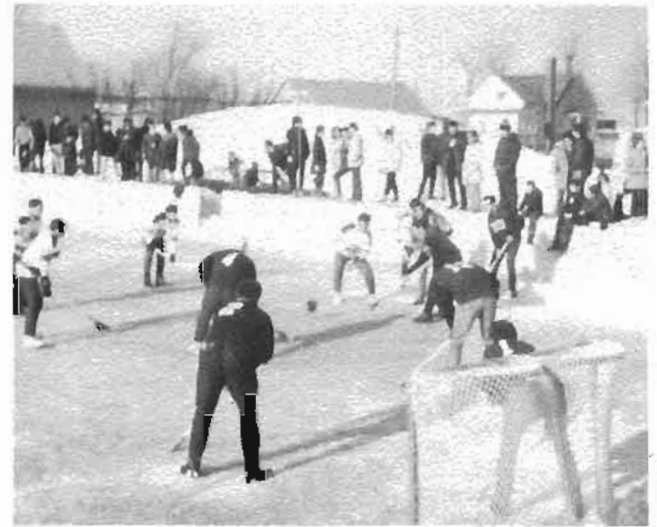
Le Cercle des loisirs compte plusieurs réalisations à son actif : balle molle, ballon-balai masculin et féminin, baignades à la plage de Saint-Blaise. En 1962, on commence à organiser des danses, on subventionne la participation de l'équipe de balle à des tournois. L'année 1968 débute par un carnaval d'hiver qui se répètera d'année en année jusqu'en 1980 et dont l'idée fut soumise par Lucie Gosselin. En 1969, suite à l'obtention d'un prêt de la Caisse populaire, Fernand Thibodeau et Georges Pinsonneault construisent une bâtisse de

15 x 30' où se tiennent par la suite les assemblées et où on peut se changer avant et après les parties de hockey.

C'est en 1971 que le Cercle des loisirs fait l'acquisition d'un terrain de 14 acres appartenant à la congrégation de Notre-Dame des Missions, et ce, pour la somme de six mille dollars. Celui-ci est cédé à la Corporation municipale le 12 juillet 1974 et la même année une patinoire y est aménagée.

En 1975, l'Association des loisirs prend la relève du Cercle des loisirs et obtient sa charte le 26 juin 1980.

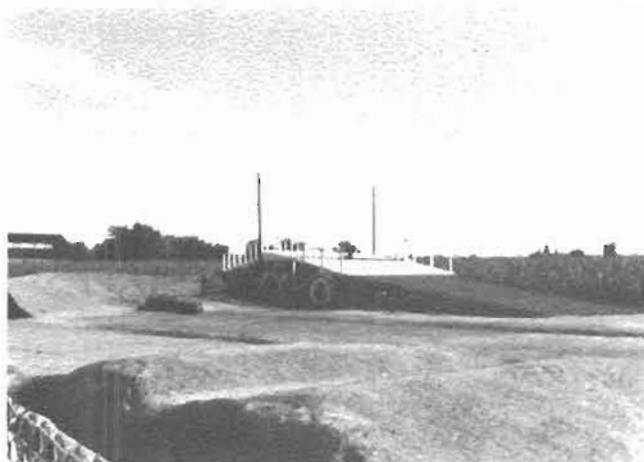
Le Conseil municipal en place en 1976 fait construire l'actuel chalet des loisirs. L'année suivante, on aménage un terrain de balle molle qui fut clôturé et éclairé en 1979. La ligue des Bons Gars et des Futurs As y regroupent alors des équipes de balle molle masculines et féminines.



Partie de ballon-balai, par une belle journée d'hiver



Les duchesses du 3^e Carnaval de Saint-Blaise, du 31 janvier au 8 février 1970: Ghislaine Blais, Christiane Girard, Johanne Brault, Laurence Caron et Suzanne Hébert accompagnent Willie Marcell



Le départ de la piste de vélo-cross

Suite à une proposition de Mme Ghislaine Duchesne, un festival d'été remplace, en 1980, le carnaval d'hiver. On y retrouve des activités telles que : soirée bavaroise, feu d'artifice, défilé, couronnement d'une reine, parties de balle molle, etc.

À l'été 1984, un terrain de soccer s'ajoute aux installations déjà en place. Cette même année, en collaboration avec le club Optimiste, une piste de vélo-cross est aménagée derrière le chalet des loisirs. Vu sa popularité grandissante et voulant répondre aux exigences de la fédération régissant ce sport, la longueur de la piste



Mascotte du Festival de l'Épouvantail
Oeuvre de Robert Daunais

est portée à 1600 pieds, ce qui en fait une des plus belles au Québec.

Depuis le début des années 1980, d'autres activités sont venues s'ajouter aux réalisations de l'Association des loisirs. On y retrouve l'organisation d'un bingo, le dépouillement d'un arbre de Noël, l'organisation des loisirs d'été (OTJ) et cours de natation.

Le comité actuel de l'Association des loisirs se compose de : Mme Ginette Grégoire, première femme à occuper la présidence, Mmes Huguette Gélinau, Fernande Trudeau et Messieurs Serge Longpré, Michel Archambault et Michel Santinon.



Équipe gagnante de la ligue des Bons Gars de Saint-Blaise (1986)



Le local de la bibliothèque se trouve en bas, à gauche, dans l'édifice du presbytère

La Bibliothèque de Saint-Blaise est inaugurée le 8 mars 1984, date de son ouverture officielle. Intéressée à instaurer une bibliothèque à Saint-Blaise, Madame Claudette Brosseau entre en contact avec la Bibliothèque centrale de prêt de la Montégérie (BCP) et obtient ainsi les renseignements nécessaires à son établissement. Suite à un travail acharné, Madame Brosseau, instigatrice du programme, réussit à recueillir 810 signatures de citoyens favorables à l'implantation d'une bibliothèque municipale. Elle présente ensuite cette pétition au conseil municipal duquel elle obtient les sommes nécessaires à son opération.

Le premier comité de gestion de notre bibliothèque se compose de huit (8) bénévoles: Madame Claudette Brosseau, fondatrice et présidente, assistée de Mesdames Nicole Dignard, Raymonde Dubeau, Johanne Girardin, Louise Beaudoin, Marie-Reine Bourgeois, Monique Bergeron et France Gaucher. Aujourd'hui ce même comité compte quatorze (14) bénévoles: Francine Leblanc, présidente, Nicole Gauthier, secrétaire, Raymonde Dubeau, Suzanne Racine, Diane Boisvert,

France Gaucher, Claudine Mary, animatrice à l'heure du conte, Christiane Quintal, Ghislaine Duchesne, Jeanne-d'Arc Duquette, Gaétane Lapointe, Irène Devriendt, Denise Thibodeau et Lorraine Drapeau Belcourt.

Après trois ans d'existence, la bibliothèque dessert plus de 430 abonnés. De nombreux services y sont offerts: prêt de livres, de disques, de cassettes et de périodiques; l'heure du conte à tous les premiers samedis du mois; expositions thématiques telles: cuisine au micro ondes, ordinateurs, etc.; activités culturelles pour tous les âges telles expositions de peintures, participation aux événements paroissiaux; réception et acheminement des demandes spéciales, etc.

Merci à tous et celles qui ont contribué, à un moment ou à un autre, par leur disponibilité et leur dévouement, au succès de la bibliothèque locale.

La bibliothèque est là pour vous et une équipe de bénévoles dynamiques et accueillants vous y attend. Venez les rencontrer!

Bienvenue chez vous, à la biblio!

Le comité d'initiation sacramentelle



M. le curé Léo Godin, Mesdames Reina Brault, Lorraine Drapeau Belcourt et Louise Pilon

Les Évêques du Québec, conscients de leurs responsabilités dans l'éducation de la foi, ont procédé à une révision des orientations pastorales concernant l'initiation sacramentelle des enfants du primaire. La réflexion sur l'évolution de notre société et de nos institutions a conduit les évêques à redéfinir les responsabilités et les rôles des différents intervenants : parents, communauté chrétienne, école.

Ces nouvelles orientations amènent des changements majeurs dans l'exercice des responsabilités catéchétiques et pastorales.

Les parents demeurent toujours les premiers et principaux éducateurs de la foi de leurs enfants; leur participation à la préparation de leur enfant pour les différents sacrements est très importante par le fait

qu'ils ont à faire une demande explicite à la communauté chrétienne soit pour le sacrement de la Réconciliation (du pardon), de l'eucharistie et/ou de la confirmation.

C'est à la communauté chrétienne qu'il revient d'interpeller les enfants à la vie sacramentelle et de leur assurer la préparation nécessaire aux différents sacrements. Désormais, les familles et les paroisses se chargent elles-mêmes de préparer leurs enfants pour les différents sacrements d'où la création de comités d'initiation sacramentelle, dont celui de Saint-Blaise en 1984.

Le but principal de notre comité est la préparation immédiate, dite « cathéchèse initiatique », des enfants pour les sacrements.

L'école continue, pour sa part, à donner la catéchèse « antécédente » prévue dans le programme d'enseignement religieux. Donc, l'initiation sacramentelle est désormais assurée par la communauté chrétienne qui accueille l'enfant et le soutient dans sa vie de foi et de pratique chrétienne.

En conclusion, les membres du comité d'initiation sacramentelle se doivent de travailler en étroite collaboration avec les professeurs, les parents et l'ensemble de la communauté chrétienne. Actuellement, quatre personnes forment ce comité à Saint-Blaise, soient : M. le curé Léo Godin, Mme Lorraine Drapeau Belcourt, Mme Reina Brault et Mme Louise Pilon.

Club Optimiste Saint-Blaise Inc.



Le club Optimiste de Saint-Blaise Inc. est fondé au début de l'année 1980, sous le parrainage du club Optimiste de Saint-Luc.

Le présent conseil administratif est composé de Claude Lepage, président; Réal Hébert, secrétaire-trésorier; Émile Lepage et Alain Duquette, vice-présidents et de Messieurs Lucien Boulianne, ex-président, Gilles Roy, Pierre Demers, Raymond Laflamme, Jacques Fecteau et Louis England, comme directeurs.

Le club compte environ 20 membres bénévoles qui se dévouent entièrement à poursuivre le but principal de l'Optimiste qui se veut d'aider la jeunesse de notre communauté. À cette fin diverses activités sont organisées : compétition hockey trois étoiles, un tournoi de pêche, de billard et la fête de l'Halloween.

De plus, le club Optimiste de Saint-Blaise a fondé le club vélo-cross du Haut-Richelieu en construisant une piste de vélo-cross qui se veut une des plus belles au Québec. À chaque année, plusieurs compétitions de niveau provincial et régional s'y déroulent.

Le club Optimiste pourvoit à ses moyens en organisant en automne un souper au cochon braisé de même qu'un brunch au début du printemps.

Cercle des fermières



Les membres lors du 25^e anniversaire de fondation du cercle

L'histoire du Cercle des fermières de Saint-Blaise nous invite à jeter un regard sur la longue route déjà parcourue par nos Fermières. Il est important de souligner le travail des pionnières qui, pendant près de cinquante ans ont moulé les bases de notre cercle.

Le 13 juin 1938 à 2 heures, dans la salle Oigny, se tenait une réunion spéciale pour la formation possible d'un Cercle de fermières. Trente-cinq dames étaient présentes à cette réunion. Monsieur J. A. Leclerc, agronome régional, présenta Mlle Chabot, conférencière invitée, venue pour la circonstance donner les explications pour la marche régulière d'une telle organisation.

Les buts poursuivis sont : 1- De revaloriser le travail agricole et la vie rurale en rompant avec l'isolement, les préjugés, la routine et l'ignorance. 2- de revaloriser la besogne domestique en offrant à la femme rurale un enseignement ménager rationnel. 3- De revaloriser les positions féminines par le droit d'intervention en ce qui concerne l'intérêt matériel, moral et culturel de la famille, de l'école et de la paroisse.

Le premier conseil est formé lors de cette réunion et se compose de : Mme Elphège Landry, présidente et conseillère provinciale ; Mme Édouard Lorrain, vice-présidente ; Mlle Flore Éthier, secrétaire ; Mlle Yvette

Hébert, bibliothécaire ; Mesdames Dyanis Thibodeau, Hector Dubois et Elphège Oigny, conseillères et de Monsieur le curé Frenet, aumônier.

Les élus décident de tenir une première assemblée le lendemain, le 14 juin 1938. Les premiers membres étaient alors Mesdames Jean-Baptiste Aubry, Adrienne Bourgeois, Denis Boudreau, Hector Dubois, Georges Éthier, Félix Geoffrion, Elphège Landry, Édouard Lorrain, Arcade Mongeau, Elphège Oigny, Roch Oigny, Édouard Oigny, Octave Thibodeau, Lucien Tremblay, Mesdemoiselles Flore Éthier, Hélène Denault, Yvette Hébert, Emma Grégoire, Juliette Lorrain, Jeanne Lorrain, Marie-Anna Thibodeau et Simone Thibodeau.

Tout en parcourant un long cheminement, notre cercle n'a pas dévié de ses buts fondamentaux. S'il est resté attaché aux mêmes valeurs cela ne veut pas dire qu'il n'a pas bougé, bien au contraire. Ces valeurs ont elles-mêmes évoluées.

Depuis sa fondation le cercle a connu huit présidentes : Mme Elphège Landry (1938-1944), Mme Lucien Tremblay (1944-1958), Mme Cécile Oigny (1958-1960), Mme Georges Gaudreau (1960-1963), Mme Pearl Masseau (1963-1972), Mme Yvette Dufour (1972-1979), Mme Ionie Théberge (1979-1981) et finalement Mme Huguette Bouchard (1981-1987).



Conseil 1986-1987 : Arsélia Lajoie, Yvette Samoisette, Ginette Bieri, Huguette Bouchard, Claudette Hébert et Marie Brassard

Pour l'année 1986-1987, le conseil est formé de Madame Huguette Bouchard, présidente; Mme Marie Brassard, vice-présidente; Mme Claudette Hébert, secrétaire; Mesdames Lydia Peters, Yvette Samoisette, Arsélia Lajoie et Ginette Bieri, conseillères. Les membres sont: Mmes Francine Boucher, Lucienne Boucher, Mariette Boudreau, Véronique Brault, Reina Brault, Liliane Buck, Gertrude Brassard, Sylvie Garreau, Lyne Garreau, Jacqueline Chaillou, Germaine Cossette, Gislène Cyr, Huguette Daudelin, Yvette Dufour, Gilberte Dupont, Cécile Émond, Jeanne-d'Arc Éthier, Thérèse Éthier, Réjeanne Fallon, Mariette Fortin, France Gaucher, Norma Gosselin, Gertrude Grégoire, Micheline Grondin, Cécile Guay, Marthe Lahaie, Diane Lanthier, Louise Latour, Gervaise Masseau, Pearl Masseau, Cécile Oigny, Alice Paradis, Gertrude Pinsonneault, Louise Poirier, Germaine Poussard, Céline Roy, Denise Seney et Yolande Tougas.

D'hier à aujourd'hui, notre cercle se préoccupe toujours d'améliorer la condition féminine. Des conférences se sont succédé aux réunions mensuelles: médecin, notaire, psychologue, pharmacien, responsable de services régionaux et locaux, spécialistes de toutes sortes. De nombreux cours furent offerts à nos fermières et furent un succès. Des expositions ont contribué à conserver notre riche patrimoine artisanal. À l'heure où le travail se fait en série pour le commerce, le public sait reconnaître la qualité de l'article fait main.

Nous tenons jalousement à garder cette réputation que nous ont léguée nos pionnières. Notre cercle a relevé le défi de la promotion féminine et donné aux femmes de chez-nous une voix collective et des moyens concrets d'épanouissement, de valorisation et d'action communautaire.

Nous tournons maintenant la page sur une tranche importante de la vie de notre cercle.



Les membres du cercle en 1986-1987



Le 948, rue Principale, où se trouvait autrefois la Caisse populaire



La Caisse populaire de Saint-Blaise est fondée le 28 avril 1938 et est localisée alors dans la maison d'Alexandre Roy, où demeurait jusqu'à tout récemment la famille de Jean-Pierre Fontaine, au 948, de la rue Principale. Plus tard, elle sera déménagée dans la maison qu'occupe aujourd'hui la famille Reynald Boudreau, au 933, rue Principale.

Le conseil d'administration d'alors se compose de Messieurs Jos Lanoue, Dyanis Thibodeau, René Dagenais, Anselme Surprenant et Jean-Marie Guay. À la commission de crédit, on retrouve également Messieurs Victor Surprenant, Elgan Lord et Alexandre Roy. Messieurs Conrad Deneault, Armand Samoisette et Georges Tremblay, quant à eux, forment la commission de surveillance.

Dans le registre des adhérents, lors de la fondation, on y retrouve aussi les noms suivants: N. Fernet, curé,

René Samoisette, Omer Gagnon, Hector Thibodeau, Adélaré Begnoche, Paul Tremblay, Edmond Moreau, Ludger Brault et Gérard Lanoue.

Depuis sa fondation, la Caisse a connu six présidents. Ce sont Messieurs Anselme Surprenant (1938-1953), Dyanis Thibodeau (1953-1969), Jean Normandin (1969-1973), Henri Benoit (1973-1975), Urbain Grégoire (1975 à 1981), de même que Bernard Mongeau en poste depuis 1981.

La direction est assumée par intérim, depuis avril 1987, par Monsieur Roger Larin. Ses prédécesseurs furent Messieurs Joseph Lanoue, Alexandre Roy, Paul Robert, Gilles Selling, Alain Cloutier, Louis Beaumont et Gaétan Barrière.

Le local actuel, érigé en 1979, devient fonctionnel dès septembre de cette même année. À ce moment, l'actif de notre caisse est de 3 029 100 \$ et elle est intégrée au système informatique du mouvement Desjardins.

La caisse étant située dans un milieu rural, elle offre aux agriculteurs de la région le service des prêts TANDEM, depuis 1980. Ce service vient combler de réels besoins reliés au développement de leurs entreprises.

Au cours des quinze dernières années, la croissance des actifs de la caisse est remarquable. En 1961, ils étaient de 97 200 \$ pour 307 sociétaires et atteignent aujourd'hui 6 316 300 \$ pour 1280 sociétaires.

Les dirigeants actuels sont: au conseil d'administration, Messieurs Bernard Mongeau, président; Claude Babeux, vice-président; Roland Latour, secrétaire;



Le 933, rue Principale, qu'occupe aujourd'hui la famille de Reynald Boudreau

Martin Jacobs et Marc Grégoire, administrateurs. La commission de crédit se compose de Messieurs Albert Poirier, président; Jean-Louis Samoisette, secrétaire et Michel Lang, commissaire. Au conseil de surveillance on retrouve Madame Yvette Samoisette, présidente; Monsieur Gilles Lefebvre, secrétaire et Madame Fernande Masseau, conseillère.

Le personnel actuel se compose de Monsieur Roger Larin, directeur et de Mesdames Frances Linkutis, Johanne Lefebvre et Manon Landry, caissières.

Les dirigeants de votre Caisse populaire sont heureux de contribuer au 100^e anniversaire et désirent, par leur participation à cet album souvenir, rendre un hommage particulier à tous les fondateurs, dirigeants, employé(e)s et sociétaires qui ont travaillé à son développement depuis sa fondation.



Le local actuel de la Caisse populaire

Garage Jean-Claude ÉMOND



Jean-Claude Émond

C'est en 1976 que Jean-Claude Émond prend la décision d'ouvrir son propre garage, tout près de sa maison, sur la rue Allie à Saint-Blaise.

Il est heureux de faire le métier qui l'intéresse depuis toujours, c'est-à-dire débosseleur et peintre d'automobiles.

« Je suis très fier de souhaiter à tous les citoyens de Saint-Blaise un très joyeux centenaire ».



Garage Jean-Claude Émond

Michel Fallon Enr.



Michel Fallon est le troisième descendant de la famille Fallon à exercer le métier de déménageur de maisons. Il éprouve une grande fierté à continuer l'oeuvre entreprise par son grand-père Edward Fallon.

Michel grandit dans le transport de bâtisses et apprend les rudiments du métier dès son plus jeune âge en suivant l'exemple de son père et de ses oncles. À cette époque, toutes les opérations se faisaient manuellement.

Aujourd'hui, établie depuis plus de quinze ans, l'entreprise dispose d'un vaste appareillage complexe et précis. Ces années d'expérience en font un spécialiste dans ce domaine.



Michel Fallon, président de Michel Fallon Eng., transport de bâtisses



Transport de maison mobile pour le ministère de l'Agriculture



Transport d'une grange

Les Excavations Pierre Gagnon Inc.



À son arrivée à Saint-Blaise en 1977, Pierre Gagnon était, depuis quelques années, à l'emploi d'une entreprise de construction faisant la construction de champs d'épuration ainsi que divers travaux d'excavation.

En 1978, il décide de «partir à son compte» en achetant, de son employeur, sa première pépinière. Il prend aussi des cours de perfectionnement pour la construction de champs d'épuration. Il travaille alors comme artisan sous le nom Pierre Gagnon Enr.

En 1985, il fait l'acquisition de plusieurs autres pièces d'équipement et embauche son frère, lui aussi opérateur d'équipement lourd. Cela lui permet un plus grand champ d'opération et il opère maintenant comme contracteur sous le nom Les Excavations Pierre Gagnon Inc.

En 1987, il fait construire un garage devant servir à l'entreposage et à l'entretien de la machinerie. Les déneigements effectués l'hiver permettent de rentabiliser l'acquisition de machinerie.

Très satisfait des progrès de son entreprise, Pierre Gagnon vise des sommets toujours plus hauts: «Il y aura toujours place pour l'amélioration et l'expansion».

Jean-Pierre Guay Transport Inc.



Situé au 102, Grand Bernier à Saint-Blaise, le commerce opéré dans cette paroisse par Jean-Pierre Guay est fondé en 1957 par Gaston Guay, son père. Le premier février 1966, à l'âge de 17 ans, il fait l'acquisition, de ce qui reste de cette entreprise: un vieux camion, sept clients et un chiffre d'affaires de cinq cent dollars par mois.

Depuis, l'entreprise se spécialise dans le transport de contenants de rebuts de tous genres. Avec le temps, le nombre d'unités mobiles augmente à neuf en plus des 250 autres pièces d'équipement. L'entreprise compte aujourd'hui 225 clients, 15 employés réguliers et un chiffre d'affaires d'un million deux cent mille dollars par année.

Les buts de cette compagnie et de son président sont de continuer la croissance actuelle et de faire l'acquisition de machinerie permettant le triage mécanique de tous genres de déchets.

À l'occasion du centenaire de la paroisse de Saint-Blaise, le président et les employés de cette entreprise sont heureux de se joindre aux réjouissances prévues en cette occasion.





Camion-vrac et épandeur

William Houde Limitée est heureuse de participer à la célébration du centenaire de Saint-Blaise.

C'est en 1982 que William Houde Ltée affirme sa présence dans Saint-Blaise et ses environs, en faisant l'acquisition de l'usine d'engrais chimiques appartenant à cette époque aux Engrais Saint-Blaise Inc.

Son rôle dans le milieu agricole est de fabriquer des engrais s'adaptant aux différentes récoltes et types de sol. L'utilisation des engrais chimiques étant concentré en majorité au printemps, nous devons livrer les engrais dans un temps restreint et dans un équipement adéquat (camion-vrac, épandeurs) dans un délai des plus rapides.

C'est en offrant un service d'analyse de sol qu'un programme de fertilisation est établi par des agronomes compétents, permettant ainsi aux agriculteurs de Saint-Blaise d'avoir une meilleure efficacité de leurs engrais et d'obtenir les meilleurs résultats dans leurs champs.

Depuis l'acquisition de l'usine de Saint-Blaise, William Houde Ltée a dû agrandir l'usine, doublant presque sa capacité d'entreposage. On y a également augmenté le nombre d'épandeurs, ainsi que le nombre de camions de vrac.



Épandeur au champ

On y a travaillé à augmenter la productivité de l'usine, en modifiant l'équipement pour le rendre le plus efficace possible, dans le seul but de satisfaire davantage nos clients.

En 1985, William Houde Ltée a muni chacune de ses usines, entre autres celle de Saint-Blaise, d'un ordinateur pour faciliter la fabrication, la tenue des inventaires, ainsi que pour l'établissement des programmes de fertilisation.

Yvan Boucher, agronome



Prise d'échantillon de sol pour analyse



Récolte bien fertilisée

Restaurant chez Mado



Restaurant Chez Mado



Francine et Yvon

C'est le 14 février 1959 que naît Yvon Guay. Il est le quatrième enfant de Fernand Guay, originaire de Saint-Blaise et d'Antoinette Benjamin, originaire de Saint-Grégoire. Tout comme ses onze frères et sœurs, il grandit comme tout autre enfant. Il fréquente l'école primaire de la paroisse et complète ses études secondaires à Saint-Jean.

Il débute sur le marché du travail dans le domaine de la construction et les fins de semaines, dans l'hôtellerie. Il travaille pendant cinq ans au Bar-Salon Saint-Blaise et dans d'autres établissements de la région. Tout en travaillant, il suit des cours dans le service de salle à manger, le marketing et le service de traiteur avec, comme objectif, d'avoir un jour son propre commerce.

Son épouse, Francine Belliveau, est native de Lacolle et a, elle aussi, l'hôtellerie comme profession.

Le 30 mars 1983, Yvon fait l'acquisition d'un restaurant propriété de sa mère depuis quatre ans. Le Restaurant Chez Mado est implanté au même endroit depuis plus de 25 ans, au coin de la 39^e avenue et de la Route 223.

Aussitôt après son acquisition, il agrandit la cuisine afin de mieux agencer son menu : pizza, spaghetti, spécial du jour de même que déjeuners variés y sont offerts. De plus, il décide d'augmenter les heures de service en ouvrant plus tôt et en fermant plus tard.

Par la suite, il aménage un service extérieur donnant accès à des tables de pique-nique garnies de parasol. Celles-ci sont très appréciées par les jeunes, surtout ceux faisant partie du club vélo-cross du Haut-Richelieu pour lequel il est commanditaire depuis 1984. Son fils Éric en est un fervent participant. Il a décroché la première place de sa catégorie au Québec, en 1984 et 1985, de même que la deuxième place en 1986.

Il commandite aussi deux équipes de balle molle. L'une d'elles fait partie de la ligue féminine à Saint-Jean. Elle remporte la première position en 1985 et se

rend en finale en 1986. L'autre équipe fait partie de la ligue des Bons Gars de Saint-Blaise. Elle remporte la première place en 1985 et 1986.

Suite aux succès de son entreprise, il introduit le service de traiteur. La renommée des buffets froids vient grandir la réputation du restaurant.

Son deuxième fils, Miguel (Guay) est né le 11^e jour du 2^e mois de l'année 1985. Il est, de sa génération, le premier porteur du nom des Guay. Il est aussi l'assurance qu'il y aura encore des Guay à Saint-Blaise dans un siècle.

C'est avec plaisir qu'ils participent à cet album marquant le centième anniversaire de Saint-Blaise.



Éric et Miguel



Demeure de Francine et d'Yvon Guay

Garage Georges Masseau



Georges Masseau est propriétaire de ce garage depuis 1975. Son père, Théodore, décédé en 1982, l'a bâti de même que la maison familiale en 1949.

Né sur la Grande Ligne, à Saint-Blaise, Théodore épouse, au Vermont, Gervaise Granger en 1936. De 1942 à 1948, il travaille pour la compagnie Electric Boat Co. de New London au Connecticut. Celle-ci se spécialise dans la construction de sous-marins.

En 1948, il revient demeurer sur la Grande Ligne près de ses frères Albert et Camille. Trois de ses enfants naissent au Vermont, tandis que Georges et Charlene naissent à New London.

Frances, mariée à Maurice Bissonnette, de Saint-Blaise, a deux enfants: Michel, 23 ans et Luke, 21 ans.

Teddy Jr, marié à Carole Peron, fille de Oneil Peron, de Saint-Blaise, a aussi deux enfants: Eddie, 26 ans et Raymond, 21 ans. Teddy et Eddy font des livraisons pour la compagnie Brinks à la grandeur du Canada et des États-Unis.

D'un premier mariage avec Estelle Paradis (décédée), fille de Théodore Paradis également de cette paroisse, Georges a un fils, David, âgé de 14 ans. Il épouse ensuite en secondes noces, Lydia Benoit, de Saint-Blaise et Carine (7 ans) naît de ce second mariage. Georges exerce le métier de garagiste.

Charlene a un fils de 20 ans, Michael. Il demeure à Greenfield Park et est « lead guitarist » dans un groupe rock.

Linda, quant à elle, a deux fils: Jean et Julien âgés respectivement de dix et neuf ans.

À leur arrivée sur la Grande Ligne en 1948, les enfants de Théodore Masseau ont pour professeurs Emely Kerley, mère de John et Doris Paradis. Puis ils fréquentent le collège Feller de la Grande Ligne, pendant quelques années.





Jean-Guy et Nicole

En 1965, Jean-Guy arrive à Saint-Jean-d'Iberville pour y travailler comme journalier dans une usine. Né à Louiseville le 29 août 1945, il est le fils d'Arthur Rabouin et de Germaine Lesage, de Saint-Léon-Légrand.

Le 19 août 1967, il épouse Nicole Laplante née à Saint-Jean le 28 novembre 1948 et fille d'Alphonse et d'Irène Laplante, de Saint-Jean-d'Iberville. Ils ont deux



Jean



Stéphane

filis: Jean, né à Saint-Jean le 21 juillet 1968 et Stéphane, également né à Saint-Jean le 12 juin 1969.

Après avoir habité à Saint-Jean pendant quelques années, c'est en novembre 1971 que la famille s'installe à Saint-Blaise, sur la Route 223. Ayant acheté une propriété résidentielle, ils la transforment par la suite en place commerciale abritant un garage. L'entreprise débute en 1972 et le garage actuel est construit en 1974. Trois employés sont alors embauchés à temps plein. Suite à la croissance rapide du commerce, une rallonge s'ajoute en 1980. Maintenant, en plus du débosselage et de la peinture, on y vend des automobiles usagées. Ils font partie du Groupement des Carrossiers.

Aujourd'hui, l'entreprise est familiale et leur fils Jean prend la relève au Garage J. G. Rabouin inc.



Garage J. G. Rabouin inc

Épicerie dépanneur R. L. Landry



Luce et Roland Landry

Roland Landry, né à Saint-Blaise le 6 mai 1927, est le dernier enfant d'une famille de huit. Il prend la relève sur la ferme familiale et le 26 novembre 1960, il

épouse Luce Richard, originaire de Saint-Bernard de Lacolle.

De leur union naissent deux fils : Mario, né le 28 mai 1965, travaille comme mécanicien chez Boucher Sport et Sylvain, né le 7 décembre 1967, est apprenti-couleur pour la compagnie Commender. La famille demeure sur la ferme jusqu'à ce qu'elle soit vendue, en 1979.

En 1980, ils prennent possession d'un dépanneur situé sur la Route 223 et fondent l'Épicerie dépanneur R. L. Landry Enr. Suite à la mort de Roland survenue le 13 juillet 1986, Luce, son épouse, continue seule à gérer et à opérer le commerce.

« Nous souhaitons un joyeux centenaire à tous les paroissiens de Saint-Blaise ».



Épicerie dépanneur R. L. Landry Enr.



Mario, Luce et Sylvain

Entreprises G. M. Enr.



C'est en juillet 1986 que Marcel Saint-Denis devient propriétaire d'une mini-pépine. Il oeuvre dans le domaine de l'excavation, du nivelage et du terrassement sous la raison sociale Entreprises G. M. Enr.

Marcel et son épouse Gisèle espèrent que leurs projets d'avenir se réaliseront et que l'entreprise prendra de l'expansion dans les années à venir.

Étant donné que l'entreprise est encore très jeune, son histoire en est encore courte, mais Marcel et Gisèle sont heureux de participer au centenaire de la paroisse.

« Joyeuses fêtes du centenaire à tous. »



Le Saint-Tropez



Sur le bord du Richelieu, en 1949, naît la plage Saint-Blaise. Fernande Tremblay et Jacques Robert bâtissent le premier restaurant d'été avec salle de danse et la première plage de Saint-Blaise.

En 1966, Jacques et Fernande ajoutent une salle de danse extérieure et une piscine publique.

En 1974, Fernande et sa fille Doris décident d'ouvrir un nouveau commerce. On enlève les bâtisses et on reconstruit. C'est la naissance du Bar-Salon Saint-Blaise: bar, salle à manger, terrasse et piscine.

En 1983, on rénove le Bar-Salon Saint-Blaise qui devient Le Saint-Tropez. Quoiqu'ouvert douze mois par année, Le Saint-Tropez est surtout un endroit de dé-

tente pour l'été. Il offre à ses clients un bar avec spectacle, une salle à manger avec spécialités de fruits de mer et grillades, un casse-croute avec frites maison et spécialités italiennes. On y retrouve aussi une terrasse d'une capacité de quatre cents personnes, une piscine semi-olympique, une petite marina et de plus un service de traiteur complet.

Doris Robert et Gilles Roy, son époux, vous invitent chez-eux et se font un plaisir de vous offrir leur meilleur service.



Le Restaurant Jacques Robert



Au cours de nos recherches, nous avons eu le plaisir de rencontrer de nos concitoyens qui nous ont charmés autant par leur personnalité agréable que par leur connaissance de notre paroisse. Nous tenons ici à les remercier particulièrement en souhaitant que nos lecteurs aient le bonheur de les rencontrer à leur tour afin d'échanger ou d'encore mieux découvrir différentes facettes de notre histoire.

Monsieur Dyanis Thibodeau connaît non seulement tout ce siècle-ci, mais encore peut-il nous raconter des événements du siècle dernier avec une précision du détail étonnante. Et toujours disponible pour raconter aux «jeunes» ce que sa mémoire a exactement enregistré.

Monsieur Sam Mc Taggart, à l'accent absolument enjôleur, peut en raconter long sur la Mission Feller et son arrondissement. Fossoyeur et bedeau de la Mission c'est aussi celui qui rend service à tout le monde.

Madame Adrienne Poissant est une menue et délicate personne très cultivée. Elle habite le village et sa grande mémoire permet de reconstituer des moments révolus avec la teinte charmante ajoutée par celles qui savent dire les choses.

Madame Huguette Bouchard, joyeuse et boute-en-train, est une ancienne présidente du Cercle des fermières. Elle connaît bien toute l'histoire du développement du bord de l'eau, à partir de la vie de chalet jusqu'aux habitations permanentes d'aujourd'hui.

Monsieur et Madame Jean-Louis Perrier ont conservé des documents précieux sur des personnalités qui ont vécu et qui sont nées à Saint-Blaise. Ils y ajoutent le souvenir des familles Boudreau et Perrier depuis avant le début du siècle.

Monsieur et Madame Gérard Gagnon connaissent bien l'histoire de l'arrondissement de la Deuxième Ligne. Comme marguillier ou comme institutrice, ils ont participé de près à la vie paroissiale et scolaire.

Monsieur Euclide Éthier Jr, fut un homme débrouillard, s'il en fut. Au village, il a été de tous les métiers: mécanique, cordonnerie, épicerie, postes et quoi encore. L'histoire du village, c'est beaucoup celle de la famille Éthier.

Monsieur Donat et Madame Véronique Brault qui nous ont encouragés de façon si soutenue, comprenant la complexité de notre tâche et le peu de moyens dont nous disposions. Ils nous ont aidés à mieux connaître la gare Girard. Leur qualité de coeur nous a été d'un grand et bénéfique support.

Toutes ces personnes et d'autres aussi mériteraient mieux encore que ces quelques lignes tellement leur appui a été important. Qu'elles soient bien assurées de notre gratitude.

Les auteurs

Célébrons 100 ans



Air: J'ai tant dansé

Avec entrain

C'est fête chez nous gens de Saint-Blaise fê - tons le Cent' - nai
 re C'est dans la joie et l'a - mi - tié en - sem - ble
 Cé - lé - brons le cen - te - naire C'est le vil - lage en fê - te.

-1-

Au nom de tous nos pionniers] Bis
 Qui sont venus tout défricher]
 Il y a de ça, bien des années.] Ens.

-2-

Il y a de ça, bien des années.] Bis
 Gens de partout sont arrivés.]
 Des commerçants et des fermier] Ens.

-3-

Entourant notre beau clocher.] Bis
 Don de labeur et de fierté.]
 De nos aïeux récompensés.] Ens.

-4-

De nos aïeux récompensés] Bis
 Où, des cieux peuvent admirer]
 Un peuple heureux de célébrer.] Ens.

-5-

Un peuple heureux de célébrer.] Bis
 L'héritage qu'ils ont légué]
 Qu'on va fêter toute une année.] Ens.

-6-

Qu'on va fêter toute une année] Bis
 Mais restera toujours gravé.]
 Dans le coeur de nos héritiers.] Ens.

Yvonne Archambault
 Yvonne Archambault





Nous remercions les personnes suivantes pour leur collaboration :

- RECHERCHES : Mme Diane Boisvert
Mme Reina Brault
Mme Germaine Cossette
Mme Diane Latour
Mme Cécile Oigny
- CORRECTION : Mme Lorraine Drapeau Belcourt
Mme Diane Boisvert
- PHOTOS : Mme Huguette Bouchard
M. et Mme Roger Brassard
Mme Jeannette Chabot
M. Gilles Caron
Mme Karine De La Rue
Mme Lorraine Éthier
Musée Fuller (M. Édouard Peron, responsable)
M. et Mme Maurice Lefebvre
M. Gilbert Leroux
M. Roger Longpré
Mme Camille Masseau
M. Sam McTaggart
M. Alfred Oigny
Mme Alice Paradis
M. et Mme Jean-Louis Perrier
M. Marc Pinsonneault
Mme Denise Poirier
Mme Adrienne Poissant
M. Jean-Louis Samoissette
M. Irénée Soucy
M. Dyanis Thibodeau
- VENTE DES PAGES : M. et Mme Jean-Yves Béland
Mme Huguette Bouchard
Mme Véronique Brault
M. Jean-Marie Gagnon
Mme Claudette Hébert
M. et Mme Aimé Latour
M. Albert Poirier
Mme Louise Souci Latour

Table des matières

Au Temps des Arrivants	9
Au Temps des Patriotes	27
Au temps de L'enracinement	35
Au Temps du Village	49
Au Temps de L'automobile	85
Vie Familiale	109
Vie Active	253

Photos non identifiées

Page 37

Famille Arsène Poissant. 1^{re} rangée (de g. à d.): Enfant Joseph. 2^e rangée: Eugénie, Annette, Mme Alvina Deneault, Bébé Gilberte, M. Arsène Poissant, Roméo, Adrienne, Adrien et Marie-Anne. 3^e rangée: Euclide, Alcide, Adéi, Caroline, Émile, Cyrille et Laurent.

Page 85

Famille Maximilien Dérome. Rosaire Béchard et M. et Mme Albert Chrétien.

Page 109

Famille Jean-Baptiste Bissonnette.

Page 252

(De g. à d.): André Éthier et Roméo Boissonneault.

Page 272

(De g. à d.): Henry et Marie-Jeanne Boudreau et Mme Jean-Louis Perrier.

Page 276

Photos du bas (gauche): Eugène Gagnon et Robert Gagnon. (Droite): Jean Robert et ses enfants.

Références:

- Extraits du rapport annuel de l'inspecteur de la Commission scolaire de Saint-Blaise dans les années 1920-1945.
- Extrait des livres des minutes des assemblées du Conseil municipal de Saint-Blaise.
- Extraits des livres des minutes des assemblées du Conseil de la Fabrique de Saint-Blaise.